

LES PEUPLES BANTU
MIGRATIONS, EXPANSION
ET
IDENTITÉ CULTURELLE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL

**LES PEUPLES BANTU
MIGRATIONS, EXPANSION
ET
IDENTITÉ CULTURELLE**

**LIBREVILLE
1-6 AVRIL 1985**

Tome I

*coordination scientifique
Th. Obenga*

**CICIBA
B.P. 770
Libreville
CONGO**

**Editions L'Harmattan
5-7 rue de l'Ecole-Polytechnique
75005 Paris**

*Ouvrage
publié avec le concours
de l'UNESCO*

© L'Harmattan, 1989
ISBN : 2-85802-989-X

INTRODUCTION

Après le colloque de Chicago (U.S.A.), en 1963, celui de Viviers (France), en 1977, après le séminaire sous-régional conjointement organisé par l'U.N.E.S.C.O. et l'Institut d'Etudes Africaines de l'Université de Nairobi (Kenya), en 1982, voici que le colloque international de Libreville (Gabon), en 1985, marque un véritable tournant dans l'approche des études relatives à l'aire culturelle bantu, qui couvre l'Afrique centrale, orientale et australe.

En effet, à l'initiative du Centre International des Civilisations Bantu (CICIBA), le colloque de Libreville avait regroupé presque toutes les disciplines en sciences humaines : linguistique, archéologie, histoire, géographie, ethnologie, anthropologie sociale, juridique et culturelle, anthropologie de la santé, technologies traditionnelles, culture matérielle, littératures orales et écrites, arts plastiques, musiques et danses, architecture, religions, cosmogonies, idéologies traditionnelles, mythes, systèmes de pensée, etc.

Près de cent chercheurs ont ainsi exploré, selon des méthodes scientifiques dynamiques et interdisciplinaires, l'espace culturel bantu, apportant des faits inédits concernant la genèse et l'essaimage des peuples de langue et de civilisation bantu dans toute l'Afrique subéquatoriale. Le berceau primitif immédiat et commun à tous les peuples bantu est désormais fixé avec sûreté dans la région comprise entre le Nigeria oriental et le Cameroun occidental, celui des Grassfields. Des faits nouveaux sont également acquis, ayant trait aux frontières linguistiques du monde bantu, à la classification lexicostatistique des langues bantu, à la profondeur temporelle des civilisations bantu, aux styles de vie et comportements collectifs des peuples bantu qui ont produit, tout au long des siècles, des arts plastiques, des spectacles, des musiques, des architectures, des métallurgies, des systèmes agraires originaux, des institutions sociales et politiques bien équilibrées, des rituels royaux soutenus par des idéologies conséquentes. Le tout culmine en une vision du monde où la démarcation entre le village des vivants et celui des morts, entre les forces vitales visibles et les énergies cosmiques invisibles, n'est pas vraiment bien tracée. Par conséquent, une vision du monde holistique et énergétique, où la vie humaine n'est pas séparable de tous les autres éléments et phénomènes de l'univers.

Ce qui est également décisif, parmi les nombreux résultats obtenus, c'est, à coup sûr, les nouvelles voies d'approche présentées par les participants au colloque de Libreville sous forme de « Recommandations ». Il s'agit là d'ouvertures épistémologiques, fort stimulantes, pour les investigations futures. L'on peut noter déjà, avec confiance, que le monde bantu, jusque-là confiné par les uns et les autres au seul domaine des études linguistiques, émerge maintenant, de façon nettement avantageuse, comme une aire culturelle globale, avec toute sa profondeur historique, tous ses faciès particuliers, toute la richesse de son identité.

Les *Actes* que voici et qui regroupent ici, en deux beaux volumes, tous les acquis du colloque de Libreville, sont, à nos yeux, la synthèse d'un précieux moment de réflexion collective sur les civilisations africaines. Cette réflexion connaîtra nécessairement un suivi, puisque le Centre International des Civilisations Bantu (CICIBA) existe. Pour cela, et tant d'autres missions.

Comment ne pas remercier, d'un cœur sincère, tous les participants au colloque international de Libreville, tant pour l'efficacité de leur science que pour le courage de leur caractère ? Ils peuvent être rassurés de l'engagement du CICIBA de toujours favoriser la coopération culturelle sous-régionale et le dialogue culturel, scientifique au plan mondial, au profit des peuples africains et de toute la communauté internationale.

Le Directeur scientifique du colloque

Allocution de bienvenue

C'est pour moi un grand plaisir de vous accueillir, honorables invités, en territoire gabonais, pays d'amitié et de dialogue comme vous le savez bien. Et j'ai le plaisir d'exprimer mes remerciements à tous ceux qui ont accepté, par leur présence, d'assister à cette cérémonie.

Dans cette même salle est né le 8 janvier 1983 le Centre International des Civilisations Bantu.

Dix de nos chefs d'Etat de la zone bantu ont, en fait, réaffirmé leurs souhaits de se doter d'un outil pour collecter, stocker et diffuser toutes les données culturelles du monde bantu.

Deux années d'existence ont permis à cette institution de bénéficier d'une administration internationale dynamique, de faire connaître sa mission et ses réalisations dans le monde, d'exécuter des programmes tels que ce colloque qui nous réunit aujourd'hui.

Le caractère exceptionnel de cette rencontre n'échappe à personne. C'est en fait la première fois, dans l'histoire du monde des sciences et plus particulièrement des sciences humaines en Afrique, que plusieurs spécialistes de renom et des chercheurs qualifiés se sont rassemblés pour faire le point de leurs connaissances, non exclusivement sur le monde bantu, mais aussi un meilleur regard sur le continent africain, pour une meilleure connaissance de l'humanité.

Les chefs d'Etat qui ont décidé la création du CICIBA auront raison d'avoir placé cette institution, dès le début, dans un contexte international, donnant ainsi une valeur au schéma qui relie le monde bantu à l'humanité.

Vous tous hommes de sciences ressortissants des Etats membres du CICIBA et des Etats associés du CICIBA, vous tous qui représentez les organisations régionales et sous-régionales et vous tous spécialistes, vous savez que le projet CICIBA ne couvre pas uniquement les préoccupations des hommes de sciences mais il doit également attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent au dialogue des cultures et des civilisations.

C'est ainsi que la recherche sur l'identité culturelle bantu est tout d'abord l'objet de présence d'éminents archéologues, des artistes, des juristes, des philosophes, des linguistes que vous êtes. Ce n'est donc pas moins un objet de préoccupation pour les Bantu eux-mêmes, usagers de leur propre culture.

La réalisation des objectifs du CICIBA en est deux fois le prix et le Colloque de Libreville sur les migrations, l'expansion et l'identité culturelle des peuples bantou se veut le point culminant des opérations que le CICIBA a menées depuis les deux premières années d'existence.

Pour votre succès et j'allais dire pour notre succès, à nous tous, les chefs d'Etat des pays bantou qui ont créé le CICIBA nous offrent l'occasion de témoigner du génie bantou.

La culture a été définie de plusieurs façons différentes. La définition généralement courante est celle qui met en relation la culture et le développement tel que le développement des peuples bantou qui est basé sur une culture commune. En fait, le patrimoine culturel « est l'infrastructure d'où commence et où termine l'évolution humaine » (citation de Son Excellence le Président El Hadj Omar Bongo, dans son livre intitulé Réalités gabonaises, culture et développement).

Le patrimoine culturel est nécessairement vaste. C'est ce que le philosophe français Paul Ricœur appelle en d'autres termes le centre éthique et mythique de l'humanité.

L'évolution, le progrès de tous les peuples qui habitent l'univers, commence et termine par la prise en compte critique de ce que représente le patrimoine culturel.

C'est ainsi que pour libérer l'existence humaine individuelle et collective, culturelle et sociale, technologique et scientifique, morale et juridique les travaux de ce colloque semblent fondamentaux.

Par votre recherche, vous avez aidé et continuerez à aider les Africains à se découvrir.

Par votre recherche vous avez finalement aidé et continuerez à aider l'humanité dans son unité profonde et diversifiée.

Soyez les bienvenus.

Merci.

BONAVENTURE NDONG
Directeur général du CICIBA

Discours d'orientation générale

MONSIEUR LE MINISTRE DE LA CULTURE, DES ARTS ET DE L'EDUCATION POPULAIRE, PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU CICIBA, REPRÉSENTANT DU CHEF DE L'ÉTAT,
EXCELLENCES,
MESDAMES, MESSIEURS,
CHERS INVITÉS,
CHERS COLLÈGUES,
CHERS AMIS,

Le CICIBA ou le projet culturel du président Bongo

En créant de cette façon, avec le concours heureux de plusieurs de ses éminents homologues, le Centre international des civilisations bantu, Son Excellence le président El Hadj Omar Bongo — et il est toujours séduisant pour l'historien de rendre hommage à un nom, à un homme qui appartient déjà à l'histoire — en créant, donc, le CICIBA, le président Bongo a accompli un rite de fondation selon la détermination d'un ancêtre éponyme de nos vieilles sociétés bantu.

Rite de fondation devenu un appel et une promesse. Un appel à l'unité, à la solidarité du monde bantu. Face aux arias de toutes natures et à leurs manifestations aiguës. Une promesse, celle qui tourne définitivement des peuples entiers vers l'avenir, une fois assumé l'héritage commun.

Aussi, parmi les grands signes qui jalonnent et marquent d'une pierre blanche la route des peuples africains contemporains, le CICIBA apparaît-il comme l'étoile du matin, illuminant la marche des peuples de l'Afrique du milieu de vérité et de vie nouvelle, en leur effort collectif de développement considéré dans sa totalité.

Voilà résumé en peu de mots, bien maladroitement, et votre indulgence m'est acquise, monsieur le ministre, le projet culturel du président Bongo.

La portée du colloque de Libreville

C'est pour s'ouvrir à cet appel et à cette promesse, et y répondre en signe d'obéissance à un ordre nouveau, que les organes directement responsables du CICIBA — c'est-à-dire la conférence des ministres de la Culture de la zone bantu, le conseil d'administration et la direction générale — ont ensemble voulu faire de ce colloque international sur les migrations, l'expansion et l'identité culturelle des peuples bantu plus qu'un rassemblement de chercheurs et de savants que vous êtes, mesdames et messieurs, plus qu'une belle rencontre de spécialistes où l'argument ne se soumet à rien d'autre qu'à la rigueur du concept et à la preuve scientifique, plus qu'un congrès académique : une célébration, les noces des peuples bantu et de leur culture en tous ses aspects, tels que nos méthodes peuvent les distinguer, les définir, les faire connaître, les approfondir.

De ce fait, le colloque de Libreville se veut être un moment intense de réflexion, de mise au point, de présentation des résultats acquis par différents chercheurs de pays divers, dans toutes les disciplines, dans toutes les sciences : géographie, archéologie, linguistique, histoire, sociologie, ethnologie, littératures orales et écrites, anthropologie, anthropobiologie, technologies, droit, médecine, esthétique, religion, philosophie, etc.

L'hommage aux chercheurs du monde bantu

Nos interrogations sont en effet nombreuses, nombreux sont aussi ceux qui parmi vous ont travaillé courageusement, obstinément, en de patientes études, depuis des décennies, à l'amélioration de nos connaissances sur le monde bantu. Qu'ils continuent d'œuvrer pour le progrès de la culture africaine, sur le terrain — ces brousses, ces savanes, ces forêts, ces collines, ces plateaux bantu qu'ils aiment bien — et qu'ils poursuivent conjointement à leurs excellents travaux la formation de nos jeunes cadres scientifiques et techniques. L'hommage, cordial, profond, que nous tenons à rendre aux uns et aux autres, mesdames et messieurs, revient à vous inviter à vous unir, comme aujourd'hui, autour du CICIBA, dans l'intérêt des peuples qui composent précisément le monde bantu : votre vie scientifique sera amplement justifiée, j'en suis sûr.

Les objectifs du colloque

J'ai dit, il y a un moment, que nos interrogations étaient multiples. Elles sont aussi pressantes, insistantes, difficiles de pouvoir être différées.

Alors, dans les communications et les discussions, même au cœur de la nécessaire polémique scientifique qui reste toujours courtoise, nous vous convions, chaque fois, à faire l'état de la question, à présenter les méthodes suivies et appliquées, les théories développées, les analyses qui s'imposent.

Ainsi, nous saurons de façon précise, désormais, où se situe l'habitat primitif commun des peuples bantu, l'étendue géographique de l'aire culturelle bantu, sa spécificité, ses rapports historiques avec d'autres grands ensembles voisins, à l'ouest, au nord et à l'est. Le monde bantu insulaire, si souvent négligé dans les études bantu continentales, devra maintenant être pris en compte, comme il convient, pour une meilleure connaissance du fait bantu dans son intégralité géographique et culturelle. Le CICIBA lui-même soumettra à ce colloque les résultats de ses enquêtes préliminaires concernant le bubi, langue bantu native

de la Guinée Equatoriale dont on sait l'importance dans le cadre de la linguistique bantu générale.

De façon habituelle et courante, le monde bantu apparaît comme le champ clos de la linguistique et de l'archéologie, deux disciplines fondamentales, tant s'en faut, et qui nous ont déjà beaucoup renseignés sur la réalité bantu. Au demeurant, le mot « bantu » lui-même est un acquis non pas de la linguistique particulière mais de la linguistique comparée.

Cependant, le monde bantu est aussi, et au même titre, historique, biologique, anthropologique, sociologique, juridique, philosophique. Il existe des arts, des danses, des spectacles, des chorégraphies, des musiques, des architectures, des littératures, des idéologies, des codes inventés, élaborés au cours des temps par les peuples qui parlent précisément les langues bantu, et ils ont su se servir de ces langues, les leurs, pour dire et affirmer leur vie de chasseurs, de pêcheurs, d'agriculteurs, de narrateurs, de métaphysiciens. Il conviendra par conséquent de faire également le point de nos savoirs sur les œuvres dues à l'imagination créatrice des peuples bantu.

Le fait bantu apparaît alors comme une réalité historique, susceptible de recevoir un traitement chronologique et pas seulement ethnographique : une réalité humaine, culturelle, globale, ayant sa personnalité propre.

Il s'agit de connaître et de faire connaître — pour tout le bien que l'on peut en attendre — l'expérience sociale, longue de trois millénaires, de l'ensemble des peuples bantu. C'est de cette façon, c'est-à-dire de la façon la plus hardie, sans exclure les précautions d'usage, que les éminents participants à ce colloque contribueront efficacement, activement, à l'émergence de la conscience bantu, pour le progrès de la civilisation contemporaine qui bénéficie déjà, pour sa vitalité accrue, de toutes les identités culturelles de notre planète. Et quelle n'est pas la peine de savoir que plusieurs millions de Bantu souffrent encore cruellement, chaque jour, de la discrimination raciale, sociale et politique !

Ces raisons et ces considérations disent assez l'importance que le CICIBA attache à ce colloque international de Libreville, le premier du genre sur le continent africain concernant le monde bantu. Cela sans méconnaître pour autant les grands séminaires organisés par l'Unesco sur l'aire culturelle bantu et qui ont positivement fait avancer nos ambitions de toujours mieux connaître les civilisations bantu, leur rôle dans l'histoire générale de l'Afrique, leurs possibilités de renouveau. Il était juste de rendre un hommage reconnaissant à l'Unesco pour son activité désintéressée en direction de la zone bantu, hier comme aujourd'hui, donnant ainsi la preuve de son engagement pour un avenir humain plus humain.

Voilà que la florissante capitale gabonaise devient à son tour un haut lieu de réflexions approfondies sur la réalité bantu dans son ensemble et dans sa spécificité autant que dans ses liaisons et dépassements.

Comme il fallait s'y attendre en cette période de crises et d'impasses généralisées, le monde contemporain est littéralement inondé de discours aussi variés que répétitifs sur le développement dont on a pendant longtemps escamoté la dimension culturelle, sans doute la dimension la plus centrale de tout développement social, humain pour tout dire.

Et ce n'est nullement pour se conformer à un discours désormais bien appris que le CICIBA voudrait que la culture bantu, étudiée et diffusée, serve toutes les actions de progrès, tous les projets de développement concernant environ 150 millions d'hommes et de femmes regroupés dans plus de 20 Etats modernes,

parlant près de 450 langues distinctes et cependant unies entre elles par les liens les plus étroits.

Les faits et l'histoire vont faire du CICIBA un outil précieux autant que privilégié, en Afrique, pour ce qui est de la réflexion sur la dimension culturelle du développement économique, social des peuples bantu qui sont déjà rassemblés, pour la plupart d'entre eux, dans de vastes institutions politiques et économiques régionales. Tout se tient.

Par conséquent, en voulant tout savoir sur toute la production matérielle et spirituelle des peuples bantu dans leur ensemble, le CICIBA s'attache à l'essentiel, et la problématique de ce colloque apparaît ainsi dans toute son évidence.

L'effort du CICIBA qui est aussi le vôtre est à l'unité, au regroupement, à la solidarité et non au partage ou au chagrin. Nous sommes cent ans après la conférence de Berlin. Et la vie presse, dans un monde pénétré de doutes et surtout d'égoïsmes.

Les civilisations bantu ne sont pas mortes. Elles s'affirment toujours jusque dans les gestes les plus humbles de la vie quotidienne, dans nos brousses et dans nos bourgades et villes. Le colloque de Libreville n'invite donc pas les hommes de science et de culture que vous êtes à méditer sur les ruines, mais à aider le CICIBA, activement, dans son entreprise, comparable, en plusieurs points, au travail inaugural des philosophes de l'Antiquité grecque, à la foi solide des hommes de science et de culture de la Scolastique et de la Renaissance, à l'audace maîtrisée des encyclopédistes du XVIII^e siècle, tous ouvriers et artisans des révolutions et évolutions sociales, scientifiques et technologiques de tout l'Occident postérieur qui explore aujourd'hui l'espace cosmique.

Chaque fois, sans rompre le fil conducteur de leur propre généalogie, et parfois malgré de longs moments de recul ou de faiblesse, les civilisations qui vivent activement connaissent ainsi des « bonds », des « tournants » historiques, dans leur marche en la coulée des siècles.

Aujourd'hui donc, la science doit aider les Bantu vivants à retrouver leurs racines communes, leur identité culturelle, leurs valeurs de civilisation.

C'est vrai et même convenu : l'identité culturelle d'un peuple est une donnée à partir d'un constat. Cette même identité, c'est aussi la manifestation d'une culture en mouvement, le mouvement même de la vie du peuple concerné. Le patrimoine culturel d'un peuple est dialectiquement héritage et créativité. La confiance en eux-mêmes que les peuples bantu pourront avoir ne les rendra que plus aptes à la coopération entre les peuples et les nations, au renforcement de la solidarité internationale.

Ces intentions sont comme le soubassement de nos questions plus apparentes. Le colloque doit travailler dans la clarté de ces préoccupations qui sont celles du CICIBA. Mais les questions demeurent, exigeant des réponses motivées.

Le contenu scientifique et culturel du colloque

Si l'habitat primitif commun des peuples locuteurs de langues bantu est de plus en plus localisé, avec certitude, dans la région africaine comprise entre l'est du Nigeria et l'ouest du Cameroun, avec un foyer secondaire de dispersion dans la région des Grands Lacs africains, il reste à dater l'expansion bantu dans le temps, l'affecter d'une chronologie, fût-elle approximative. Cette expansion qui aurait débuté aux environs de 3000 av. J.-C. aurait duré, semble-t-il, jusqu'au milieu du VII^e siècle de notre ère.

A cette expansion sont liées la linguistique, l'archéologie, l'agriculture.. Autrement dit, la diffusion des langues bantu et de la métallurgie en Afrique équatoriale, la diffusion des céréales de l'est au centre et à l'ouest. Sans oublier la céramique.

Or, les linguistes, les archéologues, les ethnologues, les historiens ont souvent négligé, fort curieusement, la géographie, l'information des pulsations climatiques dans l'étude des migrations bantu. Il semble pourtant que ce soit un displuvial nord fort accentué qui provoqua, en très grande partie, la poussée des hommes de la région de l'Adamaoua vers le sud ou l'est. Les éléments naturels que sont les climats, les reliefs, les blocs forestiers, etc., ont toujours joué un grand rôle dans les déplacements des groupes humains. Et l'homme emprunte ordinairement pour se déplacer les vallées, les cours d'eau navigables, les zones de savanes installées sur des sols devenus durs.

A ces questions strictement scientifiques de géographie physique, d'histoire, de chronologie, de linguistique et d'archéologie, sont attachés des schémas, des concepts, sortes de malins génies aux mille tours, et qui toujours font obstacle parce que consacrés par les routines, ces costumes de nos coutumes de travail, mais la sémantique de ces concepts n'est que rarement précisée avec rigueur, tels les concepts assez curieux de « bantu au sens large », « bantu au sens étroit », « langues bantoïdes », « bantu périphérique », « semi-bantu », « second âge du fer », « mentalité prélogique », zones linguistiques indiquées de façon sèche par de simples lettres de l'alphabet affectées de chiffres, etc. Tout cela mérite un examen approfondi.

Les critères qui permettent d'inclure une langue dans le domaine bantu ou de l'en exclure ne peuvent pas se limiter aux seules classes nominales dont on a par ailleurs fait, sans doute hâtivement, des catégories ontologiques à l'imitation des catégories d'Aristote. Les classes nominales perdent de leur pertinence classificatoire si l'on rapproche par exemple les langues bantu de l'égyptien pharaonique et du copte. Mais ceci relève d'un champ qui n'est pas encore exploré de façon courante par les uns et les autres, en dépit des recommandations du colloque international organisé au Caire en 1974 par l'Unesco.

Quoi qu'il en soit, dans la perspective de l'élargissement du dossier de nos questions relatives au monde bantu, que pouvons-nous savoir de cette identité culturelle aux frontières souples que les peuples bantu purent vivre au début de leur expansion et de leur essaimage en Afrique tropicale ? En d'autres termes, quelles sont nos connaissances, actuellement, sur la société bantu archaïque, saisissable sans doute à partir de l'archéologie et des reconstructions prédialectales ? Il doit y avoir un proto-bantu culturel comme il existe un proto-bantu linguistique. Et la linguistique devrait aider à cette anamnèse puisque ailleurs elle l'a fait jusqu'à Emile Benveniste et Georges Dumézil au profit des Indo-Européens.

Il faudra nécessairement explorer, avec finesse et prudence, mieux que par le passé, les noms de lieux et de personnes, de clans et d'ethnies, les systèmes institutionnels, les littératures orales, les arts — toute leur riche panoplie —, les symboles idéographiques, les religions, les mythes, les philosophies, pour répondre fermement à la grande question de l'identité culturelle bantu, sa nature, sa spécificité, son contenu, sa dynamique historique, sa portée humaine, son actualité enfin. Sans oublier sa chronologie difficile et ses limites floues.

Autrement dit, ce qu'on peut appeler « humanisme bantu » ne doit guère échapper à l'attention de ce colloque.

Nous voulons tous un véritable renouveau des études bantu pour améliorer nos connaissances, nos pédagogies, nos enseignements et leurs contenus, étant donné l'importance de tout cela dans la fabrication de l'avenir. Comment enseigner dès l'école maternelle, par exemple, les civilisations bantu aux enfants bantu qui s'éveillent à la vie sociale, à leur environnement immédiat ? Il est question de la promotion des civilisations bantu, comme de l'édification d'une solide conscience bantu au bénéfice du monde bantu d'abord, puis du monde contemporain global. Ce colloque international de Libreville doit pouvoir nous aider à trouver les méthodologies les plus appropriées pour la diffusion des arts, des danses, des musiques, des médecines bantu, etc., problème central s'il en est.

Le CICIBA a choisi dès le départ et sans hésitation les approches qui favorisent le comparatisme et l'interdisciplinarité.

La recherche qui « atomise » excessivement la réalité africaine est souvent le fait d'un regard extérieur, neutre, voire indifférent. Dans notre esprit, il n'y a pas à discuter la monographie, sa valeur et sa nécessité. Tous nous l'avons pratiquée.

Mais l'épistémologie traditionnelle qui souhaitait à la monographie une sorte de fermeture au bénéfice de la précision était une épistémologie faible. Pénétérée du souffle des grandes unités et de la vivacité intellectuelle d'un comparatisme systématisé, la nouvelle épistémologie pour être d'une érudition encore plus sévère ne manquera pas de vouloir dès l'abord déboucher au-delà d'elle-même. Cette lumière vivifiante lui donne un autre dynamisme de découverte et d'intellection. L'esprit doit décrire, mais il est plus fort, plus beau quand il conçoit.

Tout en explorant les parcelles — c'est inévitable — il nous faut néanmoins hâter la naissance et l'éclosion d'une archéologie bantu qui soit une archéologie culturelle, vivante, globale. De la même manière, les immenses progrès déjà réalisés en linguistique descriptive doivent permettre maintenant à la méthode comparative de faire également des développements notables.

Attendre que soient décrites absolument toutes les langues bantu pour pouvoir faire de la linguistique historique ou comparée ne doit pas nous immobiliser avec la force d'un impératif catégorique. Or nous avons soif et nous sommes affamés. Au demeurant, l'un des fondateurs de la grammaire comparée, Rasmus Rask, n'avait pas attendu que soient connues toutes les langues indo-européennes pour travailler et faire avancer la science : ce savant ignorait tout de la langue hittite qui est historiquement la langue indo-européenne la plus ancienne ; il n'en soupçonnait même pas l'existence, et pourtant il a établi la parenté de nombreuses langues indo-européennes.

La lexicostatistique offre de solides espoirs. Il est prévu de discuter amplement de cette technique en son application au monde bantu où elle traite déjà près de 300 langues. Il est cependant de bonne méthode, semble-t-il, de ne pas demander à une technique plus qu'elle ne peut donner.

Pour les autres domaines de nos interrogations et enquêtes, il conviendra de favoriser également la méthode comparative et interdisciplinaire. On parlera ainsi de religion bantu, de systèmes de pensée bantu, d'écritures idéographiques bantu, de musique bantu, d'art culinaire ou vestimentaire bantu, d'esthétique bantu, d'architecture bantu, de droit bantu, de médecine traditionnelle bantu, etc., comme l'on parle, non sans raison, de linguistique bantu, de démographie bantu, d'hospitalité et d'humanisme bantu. Autant de faits, de gestes, d'œuvres,

bref, de données culturelles, matérielles et spirituelles, communes d'une manière ou d'une autre à l'ensemble des peuples bantu, qui retrouvent ainsi tout naturellement leur unité d'origine dans la pluralité enrichissante des espaces culturels de l'Afrique et du monde. Leur variété en effet implique leurs interprétations.

C'est ainsi que le musée du CICIBA bénéficiera bien évidemment des acquis de ce colloque. Il adoptera des méthodes unitaires, soit thématiques soit disciplinaires, mais nécessairement le point comparatif et synthétique prévaudra, justement pour mettre en mouvement, devant le visiteur, l'unité culturelle du monde bantu. C'est par le comparatisme, l'interdisciplinarité et la synthèse dynamique appuyés sur des analyses de détail, province culturelle par province culturelle, dans l'immense aire culturelle bantu, que l'on parviendra sûrement à l'émergence de la conscience bantu dans le monde contemporain. Des atlas particuliers pourraient visualiser tous ces acquis décisifs.

Le déroulement des travaux du colloque

Pour ces raisons et d'autres qui paraissent toutes majeures, le colloque a cru bon d'éviter le déroulement des travaux pour ainsi dire en vase clos, entre spécialistes et écoles distincts, renfermés dans leurs disciplines, à la manière de la vieille université, tout ce qui est contraire au renouveau des études bantu selon la vision du CICIBA. Le colloque a donc opté pour l'interdisciplinarité, c'est-à-dire pour l'ouverture des écoles, des méthodes et des esprits dans des échanges fructueux.

Vous avez tous souhaité ce principe et cette méthode de travail. Vous allez donc travailler ensemble, les uns à l'écoute des autres, vous tous géographes, démographes et juristes, anthropologues, médecins et historiens, archéologues, ethnologues et linguistes, critiques littéraires, artistes et philosophes, ethnomusicologues, sociologues et théologiens. Les particularités propres à chaque domaine de réflexion, de recherche doivent évidemment être respectées. Cela est salubre pour l'esprit et pour la science selon les exigences de la nouvelle épistémologie.

C'est au cours de la journée du 5 avril que seront constitués des ateliers ou groupes de travail, par matière, par discipline. Cela vous permettra, après avoir discuté ensemble les journées précédentes, de vous retrouver entre spécialistes de telle ou telle discipline pour définir plus concrètement de nouveaux axes de réflexion, préciser certains programmes de recherche et de promotion culturelle, faire des recommandations qui permettront de lancer concrètement les activités scientifiques et culturelles du CICIBA autant que ses programmes de la banque des données et de la production culturelle. Le travail des ateliers bénéficiera ainsi des éclairages interdisciplinaires.

Monsieur le ministre, nous aurons, à l'issue des travaux de ce colloque international de Libreville sur les migrations, l'expansion et l'identité culturelle des peuples bantu, une documentation importante qui sera exploitée au mieux par toutes les directions particulières du CICIBA sous l'autorité de la direction générale elle-même et du conseil d'administration dont vous êtes le président. Cette précieuse documentation sera constituée de plusieurs sortes d'éléments : les nombreuses communications reçues, les débats enregistrés, les recommandations des divers ateliers, enfin le rapport général du colloque.

Conclusion : L'espoir partagé

Mesdames, messieurs, chers collègues, le tracé de la geste fondatrice du président Bongo évoquée au début de ce propos introductif à vos travaux s'inscrit, droit, dans le devenir de l'Afrique. Les Bantu prennent possession d'eux-mêmes. Ils songent désormais au cheminement de leurs racines jusqu'aux impulsions de la vie contemporaine.

Alors, de cet espoir partagé pourra naître une ère, riche de tous les apports et de toutes les pensées novatrices. Ensemble, nous surmonterons les impasses actuelles de la recherche africaine en sciences humaines et sociales. Ensemble, nous définirons les champs à explorer en urgence, en signe de sauvetage. Ensemble, nous travaillerons.

Ainsi, vous êtes appelés, mesdames et messieurs, chacun selon sa bonne volonté et son savoir, dans le labeur et dans l'effort, à aider à la construction de la maison bantu, tous unis par une chaîne d'amitié et de fraternité.

Je vous remercie.

THÉOPHILE OBENGA
Directeur scientifique du colloque

Bureau du colloque

Le bureau du colloque était composé de :

Président : B. Ndong (CICIBA)

Co-présidents : S. Wandibba (Kenya), D.W. Phillipson (Grande-Bretagne), D. Birmingham (Grande-Bretagne), A. Ntabona (Burundi), P. Ntahombaye (Burundi), A. Coupez (Belgique), L. de Heusch (Belgique), Tshiamalenga Ntumba (Zaïre), Kazadi Wa Mukuna (U.S.A.)

Rapporteur général : Th. Obenga (CICIBA)

Rapporteur général adjoint : M.-M. Dufail (France)

Rapporteurs : L. Digombe (Gabon), P. de Maret (Belgique), F. Lumwamu (Congo), B. Janssens (Belgique), R. Walter (Gabon), V. Mouleingui (Gabon), T. Alike (Gabon), J. Abeye (R.C.A.), G. Dupré (France), C. Faik-Nzuji Madiya (Belgique), A. Roberts (U.S.A.), A. Letembet Ambily (Congo), L. Perrois (France), F. Boulaga Eboussi (Cameroun), L. Andjembe (Gabon).

Message du PNUD et de L'UNESCO

MONSIEUR LE MINISTRE DE LA CULTURE, DES ARTS ET DE L'EDUCATION
POPULAIRE DE LA RÉPUBLIQUE GABONAISE, PRÉSIDENT DU CONSEIL
D'ADMINISTRATION DU CICIBA,
MONSIEUR LE DIRECTEUR GÉNÉRAL DU CICIBA,
EXCELLENCES,
MESDAMES ET MESSIEURS,

Il m'est particulièrement agréable de m'adresser à vous lors de cette cérémonie d'ouverture du colloque international sur les migrations, l'expansion et l'identité culturelle bantou.

Je voudrais vous transmettre les salutations de M. Pierre Claver Damiba, directeur du bureau régional pour l'Afrique du Programme des Nations unies pour le développement, ainsi que celles de M. Amadou Maktar Mbow, directeur général de l'Unesco. Ils m'ont chargé de vous réitérer leur appui total ainsi que celui de leurs organisations respectives pour l'œuvre, combien grandiose, que vous aurez à accomplir durant ces jours par vos réflexions profondes sur l'identité culturelle bantou.

Je voudrais aussi en leur nom féliciter les hautes autorités du Gabon et du CICIBA d'avoir pris l'initiative de ce colloque scientifique.

En effet, comme vous le savez dès le départ, le PNUD et l'UNESCO ont été étroitement associés à l'élaboration et à la mise en œuvre du projet CICIBA. Ils ont mis l'un et l'autre, en coopération étroite, à votre disposition des moyens financiers et leur longue et riche expérience dans le domaine culturel, scientifique, technique du développement. Pourquoi ? C'est que les objectifs du CICIBA, tels qu'ils ont été présentés par Son Excellence le président de la République gabonaise El Hadj Omar Bongo, répondaient aussi à nos préoccupations. Je cite : « Le CICIBA organisé sur l'initiative du Gabon se propose de contribuer à la grande œuvre de permettre aux peuples bantou de conserver leurs valeurs authentiques pour promouvoir leur patrimoine culturel commun en mettant celui-ci au service de leur développement socio-culturel. »

Les Nations unies sont en effet convaincues que seule la coopération internationale sous toutes ses formes rend possible la libération des conditions qui entravent le développement et peut permettre l'affirmation de la dignité et de l'identité de l'Africain et du Bantu.

C'est pour cela que l'UNESCO et le PNUD étaient présents autour des fonts baptismaux du baptême du CICIBA le 8 janvier lors de la cérémonie de signature de la convention portant création du CICIBA.

Cette cérémonie solennelle allait permettre au CICIBA de se lancer dans sa mission de renforcement de la dimension culturelle du développement et marquer la prise de conscience de l'autonomie culturelle des Bantu. En cela, comme le disait le président Bongo, je cite : « Il est un outil de développement intégral. Il annonce pour l'Afrique bantu la conquête totale de soi-même. Il devient le moyen d'expression de tous ceux qui peuvent et qui veulent être associés au développement sous ses multiples aspects du monde bantu », fin de citation.

En effet, de plus en plus, le développement est conçu comme la dynamisation des sociétés dans leur état même, comme un processus dans lequel les sociétés s'engagent faisant appel à toutes leurs capacités d'autocréation. Cependant, seul un savoir concret et interdisciplinaire, rigoureux et souple à la fois, ajusté aux réalités culturelles, aux aspirations et aux potentialités des sociétés concernées, peut offrir les moyens d'une telle détermination lucide raisonnée et en même temps intérieure.

L'humanisation des processus de développement requiert aujourd'hui, de la part de chaque société, un ensemble de mesures coordonnées auquel elle devra nécessairement donner une forme originale, auquel la communauté internationale a le devoir d'apporter une inspiration, un cadre, et une assistance effective, notamment en contribuant à la multiplication d'études interdisciplinaires mises en relation avec les nécessités de l'action.

En élucidant et en analysant les concepts, les théories, les finalités et les valeurs de la culture bantu en fonction d'un nouveau développement, votre colloque apportera sa contribution à la tentative pour l'homme bantu de s'affirmer dans notre monde contemporain.

La culture ? Le développement ? Quels liens les unissent ? Différentes raisons permettent de postuler pourtant l'existence d'un lien fondamental.

La culture bantu est conçue comme une question de survie, comme une prise de conscience dramatique, une promesse. Cette ambiguïté se double d'une autre plus fondamentale, qui s'enracine dans toute l'épaisseur de l'histoire bantu et implique un devenir, un changement, une évolution.

Ainsi le développement des sociétés bantu souffre d'être né de la rencontre de deux réalités : une réalité familière et une réalité scientifique. Cette rencontre veut définir l'identité bantu et esquisser un nouveau programme de recherches de l'aide culturelle bantu.

L'Afrique indépendante est en pleine crise de développement. Dans ce contexte, le CICIBA devient un défi qui pose la question de savoir comment modifier, développer les sociétés bantu, pour les rendre à la modernité et au progrès, sans les appauvrir culturellement, en face du processus d'intégration, d'internationalisation, d'universalisation, de notre monde contemporain. Le défi du CICIBA n'est pas contraire à ce mouvement. Au contraire, il est révélateur d'une universalité potentielle. Ce que veulent les Bantu, c'est nier l'image ternie de la modernité en créant le CICIBA. Le quart de siècle de l'indépendance a

permis aux Bantu de découvrir amèrement que le développement ne résulte pas d'une évolution spontanée, ne se réduit pas à la réalisation de modèles conçus par des experts. Il ne peut être que le fruit d'un savoir capable de revenir sur les fondements culturels. Disons que c'est une tâche intellectuelle exaltante à laquelle vous allez vous consacrer durant ces jours, un dialogue franc et fructueux entre scientifiques du monde qui rendra confiance aux Bantu afin qu'ils s'assument et acceptent les autres.

Ce sera par la mobilisation des potentiels endogènes bantu que le monde bantu retrouvera un sens. Le développement du monde bantu implique fondamentalement le renforcement du potentiel humain par une formation appropriée aux exigences de la modernité. D'où l'importance d'un développement endogène qui ne soit pas une imitation pure et simple des modèles et schémas, d'où l'importance de la culture bantu contemporaine. Ce développement endogène doit promouvoir l'appréciation et le respect de l'identité culturelle bantu. Mais ce développement bantu sous-entend une coopération fructueuse visant l'ensemble des aires culturelles de l'Afrique afin de construire l'unité africaine. Il faut rechercher, comme dit M. Damiba, « un remembrement culturel unificateur ».

C'est dans ce sens qu'il faut interpréter l'organisation prochaine par l'UNESCO d'un séminaire international sur les aires culturelles en Afrique qui sera abrité par le CICIBA à la fin de cette année.

L'Afrique indépendante, comme le rappelait le président Bongo dans son discours prononcé le 5 juillet 1982, ne doit-elle pas sa liberté politique par la conquête de la liberté spirituelle qui lui a redonné confiance dans sa force millénaire pour aider les peuples bantu à trouver en eux-mêmes des certitudes stables et des permanences morales ?

Le CICIBA aura le mérite, grâce à l'action positive et généreuse du président El Hadj Omar Bongo, de regrouper dans le même centre l'ensemble des disciplines concernant la civilisation bantu et dont la prise en compte est fondamentale pour le développement harmonieux et intégré des sociétés bantu. Il faut en effet savoir gré au président de la République gabonaise d'avoir su proposer et permettre la réalisation du projet qui vous réunit.

Le PNUD et l'UNESCO sont fiers de s'associer à cette rencontre. Ils continueront le soutien qu'ils n'ont cessé d'apporter au projet CICIBA tant sur le plan national que sur le plan régional. C'est ainsi qu'il faut interpréter le soutien apporté par le PNUD et l'UNESCO dans l'organisation et la tenue de la table ronde des partenaires du CICIBA en décembre 1984. En favorisant une telle rencontre le PNUD et l'UNESCO voulaient démontrer le caractère international de la civilisation bantu et permettre à la communauté mondiale de renforcer scientifiquement et de participer financièrement aux actions et initiatives pour la renaissance bantu. Cette table ronde a été le point de départ solennel d'un processus d'interaction au bénéfice du CICIBA. L'on pourrait dans ces conditions considérer le présent colloque comme un suivi scientifique.

Le PNUD et l'UNESCO, comme l'a annoncé M. Damiba lors de cette table ronde, continueront à apporter au CICIBA leur contribution technique et financière. C'est la seule façon d'aider à la réalisation de la prophétie que fut le CICIBA. Prophétie qui je l'espère pourra sortir l'Afrique de sa crise présente. C'est à cause de la faillite économique que l'approche culturelle est proposée, pour mieux comprendre, agir et coopérer au développement de l'Afrique. Le CICIBA devient de ce fait le haut lieu africain qui entend lever le défi et celui d'où la

prophétie partit pour atteindre l'ensemble du continent africain. Et, comme le faisait remarquer M. Damiba, je cite : « La culture au développement, doit désormais être prise en compte comme un déterminant. Il faut lui attribuer un caractère dominant dans l'Afrique en devenir. Le défi aujourd'hui est culturel en Afrique parce que non seulement les cultures africaines sont en crise, mais ne perçoivent plus avec clarté la finalité de leur objet », fin de citation.

Pour faire l'économie de la culture et la culture de l'économie, le CICIBA se dresse, reprenant, au demeurant, les traditions des défis bantu, paraphrasant le directeur régional du PNUD. Pour finir, je dirai que le CICIBA se dresse tout à la fois comme un appel à l'enracinement mais aussi comme une prophétie dont vous allez parfaire la réalisation durant ces quelques jours d'intenses discussions.

Je vous remercie.

OUSMANE SILLA
Représentant résident a.i PNUD

Message de Son Excellence
le président de la République
El Hadj Omar Bongo

Il y a un siècle, en 1885, les nations européennes entérinaient à Berlin les règles du partage de notre continent. Le centenaire de cet événement est marqué cette année dans de nombreux Etats. C'est vrai qu'il signe cent ans de notre histoire. Situé dans ce contexte, le colloque international sur les migrations, l'expansion et l'identité bantou que je salue comme le premier acte scientifique du CICIBA, revêt à mes yeux une importance fondamentale. Fondamentale, parce qu'il touche précisément à nos fondements, et parce qu'il trace le chemin des recherches à entreprendre.

La conférence de Berlin, que j'évoquais à l'instant, et les actions qui l'ont suivie au cours du dernier siècle ont marqué un coup d'arrêt dans la dynamique propre de nos peuples et de nos civilisations. Il nous appartient — et il vous appartient aujourd'hui — de rechercher et de redéployer les ressources qui ont fait des peuples bantou ces infatigables pionniers de l'inconnu, toujours poussés à aller de l'avant, jusqu'aux frontières mêmes de notre continent. Il vous appartient de réexaminer les principes moteurs des civilisations bantou, non pour en faire une recherche morte, mais pour réunir les conditions d'un nouvel avenir.

Dans mon esprit, rechercher les racines bantou, c'est construire notre avenir. Au-delà d'une parenthèse historique de cent ans, ce qui est réellement en jeu, c'est notre capacité à nous réapproprier notre identité. Notre identité n'est pas perdue — comme on voudrait parfois nous le faire croire — mais elle demande à être actualisée, pour pouvoir féconder notre croissance et notre développement. Votre recherche présente est la base même des connaissances — et j'ajoute des nouvelles connaissances — des générations de Bantou qui aujourd'hui encore ignorent plus qu'ils ne savent d'eux-mêmes.

Je me réjouis de voir que l'ampleur de la tâche a su mobiliser depuis de nombreuses années des chercheurs et des maîtres dans des pays tout à fait extérieurs au monde bantou. Et je me réjouis profondément de la part décisive que prennent maintenant les fils nés sur le sol bantou dans la relève et la poursuite du travail engagé. Pour la première fois, ce colloque est convoqué sur la terre même dont il parle. Je crois que c'est non seulement un signe des temps, mais c'est surtout une chance à saisir : celle de fixer à votre recherche des règles

et des objectifs qui échappent aux querelles d'école ou de méthodes parfois créées ailleurs sans que nous nous sentions concernés dans ce qui nous paraît à nous plus essentiel.

C'est donc avec une nouvelle liberté qu'il convient de mesurer le chemin parcouru et c'est avec une nouvelle liberté qu'il vous appartient de proposer un savoir non pas théorique et réservé à quelques-uns, mais un savoir productif qui concerne les peuples dont vous devez vous considérer en quelque sorte comme des porte-parole. Science et culture seront ainsi les sources inaliénables du développement. C'est dans cet esprit qu'avec mes pairs j'ai pris l'initiative de créer le Centre international des civilisations bantu. Le CICIBA et, à travers lui, cent cinquante millions de Bantu, comptent sur les résultats de votre travail. C'est pour cela que votre collaboration nous est nécessaire non seulement à l'occasion de ce colloque, mais de façon permanente, dans la constitution d'un savoir qui sera le nouveau ferment des peuples et civilisations bantu.

Lu par M. EMILE MBOT
*Ministre de la Culture, des Arts
et de l'Education populaire*

Argument de base

Introduction

Le Biennium 1984-1985, qui inscrit le colloque international sur les migrations, l'expansion et l'identité culturelle des peuples bantu parmi ses grandes activités, précise ainsi la portée et les objectifs de ce colloque : « Ce colloque rassemblera les spécialistes de la linguistique, de l'histoire, de l'archéologie et d'autres disciplines connexes pour dresser l'état de la question, apprécier méthodes et théories élaborées jusqu'à ce jour, dégager les traits communs de l'aire culturelle bantu pour en définir l'identité et esquisser un nouveau programme de recherches. » (Point 4 Biennium 1984-1985.)

Spécificité du colloque de Libreville

Le grand colloque de Viviers (France), en 1977, après celui de Chicago (U.S.A.), en 1968, et avant le séminaire sous-régional organisé conjointement par l'Unesco et l'Institut d'études africaines de l'université de Nairobi (Kenya) qui eut lieu du 18 au 22 octobre 1982, était essentiellement un colloque de linguistique auquel est venue s'ajouter la participation de quelques ethnologues et archéologues. L'accent avait donc été mis surtout sur la linguistique et l'archéologie du monde bantu.

Voilà pourquoi le colloque de Libreville devra être l'occasion de confronter les données linguistiques à celles des autres disciplines concernées, notamment l'archéologie, l'anthropologie, l'histoire, la géographie, l'ethnologie, l'anthropologie sociale, politique et culturelle, l'anthropologie médicale, l'anthropologie physique, l'anthropobiologie, les technologies traditionnelles, les littératures orales et écrites, les arts (arts plastiques, musiques, danses), l'architecture, les sciences exactes, les religions, les idéologies, les mythes et les philosophies.

Toutes ces disciplines doivent par conséquent concourir pour mieux définir l'aire culturelle bantu, son étendue dans l'espace, sa profondeur dans le temps, ses traits caractéristiques et originaux, ses valeurs, bref tout l'héritage culturel des peuples bantu.

Ainsi, par-delà l'approche scientifique de l'ardu problème des migrations et de l'expansion des peuples bantu en Afrique subéquatoriale, c'est essentiellement la communauté de culture et de civilisation du monde bantu qu'il faudra rechercher, déterminer, mettre en relief.

L'importante documentation bibliographique et scientifique qui sera ainsi rassemblée à l'occasion de ce colloque de Libreville alimentera évidemment la banque de données du CICIBA, cet outil ultra-moderne mis à la disposition de l'ensemble des pays bantu et de la communauté internationale.

Méthodes

Les méthodes usuelles, à caractère parcellaire, fragmentaire, restrictif, relèvent davantage de la monographie. Cela a son importance. Cependant, pour couvrir et saisir le monde bantu dans son ensemble, aux plans humain et culturel, et en tout son espace géographique, c'est à la méthode comparative qu'il faut nécessairement recourir, pour faire apparaître les convergences et les différenciations culturelles au sein du monde bantu, comme les éléments humains et culturels *compris géographiquement dans le monde bantu mais n'appartenant pas à la culture et aux civilisations bantu*, qui ne sont pas seulement continentales mais aussi insulaires (Guinée Equatoriale, Sao Tomé & Principe, Comores).

Au demeurant, le mot bantu est lui-même le constat, le résultat d'une approche comparative des langues négro-africaines australes, en 1862, par W.H.I. Bleek (1827-1875). Dès lors, pour identifier et dégager les traits communs de l'aire culturelle bantu, retrouver la profonde unité de celle-ci, cerner de mieux en mieux le complexe problème des migrations primaires et de l'expansion des Bantu en Afrique centrale, orientale et australe, il faut, dans les études, des approches croisées, interdisciplinaires, comparatives, fondées sur des faits linguistiques, archéologiques, géographiques, historiques, anthropologiques, technologiques, littéraires, esthétiques, philosophiques, donc des faits de langue et de culture.

Linguistique

Depuis Viviers (1977), des travaux importants ont permis de progresser dans la connaissance des langues bantu du groupe Nord-Est (zones A, B et C) où la documentation s'est enrichie de façon significative ainsi que dans la connaissance des langues bantu de l'Afrique de l'Est. A la lumière de ces acquis récents obtenus en lexicostatistique, il paraît donc utile de réévaluer les hypothèses qui avaient été formulées en 1977 à propos de l'organisation interne des langues bantu ainsi qu'à propos de la délimitation du groupe linguistique bantu en ce qui concerne sa frontière nord-ouest qui semble s'étendre jusqu'au Nigeria.

Outre l'examen des langues bantu de l'est, du nord-ouest, etc., des classifications interne et externe du bantu, de lexicologie comparée, il faudra nécessairement aborder le problème de la reconstitution des aspects de l'environnement et de la culture à partir des protolangues (le monde bantu avant les migrations) : ce problème révèle de façon étonnante l'unité culturelle d'origine du monde bantu.

Archéologie

Il y a très longtemps que les archéologues de la zone bantu n'ont plus eu l'occasion de confronter leurs idées lors d'une réunion scientifique.

Les documents de travail commandés par la direction générale du CICIBA à des experts l'ont été selon les thèmes suivants :

- les débuts de la sédentarisation, de l'agriculture et de la métallurgie à l'ouest ;
 - les débuts de la sédentarisation, de l'agriculture et de la métallurgie à l'est ;
 - les débuts de la sédentarisation, de l'agriculture et de la métallurgie au sud.
- Synthèse générale ;
- archéologie du monde bantu insulaire.

Histoire

Les traditions orales constituent les sources historiques les plus nombreuses et les plus importantes dans le monde bantu : il conviendra de tenter une étude des migrations à partir des traditions orales.

Toutes les théories relatives à l'expansion bantu devront être examinées, depuis le travail inaugural de sir Harry Johnston, qui, en 1919, affirmait que le noyau primitif du développement des langue bantu était à situer quelque part au sud du lac Tchad, avec un noyau secondaire au nord-ouest du lac Victoria.

L'origine et l'histoire des grands royaumes, empires et autres entités politiques (en forêt, en savane), en Afrique centrale, orientale, interlacustre, australe, devront être attentivement examinées, afin de retrouver l'ancienne histoire des peuples bantu avant les contacts récents avec l'Europe occidentale.

Le colloque s'attachera aussi à proposer une lecture de l'histoire de l'Afrique bantu contemporaine, en mettant en relief les facteurs d'unité et de solidarité, face aux défis actuels du développement.

Anthropologie

L'organisation sociale et les institutions politiques des peuples bantu (famille, lignage, clan, village, chefferie, royauté, empire), les idéologies traditionnelles, sont autant de problèmes fondamentaux dont l'examen permet de mieux saisir l'identité culturelle bantu, ses grands traits caractéristiques.

La toponymie, l'onomastique, l'anthroponymie et l'ethnonymie, si négligées, sont des disciplines nécessaires pour connaître, pour ainsi dire à ras du sol, les migrations bantu, l'identité culturelle de tout l'espace bantu.

Un accent particulier sera mis sur la médecine traditionnelle des peuples bantu, en tous ses aspects sociaux et culturels, comme en ses dimensions proprement médicales. On examinera de même, de façon comparative, la culture matérielle, les technologies traditionnelles.

Quel apport peut-on attendre de l'anthropobiologie ? Le colloque de Libreville tentera de répondre à cette question, si souvent écartée des études sur les migrations et l'expansion bantu.

Littératures orales et écrites

Des typologies comparées des œuvres littéraires orales bantu en Afrique centrale, orientale et australe, le tout en relation avec le thème du colloque,

seront examinées. De même que les littératures écrites dans les langues bantu dont l'importance est encore si peu connue.

Certainement, de grands cycles et thèmes littéraires apparaîtront, enrichissant ainsi notre connaissance du monde bantu, tout en fortifiant notre image culturelle de l'identité bantu.

Arts (arts plastiques — musiques — danses)

Les arts plastiques dans leur diversité, les différents courants artistiques dans le monde bantu, la peinture (les couleurs et leur symbolisme), l'architecture, de même que les arts du spectacle en leurs aspects traditionnels et modernes, seront examinés en relation, toujours, avec le thème du colloque.

Ethnomusicologie bantu comparée (musiques, danses, organologie bantu). Les arts graphiques dans les civilisations bantu. Esquisse d'une sémiologie graphique bantu.

Religions et philosophies

Etat de l'anthropologie religieuse dans le monde bantu. Les grands ensembles rituels. Langage et vision bantu du monde : humanisme bantu. Rites, cultes des ancêtres et cycles de la vie chez les Bantu.

Philosophie et développement en Afrique bantu contemporaine : théories, dimension culturelle du développement ; sciences, techniques et développement ; finalité du développement.

Conclusion

Les résultats (théoriques et pratiques, généraux et particuliers, globaux et sectoriels) de cet important colloque donneront assurément une impulsion nouvelle aux institutions scientifiques, culturelles et éducatives de la sous-région, intensifiant ainsi la coopération sous-régionale, régionale et internationale.

Ce colloque contribuera également à favoriser et à soutenir la culture bantu en tant qu'élément fondamental du développement de la sous-région.

Le CICIBA lui-même se servira des résultats et des recommandations du colloque pour élaborer ses nouveaux projets de recherches tant au niveau de la banque de données que de la production scientifique et culturelle.

DIRECTION SCIENTIFIQUE DU COLLOQUE

LINGUISTIQUE

- PATRICK BENNETT, Nasals and bantu language classification (*p. 31*).
- ANDRÉ COUPEZ, Lexicostatistique bantu. Etat de la question (*p. 43*).
- B. HEINE, F. ROTTLAND, Bantu linguistic reconstructions : Some problems and questions (*p. 50*).
- J.-M. HOMBERT, F. NSUKA NKUTSI, G. PUECH, Quelques perspectives pour la linguistique historique bantu (*p. 57*).
- FRANÇOIS NSUKA NKUTSI, Apport des structures morpho-syntaxiques aux problèmes ayant trait à l'expansion des peuples bantu (*p. 60*).
- K. KADIMA, F. LUMWAMU, Aires linguistiques à l'intérieur du monde bantu. Aspects généraux et innovations, dialectologie, classifications (*p. 63*).
- I.M. RURANGWA, Enquête linguistique sur le bubi, langue bantu insulaire de Guinée équatoriale. (Phonologie et systèmes de classes.) (*p. 76*).

NASALS AND BANTU LANGUAGE CLASSIFICATION

PAR PATRICK R. BENNETT

There remain many unsolved problems in Bantu linguistics. Not least is the fact that we still lack definitive evidence for the existence of "Bantu" as a valid linguistic category, as a node within what was labelled Bin in Bennett and Sterk (1977) sharing innovations attributed to a common ancestor not shared with other language groups. Such evidence will not be found until the linguistic relationships of Bantu sub-groups are better known and the subclassification of Bin properly carried out. This in turn must wait both for more data collection in critical areas and for the attention of comparative linguists. The former is easier to attain than the latter. The languages of both border and interior in Bantu are gradually being described, and in many cases redescribed, the other descriptions being replaced by more adequate treatments, older transcriptions being corrected and expanded so tone can be included as a factor in cognacy assessments, and the like. But genuinely diachronic-focussed linguists are rare, and too many try to classify from the top down instead of from the bottom up.

The present paper has no simple solution. It has as its purpose to point out some methodological problems in approaching Bantu classification, and to suggest ways in which they could be avoided. I will not here discuss the overworked issue of how lexicostatistics fits into a program of comparative linguistic research. I am looking purely at traditional, reconstructive, innovation-based classification. Since this leaves a wide field, I focus on putative innovations involving nasals, since these are numerous in Bantu and illustrate several important points.

It would be as well to define some terms before proceeding. The term Bantu will be used in this paper in a sense slightly off the usual. It is, indeed, used to refer to those languages generally classed as Bantu. But it needs not imply a genetic unity. Certain subgroups of Bin have acquired or retained those features of phonology, grammar and lexicon which are characteristics of Bantu, either through common inheritance from an ancestor close in time,

through mutual contact isolation from other areas within Bin, or through a combination of those factors with others, such as chance. I assume all languages classed as Bantu under this definition to be related, but the precise level of relationship remains to be specified. The definition being circular (like most definitions of "Bantu" in use), this is not considered to be a well-defined linguistic group.

The definition of a "well-defined linguistic group" accepted here is that used in Bennett and Sterk (1977). A linguistic grouping is considered well-defined only if there is a set of linguistic innovations common to the languages within the group and not found outside. This forces definition of the concept "shared innovation". It often happens that two languages will undergo the same innovation completely independently; thus Sotho and Germanic share a change in the consonant system involving spirantization of voiceless stops and devoicing of voiced units. Again, two languages which are closely related may make the same type of change because of the similarity of their structures; Sotho consonant shifts are again the example, this time compared with those in Luhya. Finally, two languages may undergo similar changes due to contact rather than to any similarity in structure; thus in both Turkana and some Cushitic languages, such as Somali, we hear a backed *k* (*q*) ier Cushitic, alternating with /x/, while the front equivalent is stable.

Such changes, whether independent (Sotho-German), based on shared structural patterns which may be seen as inherited tendencies, or really derived, (Turkana-Somali), are not classed as shared innovation, but as separate innovation. The type of the Sotho-Luhya shift, if it reflects an inherited tendency, inherent in the structural patterns of the ancestor language, may indeed reflect shared innovations which set the stage for the new structure. But the spirantization itself is seen as two separate innovations.

Linked to the last two definitions of the distinction between "diagnostic" and "characteristic" that will be used here in. A feature (phonologic, grammatical, lexical) is diagnostic of a group if that feature is a shared innovation in the sense used here, if the group is well-defined, and if the feature is not found in nearly-related languages or language groups. Thus *migwánjā* "seven" is diagnostic for Dhaagicw. On the other hand, a characteristic feature is found in the majority of members of a group, but may not be a shared innovation, may be found outside the group as well, and the group need not be well-defined. In this sense class systems and nouns prefixally marked for concord set are characteristics of Bantu – and Bin, and South Central Niger-Congo. They are certainly not diagnostic for any level within South Central Niger-Congo.

Characteristic of Bantu, and cited as diagnostic for Greenbergian Bantu, is the presence of nominal class-markers with an initial nasal in classes whose markers, elsewhere in Niger-Congo and often, in the case of verbal or pronominal affixes, show the nasal. As a criterion for Bantu status, this has been misapplied; thus de Wolf (1971), finding nasal-initial class markers in languages classed by Greenberg as Cross River, instead of reclassifying the languages, or treating the criterion as invalid, follows the Guthrie course of assuming them to be borrowings, "Bantuisms".

There is little reason to doubt that nasal class-markers are innovative in terms of Niger-Congo; they seem limited to Eastern SCNC, at least if we exclude from consideration items like the Fula Class 1 object-marker *me*. Williamson (1985) cites Proto-Ije items with a nasalized vowel in prefix position, but it is

not clear to what extent initial vowels in Ijo (which lacks the typically Niger-Congo class system, instead showing a gender-based concord system more comparable to those of Indo-European or Semitic) reflect earlier class prefixes, and the existence of non-nasal vowels in those positions would indicate that the nasality belongs to the stem and not to the affix.

Within Eastern SCNC, however, they are characteristics of Bantu, but hardly diagnostic, in that many languages, particularly in Greenbergian Cross River, have forms (though) few with prefixal nasal, or relic concord affixes with nasal. Rather than joining de Wolf (1971) in considering these somehow borrowings, I would prefer to see these as retentions, reflecting the common inheritance of these languages and Bantu either as shared innovation of as parallel development from the ancestral system. Given the choice between rejecting nasal prefixes as a criterion for Bantu-head and reclassifying these as Bantu, I choose the simpler adjustment of criteria. The languages are not Bantu, and nasal prefixes are characteristic, not diagnostic.

To explain that in Eastern SCNC today it is only Bantu that consistently shows sets of nasal prefixes on nouns with non-nasal affixes elsewhere, it is today redundant to point to the areal tendency (in large parts of Guthrie's Zones A, B and C, with sporadic appearances elsewhere, as in Makua) to re-denasalize the nasal-initial class markers. It is well known that a pattern of generally vowel-initial prefixes, with a few relic forms testifying to an earlier nasal-initial, is the frequent result of this change. This pattern differs only in detail and in frequency of nasal relics from what is seen outside Bantu.

It is harder to be certain that the nasal prefixes reflect a single innovation, even without specifying at what level in Niger-Congo it might have taken place. Tiv a language whose relationship to Bantu is close enough for Guthrie to treat it as an outlier or overshoot, and Boki, classed by Greenberg as Cross River but closely linked with the Bantoid group in Bennett and Sterk (1977) as part of Wel, both lack the typical Bantu nasal prefixes. Both, however, have concordant forms with initial nasal: Tiv *ngán*, *ngín*, etc. "this", Boki *nben*, *ndyin*, etc. "this". In Tiv the nasal is not heard with a voiceless prefix-initial, in Boki nasalisation is general. It is possible to argue (and has certainly been suggested, as by Welmers) that the Bantu-like nominal nasalisation and the Tiv-Boki pronominal nasalisation are somehow connected. But before accepting this view I would prefer to find a language which consistently nasalises both nominal prefix and demonstrative, or better still one which uses the nasality syntactically in a way that could account for the differentiation.

Closely related to nominal prefix nasalisation, and also taken by Greenberg and others as diagnostic for Bantu, is the merger of Classes 6 and 6a. It is unfortunate that we still have to discuss Niger-Congo in Bantu-centric terms, but Class 6 is conventionally used for the class marked in SCNC with* (g)a and commonly found in plurals, especially of nouns with singular in Class 5 [prefix* (d)i]; Class 6a is generally unpaired, with prefix* *ma*, and associated with mass nouns, typically fluid.

In the vast majority of Bantu languages, these two have merged. In a number of closely related languages, including Tiv and several which meet most Greenbergian criteria for Bantu-hood, they remain separate. It is hard to believe that anyone today would seriously propose this innovation as diagnostic for Bantu. Its characteristic status can really be accounted for in two ways: first, the merger is a natural result of the nominal prefix nasalisation, which would

leave nouns identical in shape with similar yet different concords; merger is natural here, compare the merger of Classes 3, 11 and 14 in Swahili after phonologic shifts produced homophonous concord except on the adjective. Second, the merger reflects a natural tendency in at least SCNC; there are languages far from Bantu where, with no prefixal nasalisation, the original* (g)a and *ma* have merged, either nasal or non-nasal affix being retained with the distribution of both original classes.

One more direct result of nominal prefix nasalisation must be discussed. This is the Bantu reanalysis of such words as *nyàma* 'meat/animal'. A very controversial aspect of the Bennett-Sterk classification was the establishment of a sub-group of Benue-Zambesi labelled *Nyama*, within which this item, which in general SCNC should be reconstructed with stem-initial **n* or **t*, appears with initial **n*. Many readers rightly objected that the shift in nasal could be independent in the several sub-groups, that *n* appears within *Nyama* (in Sotho *nàma*, for example) and **n* is found outside; clearly this could not be diagnostic. Closer reading, however, would reveal that we specified the innovation of tonally differentiated class markers as one of the diagnostic features; the label *Nyama* was chosen because of its high frequency of attestation and the match of its isogloss with that of tonally marked class affixes. It was not itself advanced as a criterion, but only as characteristic.

Within Bantu, specifically in Guthrie's reconstructions, the majority of nominals with earlier SCNC initial **n* and *Nyama* **n* are treated as vowel-initial. This partly reflects Guthrie's conventions; most such nominals are assigned to Classes 9/10. Since these classes in Bantu characteristically show a prefix *N-*, it is easier to treat **nyàma* as **N-yàma* than to assume initial **n*, which would then be far more common in nominal stem-initial position than it is elsewhere (in reconstructible Bantu both the palatal and velar nasals are of relatively rare occurrence). It is not only simpler to do so, it also reflects Bantu speaker-intuitions. Alternations of *n* and Ø stem-initially, both in Class 9 nominals derived from verbs, and in diminutive or augmentative derivatives from Class 9 nouns, are common in Bantu. In many languages as well such alternations show up in adjectival and verbal inflection.

There seem to be no clear-cut cases of such nasal loss outside Bantu; this could lead one to set this up as a Bantu innovation. If it could be shown to be a shared innovation, the Bennett-Sterk division of Bantu into Zambesi and Equatorial and tentative rejection of Bantu as a well-defined group [for which further argument was presented in Bennett (1983)] would have to be greatly modified, or completely refuted. Two arguments lead me to doubt the status of the Bantu reanalysis of **nyàma* as a diagnostic innovation, however.

For one thing, although it is very clear that the reanalysis has been made in Zambesi, the status is less certain in the Equatorial Zones (A, B, C and part of D). We need to determine whether there is sufficient evidence of stem alternation in those languages to testify to restructuring. If the stem-initial proves to function as a unit in the Equatorial group, then restructuring is a Zambesi innovation, not a Bantu innovation. Guthrie, of course, recognizing no sub-group of Bantu equivalent to Equatorial, does not provide adequate evidence. The Equatorial languages, as a general rule, are less analytic in structure, less transparent in derivation. This effectively reduces the chance of determining with any certainty the status of this putative innovation; in which case it can not be used in argument.

The second point against reanalysis of **nyàmà* in Bantu is that its status in Eastern SCNC is by no means certain. Consider the following series :

	Abua	Efik	Bokyi	Tiv	"Bantu" (Guthrie)
"bird"	ènún	ínúén	kanurung	ínyôn	°N-yùni (etc.)
"animal"	ènàm	únàm	enyam	ínyàm	°N-yàmà
"name"	(à)dien	ényin	dyizín	—	°(d)i-yínà
"mouth"	ònhù	ínùà	—	dzwá	°ka-nyùà (etc.)
"thigh"	—	—	bunam	námégh	°-nàmà
"knee"	—	éd'n	dyirông	ínyú	°(d)i-dúf (etc.)
"tongue"	(à)nèm	édémè	—	nómbôr	°du-dìmi (etc.)

No verbal or adjectival stems have been included, since the assumption is that the critical environment is in the Class 9/10 nominal. Given this restriction, the items given are nearly all that could have been adduced; shared nasal-initial stems are quite rare. Note that no two show the same correspondence in this set of languages. For "bird" and "animal", the sole difference is the initial of the Bokyi entry. This could be seen as following the rule for the Nyama group, since "bird" in Bokyi does not fall into 9/10, and there is some evidence that the front-vowel prefix was the original conditioning for the palatalization. At first glance, Bokyi *énong* "chigger", in the same class, seems to argue against front-vowel conditioning; but the Efik cognate *éd'n* indicates that the Bokyi *n* is a more recent development.

The instances of *ny* in Tiv reflect a productive palatalization after *i*-prefixes in that language. As both "bird" and "animal" have such a prefix, the rule applies. More problematic is the treatment of "mouth"; here Tiv lacks the nasal seen in the other languages. The class assignment may be a factor here, of course. But compare "thigh", with initial *n* throughout *Nyama*. This too is not Class 9, but retains nasality in Tiv. Perhaps the true reason is that "mouth" is the one item in the list where we do not have to reconstruct a nasal second consonant. Even though the nasal is lost in "knee" in Tiv and Bantu, where is clear evidence from other Benue-Zambesi languages for its original presence.

To account for the Bantu items above, we postulate the following sequence of developments :

1. palatalization (common to Nyama) of **n* in stem-initial position in Class 9/10;
2. reanalysis (at least in Zambesi) of °*ny* as *N*-yin Class 9/10 nominals.

To handle Tiv, we assume :

1. denasalization of stem-initials where there is not a following nasal consonant;
2. nasalization of stem-initial **d* when followed by a nasal consonant;
3. loss of **n* (shared with Bantu) leaving some traces in the form of vocalic nasalization;

4. loss of distinctive nasalization from most vowels;
5. palatalization after prefixed *i*-.

While these two sets of rules account for the data, they raise a problem. How old is the Tiv palatalization? Tiv has *iyâr* "buffalo", cognate with the Bantu **N-yâti* — with no trace of palatalization. It seems unlikely that an original **n*, shifted to *n*, would denasalize in a way totally different from that seen in *dzwâ* "mouth". One would instead prefer to think that an original **-yâti* in "buffalo" and original **-nàmà* > **-nàmà* in "animal" fell together in Bantu, but not in Tiv. This could be quite important evidence for the dating of these changes, because if Tiv has had nasal prefixes at or around the relevant time then the two would surely have merged there as well. One would assume that the palatalization after front vowels arose in the common ancestor of Nyama, persisted as a "floating" rule [see Bennett (1967) for a definition and illustration] in the various branches, becoming fixed in a variety of forms in the majority of branches, like Boki and (most of) Bantu, but remaining floating and productive in Tiv. This, with the assumption that the nasalization of Class 9/10 is a Bantu innovation, handles the Nyama data fairly well.

Unfortunately for so convincing a hypothesis, it does not hold up. First, in Bantu and Boki it is only in Class 9/10 that the palatalization seems to occur. The very similar prefix of Class 4, also a front-vowel form, does not palatalize in Bendi or Bantu, though it very emphatically does so in Plateau, the other branch of Nyama. Though this might be ascribed to paradigmatic pressure (Class 3, the class normally paired with Class 4, characteristically is the primary half of the pairing and has a back vowel), Classes 7 and 8 form a pairing with front vowels in both halves of the paradigm, and show palatalization only in Tiv. Though Guthrie considered Class 7 a Bantu innovation, it is a fact well distributed throughout Wel. Perhaps one should constraint the rule to apply only when the prefix is vowel-initial. But in that case the rule must have been fixed in most languages well after the consonant which may be hypothesized at least on Class 10 was lost, and before Class 5 lost its initial. In this regard, one should perhaps question whether the effects of non-post consonantal **i*, on following consonants in large areas of Zambesi imply the rule was still floating or reflect a new though very similar rule.

Secondly, even if the palatalization in fact had the status of a floating rule, that would not explain all the data. Whence, for example, the stem-initial in Efik *ényin* "name"? The skewed final probably arose to help differentiate it from *ényin* "eye", but the initial is not paralleled in the other languages. Examination of Efik vocabulary shows that most cases of *ny* — certainly nearly all that have clear cognates elsewhere — are followed by a sequence *iN*. The conditioning factors include both following vowel and consonant, and we must assume the stem-initial consonant to have been *y*. It is true that both *niN* and *yiN* exist beside *nyin*; but while there are a number of *niN* and *nyin* morphemes, there is only one (*oyim*, "garlic") which has the *yiN* sequence. Given this, and the correspondences with **yi*-initial items in Bantu, I assume that Efik *ny* primarily reflects earlier **y* followed by *i* and nasal. The few items with *ny* not so followed generally appear to be Efikoid innovations. We conclude that Earlier Efik lacked an *n/n* distinction.

But if there was no such distinction in Efik, how can we use Efik as evidence

for the priority of **n* in SCNC over the **n* of Nyama? Equally possible is a scenario whereby **n* shifts to *n* in Efik, except where followed by *iN*. This would leave *oyim* as a genuine reflex of **yiN* and, given that in Sotho Guthrian **ny* appears as *n*, is far from unreasonable as a hypothesis. Though we might keep the Bantu reanalysis of **n* as **n-y* with whatever its present status may be unchanged, we lose one putative innovation in Nyama. It may be objected that *n* reflexes in **nàmà* "animal" are not limited to Efik, and in fact appear throughout Central Niger-Congo; that therefore the argument for **n* as original and merged with **n* in Efik is spurious. I do not in fact myself see the hypothesis as probable. But the point must be made — unless the distribution of reflexes in enough non-Nyama languages from enough sub-groups is properly investigated and proves **nàmà* unacceptable as a source, the alternative should not be ruled out.

In short, we cannot be positive that the Nyama **n* > **n* shift was in fact an innovation; we cannot, if it was an innovation, specify the environment which conditioned it; nor, if we could, is it possible to determine whether it was a single innovation, yielding a floating rule with different patterns in the way it was fixed in different languages, or a series of parallel developments based on the admittedly high structural similarity of Eastern SCNC.

Part of the problem lies in the nature of nasality. Nasals, whether consonants or vowels, are simply produced, as beginners in linguistics are taught, by placing the velum that it allows a portion of the air flow of speech to pass through and resonate in the nasal passage. Nasality does not obstruct or interfere with the remainder of the organs involved in speech (unlike the tongue movements which play so large a part in shaping both consonants and vowels); it only adds a feature. And unlike some conventional features, nasality is truly binary: unless one holds the nose or has a bad cold, there are but the two alternatives, open and nasal, closed and oral. This fact makes it easy on the speaker, who need not worry about closing the nasal passage off exactly as he shapes his lips for a *p*. It makes it harder for the comparativist, who must deal with the multiple assimilations that the freedom to be non-simultaneous begets. In brief, nasality may, like tone, function as belonging to the syllable or word rather than being assigned to a particular segment; it can start its career as a feature of a prefix-initial consonant and later appear as nasalization of the lastconsonant of the stem (as in Kikuyu *mw-àki* "fire", Mwimbi *mw-àki*).

Niger-Congo in general, if a sweeping over-generalization may be forgiven, has too many surface nasals for a normal language. Normal average languages, as a rule, have two distinct nasal consonants; a number have three, where the third can be explained as a recent development; thus in Spanish the palatal *n* can be shown to be the result of palatalization, while the velar *n* of English is a simplification of earlier *ng*. In some languages which on the surface have more than three nasals, the extra consonants are restricted in distribution, generally due to assimilation. Yet a typical Niger-Congo language may have as many as five genuinely contrasting nasal consonants. In many of the languages, a contrast between nasal and non-nasal vowels exists, and where this is the case in Niger-Congo, it generally appears that there is a complementarity. What Stewart (19) terms the lenis series of voiced stops will not occur with a following nasal vowel; nasal consonants will not appear with a following oral vowel.

When this is coupled with the existence of such alternations as that in the examples for "name" above, it is natural to conclude that the multiple nasals of

Niger-Congo are not true nasals, but rather allophones of lenis, voiced consonants affected by the presence of an oral vowel. This allows us to explain, for example, the forms for "drink" given below :

Swahili	Tiv	Mangbei-Mbum	Efik	Gbaya	Niger-Kaduna
-nywa	m̩a	ˈnjo	nw'z	n'	hū

If we start from the hypothesis of an original nasal consonant, this is chaos. But if we assume original **ɣwā*, or something like it, with the nasal vowel affecting the initial but with the nasality separate from later positional changes in consonant, then all the forms make sense. And in fact there are languages, like Edo, where consonants clearly nasalized by vowels are common on the surface.

Using just such an analysis, Williamson (1985) is able to make sense of some very complex correspondence sets in Porto-Ijo. We have very complex correspondences in nasals inside Nyama, inside Bin, inside Bantu itself. Should we assume that, at the stage of Proto-Bin, it was still correct to speak of contrasts in nasal and non-nasal vowels, and assume that the "nasal consonants" were simple consonants affected by nasal vowels? I say yes. Consider the following pairs from among Guthrie's reconstructions :

A.	822	-gĩd-	"abstain"	2066	-yĩn-	"dislike"
	1547	-pĩdā	"pus"	1553	-pĩnā	"pus"
	1565	-pód-	"be cured"	1578	-pón-	"be cured"
	1736	-tĩd-	"run away"	1741	-tĩn-	"fear"
B.	164	-bón-	"see"	1319	-món-	"see"
	478	-dām-	"stick"	1338	-nām-	"stick"

Despite the slight differences in some of the glosses, which are due to Guthrie's methodology, the members of each pair are clearly variants of the same original item, and each differs in the presence or absence of a nasal consonant. It is significant that all members of group A which one can find begin with either a voiceless consonant or with **g* or *j*, the voiced consonants which in Eastern SCNC most often do not have a lenis but only a fortis equivalent. Likewise, all members of group B seem to begin with *b* or *d*, for which the fortis/lenis opposition is well attested. To this evidence we may add the differential treatment seen in the following :

	Efik	Proto-Bantu
"mortar"	údūn	-nú
"knee"	éd'n	-dúŋ

I conclude that these originally began with lenis and fortis *d* respectively, and that it is that difference which conditioned the initial. The earlier examples likewise best are explained by the retention into early Bantu of nasal vowels and the fortis/lenis contrast.

Closely related to this is the loss in Bantu of **n* and **ɳ* in final or intervocalic position. This is certainly characteristic of Bantu, and can be illustrated by numerous examples, including the last two cited above. As a diagnostic for Bantu, even this will not work. The change is a minor one, easily made independently; Williamson (1985) shows that some Ijo dialects have done the same thing. If we except the non-consonantal nature of **n* and **ɳ* as hypothesized in the last section, then these are nothing but nasalized semi-vowels, and nasalized or not semi-vowels readily disappear. Further, examples such as "firewood", with Swahili *kuni* opposed to Luhya *tsítúwí*, and the presence of nasal vowels in these words in Umbundu (communication in the discussion from Thilo Schadeberg), proves that the loss could not have predated the separation of the various sub-groups of Bantu.

One last hypothesized Bantu innovation involving nasality remains to be examined. This is the phenomenon which gave us the word Bantu itself. At an early period the sequence **mC* in the ancestor of Bantu was reduced to **NC*. This gives us the *N-* prefix of classes 9/10, which were *i* and *ɪ* respectively before the imposition of characteristic prefix-initial nasal of Bantu. It also took a sequence like **-nítò* "human being" (compare Boki *onet*, Wolof *nít*) and converted it to **-ntò*. Again, the root and the change seems to be nearly universal in Bantu (though Tunen has not made that change in Class 9/10). Can it be diagnostic? Can we say that whoever dropped the vowel to say **-(m)ò-ntò* spoke a Bantu language? Again, no!

Jarawan has *mot*, Tiv has *r* (from earlier **ɪ*). While we do not know much about Jarawan sound correspondences, we do know that Tiv rarely drops initial syllables; if **-nàmà* "thigh" appears as *namegh* in Tiv, then **-nítò* should have given Tiv **nir*. But a nasal vowel is denasalized in Tiv; thus I suggest **nítò* > **ntò* > **ɪ* > **r*. Once again, we have extended the range of the innovation beyond Bantu; it could perhaps be seen as a diagnostic feature for Bin.

Not these, nor any other feature which has been suggested as a diagnostic, defining feature for Bantu, can be shown to be a truly Bantu innovation. What does this mean for Bantuists? Certainly not that the Bantu languages are not just as closely related to each other as has long been obvious. Anyone who would dispute the coherence and close relationships of Bantu simply has not examined the evidence. Nor does it mean that the relationships are purely typological, that there was no common ancestor. Though I have argued in Bennett (1983) the case for areal convergence in the two principal divisions of Bantu, this convergence lies on top of a considerable common inheritance.

It does mean that those who have sought to define Bantu, to create an inventory of features which if present legislate Bantu status for a language, have been ignoring the facts of language change. Languages do change through time, and they do not change to conform to rules. A language which matches, for example, Guthrie's criteria for Bantu-hood is a language which we can recognize as Bantu; but a language which is descended from Proto-Bantu does not cease to be a descendant of Proto-Bantu because it loses or modifies its class system, or adjusts the verbal system, or undergoes the loss of certain consonants.

The only definition of a Bantu language I can accept is that a language is Bantu if it can be shown to descend from the immediate common ancestor of the other Bantu languages. In practice, this seems, from what we have seen here and other evidence, that the probable nearest common ancestor of both parts of Bantu is also the ancestor of Jarawan, Tiv, and Mbam-Nkam, perhaps of

others. We cannot follow the older comparativists who placed Semitic apart from the other parts of Afro-Asiatic, which in terms of Biblical tradition they labelled Hamitic. If Equatorial and Zambesi and Jarawan and Tiv are brothers, let them be treated so, instead of making some stand in the corner.

The above theoretical position leads me to the section of this paper dealing with methodology. How should Bantu linguistic relationships, at whatever level, be studied? We must reflect in our investigations two different matters: first, the origin of the language and how it split and changed through time; second, the interaction of the language under investigation with others, whether related or not. To do this, we must use at least two types of evidence.

First, we need an enlightened lexicostatistics. To be truly useful, lexicostatistics should not be practiced mechanically on short word-lists. We need to recognize different levels of correspondence: consider the following :

	Swahili	Kikuyu
"cow"	ng'ombe	ng'ombè
"person"	mtu	mündú
"leg"	mguu	kũgũrũ
"mouth"	kinywa	kànùà
"name"	jina	rĩtĩwá

The first pair corresponds almost perfectly. The second, though the two are not identical, is perfectly regular. In "leg", the stems correspond regularly, but the prefix differs. In "mouth" we again see a prefix difference, with a skewed stem. Finally, the forms for "name" are not at all related. A sophisticated statistical account takes this into consideration.

We want to work with long lists, including cultural vocabulary and grammatical constructions. The allegedly "culture-free" Swadesh lists are too short to be statistically useful, especially with closely related language families. Further, the purpose — principal purpose — of lexicostatistics in my view is to help reveal population mixtures and contacts; the inclusion of cultural material gives a clearer picture.

We further wish to include multiple entries, to take into account both the various words used for a single "meaning" and the different meanings which have been associated with a single word. It is relevant that a single Kikuyu speaker will use both *gũandá* and *ũrĩrĩ* for "bed"; it is relevant that Bokyi *kyiraa* may be translated "animal call", "talking", "word", or "court case". Even computerized lexicostatistics can be adjusted to include this information. Not least, in evaluating cognacy for statistical purposes we must take into account the direction of innovation. Even in statistical terms, 10 shared innovations should count for more than 10 innovations. Innovation makes no difference to the use of lexicostatistics to measure intelligibility, but to the historian it is important.

With this enlightened lexicostatistics we combine enlightened reconstruction. Reconstruction should be based strictly on attention to regularity of correspondence. This does not mean we should join Guthrie in rejecting skewed forms as non-cognate; it does mean that we do not assume original **d* changed to *l* and **n* indiscriminately, without conditioning. We also must look

at internal evidence for historical change wherever possible. The goal is to extract and evaluate all relevant evidence, and morphophonemics frequently reveals much of history, even if in a slightly distorted form.

I urge that we begin the important task of investigating Bantu from the bottom upwards as part of an enlightened reconstructive program. Excellent though they are in many ways, Guthrie's Bantu reconstructions give a chaotic picture because working top to bottom he could not make real sense of the formal differences. From the top down, we can only reconstruct Proto-Bantu; from bottom up, we can reconstruct a rather better Proto-Bantu and, more importantly, learn some of the process of development through time to give the present languages.

Finally, we should remember in doing our reconstructions of history that linguistics is not democratic; if the majority of the Bantu languages have / instead of *d*, lack nasal vowels and falling tones, we do not assume that their presence in a given language is innovative. An enlightened reconstruction recognizes that the shift **d>l* is simpler than the reverse, that falling tones readily simplify, that nasality often is lost. Too many linguists reconstruct the forms found in the largest number of languages, or, in worst cases, take forms from their favorite language and use those as reconstructions.

We need to combine with the two major methods careful interpretation of loanwords, attention to possible patterns in skewing that may shed light on the past, to the mapping of isoglosses and to the search for areal tendencies. It must be remembered that application of a single technique will yield inadequate results; the blind men working on the elephant that is Bantu need to compare notes and work out a synthesis.

I close with a word to the non-linguists or non-comparativists who attend the Colloquium. When reading the results of historical linguistics, remember their humanity. Such investigations can not go beyond the data at hand. If the comparativist is given by descriptive linguists only short word lists and perhaps a description of a class system, he can hardly trace in detail the daily life and migrations of those who spoke the ancestral language. Today, though we have much more information than even five years ago, key material on key languages is missing, and we can only guess.

Remember also what some linguists forget. In reconstruction, all that is real is the word in the mouth of the speaker today. The past as we reconstruct it is nothing but a sand castle; ideally a carefully and intelligently constructed sand castle which may reflect the past in many ways, but not a real object. It is easy to take the construct for the real past; there are those who assume Guthrie's constructions are so perfect that if a form in a given language does not match it may be seen as borrowed. There are linguists who believe their hypotheses to be truths. They fool only themselves.

In evaluating the work of a comparative linguist ask how many different methods were used to draw the conclusions. If only one, ignore the conclusions. Ask also whether he looked at languages outside his group. If we are to find the borders of Bantu, we cannot look only at the languages we think are Bantu. We must also look at what we expect to be non-Bantu — in case we prove to be wrong. Again, if our work relies on identifying innovation, outside evidence often reveals the direction of innovation unambiguously.

Finally, remember that though languages only occur when there are people to speak them, and only move when people move or contact one another, there is

a difference between the family of a man and a language family. Language is part of culture, learned behaviour, and no one is born speaking either English or Luba. People change their culture and their language; the son of a Kikuyu may be a Russian, or vice versa. It is for this reason that the linguist examines the language as culture first, and only then looks to see if he can extrapolate to the relationships of ethnic groups.

REFERENCES

- BENNETT Patrick R., "Dahl's Law and Thagicu", in *African Language Studies*, VIII, 1967.
 — "Some Problems of Bantu Lexicostatistics", in Dyen, Isidore & Guy Jucquois, *Lexicostatistics in Genetic Linguistics II, Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, 3/5-6, 1976.
 — "Patterns in Linguistic Geography and the Bantu Origins Controversy", *History of Africa*, 10, 1983.
 BENNETT Patrick R. Jan P. STERK, "South Central Niger-Congo: A Reclassification", in *Studies in African Linguistics*, 8/3, 1977.
 GREENBERG J.H., *The Languages of Africa*, Indiana University, Bloomington, 1966.
 GUTHRIE M., *Comparative Bantu* (four volumes), Gregg Press, Farnborough, 1967-1970.
 STEWART J.M., (further information not currently available), 1976.
 WILLIAMSON Kay, (paper on Ijo reconstruction presented at the 16th Annual Conference on African Linguistics, Yale University, March 21-23, 1985; title not presently available), 1985.
 WOLF P.P. de, *The Noun-Class System of Proto-Benue-Congo*, Mouton, The Hague, 1971.

LEXICOSTATISTIQUE BANTU ÉTAT DE LA QUESTION

PAR ANDRÉ COUPEZ

La lexicostatistique est une méthode de glottochronologie qui a été créée par M. Swadesh et exposée par lui pour la première fois en 1951. S'inspirant de la méthode de datation des matières organiques basée sur la radioactivité, elle vise à dater la séparation des langues apparentées en partant d'une constante observée dans l'évolution du langage à l'échelle universelle.

La constante a été repérée par l'observation de treize langues dont on peut, grâce à la linguistique comparative, suivre l'histoire sur une longue période. Elle réside dans la proportion qui s'établit entre deux aspects de l'évolution lexicale, que nous désignerons ici par « conservation » et « innovation ». Dans le sens ainsi convenu, il y a conservation si le lien entre la forme et le sens n'est jamais rompu dans le cours de l'évolution d'un mot dans une langue déterminée, même si la forme se transforme progressivement au point d'être à première vue irreconnaissable. Il y a innovation dans le cas contraire.

Dans la version finale de la méthode (1955), Swadesh se fonde sur cent notions qui appartiennent au « vocabulaire de base » de l'humanité, et donne la constante suivante : en mille ans la proportion conservation/innovation est de 86/14 pour cent. D'après le pourcentage d'étymologies communes à deux langues dans le cadre des cent mots, on a donc la table chronologique suivante :

POURCENTAGE D'ÉTYMOLOGIES COMMUNES	ANNÉES DE SÉPARATION
86	500
74	1 000
64	1 500
55	2 000
40	3 000
30	4 000
22	5 000
16	6 000

On a montré ultérieurement des exceptions notables à la proportion posée par Swadesh, de sorte que celle-ci ne peut plus être considérée comme une constante. L'espoir d'une datation ferme doit donc être abandonné. Toutefois, en considérant les chiffres comme une moyenne, on a encore une hypothèse de datation qui n'est pas absolument dépourvue d'intérêt. En outre, la liste de Swadesh se prête à une chronologie relative. Comme elle se limite à un petit nombre de mots facilement accessibles, elle peut dans un temps limité fournir une classification historique de la totalité des langues bantu, qui sont environ quatre cent cinquante. Aucune autre méthode n'offre cette perspective dans un avenir prévisible.

Dès 1953, A. Meeussen, J. Vansina et nous-même avons effectué des relevés en vue de tester l'application de la chronologie relative aux langues bantu. Après de premiers essais encourageants (Meeussen, 1956 ; Coupez, 1956), Coupez et Vansina ont procédé à une expérience plus étendue portant sur 57 relevés, 11 ayant été écartés parce que portant sur des parlers trop proches. Prêts dès 1963, les résultats du traitement linguistique ont été confiés à E. Evrard (Lasla, université de Liège) pour le traitement statistique. Il en est issu successivement une publication limitée au calcul statistique (Evrard, 1966) et une publication incluant l'aspect linguistique des résultats (Coupez, Evrard et Vansina, 1975). Dans l'intervalle avait paru le calcul de B. Heine (Heine, 1972), qui portait sur 137 relevés notés d'après A. Johnston (Johnston, 1919-1922).

Une statistique grammaticale, combinant des données phonologiques et morphologiques, fut ensuite effectuée par Y. Bastin sur les quatre-vingts langues suffisamment documentées (Bastin, 1979). Les soixante-huit langues présentes dans les statistiques lexicale et grammaticale furent ensuite confrontées dans un calcul parallèle (Bastin, Coupez et de Halleux, 1979). B. de Halleux est le statisticien du CIDAT (Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren).

L'ensemble de ces contrôles dégage une impression de validité. Sur les points précis où les recherches comparatives antérieures avaient attesté des groupements sûrs, les statistiques les ont confirmés. A titre d'exemple, on citera la zone J, dite interlacustre, que Meeussen en 1953 avait posée en détachant des parties des zones D et E de Guthrie (1948) et qui apparaît dans toutes les statistiques ; la position du mbagani (L 22), dont Meeussen (1977a) avait montré qu'il n'appartient pas à la zone L, comme le confirment Bastin, Coupez et de Halleux, 1983.

Questionnaires anglais et français, avec indications méthodologiques

Enclosed are an English and a French list of the words which are to be collected (French alphabetical order and English alphabetical order, resp.). Ideally the words should be noted in such a way as to allow an analysis by permutation (singular and plural for nouns, adjectives and pronouns; for nouns, agreement of a dependent word; infinitive and imperative for verbs). Analyses (especially for the prefixes) are useful only if based on an adequate knowledge of the grammar including the morphophonology of the language. If there is any doubt it is preferable to write out the word in full. A true phonological transcription with tone-marks is of course very valuable, but an impressionistic phonetic realization may do.

LEUCOSTATISTICS

Language:	Province:
Informant (name, age, sex):	State:
Where spoken (place-name):	Investigator:

1 all	arm	ashes	bark (the)
5 belly	big	bird	bite
9 black	blood	bone	breast
13 *burn	cloud	*bone	come
17 die	dog	drink (to)	dry
21 ear,	eat	egg	eye
25 *fat	feather	fire	fish (the)
29 fly (to)	*full	give	good
33 ground (on the)	*hair	head	hear
37 heart	horn	kill	*knee
41 know	leaf	leg	*lie
45 liver	long	louse	man
49 many	meat	moon	mountain
53 mouth	nail	name	neck
57 new	night	nose	one
61 path	*person	rain (the)	red
65 root	*round	sand	*say
69 see	seed (the)	sit	*skin
73 sleep (the)	small	smoke (the)	stand
77 star	stone	sun	swim
81 tail	tongue	*tooth	tree
85 two	walk	*warm	water
89 what	white	who	woman

Meaning : please note the following :

13	intransitive	15	(weather)
25	grease	34	(of head)
44	down	66	as a ball
72	human	87	hot (weather)

1. Only everyday words should be chosen (no technical terms).
2. General terms are to be preferred over specific ones, e.g. if there is a word for "fat" in general, it should be preferred over a term meaning "animal fat".
3. The grammatical category to which the English word belongs is not binding. e.g. "good" may be translated by a verb meaning "to be good" or by a noun meaning "goodness" as well as by an adjective.
4. If there are several everyday terms, and the above instructions do not permit a motivated choice of one of these, then all these terms should be indicated. E.g. Rwanda "cold": -baho 9 noun, -konj- verb.
5. It is preferable to leave a blank than fill in a square with a word about which there is some doubt as to meaning or form.

Les deux listes ci-jointes (l'une dans l'ordre alphabétique français, l'autre dans l'ordre alphabétique anglais) contiennent les mots à relever. Il est souhaitable que ceux-ci soient notés de manière à permettre l'analyse par commutation. (singulier et pluriel pour les substantifs, adjectifs et pronoms; accord d'un mot dépendant du substantif; infinitif et impératif pour les verbes). Les analyses (surtout préfixes) ne sont utiles que si elles reposent sur une connaissance adéquate de la grammaire, y compris la morphophonologie : dans le doute, les formes entières sont préférables. La transcription idéale (phonologique avec tonalité) n'est pas indispensable : une transcription phonétique impressionniste peut servir.

LEXICOSTATISTIQUE

Langue: Informateur (nom, âge, sexe): Localité:		Province: Etat: Enquêteur:	
1	arbre	assis	*beaucoup
5	boire	bun	bouche
9	*brûler	cendres	*chaud
13	cheveu	chien	cœur
17	cou	couché	debout
21	deux	dire	donner
25	écorce	entendre	étoile
29	feu	*feuille	foie
33	fumée	genou	*graisse
37	*homme	jambée	*langue
41	lune	manger	<i>aller</i> marches
45	mordre	mourir	nager
49	noir	nom	nouveau
53	nuit	oeil	oeuf
57	ongle	oreille	os
61	*personne	petit	pierre
65	pluie	plume	poisson
69	queue	qui?	quoi?
73	rouge	rouge	sable
77	savoir	sec	sein
81	soleil	sommeil	*terre
85	tous	tuer	un
89	ventre	viande	voir
			blanc
			bras
			chemin
			cerne
			dent
			eau
			*emme
			*froid
			*grand
			*long
			montagne
			nez
			nuage
			peau
			ciseau
			plein
			pou
			racine
			sang
			*semence
			tête
			venir
			*voler

Notes précisant le sens des mots ambigus:

3	nombreux	9 être en feu	11 (temps)	28 être humain féminin
30	d'arbre	32 (temps)	35 animale	36 / long
37	être humain masculin	39 (corps)	40 / grand	60 humaine
61	être humain	73 comme une boule	80 graine mise en terre	83 par terre
87	(nombre)	92 (oiseau)		

1. Ne prendre que des mots du langage quotidien courant, à l'exclusion des termes techniques.
2. Prendre les termes génériques plutôt que les termes spécifiques. Par exemple, s'il y a pour "graisse" un mot désignant toutes les espèces de graisse, il faut le préférer à celui qui signifierait seulement "graisse animale".
3. Ne pas tenir compte de la catégorie grammaticale française : par exemple, "bon" peut être traduit par un verbe "être bon" ou un substantif "bonté".
4. Si plusieurs termes courants coexistent, sans que les instructions précédentes permettent de choisir, il faut les prendre tous. Par exemple, rwanda "froid" : -hého 5 substantif, -kónj- verbe.
5. Ne pas forcer, mais laisser un blanc pour les notions qui ne sont pas bien connues.

Une autre confirmation se dégage de ces calculs statistiques, malgré les divergences de leur ampleur et de leurs méthodes. L'homogénéité des langues du Nord-Ouest, d'une part, et de celles de l'Est, d'une part, est constante. Les divergences qui apparaissent sur d'autres groupements reflètent probablement des faits historiques de transition et contact.

On prépare actuellement une nouvelle phase de l'enquête lexicostatistique, pour laquelle sont déjà disponibles environ 380 relevés correspondant à environ 300 langues, soit les deux tiers du total à atteindre. Grâce à l'appui accordé par le CICIBA en 1984, on va pouvoir se rapprocher du total. Le présent document présente les objectifs et les problèmes qui relèvent de cette phase.

Les enquêtes publiées en 1956 se fondaient sur la seconde liste de Swadesh, qui comportait 200 mots. Il était apparu que beaucoup de ceux-ci ne se prêtaient pas ou mal aux langues bantu, dont la plupart, par exemple, n'ont pas de mot signifiant « glace » (eau gelée) ou « neige ». Un mot tel que « main » engendre des difficultés d'interprétation dans beaucoup de langues bantu où il n'a pas d'équivalent direct : il y a des mots pour « bras », « doigts », « paume », « dos de la main », mais pas pour la main comme telle. La traduction du mot « main » risque donc, selon le choix des locuteurs parmi les mots de sens voisin, de créer des divergences artificielles de langue à langue.

La liste de 100 mots retenue finalement par Swadesh avait éliminé la plupart de ces difficultés. L'expérience acquise dans l'enquête bantu nous a néanmoins amené à y apporter les modifications suivantes :

- *éliminations*, par exemple : « celui-ci », « celui-là », « glace », « jaune », « neige », « vert » ;
- *substitution de concepts voisins plus courants en bantu*, par exemple : « main » par « bras » ; « pied » par « jambe » ; « pleuvoir » par « pluie » ;
- *restrictions sémantiques*, par exemple : « rond » à prendre comme « rond comme une boule » ; « terre » à prendre comme « par terre ».

Dans la suite de l'enquête, il conviendrait d'introduire en outre la substitution suivante : « marcher » par « aller », car la traduction de « marcher » engendre fréquemment des hésitations.

La valeur des résultats dépend évidemment de celle des étymologies posées par le linguiste à la base des calculs. C'est la raison pour laquelle, dans l'enquête de 1963 (publiée en 1975), les langues du Nord-Ouest (zones A et partiellement B) n'avaient pas été incluses : à cette époque, les données et les connaissances comparatives y étaient insuffisantes. Leur inclusion dans les enquêtes ultérieures a encore posé des problèmes mineurs, mais une recherche en cours à Tervuren (B. Janssens, zone A) en résoudra bientôt la plupart.

Une difficulté comparative plus grave est liée à la variabilité lexicale, mécanisme décrit dans Coupey, 1975. Au plan synchronique, les langues bantu ont généralement un nombre important de variantes lexicales libres dans les mots correspondant à des notions chargées d'expressivité. Au plan diachronique (cf. Coupey, 1977b), les interférences des variantes lexicales libres engendrent de graves difficultés dans la détermination des étymologies pour une dizaine de mots environ. On pourrait envisager divers procédés pour éviter ces écueils, comme omettre les formes ambiguës, ou effectuer en parallèle deux traitements comparatifs, l'un plus lâche et l'autre plus strict.

Il est apparu, par ailleurs, que les calculs statistiques ont une influence sur les résultats, soit d'après leurs principes, soit d'après le nombre des langues qu'ils incluent. Jusqu'à présent, ils n'ont pas pu être réalisés de plusieurs manières différentes dans une même phase de l'enquête parce que les appareils disponibles ne s'y prêtaient pas. L'enquête de 1963 s'est effectuée avec des cartes perforées ; les suivantes, sur des ordinateurs de capacité restreinte, qui notamment n'ont pas permis de confronter simultanément par couples les 214 relevés. Dans l'avenir, grâce à des ordinateurs plus puissants, il sera possible de multiplier les calculs. La méthode de la « moyenne de groupe », qui a été suivie dans les dernières enquêtes parce qu'elle donne en principe la meilleure classification globale, pourra être confrontée avec d'autres, permettant par exemple de privilégier les innovations, dont l'incidence historique est importante.

L'enquête de 1983 a attesté par ailleurs l'incidence du nombre des langues sur le résultat des calculs. L'arbre issu des 214 relevés diffère d'un autre où l'on a retenu 46 relevés choisis de manière à représenter tous les groupes établis par le premier. Cet écart est apparemment significatif pour l'interprétation historique : dans le premier arbre, le groupe des langues intermédiaires (zones D, L, M, H, K, R) rejoint le groupe du Nord-Ouest, tandis que dans l'autre il rejoint le groupe de l'Est. Sans doute est-ce là l'attestation d'une position intermédiaire du groupe central, où se cumuleraient les traces des deux autres.

L'utilisation des arbres statistiques pour la reconstitution des voies de migration des langues exige une grande prudence. Les arbres comme tels ne permettent pas d'établir la distinction entre les faits qui relèvent de la généalogie et ceux qui relèvent de la convergence. Néanmoins, ils ont une portée génétique au moins partielle, que l'on peut préciser ultérieurement au moyen de données comparatives externes.

La classification de Greenberg (1963) pour le groupe Benoué-Congo situe le point d'origine du bantou au Nord-Ouest et à l'extérieur de l'aire actuelle. Elle est confirmée par le fait que le nombre des langues bantou a atteint sa densité la plus élevée au Nord-Ouest, avec une tendance à décroître progressivement dans l'ensemble à mesure qu'on se dirige vers le sud et l'est.

D'autre part, Meeussen (1977a) a établi que le degré d'archaïsme le plus élevé se rencontre dans la zone J. En outre, la densité relativement élevée du nombre des langues dans la zone J la présente comme un foyer de dispersion, secondaire évidemment par rapport au Nord-Ouest.

En tenant compte de leur position géographique initiale, qui se situe dans les savanes chevauchant la frontière actuelle du Nigeria et du Cameroun, et de l'abondance du vocabulaire agricole dans les reconstructions lexicales, on a des raisons de croire que les locuteurs proto-bantou étaient des agriculteurs de savane.

Sur la base de tous ces facteurs, on émet les hypothèses suivantes sur les voies de migration. De petits groupes de locuteurs ont pénétré, sans doute séparément, dans la forêt équatoriale en descendant vers le sud et le sud-est. Les conditions de vie en forêt les ont rapidement fragmentés. Un groupe important a contourné la forêt par le nord et vers l'est, tout en conservant son agriculture de savane. A la hauteur des Grands Lacs, il s'est infléchi vers le sud pour s'établir dans des savanes particulièrement fertiles. Après s'y être multiplié, il a détaché progressivement des groupes migratoires vers l'est et le sud. Ultérieurement, les deux vagues de migration se sont superposées dans la région occupée actuellement par le groupe central des arbres lexicostatistiques.

L'hypothèse de la position intermédiaire du groupe central trouve confirmation dans certains indices qui sont déjà apparus dans les travaux antérieurs. La position géographique du kwalwa et du mbagani, dont il a déjà été question (Meeussen, 1977a), implique des déplacements d'une zone à l'autre : alors que les deux langues sont incluses géographiquement dans la zone L, leurs connexions historiques s'établissent avec la zone H, ou plutôt, comme l'indique l'enquête lexicostatistique de 1983, avec l'ensemble formé par cette zone et les parties méridionales des zones B et C. Par ailleurs, en luba-kasayi (L 31), où l'ensemble des réflexes phonologiques est typique de la zone L, quelques mots du vocabulaire courant ont les réflexes typiques de la zone C.

Les données traitées jusqu'ici ne permettent pas de préciser davantage les mouvements migratoires. Il n'est pas exclu que certaines précisions supplémentaires se trouvent déjà dans Johnston 1919-1922, qui a utilisé, et bien, des données lexicales (Coupez, 1977ce). L'arbre migratoire proposé par cet auteur, qui couvre un grand nombre de langues, correspond largement aux hypothèses précitées, dans leurs limites étroites. Comme il va beaucoup plus loin dans le détail, on est tenté de l'y suivre jusqu'à preuve éventuelle du contraire.

L'enquête de 1983 incluait quelques langues bantoïdes en vue de préciser leur rapport avec les langues bantu et simultanément la limite nord-occidentale du bantu. Avec la collaboration de l'ALCAM, il conviendrait d'accroître le nombre de ces langues pour obtenir un échantillon aussi représentatif que possible de l'ensemble.

En vue de préparer efficacement la phase suivante de l'enquête lexicostatistique, dont la récolte se fera en 1985 et l'élaboration en 1986, il serait souhaitable que, lors du colloque sur l'expansion bantu qui se tiendra à Libreville, il puisse se constituer un atelier qui mette au point le programme de travail. L'efficacité de cette concertation sera d'autant plus grande qu'y participeront un plus grand nombre des linguistes qui pourraient être associés à la récolte et/ou à l'élaboration.

BIBLIOGRAPHIE

- BASTIN Y., COUPEZ A. et DE HALLEUX B., « Classification lexicostatistique des langues bantu (214 relevés) », in *Bulletin des séances. Académie royale des sciences d'outre-mer*, 1983, p. 173-199.
- BASTIN Y., COUPEZ A. et DE HALLEUX B., « Statistique lexicale et grammaticale pour la classification historique des langues bantu », *Bulletin des séances. Académie royale des sciences d'outre-mer*, 1979, p. 375-387.
- HYMES P., « Lexicostatistics so far », in *Current Anthropology*, 1, 1960, p. 3-44.

BANTU LINGUISTIC RECONSTRUCTIONS : SOME PROBLEMS AND QUESTIONS

PAR B. HEINE, F. ROTTLAND

The observations made in the following paragraphs are meant to raise a number of problems concerning Bantu linguistic and sociolinguistic reconstruction, rather than solving them. It would seem that diachronic Bantu studies have reached a point where an overall evaluation of its status quo, its achievements and goals, as well as its implications is desirable. It is in the light of this requirement that we interpret Jan Vansina's paper (1985), which forms the basis, and the starting-point, of our presentation. The discussion will be confined to listing various points which might deserve scholarly attention in the years to come. We are glad that the present colloquium, organized by C.I.C.I.B.A., offers a forum for such an evaluation.

SOME BASIC FACTS

The magnitude of the problems we are confronted with when dealing with issues like identity, culture and history of the Bantu-speaking peoples becomes apparent when one looks at some of their basic-level aspects, which may seem trivial to many scholars of Bantu civilisation. The question as to what constitutes "Bantu identity" is closely linked, e.g., to the question of how many Bantu languages, cultures, etc. there exist. Jan Vansina (1985 :2) for example proposes a figure of approximately 450 known Bantu languages. Other estimates range between 200 and 400. David Dalby (personal communication), on the other hand, suggests that the total number of Bantu languages can be reduced to *one handful*. While there are neither the necessary demographic data nor a satisfactory definition of what constitutes a language we may say that dialect continua of the L-complex type are prevalent in most of the Bantu-speaking world that a definition based on such complexes, rather than on language planning activities (written vs. standard languages, *ausbau*, etc.), would

reduce the total of Bantu languages to clearly below one hundred. The question that remains is : Do we want such a definition and, if yes, how does it tally with the cultural behaviour and/or political aspirations of the peoples concerned ?

Another example one may adduce relates to the conceptualisation of biosystems in Bantu-speaking societies. For example, one can assume that most grown-up Bantu speakers are able to distinguish lexically between roughly 200 and 600 plant species. Yet only an insignificant part of this knowledge is accessible to the scholarly world ; most grammars, dictionaries or anthropological works are silent on the enormous botanical knowledge Bantu-speaking societies dispose of, and make use of, in their various cultural activities.

RELATIONSHIP OF LEXICOSTATISTICS AND COMPARATIVE STUDIES

In his paper, Vansina (1985) stresses the importance of completing the data basis for an exhaustive and "definite" lexicostatistical classification. At the same time he insists that such a classification must finally be proved, and improved, by means of the classical methods of comparative linguistics. His statement implies some optimism which one might be hesitant to share.

For one thing, lexicostatistical methodologies — whether in Bantu or elsewhere — are not only chosen because they need a smaller data base and give quicker results. One of the important reasons for their application to Bantu languages has been the experience of Bantu scholars that the overall pattern of sound correspondences that emerges from comparative Bantu studies is hard to reconcile with a clear-cut genetic view (cf. Heine et al. 1976). Thus, e.g., Menlig's strata model should not be seen merely as an *a priori* negation of the tree diagram/genetic model but as an attempt at coping with the complex comparative findings — irrespective of whether one accepts the validity of his model or not.

Pioneers of comparative Bantu like Carl Meinhof and Walther Bourquin have avoided a number of the problems we are now dealing with by starting from a small number of geographically distant languages and going directly to Proto-Bantu, thereby leaving out of consideration any intermediate stages. On the other hand, in recent studies the comparative method has been successfully applied to small-scale studies of limited and contiguous geographical areas within Bantu (e.g. for East Africa: Nurse/Hinnebusch/Mould). Referring to such studies, Vansina suggests a comparative approach "from bottom to top" by which he seems to simply imply that the addition of more and more small-scale studies will eventually lead to a full comparative-genetic picture.

We fear that once we have a greater number of small-scale studies, their reconciliation into a larger structure will not be a simple matter. One will then again have to deal with many linguistic features (and that means : historical developments) going across the established smaller units.

The reason for this situation can only be suspected at the present stage of research, viz. a considerable amount of convergency and areal spread within Bantu. This is why we suggest an addition to Vansina's list of priorities : While small-scale comparative studies should certainly be encouraged, there is an urgent need for more areal studies, and studies of zones of convergency to be held against the genetic picture. This refers to phonological, grammatical and

lexical features including the spread of individual lexical items ("*Wanderwoerter*", etc.).

RECONSTRUCTION OF PROTO-BANTU CULTURE

The present state of comparative Bantu studies and of overall genetic classification does not allow for the reconstruction of Proto-Bantu culture or of the culture of an ancestral community beyond Proto-Bantu. This is so because the linguistic reconstructions that we have as yet no longer correspond to modern ideas on Bantu classification while for the modern classifications we have no reconstructions yet. The relevant problems and tasks may be summarized in two points.

a) There are at present some conflicting hypotheses on the genetic diversification of Bantu or of a higher linguistic unit which includes Bantu. In simplifying the situation one might say that one main view situates the highest, i.e., the oldest, branches of Bantu in the extreme north-west and considers the whole of the eastern Bantu area as belonging to the lowest, i.e. youngest, branch of Bantu (Heine, 1973 ; Heine et al., 1976 ; Ehret) ; the older main view sees Eastern and Western Bantu (corresponding to Guthrie's PBA and PBB, respectively) as the two main (i.e. oldest) branches in Bantu, both of which unite on a much higher level ("*Bin*") together with other linguistic units outside Bantu (Bennet & Sterk, 1977, the Tervuren school). Following the first main view, we can only accept Proto-Bantu reconstructions which have reflexes in at least several main branches — in other words, they cannot count as evidence if they are not documented for the north-west. If we follow the second main view, we establish separate reconstructions for Eastern and Western, respectively, and either stop there or go outside Bantu in order to arrive at Proto-bin.

b) The existing reconstructions, for which Guthrie's common Bantu starred forms are the most widely used example, no longer fit because his main criterion was the width of geographical spread within the area of narrow Bantu. This means, e.g., that Guthrie has starred forms of "general spread" which are not represented in the north-west and therefore would have to be excluded from Proto-Bantu following Ehret, Heine, etc. Thus Polomé's "The reconstruction of Proto-Bantu culture from the lexicon" can only be used with caution because it is based on Guthrie's findings.

Our task then consists in checking the available reconstructions and to discard any that don't go up high enough within any of the two main genetic trees. Secondly, any new reconstructions should be made on the basis of one of the genetic hypotheses and tested against the other.

Only when we know what culture vocabulary can be assumed for what level will it be possible to make deductions on culture. It is not that such an exercise will also help to choose between the various genetic trees (e.g. by making "*Bin*" culture more plausible than Proto-Bantu culture, or vice versa).

EXPANSION WITHOUT MIGRATION

Language shifts are cases of expansion, or regression, without involving migration. Vansina (1985 :8) points to a different example for an expansion of language only : the considerable spread of Swahili in Eastern Africa, which is still going on. In this case however we have to distinguish between the spread of a language at the expense of another and the spread of a language as an addition to another. Both can be observed in the case of Swahili. While, e.g. in some areas of Tanzania, we may observe tendencies towards a retreat of vernaculars in favour of Swahili, there are also cases with a tendency towards a development of stable bilingualism with more or less clear domains for the use of each language.

The case of Swahili poses a number of questions, two of which may be outlined here.

— While the spread of Swahili as a spread of language *only* can be traced back and observed today, there seems to be no concrete evidence for such a process having taken place in other Bantu areas in the more remote past. We cannot exclude this possibility however. Now, how can we take account of this possibility in our historical considerations ?

— The case of Swahili is also a warning against facile historical conclusions. Looking at the spread of Swahili loanwords in present-day East African vernaculars we discover a number of semantic areas (e.g., law, administration, technical instruments, etc.). We know that the spread of such words is closely linked to the adoption of Swahili by the colonial administration. In other words, the autochthonous Swahili speakers have little to do with the spread of the words nor with the items they refer to. If such linguistic evidence, however, was not traceable through recent history but would rather go back to a distant past, we might be tempted to think of it in terms of an all pervasive and dominant Swahili culture.

LINGUISTIC EXPANSION WITHOUT POPULATION MOVEMENT : SOME POSSIBLE IMPLICATIONS

There is some evidence from various parts of Africa suggesting that languages may spread without involving their speakers as well (see par. above). Some modern Kalenjin-speaking Ogiek in Kenya, for example, are giving up their own language in favour of Maasai. Yet language replacement does not imply people expanding or migrating : the relevant Ogiek groups, who have been hunter-gatherers until a few decades ago, have adopted the pastoral culture and social values of the neighbouring Maasai and with that they have taken over Maasai language as well.

It is likely that cases like these have occurred frequently in the course of Bantu history. One example may suffice to demonstrate the significance this may have for our understanding of Bantu "expansions". It is widely held that, prior to the Bantu expansions, Eastern and Southern Africa were inhabited by populations which can be linked both linguistically and racially to modern Khoisan people. More recent research in physical anthropology however suggests that people who were physically similar or even identical with modern Bantu peoples existed in Eastern and Southern Africa at least 5 000 years ago.

The early hominids of Ishango at Lake Edward (Zaire) for example, dated to the 7th millennium B.C., are claimed to be closely related morphologically to West African "negroids" (Twisselmann 1958), and they give evidence to the effect that people related to Bantu people may have existed in the interlacustrine region long before the iron work was introduced (cf. Lwanga-Lunyigo, 1976). Similarly, at Kalembe (Eastern Zambia), remnants of three individuals were found showing relationship with South African "negroids" (cf. De Villiers, 1976). Their early presence in East Africa is also attested at Kangatotha (west of Lake Turkana), dated a 4800 B.P. Finally, at the Mumba Hill cemetery in Tanzania, "negroids" have been discovered, suggesting that the presence of Bantu-like populations in East Africa dates back to about 6000 B.P. : (Brauer, 1983 :126). Such kind of evidence warns us to be careful not to impose a one-to-one relationship between language on the one hand and the people speaking it on the other.

HISTORICAL CONTACTS BETWEEN BANTU AND NON-BANTU LANGUAGES

We have emphasized the need for contact and areal studies within the Bantu-speaking region. There is equally a need for the study of contacts between Bantu and non-Bantu speakers. As Vansina has pointed out, some results have already been achieved. A few important aspects for such studies may be pointed out.

Study of entire geographical (fringe) areas. — Looking at contact studies especially from an East African angle, it seems important to investigate contacts not as a process occurring between speakers of two languages only. As, e.g., Ehret's work shows, present-day East African Bantu languages contain evidence for influence from other (earlier) Bantu groups, various Cushitic and various Nilotic groups as well as (probably) Khoisan-related groups all having occurred successively and repeatedly through millennia of history. Many of the contacts have not been direct ones, there is Cushitic influence on Bantu via Nilotic groups, etc., and, of course, Bantu influence on other genetic groupings. In such a context then, the history of Bantu languages must, *inter alia*, be studied as part of a whole multilingual and multi-cultural structure.

Non-Bantu history. — It is clear from the foregoing that Bantu studies will shed some light on non-Bantu history as well. Thus, Ehret and Nurse have deduced the existence of a submerged group of Cushitic people, referred to as the "Taita Cushites" solely on the basis of evidence from one group of Kenya Bantu dialects.

The study of language shift. — Complete language shift can — by definition — not be proven linguistically. There is, however, a clear evidence for language shift from Bantu to non-Bantu and vice versa. This has been demonstrated for Luo-Bantu interactions in Uganda and Western Kenya in the past by Cohen, Ogot, Were, and others. It can equally be shown for the same area to be in progress today, using the example of the Abasuba on the shore of Lake Victoria, which must have begun in pre-colonial times and is still going on. It can also be assumed from the oral history of the Nilotic-speaking Terik and their immediate neighbours, the Bantu-speaking Tiriki : Both can be

conceived of as originally consisting of a heterogeneous and probably multilingual group, accumulating various population elements in the course of their migration until, at their present settlement, they eventually adopted two definite and distinct linguistic identities while maintaining close cultural ties. Several points seem to arise from this complex :

— It is obvious, but needs to be emphasised that there is not only Bantu expansion but also Bantu *regression*.

— In the case of language shift, Bantu expansion or regression go without a movement of speakers, i.e. they are not linked to migrations.

— We do not know enough about the *process* of language shift as such nor do we know enough about its extralinguistic determinants. This is an area where more synchronic sociolinguistic studies are needed which might also help towards an historical understanding.

SUMMARY

During the past 12 years of post-Guthrie research a number of new findings have been made on the linguistic and territorial structure of Bantu prehistory. There are however much more questions that have remained open than problems that have been solved, and the main purpose of the present paper was to point out some of the relevant problem areas. It is hoped that a co-operation between linguists, archaeologists, anthropologists and representatives of other disciplines during the symposium will enable us to deal with these problems in a more competent way.

BIBLIOGRAPHIE

- BENNETT Patrick R. and Jan P. STERK, "South Central Niger-Congo : a Reclassification", in *Studies in African Linguistics* 8,3, p. 241-273, 1977.
- BRAEUE G., *Die archaologischen und anthropologischen Ergebnisse der Kohl-Larsen-Expeditionen in Nord-Tanzania 1933-1939*, Tuebingen, 1983.
- COUPEZ A., E. EVRARD, and J. VANSINA, "Classification d'un échantillon de langues bantu d'après la lexicostatistique", in *African Linguistics*, Tervuren, 6, p. 133-158, 1975.
- DE VILLIERS, "Human skeletal material", in PHILLIPSON D. W. (ed.), *The prehistory of Eastern Zambia*, Nairobi, p. 163-165, 1976.
- GUTHRIE M., *Comparative Bantu*, 4 volumes, Farnborough, 1967-1970.
- HEINE B., "Zur genetischen Gliederung der Bantu-Sprachen", *Afrika und Uebersee*, 56, p. 164-185, 1973.
- HEINE B., Rainer VOSSEN and Hans HOFF, "Neuere Ergebnisse zur Territorialgeschichte der Bantu", in Méhlig W.J.G. et al., *Zur Sprachgeschichte und Ethnohistorie in Afrika. Neuere Beiträge afrikanistischer Forschungen*, Berlin, D. Reimer, p. 57-72, 1977.
- LWANGA-LUNYINGO S., "The Bantu problem reconsidered", in *Current Anthropology*, 17, p. 282-286, 1976.
- NURSE D., "A linguistic reconsideration of Swahili origins", in *Azania*, 18, p. 127-150, 1983.

- OGOT B. A., *A history of the Southern Luo*, volume 1, Nairobi, 1967.
- PHILLIPSON D. W., *The prehistory of Eastern Zambia*, Nairobi, 1976.
- TWIESSELMANN F., "Les ossements humains du gîte mésolithique d'Ishango", in *Exploration du parc national Albert*, Mission J. de Heinzelin de Bracourt, 1950, vol. 5, Institut des parcs nationaux du Congo belge, Bruxelles, 1958.
- VANSINA J., "Western Bantu expansion", in *Journal of African History*, 25, p. 129-145, 1984.
- "Expansion et identité culturelle des Bantu", document de travail, CICIBA, printemps 1985 (manuscrit).

QUELQUES PERSPECTIVES POUR LA LINGUISTIQUE HISTORIQUE BANTU

PAR J.-M. HOMBERT, F. NSUKA NKUTSI, G. PUECH

En s'assignant comme objectif la classification des langues bantu et la restauration des structures lexicales et syntaxiques d'une proto-langue, la linguistique historique a par là même stimulé la collecte des données sur les langues bantu telles qu'elles sont parlées actuellement. L'objet de cette contribution est de montrer qu'il faut non seulement poursuivre la collecte mais aussi en améliorer la qualité pour dépasser les limites actuellement atteintes en matière de classification et de reconstruction.

LA COLLECTE DE DONNÉES

Grâce à la clairvoyance et la persévérance d'équipes comme celles de Tervuren, la communauté scientifique dispose d'ores et déjà d'un échantillon représentatif, adapté aux rigueurs de la méthode lexicostatistique, de la structure lexicale de la plupart des langues bantu. Elle dispose de travaux sur les zones dont certaines, comme les Grassfields, avaient été peu étudiées jusqu'à une date récente ou, de monographies plus pointues sur la grammaire d'un petit nombre de langues. Mais il n'existe pas encore de coordination et de véritable concertation pour étendre à toute l'Afrique bantu une politique de collecte qui permette d'impulser à la recherche un nouveau souffle. Pourtant l'émergence de nouvelles équipes au sein des universités et centres de recherches africains permet d'envisager la création d'un réseau de collecte et d'analyse. C'est certainement une des tâches du CICIBA que de prendre les initiatives nécessaires pour atteindre cet objectif.

La plupart des études dont nous disposons sur les langues bantu — ce serait aussi vrai pour les autres grandes familles de langues du monde — se fondent sur des notations que les linguistes qualifient volontiers d'impressionnistes, en ce sens qu'elles reposent sur l'oreille du transcripteur. La technologie actuelle

permet pourtant, avec un matériel léger compatible avec les conditions du terrain, de recueillir des données archivables sur un support informatique et exploitables phonétiquement.

L'amélioration de la qualité des données et la possibilité de leur saisie selon des protocoles rigoureux aura, à l'évidence, une incidence immédiate sur les études synchroniques mais aussi sur les études diachroniques dans la mesure où la pertinence de toute reconstruction dépend crucialement de la fiabilité des prémisses. Il s'agit donc d'objectiver les notations en s'appuyant sur des mesures acoustiques, mais aussi de procéder à des tests perceptuels pour savoir comment les changements phonétiques que l'étude des correspondances révèle ont pu s'imposer. A titre d'exemple, nous citerons comme particulièrement utiles à l'approfondissement de nos connaissances pour la diachronie du bantu les études synchroniques portant sur :

- l'interaction entre le système tonal et l'accent ;
- la persistance d'une opposition fortis/lenis dans certains systèmes ;
- le rôle de la racine de la langue dans certains processus d'harmonie vocalique ;
- les manifestations et les mutations de la nasalité considérée comme trait (supra) segmental.

LA CLASSIFICATION

La lexicostatistique donne une base objective à la classification des langues (voir ici même la contribution de Coupez). Ses limites sont celles d'un modèle arborescent qui ne permet pas une représentation adéquate de l'ensemble des confirmations contenues dans les matrices de similarité, et ce indépendamment de l'exactitude et de la signification même des pourcentages de similarité. Une approche multidimensionnelle pour la première fois appliquée à des données bantu par Henrici, ouvre la voie à des classifications affinées, ce qui est d'autant plus nécessaire pour la zone centrale. Les moyens informatiques actuels, grâce auxquels on peut opérer simultanément sur une grande quantité de données, permettent de prendre en compte les dimensions définies comme pertinentes par l'analyse sur l'ensemble du domaine bantu.

En partant des langues parlées dans un même environnement et en procédant à des regroupements régionaux de la base vers le sommet, comme le suggèrent Vansina, Lumwamu et Kadima notamment, on augmentera par ailleurs considérablement la quantité et la qualité des données disponibles tout en pouvant confronter les résultats classificatoires de l'analyse multidimensionnelle avec ceux de la linguistique comparative classique.

LES RECONSTRUCTIONS

L'effort a jusqu'à présent porté sur la reconstruction de racines pour le proto-bantu. Il convient maintenant de mieux cerner le vocabulaire de champs sémantiques liés à certains aspects de l'environnement bantu. A titre d'exemple nous citerons le vocabulaire de la faune et de la flore, dont la connaissance

précise doit permettre l'établissement de la carte des distributions géographiques des termes attestés et de leur reconstruction. Par recoupements on obtiendra ainsi une information précieuse sur la zone d'habitat du peuple bantou. Par ailleurs, cette information donnera un éclairage nouveau à certains problèmes controversés comme l'utilisation des voies fluviales pour l'expansion.

Il nous paraît certain que les déductions extralinguistiques qu'on peut vouloir tirer de données linguistiques passent en tout premier lieu par la convergence des conclusions linguistiques, elles-mêmes obtenues par un croisement de méthodes et de données. C'est ainsi que l'exploitation d'autres types de données — par exemple syntaxiques (cf. contribution de F. Nsuka) ou sémantiques — est appelée à jouer un rôle croissant dans le développement de la linguistique historique bantou.

APPORT DES STRUCTURES MORPHO-SYNTAXIQUES AUX PROBLÈMES AYANT TRAIT A L'EXPANSION DES PEUBLES BANTU

PAR FRANÇOIS NSUKA NKUTSI

Depuis l'époque où W. Bleek a inauguré, au siècle dernier, les études comparatives bantu (en partant d'un échantillon de quatre langues), plusieurs études portant sur les aspects phonologiques, morphologiques et lexicaux des langues actuelles ont permis de confirmer l'existence d'une langue commune — le proto-bantu — et de reconstituer celle-ci de manière de plus en plus détaillée. Plusieurs centres et un certain nombre de chercheurs disséminés à travers le monde, l'Afrique y compris, contribuent à l'essor de la discipline comparative.

Cependant, force est de constater que, malgré cet effort, la comparative doit encore être considérée comme le parent pauvre des études linguistiques bantu (toutes écoles confondues) tant le nombre de chercheurs et d'étudiants qui poussent leur parcours jusqu'à elle reste encore réduit. Il est certes indéniable que la description des langues, de toutes les langues bantu, est indispensable et urgente dans la mesure où elle peut aider à sauver des langues qui, autrement, disparaîtraient définitivement. Par ailleurs, sans description exhaustive de l'ensemble des langues bantu, la comparative n'aurait aucun sens. Mais il n'est pas moins vrai que pour faire avancer les conclusions sur des points spécifiques comme ceux qui nous préoccupent durant ce colloque, la linguistique bantu a indéniablement besoin de comparatistes.

Au-delà de ces considérations d'ordre général et avant la mise au point de l'orientation générale que le présent colloque ne manquera pas de donner à la recherche sur la bantuistique dans sa totalité, il est important d'attirer l'attention des comparatives sur le déséquilibre de fait qui existe quant à l'ensemble des domaines étudiés, des niveaux d'analyse sur lesquels portent les comparaisons. En effet, sans devoir négliger l'étude des traits phonologiques, morphologiques et lexicaux, il me semble également important d'intensifier les études portant sur

les structures grammaticales et syntaxiques des langues bantu, car, très souvent, les divergences lexicales constatées d'un groupe à un autre, d'une zone à une autre, peuvent masquer des affinités grammaticales et syntaxiques qui pourraient sans doute lever l'équivoque sur certains faits linguistiques.

Outre la possibilité de reconstruire les structures observées et de les faire remonter à une époque donnée de l'histoire des langues bantu, seule la multiplication de telles études peut contribuer à l'esquisse des principes généraux de la morpho-syntaxe du proto-bantu. Confrontées aux résultats acquis en comparaisons phonologiques et lexicales, les recherches sur les structures syntaxiques peuvent permettre de préciser l'évolution générale des langues actuelles. Par ailleurs, la détermination des frontières réelles du domaine bantu ne peut se faire sans une connaissance approfondie des structures morpho-syntaxiques de la proto-langue : ce n'est qu'en incluant des critères suggérés par la morpho-syntaxe dans l'ensemble de ceux qui sont actuellement en usage que l'on pourra, de manière plus satisfaisante, déterminer quelles langues entrent dans le bantu et lesquelles en sont exclues.

Pour illustrer ce que la morpho-syntaxe peut apporter comme arguments nouveaux au débat sur les perspectives de l'ardu problème des migrations et de l'expansion des peuples bantu, on peut prendre l'exemple des structures fondamentales du relatif, essentiellement celles qui concernent le relatif objectif à sujet grammatical (R.O.S.G.) dont les types principaux sont les suivants¹ :

Type I : Ant. + PP/PV -Rv -Fi + Pr.sjt + ...

x x x

où la relative est constituée :

- d'un préfixe (pronominal ou verbal selon les langues) en accord avec l'antécédent,
- du reste verbal,
- d'une finale,
- d'un pronom substitutif, sujet de la relative.

ex. : *bólia nyama ébáátákí ndé...* « la bête qu'il a eue... »

konda bosála bômbôkelé mí... « le travail que je viens de faire... »

Type II : Ant. + PP - PV - Rv - Fi + ...

x x y

où la relative est constituée :

- d'un préfixe pronominal en accord avec l'antécédent,
- d'un préfixe verbal, sujet de la relative,
- du reste du verbe (formatifs et extensions compris),
- d'une finale.

ex. : *lega māzi matukákubulá...* « l'eau que nous verserons... »

De cette structure, on peut dériver celle dont la distribution est représentée sur la carte n° 3 de notre ouvrage de 1952 et qui ne diffère que par l'absence du préfixe pronominal.

ex. : *yaka Yisengele Kamóna Kyatóluka* « la hache qu'il a vue est cassée ».

Quand on regarde les cartes de distribution concernant chacun de ces types, on constate les faits suivants :

— La structure du type I est représentée par des langues occupant une aire géographique compacte, située au centre du domaine et allant du nord (ngombe) jusqu'au sud (tonga).

— La structure de type II, par contre, est représentée par deux groupes de langues : le premier se situe à l'ouest du domaine, allant du nord (bankon, bubi) jusqu'au sud (herero) ; le second occupe la partie est du domaine.

— Un ensemble de langues situées en bordure de la forêt dans la partie centrale du domaine, partant du luba et allant jusqu'au tonga, se retrouve dans les deux types de structures selon que le sujet grammatical se réfère à un participant (je, tu, nous, vous) ou à la troisième personne (il, ils et les classes).

A la lumière de ces distributions et par rapport aux hypothèses anciennes proposées par la comparative sur la base de la lexicostatistique on peut tirer les conclusions suivantes :

Le fait que le type II se retrouve à l'Ouest et à l'Est confirme l'hypothèse ancienne de la double migration : l'une (migration ouest) allant du Cameroun vers le sud en longeant la côte occidentale ; l'autre (migration est) allant du Cameroun vers la région interlacustre en contournant la forêt.

Par contre, le fait que les langues de la région luba participent aux structures des deux types semble aller à l'encontre de l'ancienne hypothèse selon laquelle cette région aurait pu constituer un foyer de seconde migration, duquel seraient parties les populations occupant actuellement les régions de l'ouest et l'est du domaine. La caractéristique qui vient d'être relevée pour des langues de cette région semble plutôt indiquer que c'est une zone de convergence de deux, peut-être même de trois, courants de migrations (du mongo vers le luba, de l'ouest et/ou de l'est vers le luba), car on comprendrait mal pourquoi on ne retrouve cette caractéristique ni à l'est ni à l'ouest du domaine bantu.

NOTES

1. F. Nsuka Nkutsi, *Les structures fondamentales du relatif dans les langues bantu*, Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale, Annales séries in-8°, 1982.

AIRES LINGUISTIQUES A L'INTÉRIEUR DU MONDE BANTU. ASPECTS GÉNÉRAUX ET INNOVATIONS, DIALECTOLOGIE, CLASSIFICATIONS

PAR K. KADIMA, F. LUMWAMU

INTRODUCTION

Parlant de la linguistique bantou, Gabriel Manessy¹ écrit :

« Cette discipline demeure la seule, dans le domaine négro-africain, qui soit régulièrement constituée, avec ses méthodes propres, ses traités, ses manuels, son enseignement, la seule aussi où l'amateurisme soit à peu près exclu et dont le progrès a été constant, grâce à une succession ininterrompue de linguistes éminents... Les langues bantou, de structure presque uniforme, à vocabulaire en partie commun, dotées d'une morphologie complexe très favorable à la comparaison, constituent, malgré l'étendue de leur aire géographique, un cas particulier en Afrique noire. »

Près de vingt ans après, ce constat reste très largement partagé par la majorité des bantuistes. En effet, il est connu que de toutes les publications relatives aux langues bantou, y compris les plus récentes, aucune ne met radicalement en cause l'unité et l'homogénéité du groupe bantou. H. Greenberg lui-même, bien que l'intégrant dans un contexte plus vaste, ne remet en cause, à aucun moment, l'unité intrinsèque de ce groupe. L'importance de ce groupe sur le continent africain est si évidente qu'elle fut remarquée dès l'aube des études bantou, puis confirmée définitivement au XIX^e siècle.

D'importantes assises internationales font régulièrement le point des recherches menées de par le monde. L'une des plus récentes, le colloque international de Viviers (1977), organisé sur le thème de l'expansion bantou a eu le mérite de faire le point sur ce que l'on connaît de l'origine et l'expansion bantou à la lumière des données obtenues en linguistique, en archéologie et en anthropologie. Mais l'un de ses plus grands mérites a été aussi de soulever des problèmes

sur ces questions en montrant que beaucoup restait à faire. Bien entendu, à ce colloque n'avaient pas assisté tous les spécialistes intéressés par la question et qui auraient peut-être exprimé des opinions différentes de celles contenues dans les actes du colloque de Viviers.

Huit ans après cette importante rencontre scientifique, l'occasion est de nouveau donnée aux spécialistes de se retrouver afin de mesurer le chemin parcouru depuis. Il s'agira ici de rendre compte des recherches réalisées et/ou en cours et de confronter les conclusions qui s'en dégagent par rapport au thème des migrations, de l'expansion et de l'identité culturelle bantu.

De nombreux sous-thèmes sont envisageables pour organiser et nourrir les débats. Nous en proposons quelques-uns que voici : identité bantu : traits communs et critères ; dialectologie ; classifications et identité linguistique ; la recherche linguistique et le problème des migrations et de l'expansion bantu.

IDENTITÉ BANTU : TRAITS COMMUNS ET CRITÈRES

Reconnu comme ensemble génétique dès le milieu du XIX^e siècle par W. Bleek grâce à l'existence et à partir d'un grand nombre de traits communs, le groupe linguistique bantu a attiré la curiosité d'un grand nombre de chercheurs et a bénéficié dès lors d'un grand nombre d'études. On peut aujourd'hui dire qu'il est, de tous les groupes linguistiques négro-africains, le mieux connu. En matière de linguistique comparative, par exemple, tout le monde reconnaît la qualité des reconstructions du proto-bantu réalisées par Meinhof, Guthrie, Meeussen et leurs disciples.

Les connaissances acquises en linguistique descriptive et en linguistique comparative bantu ont permis de reconnaître facilement la plupart des traits communs du groupe bantu. Le problème qui se pose et qui paradoxalement continue de se poser est celui de la détermination d'une série de traits communs spécifiques au groupe bantu à définir comme critères permettant de décider quand une langue donnée est bantu ou non bantu. On regroupe globalement sous l'appellation « langues bantu » un ensemble de langues d'Afrique noire qui présentent un certain nombre de caractères communs, notamment au niveau lexical : un certain nombre de racines communes, et au niveau structural : des phénomènes morphologiques communs.

Le premier qui a tenté de définir un ensemble de traits communs bantu en termes de critères est M. Guthrie (1948). Guthrie a proposé quatre grands critères dont deux d'application générale, appelés critères principaux et deux d'application plus difficile appelés critères subsidiaires. Pour rappel voici ces critères :

Critères principaux

1 — Un système de classes grammaticales caractérisé par les particularités ci-après :

- a. existence de préfixes comme marques de classes ;
- b. existence de schémas d'accords préfixiels ;
- c. le nombre de classes se situe entre 10 et 21 ; elles s'associent par paires pour exprimer le nombre ;
- d. certaines classes sont isolées, présentant tantôt un préfixe d'une classe singulier, tantôt un préfixe d'une classe pluriel ;

e. absence de corrélation sémantique régulière entre la classe nominale et une réalité déterminée.

2 — Guthrie constate qu'il doit y avoir une certaine proportion de mots sur la langue envisagée qui, par un système de correspondances phonétiques régulières, puisse être rattachée aux racines d'une langue hypothétique commune : le bantu commun.

Critères subsidiaires

3 — Formation de mots par agglutination à partir d'un ensemble de radicaux, formation de mots présentant les traits suivants :

- a. les radicaux ont la structure -CVC- ;
- b. les verbaux sont formés par addition au radical d'un suffixe grammatical ;
- c. les thèmes nominaux sont formés par addition au radical d'un suffixe lexical ; ces thèmes gardent leur structure phonologique et tonologique dans les différentes classes où ils entrent ;
- d. entre le radical et le suffixe, on peut placer des extensions ayant la structure -VC- ou -V- ;
- e. le seul cas où un radical apparaît sans préfixe est celui des interjections.

4 — Un système vocalique « balancé » dans les radicaux constituant en une voyelle ouverte /a/ avec un nombre égal de voyelles antérieures et de voyelles postérieures.

Appliquant ces critères aux différentes langues connues, Guthrie se heurte à une difficulté. Il relève un ensemble de langues auxquelles les critères principaux ne s'appliquent que partiellement. Il s'agit de deux groupes de langues : l'un situé à l'extrême nord-ouest, à la frontière Cameroun-Nigeria, qui répond au critère 1 et non au critère 2 et qu'il décide d'appeler « langues bantoïdes » ; l'autre, situé dans l'est, le groupe kumu-bira, qui répond au critère 2 et non au critère 1. Le système de classes y étant très fragmentaire, il décide de l'appeler groupe de langues « sub-bantu ».

À titre d'exemple, rappelons les conclusions du groupe de travail sur le bantu des Grassfields². Jacqueline Leroy et Jan Voorhove, présentant les résultats du groupe de travail sur le bantu des Grassfields, sont perplexes :

« Greenberg n'énumère pas les langues bantu, notent-ils, il écrit que les langues bantoïdes non mentionnées dans sa classification de 1963 sont à considérer comme bantu. Cela veut dire qu'il considère les langues des Grassfields classées auparavant comme semi-bantu comme des langues bantu. »

(...)

« Les langues des Grassfields de l'Ouest semblent être plus déviantes du bantu central (...). Le fait qu'un certain nombre de caractéristiques se retrouve dans les quelques langues bantu classées par Guthrie dans A40 et A60 (...) nous force ou bien à réduire l'aire bantu de façon considérable, ou bien à reviser nos critères bantu.

Le groupe Grassfields de l'Ouest se compose d'un grand nombre de langues que l'on ne peut classer avec certitude (...) Le sentiment d'unité linguistique chez les locuteurs semble souvent absent. La classification présentée ici est provisoire et basée en grande partie sur des impressions des membres du groupe de travail Grassfields bantu (...). »

En fait les critères de Guthrie sont trop généreux et ne renvoient qu'à un groupe de langues bantu considérées comme langues bantu classiques ou « bantu stricto sensu ». Ces critères sont donc inefficaces. D'autres auteurs (Greenberg, Williamson, Voorhoeve) ont essayé de les préciser ; et c'est ainsi qu'on a ajouté, concernant le système de classes, les préfixes à nasales aux classes 1, 3, 4, 6, 9, 10 et l'amalgame des classes 6a (pluriel de la classe 5) et 6 (noms de liquides et de masses). Ces éléments sont critiqués et jugés insuffisants par Bennett¹.

En réalité, le problème consiste à préciser la relation entre les langues bantu et les autres langues de l'ensemble bantu de Greenberg ; il s'agit donc de déterminer les langues de la bordure nord-occidentale qui rentrent dans le bantu et celles qui s'intègrent dans d'autres groupes du même rang que le bantu. La porte reste donc ouverte : le problème du chevauchement de zones linguistiques pose celui, difficile, des limites du bantu.

Les critères habituels ne permettent plus de classer certaines langues véhiculaires tel le munukutuba parmi les langues bantu. Naissance donc de langues non bantu en plein centre du domaine bantu ? Doit-on considérer comme bantu une langue qui a perdu les caractéristiques classiques du bantu, totalement ou partiellement, et dont on sait qu'elle dérive d'une (ou de) langues bantu ? En outre le nombre de langues peu, mal ou non décrites demeure extrêmement élevé ; leur inventaire reste à dresser. Les vingt-huit langues de Guthrie suffisent-elles à définir le bantu ? Les progrès réalisés ces dernières années devraient permettre d'avancer quelques éléments de réponse à ces problèmes. Peuvent-ils permettre de définir un certain nombre de traits pouvant servir de critères pour la détermination du statut de langue bantu à reconnaître à une langue ? Une langue peut-elle être appelée bantu, si elle renferme une partie des éléments ci-après ? :

— Un système des classes nominales ayant notamment les particularités suivantes :

1. 19 classes,
2. série d'accords,
3. classes exprimées par des préfixes,
4. préfixes à nasales pour les classes 1, 3, 4, 5, 6, 10,
5. absence de différence entre la classe pluriel de la classe 5 et la classe des noms de liquides et de masses,
6. un système d'appariements 1/2, 3/4, 5/6, 7/8, 9/10, 11/10, 12/13, 14/6, 15/6, 19/13...,
7. contenu thématique typique (voir classes des thèmes communs reconstruits),
8. valeur diminutive des préfixes des classes 12, 13, 19,
9. valeur augmentative des préfixes des classes 5/6, 7/8,
10. contenu abstraitif pour la classe 14,
11. valeur locative des éléments renvoyant aux préfixes des classes 16, 17, 18 (pa- ku- mu-).

— Un vocabulaire commun dont on peut établir une liste sur la base des travaux comparatifs connus : il existe en effet un certain nombre de racines qui ont une distribution générale pouvant s'expliquer par une origine commune. Peut-on considérer comme appartenant à cette liste les mots ci-après, signifiant :

1. « sein » (béede 5, 6),
2. mauvais (-bi),

3. pourri (* -bod-),
4. chien (*bua 9),
6. en dessous, terre (-ci 9),
7. honte (-coni 9, 10),
8. être (-di-),
10. pleurer (-did-),
11. langue (-dimi 11¹⁰),
12. éteindre (-dini-),
13. faim (jada⁹),
14. chemin (-jida 9¹⁰),
15. charbon de bois (-kada 5, 6),
16. pintade (-kanga, 5, 6/ç/10),
17. poindre (-ki-),
18. queue (-kida 3, 4),
19. cou (-kingo 9,10),
20. grandir (-kod-),
21. gros (-nène),
22. donner (-pa-),
23. jumeau (-paca 5, 6),
24. être cuit, devenir chaud (-pi-),
25. joue (-tama 5, 6),
26. personne (-ntu 1, 2),
27. envoyer (-tum-),
28. exposer pour sécher (-janik-),
29. pirogue (-jato),
30. chanter (-jimb-),
31. voler (jib-),
32. œil (jico 5, 6),
33. venir (-jij-),
34. se réchauffer (-jot-),
- etc. ?

— Structure -CVC- des radicaux verbaux.

— Dérivation verbale par extension du radical, extension ayant la structure -VC- ou -V-, comme par exemple :

applicatif -id, causatif -ic-/i-, réciprocatif -an-, statif -am-, passif -u-/ibu-, habituel -ang-/ag.

— Dérivation nominale par addition d'un suffixe de forme -V au radical verbal, comme -i « agent » ; -a « action, fait » ; -o « instrument », etc.

— Numéraux variables de « un » à « cinq »,

etc.

Dans le cadre de la recherche des critères de définition du bantou, les différentes études réalisées dans la description et la comparaison des langues de la partie nord-occidentale (zones A, B, langues des Grassfields et autres langues bantoides) prennent une importance exceptionnelle. Le colloque sera l'occasion de faire le point de cette recherche et de mesurer les progrès qu'elle permet d'espérer, dans les efforts d'identification de la famille bantou.

Concernant les langues « sub-bantu » il est bon de chercher les explications de la simplification du système des classes. Une recherche a-t-elle été menée sur ce sujet ? Par exemple, une analyse de ce phénomène pour les langues à fonction véhiculaire utilisées par des locuteurs non natifs (ex. lingala, munukutuba au Congo, et au Zaïre, swahili, utilisé dans certaines régions). L'évolution du système des classes dans ces langues peut-elle fournir une explication sur ce qui a dû se passer dans les langues du groupe kumu-bira ?

En marge de ces recherches, il reste à initier un projet « terminologie bantu ». Certes la linguistique générale nous offre un certain cadre terminologique ; mais le moment est venu, semble-t-il, d'une recherche terminologique spécifique relative au bantu.

DIALECTOLOGIE

L'une des inquiétudes exprimées à propos des reconstructions du proto-bantu est que celles-ci sont parfois bâties à partir de certaines langues au détriment d'autres ; et dans les langues choisies, les éléments sont systématiquement pris dans certains dialectes alors que la situation est parfois plus intéressante dans les dialectes non connus.

Cette situation résulte évidemment de l'inexistence de la dialectologie bantu. Lorsqu'on consulte les bibliographies sur les études comparatives bantu, on réalise que la dialectologie est pratiquement absente. Les seules études qu'on relève sont celles de L.B. de Boeck (*Premières applications de la géographie linguistique aux langues bantu*, 1942, *La géographie linguistique et les langues bantu*, 1950) ; de G. Hulstaert (*Carte linguistique du Congo belge*, 1950, *Au sujet de deux cartes linguistiques du Congo belge*, 1954) et de G. Van Bulck (*Les deux cartes linguistiques du Congo belge*, 1952). Plus récente la thèse de Mutombo H. sur la variation linguistique en luba (Paris, 1979), celle de Mukumbuta Lisimba sur la dialectologie luyana (1982).

L'intérêt des études dialectologiques est pourtant évident. La dialectologie fournit les données indispensables pour la comparative et donne une idée sur les contacts entre les langues ainsi qu'entre les populations qui les parlent.

Aujourd'hui encore, le problème du nombre de langues bantu reste entier. L'imprécision des notions de langue et de dialecte continue à marquer les tentatives de dénombrement (et même de classification) des langues bantu.

Ce point remet en lumière deux opinions encore courantes, bien que souvent non réaffirmées (manque d'intérêt scientifique ?) : pour certains africanistes tout se passe comme si le bantu était une seule langue dont les variétés swahili, kongo... ne seraient que des dialectes. Cette opinion résulte d'un certain impressionnisme qui a marqué le début des études bantu : nulle part dans le monde, ou plus simplement en Afrique, on n'avait constaté une telle homogénéité soulignée par Gleason :

« Les langues bantu sont étroitement apparentées et elles occupent en outre une aire généralement compacte (...). Leur parenté étroite fut remarquée dès les débuts de l'étude des langues africaines et elle est universellement acceptée. Vu l'importance du groupe, on a pensé qu'il représentait une famille linguistique (le plus grand groupe taxinomique généralement attesté)... »⁴

Mais comme l'écrit Gleason encore, « il y a probablement plus de langues et de dialectes dans le bantu que dans toute autre subdivision de branche... » (p. 362). L'évidence est établie que les langues bantu, tout en étant fortement apparentées (et manifestant une homogénéité incontestable) représentent une mosaïque dont les inconnus sont encore très nombreux. On bute encore aux questions de choix des critères typologiques et de définition des unités, problèmes qui rendent très difficile le travail de classification.

L'intérêt des études dialectologiques interpelle encore les bantuistes car la linguistique dite africaine, tout en restant une « linguistique pure », doit s'engager aussi dans la voie de la recherche de solutions à des problèmes humains d'ordre linguistique. Elle doit quitter les hauteurs de l'académisme pur (qui peut l'atrophier) pour intégrer les préoccupations humaines et sociales liées à son champ de compétence.

« La linguistique négro-africaine, à peine introduite dans le domaine de la recherche fondamentale, doit en effet se soucier d'en appliquer les résultats à des situations actuelles. Les choix linguistiques opérés par les gouvernements sont politiques, mais ils requièrent la compétence du linguiste... »

Les études dialectologiques apparaissent comme une voie ouverte, où doivent s'engager des recherches de plus en plus nombreuses susceptibles d'affirmer encore plus les classifications actuelles, de fonder plus solidement l'apport de la linguistique à l'histoire des peuples bantu et d'apporter une lumière nouvelle à la recherche de solutions aux problèmes linguistiques actuels de l'Afrique noire contemporaine. Elles doivent donc être encouragées et il est temps de faire l'inventaire des recherches en cours et d'envisager des programmes de recherche dans ce domaine.

CLASSIFICATION ET IDENTITÉ LINGUISTIQUE BANTU

Malgré les connaissances remarquables obtenues en linguistique bantu et notamment en linguistique comparative, on ne dispose pas encore d'une classification génétique des langues bantu. En d'autres termes, si la famille bantu a été facilement identifiée et la langue bantu mère reconstruite de façon jugée satisfaisante, les étapes intermédiaires parcourues par cette langue ne sont pas encore connues.

La cause de cette situation est la complexité même de l'ensemble bantu. En effet, très nombreuses et occupant un domaine très vaste, les langues bantu se ressemblent tellement qu'il est difficile d'assigner à un groupe ou sous-groupe un ensemble de traits particuliers qui lui seraient spécifiques et qu'on ne trouverait pas ailleurs.

C'est ainsi que, jusqu'en 1972, toutes les classifications étaient du type référentiel. Parmi celles-ci, la plus acceptée et partant la plus utilisée comme base de référence est celle de M. Guthrie (1948), qui est géographico-typologique. L'auteur lui-même la qualifie de « pratique » en insinuant par là qu'elle admet une partie d'arbitraire dans la détermination des groupes et des zones.

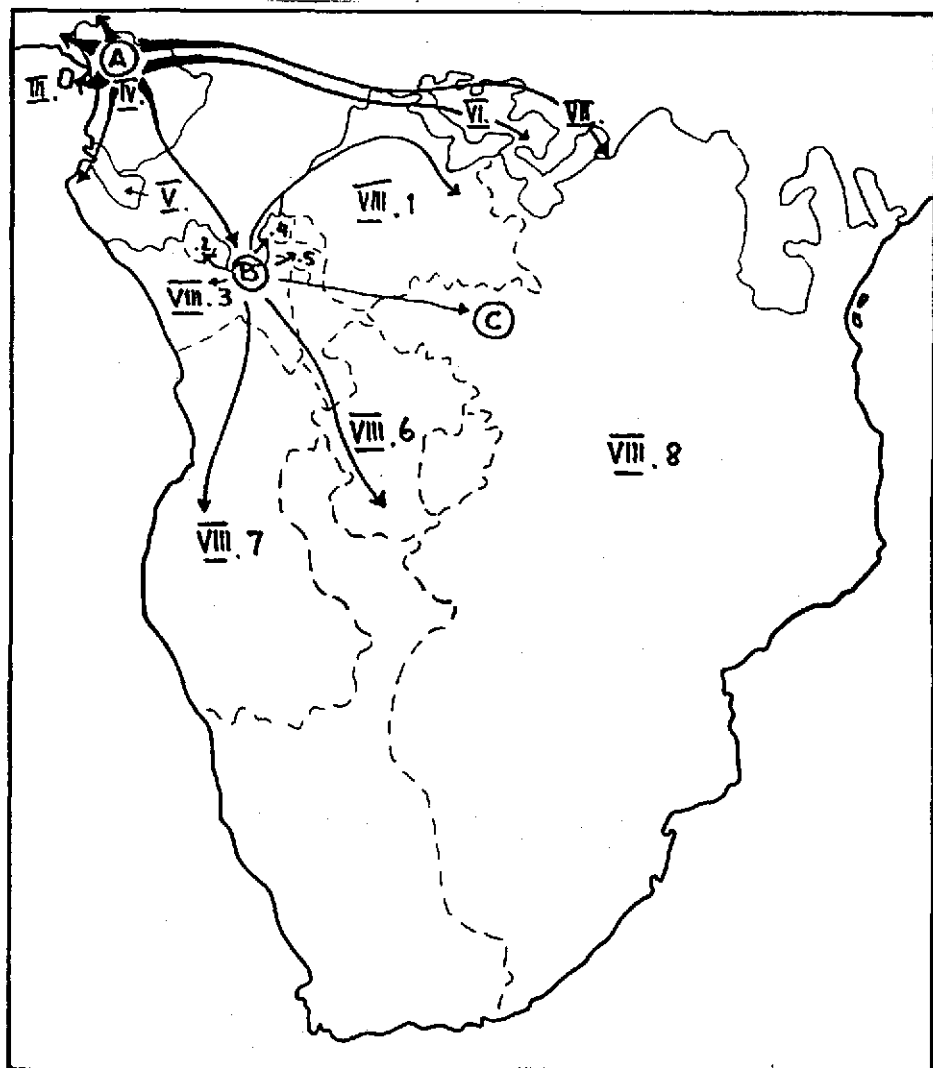
Comparant la classification de Guthrie à celle de Doke, A. T. C. Cope propose une classification qu'il qualifie de « consolidée », où il regroupe les zones de Guthrie dans des ensembles plus vastes qu'il appelle « aires linguistiques ». Les zones sont ainsi réparties en huit aires :

La sous-classification des langues bantu (branches, sous-branches pour la branche VIII : Kongo) selon B. Heine et al. (ms)

A : Centre d'expansion « Proto-bantu »

B : Centre d'expansion « Congo »

C : Centre d'expansion « Plateau oriental »



1. nord-ouest : A, B, C
2. nord : D, J, E
3. nord-est : F, G
4. ouest : H
5. centre : K, L, M
6. est : N, P
7. sud-ouest : R
8. sud-est : S

C'est depuis 1972 que de sérieuses tentatives de classification génétique des langues bantu sont entreprises. Les plus importantes sont celles de Henrici (1973), Heine (1973) et Coupez (1975). Ces trois classifications sont fondées sur la méthode lexicostatistique. Henrici a travaillé sur les vingt-huit langues-tests de Guthrie, Heine sur les données de cent quarante-sept langues dont plusieurs de la région nord-occidentale ; Coupez sur les données de deux cent cinquante langues dont peu de la région nord-occidentale à cause de l'inexistence des données sérieuses sur elles.

Les trois essais arrivent en gros aux mêmes résultats quant aux regroupements généraux des langues bantu, ce qui montre peut-être qu'ils peuvent constituer une base valable de travail. Les divergences existent surtout au niveau des sous-classifications.

Voici rappelées ci-dessous les conclusions de Heine, accompagnées d'une illustration cartographique :

« The post-1972 period in Bantu linguistic classification has provided us with some clues concerning the early history of the Bantu-speaking people. The work during this period has been based overwhelmingly on lexicostatistic techniques, any attempts at applying the comparative method in its non-quantitative form for the purpose of genetic sub-classification having failed so far. There is some justification in assuming that the linguistic findings reached reflect actual historical events, especially since they have been arrived at independtly by at least three different scholars (cf. Ehret 1973 : 4 ; 26, Fn. 11).

The historical implications of these linguistic findings can be summarized thus (cf. Heine/Hoff/Vossen 1975 : Dalby 1975 : 496/7) :

(1) The "earliest" center of dispersal of the Bantu-speaking people, the *Proto-Bantu Nucleus* (Dalby's Proto-Bantu 1), must be sought in the extreme nord-est of the Bantu area, somewhere in the region of southeastern Nigeria and Cameroon.

(2) After the split of the Proto-Bantu Nucleus, one or more groups migrated south and settled at the south-western margins of the rain forest. This hypothetical population is assumed to have formed the basis of a new dispersal center within the Congo basin. It has been referred to as the *Congo Nucleus*⁵ (Heine/Hoff/Vossen 1975 : 8/9).

(3) Out of the various populations that originated from the Congo Nucleus, one group that migrated eastwards became responsible for a new dispersal centre, referred to as the *East Highland Nucleus*⁶. All Bantu Languages of eastern and southern Africa between Mt. Kenya and Cape Town emanated from this nucleus.

(4) Another important early stream of Bantu migrations, much neglected in linguistic reconstructions of Bantu prehistory, followed the northern fringes of the rain forest up to the lacustrine region of eastern Africa. This stream must have included several independent movements of which two are linguistically traceable⁷.

Any attempts dating these historical events abstrated from the linguistic evidence must be regarded as highly tentative considering the present controversial

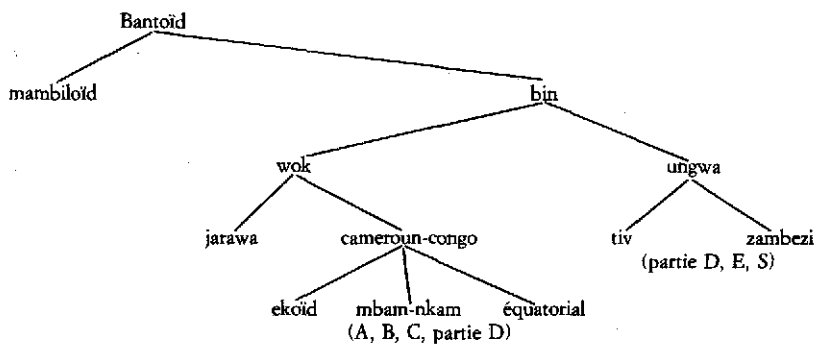
state of glottochronology, which is the only linguistic technique for achieving absolute datings. It is in this light that the following calculations have to be seen.

Using the percentages of cognates listed in Heine 1973 : 175, we may propose a highly conjectural chronology : the first split of Proto-Bantu must be assumed to be between 3 500 and 5 000 years old. The branching of the Congo Nucleus is likely to have occurred about one millennium later, i.e. roughly 2 800 to 3 500 years ago, whereas the East Highland Nucleus period must have been between 2 000 and 2 800 years ago⁸.

This chronology, which is in general agreement with datings proposed by Ehret (1972 : 6 ; 1974), has to be confronted with the findings of other disciplines. Recent archaeological research conducted by David Phillipson suggests that the interpretation of Bantu movements arrived at by linguists of the post-1972 period can be reconciled well with the reconstructions of the archaeologist (Phillipson 1976).

The preceding remarks may have given the impression that research in the area of Bantu linguistic classification has made some significant progress during the last years. There are, however, many problems that are still unsolved. For example, we are still unable to provide a satisfactory historical definition of what constitutes a Bantu language and what not. Furthermore, the post-1972 research has been biased towards quantitative lexical comparisons and there is now an urgent need of supplementing this research with grammatical comparisons⁶. »

Ces différentes tentatives supposent que les différentes langues remontent à un proto-bantu unique. Cette option est rejetée par ceux qui utilisent la méthode dialectologique. Pour W. J. Mönlig, le proto-bantu est une chimère⁷. Patrick R. Bennett⁸ soutient que l'hypothèse d'une origine bantu unique est trop simpliste ; elle n'est pas capable d'expliquer les faits qu'on rencontre aujourd'hui ; seule l'hypothèse des origines multiples est capable d'en rendre compte ; elle explique les cas de contacts de langues et de développements parallèles. Partant de son analyse, Bennett propose une classification dans laquelle le bantu disparaît. Il regroupe les différentes langues bantu et langues proches sous le proto-bin, qui aurait donné deux branches : le wok et le ungwa. Le wok comprend à son tour deux branches, le jarawa et le cameroun-congo ; ce dernier comprend trois branches : ekoid, mbam-nkam et équatorial (zones A, B, C + partie D). Le ungwa se subdivise en tiv et en zambezi (partie D + I = S) :



La thèse de l'inexistence du proto-bantu est-elle acceptable ? Si oui, comment expliquer l'existence d'un stock de racines communes rencontré dans l'ensemble du domaine bantu ?

Les différents modèles proposés sont provisoires. Ils sont construits à partir d'une liste de langues limitée et de données qui ne sont peut-être pas suffisantes. Par ailleurs, l'application des méthodes choisies ne s'est pas faite de manière uniforme. Les uns et les autres reconnaissent que des données et des analyses supplémentaires sont indispensables. Dans ce cadre, les études comparatives des langues avec le bantu « étroit », qui, lui, semble être bien connu, reçoivent une importance capitale. Le présent colloque est l'occasion pour les uns et les autres de faire le point des progrès réalisés du point de vue des méthodes et des résultats atteints.

Compte tenu de la complexité de la situation des langues bantu et des divergences qui se manifestent dans les tentatives de classifications globales, la façon la plus sûre de procéder consisterait à partir de la base vers le sommet, c'est-à-dire de classer les langues par sous-groupes, groupes et zones, au moyen de différentes méthodes y compris la méthode d'innovation comparant et le vocabulaire et les morphèmes grammaticaux.

Cette dernière méthode a l'inconvénient d'être longue. Mais les essais réalisés par-ci par-là ont au moins valeur de test indispensable. De tels essais ont été tentés et doivent être encouragés. Il est intéressant de comparer leurs résultats aux schémas proposés par les tentatives globales.

LA RECHERCHE LINGUISTIQUE ET LE PROBLÈME DES MIGRATIONS ET DE L'EXPANSION BANTU

Sur ce sujet il existe plusieurs théories en présence :

M. Guthrie

Celui-ci situe le foyer proto-bantu dans la zone luba-bemba. C'est d'ici que les Bantu se seraient dispersés vers l'ouest et l'est, et ensuite vers le nord et le sud.

La théorie de Guthrie n'est pas acceptée par la plupart des bantuistes. Analysant les mêmes données, Henrici arrive à des conclusions tout à fait différentes. Toutefois on reconnaît que le foyer de Guthrie constitue un véritable centre de dispersion, mais un foyer secondaire et non un foyer primitif.

J. H. Greenberg (et suite)

Partant de sa classification, il inclut le bantu dans un ensemble appelé « bantoïde », lui-même faisant partie de la branche benue-congo.

Plusieurs auteurs après Greenberg ont émis des hypothèses sur les ramifications à l'intérieur du bantu (Erhet, Henrici, Heine, Dalby, Bennett, Coupez...). L'hypothèse la plus développée est celle de Heine et de Dalby. Ils proposent deux mouvements migratoires. Le premier vers le sud en longeant probablement l'océan. Ce mouvement a donné trois centres successifs de dispersion : premier centre : proto-bantu ; deuxième centre : Congo ; troisième centre : plateau oriental. Le second mouvement aurait contourné la forêt équatoriale.

Coupez pose également deux mouvements : les langues de la forêt se seraient

détachées plus tôt du tronc commun ; les autres proviendraient d'un mouvement qui aurait contourné la forêt et qui serait arrivé dans la région des Grands Lacs, d'où ils se seraient dispersés vers le sud d'abord (jusque dans la zone luba-bemba) et dans les autres directions ensuite.

Ces hypothèses s'accordent sur un point : c'est que l'expansion ne s'est pas faite en une fois ; il y a eu au moins deux mouvements. Les divergences concernent l'orientation et la composition de ces mouvements.

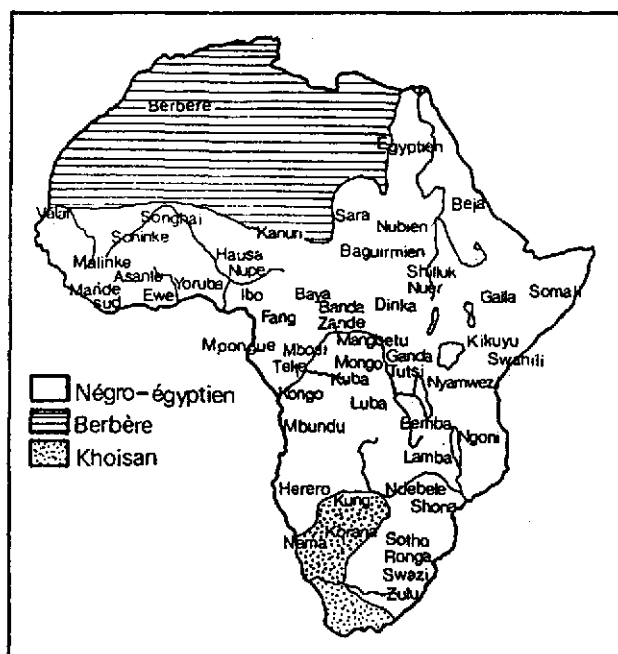
Basées sur les classifications lexicostatistiques, ces tentatives semblent négliger l'aspect « contacts entre langues (emprunts) ». Par ailleurs, peut-on affirmer que la diffusion des langues entraîne nécessairement un mouvement des locuteurs ? Autre question : tout est fait comme si les populations concernées avaient occupé le même terrain sans connaître d'autres déplacements. Or nous savons qu'il y a eu des migrations récentes.

Les égyptologues (Cheikh Anta Diop et Théophile Obenga)

Ceux-ci rattachent, depuis Mlle Homburger, les langues négro-africaines à l'ancien égyptien. Parlant du négro-africain, Th. Obenga précise :

Les trois grandes familles linguistiques africaines :

1. *Le négro-égyptien (égyptien, langues nilotiques, langues couchitiques, langues bantu, langues soudanaises) ;*
2. *Le berbère (zuana, rifain, beni-snous, chelh'a, zenaga, tuaregh, kel-ouï, gbât, gbdamès, zenatia, chaouïa, siwa) ;*
3. *Le khoïsan (nama, kung, korana).*



« ... nous vérifierons par des faits cette présomption, très forte, de la communauté étroite, originelle, anté-historique, de l'égyptien (= ancien égyptien et copte) et des langues négro-africaines modernes (...). Le terme *négro-égyptien* désignerait ce territoire commun à l'égyptien et au négro-africain moderne. »

En fait, l'égyptologie africaine ne propose pas explicitement de trajectoire migratoire pour les peuples bantu, descendus de l'Égypte. Sa perspective est différente, celle d'une vue générale sur l'origine égyptienne des Négro-Africains. L'intérêt de ce courant de pensée pourrait cependant résider dans la proposition faite par Th. Obenga d'une nouvelle classification des langues africaines¹⁰.

CONCLUSION

Voilà quelques réflexions à verser aux débats de ce colloque dont l'intérêt est évident par lui-même. La linguistique bantu a acquis des résultats certains : elle a une histoire, de grands noms, ses méthodes. Mais il reste encore à résoudre de nombreux problèmes dont nous avons rappelé quelques-uns.

Il s'est fait sentir, tout au long de cet exposé, la nécessité de l'apport des autres sciences : archéologie, histoire, anthropologie, etc. Le CICIBA est certainement l'organe approprié pour mettre sur pied, dès maintenant, des équipes pluridisciplinaires pour une meilleure connaissance des peuples bantu : leur histoire, leurs langues et leur culture.

NOTES

1. G. Manessy, « Afrique noire », in *Revue de l'enseignement supérieur* : La recherche linguistique, 3-4, 1967.
2. Barreteau, *Inventaire des études linguistiques sur l'Afrique noire francophone et sur Madagascar*, Paris, CILF, 1977, p. 113 et 117.
3. P. Bennett, « Patterns in linguistic geography and the bantu origins controversy », in *History in Africa*, 10, 1983.
4. Gleason, *Cours de linguistique*, p. 350.
5. G. Manessy, *op. cit.*, p. 178.
6. Extrait de « Méthodes in Comparative Bantu Linguistics (The problem of Bantu linguistic classification) », Introductory paper, in Luc Bouquiaux, *L'expansion bantu*, Actes du colloque international du C.N.R.S., Viviers (France), 4-16 avril 1977, p. 303-304.
7. Cf. Vansina, *Bantu in the crystal ball*, 1979.
8. P. Bennett, *op. cit.*
9. Th. Obenga, *L'Afrique dans l'Antiquité*, Paris, Présence africaine, 1973, p. 221.
10. *Idem*, p. 323.

ENQUÊTE LINGUISTIQUE SUR LE BUBI, LANGUE BANTU INSULAIRE DE GUINÉE ÉQUATORIALE (Phonologie et système de classes)

PAR I.M. RURANGWA

INTRODUCTION

Objet

Le présent travail se propose de fournir quelques données de description de la langue bubi. Il ne couvrira que la phonologie et une petite partie de la morphologie à savoir le système de classes.

Entreprise dès le départ avec l'idée de dégager l'essentiel des mécanismes du système linguistique bubi, l'étude s'est vue contrainte de tirer au clair certaines considérations grammaticales jugées non satisfaisantes et effectuées lors d'études antérieures dont nous ignorions totalement l'existence avant d'entreprendre l'enquête.

Nous citons comme travaux déjà existant sur la langue, *Gramática Bubi* du R.P. J. Juanola, œuvre publiée dans la revue *la Guinea Española* dès les années 1907. Nous n'avons jamais pu consulter cette grammaire vu que les numéros de ladite revue nous ont manqué. Apparemment aucun tiré à part n'a été effectué.

Par ailleurs, nous avons pu lire avec intérêt, les *Elementos de la gramática Bubi* du R.P. Isidoro Abad. Le mérite de cette grammaire est d'avoir tenté « brièvement, clairement et d'une façon assez complète » comme le pense l'auteur de la préface de ce livre, de donner un outil pratique. Les besoins missionnaires du moment ont sûrement suscité la réalisation de cette grammaire. Cependant, la démarche scientifique adoptée manque de rigueur par rapport à la

méthodologie propre aux recherches sur les langues bantu. La méthode de l'auteur suit de près celle des grammaires classiques des langues romanes. L'ouvrage renferme un nombre considérable d'analogies grammaticales telles l'article, la déclinaison, etc.

Une autre faiblesse : la grammaire ne tire pas au clair les problèmes de phonologie intrinsèque de la langue bubi. Elle se limite à proposer les signes alphabétiques sans beaucoup de fondement phonologique. Ainsi le système vocalique a été restreint à cinq unités alors que la langue bubi a manifestement un système vocalique de sept unités précises et bien définies. Les autres phonèmes consonantiques, manquant d'un cadre précis de définition, laissent planer des doutes quant à leur statut. Cela a occasionné la multiplication de signes pour une même unité phonologique. Cette situation a conduit à poser des séries de lexèmes apparemment différents lors de la confection du lexique.

Dès lors on peut comprendre comment le *Diccionario Bubi-Español* du R.P. Antonio Aymeni demande un usage prudent et averti. Ex. : *ojoela* et *ojoera* sont deux entrées pour signifier « voir ». Partant, les études de comparaison lexicale éventuelles nécessiteraient un usage averti du dictionnaire pour aboutir à des conclusions très fiables.

Le bubi et sa situation géographique

Le bubi est classé en zone A et porte le sigle A31 (selon M. Guthrie, 1967). La langue bubi est parlée dans l'île de Bioko anciennement dénommée Fernando Po, île qui fait partie de la Guinée équatoriale dont la capitale Malabo se situe sur l'île même de Bioko. Le nombre de locuteurs est estimé à soixante mille.

La langue connaît des variantes régionales liées essentiellement au lexique. Le bubi, plus que les autres langues de la zone, apparaît assez conservateur. Il a gardé, par exemple, la voyelle initiale des substantifs, dite encore « augment ». L'influence extérieure n'y est pas non plus absente. La langue a fait beaucoup d'emprunts lexicaux à l'anglais et à l'espagnol.

Le bubi a connu l'influence phonologique extérieure. La langue possède pour le phonème /h/, une réalisation phonétique qui pourrait provenir du phonème espagnol représenté par le signe /j/. Il est réalisé comme glottale fricative dans certains contextes encore mal définis. Aucun élément ne permet actuellement de le définir comme un phonème à part entière. Aucune paire minimale n'a pu dégager une opposition significative entre le phonème /h/ et [h].

Méthode et informations

L'établissement d'un corpus d'énoncés a précédé toute autre opération. La nécessité d'énoncés exactement perçus et fixés est un préalable, une base solide à un examen susceptible d'amener à des conclusions structurées.

L'observation, la perception phonétique, permet de grouper les sons dans un système de phonèmes plus limité et bien défini. Des phonèmes viennent ensuite constituer les mots, avec d'éventuelles transformations au contact des phonèmes. Bref, la méthode est structuraliste : allant de l'observation phonétique à la phonologie et de là à la morphologie en passant par les règles de morphophonologie.

Toute la méthode ne sera pas suivie vu la contrainte de la présente étude : le manque de temps suffisant. Une étude plus étendue est à entreprendre sur le

bubi. Ce travail est réalisé dans le cadre d'une prospection linguistique de deux semaines et dont les informations recueillies ne sont pas assez fournies pour amener à conclure sur les chapitres abordés. Les résultats ne sont qu'une infime partie d'une esquisse de description du bubi à poursuivre.

Ces quelques résultats sont le fruit d'une information très appréciée recueillie essentiellement auprès de M. Ciriaco Bokesa, locuteur natif du bubi, docteur en théologie, professeur, connu par ailleurs comme homme de science et de culture. Sa maîtrise parfaite de la langue maternelle est le fondement des faits rassemblés.

LA PHONOLOGIE BUBI*

Introduction

Le système phonologique de la langue bubi comporte les phonèmes suivants :

– 7 voyelles orales : /a, e, ε, i, o, ɔ, u/

Il est apparu un phénomène de nasalisation vocalique des phonèmes /i/ et /u/.

– 2 semi-voyelles : /w, y/

– 14 consonnes : /b, c, d, f, g, h, k, l, m, n, p, r, s, t/

Les phonèmes /d/, /t/, /g/ sont rares et connaissent très peu d'attestation dans le corpus, certains ne sont visibles que dans un mot.

– 2 tons : /', \/, haut, bas.

Chaque phonème possède les traits spécifiques qui le définissent et, sur le plan paradigmatique, il rentre dans un rapport d'opposition significative, fondement de la définition même du phonème.

Quelques phonèmes ont des réalisations phonétiques contextuelles qui ne constituent pas des oppositions de sens avec le phonème de base.

Ex. : le phonème /r/ suivi de voyelle en position finale de mot se réalise en [dr].

/oihéra/ → [oihédra] *questionner*

/esinori/ → [esinodri] *l'oiseau*

Sur le plan syntagmatique, les phonèmes se combinent pour former des syllabes et des mots. Ce mécanisme suit nécessairement la règle de la compatibilité des traits des phonèmes en présence.

La hauteur, elle, définit les tonèmes. Combinés, ces tons peuvent former des tons montants (ˊ) ou des tons descendants (ˋ) au niveau de la syllabe et des séquences tonales au niveau du mot.

* Voir la liste des signes et abréviations utilisés ici en fin d'article.

PHONOLOGIE PARADIGMATIQUE

PHONÈMES SEGMENTAUX

a) *Les voyelles*. — Le système vocalique de la langue bubi comporte, comme on l'a vu, 7 phonèmes. Ils se distinguent par leur degré d'aperture et par leur point d'articulation qui distingue les antérieures, les postérieures et une centrale.

TABLEAU PHONOLOGIQUE

Aperture	Antérieures	Centrale	Postérieures
fermée	i		u
mi-fermée	e		o
mi-ouverte	ɛ		ɔ
ouverte		a	

Tout phonème ne peut se définir que par rapport à d'autres. Une fois que la différence entre phonèmes implique une différenciation de sens, cette opposition devient significative et permet de donner une identité à chaque phonème.

On peut ainsi distinguer :

— Le phonème vocalique /i/ défini par les oppositions significatives suivantes :

/i/ → /u/	ex.	oíla	<i>fuir</i>
		oúla	<i>tuer</i>
/i/ → /e/	ex.	oípá	<i>tresser</i>
		oepa	<i>planter</i>
/i/ → /ɛ/	ex.	oíka	<i>insulter</i>
		oeka	<i>regarder</i>
/i/ → /o/	ex.	obohínci	<i>la veine</i>
		obohíncó	<i>le fétiche</i>
/i/ → /a/	ex.	oboaki	<i>le pou</i>
		oboaká	<i>la racine</i>

— Le phonème vocalique /u/ — par les oppositions suivantes :

/u/ → /i/	voir /i/ → /u/	
/u/ → /e/	ex. oúa	<i>entendre</i>
	oéa	<i>apprendre</i>
/u/ → /o/	ex. oula	<i>acheter</i>
	oolá	<i>refuser</i>
/u/ → /ɛ/	ex. oúla	<i>tuer</i>
	oéla	<i>voir</i>
/u/ → /a/	ex. oútá	<i>vendre</i>
	oátá	<i>casser, mettre en morceau</i>

— Le phonème vocalique /e/ — par les oppositions suivantes :

/e/ → /i/	voir /i/ → /e/	
/e/ → /u/	voir /u/ → /e/	
/e/ → /ɛ/	ex. oboé	la beauté
	oboé	le miel
/e/ → /ɔ/	ex. oepa	planter
	oópá	battre
/e/ → /a/	ex. oétá	prier
	oáta	casser

— Le phonème vocalique /o/ — par les oppositions suivantes :

/o/ → /i/	voir /i/ → /o/	
/o/ → /u/	voir /u/ → /o/	
/o/ → /ɛ/	ex. oola	refuser
	oelá	voir
/o/ → /ɔ/	ex. erikótó	le point
	erikotó	le pied
/o/ → /a/	ex. oola	refuser
	oálá	apporter

— Le phonème vocalique /ɛ/ — par les oppositions suivantes :

/ɛ/ → /i/	voir /i/ → /ɛ/	
/ɛ/ → /u/	voir /u/ → /ɛ/	
/ɛ/ → /o/	voir /o/ → /ɛ/	
/ɛ/ → /e/	voir /e/ → /ɛ/	
/ɛ/ → /ɔ/	ex. oepa	semer, planter
	oópá	frapper, battre
/ɛ/ → /a/	ex. eribélét	le sein
	eribálá	le mariage

— Le phonème vocalique /a/ — par les oppositions déjà opérées pour définir les phonèmes /i/, /u/, /o/, /e/ et /ɛ/.

— Le phonème vocalique /ɔ/ — grâce aux oppositions rencontrées lors de la définition des autres voyelles.

b) *Les phonèmes semi-vocaliques.* — Il existe deux phonèmes semi-vocaliques en bubi :

- la semi-voyelle palatale /y/ ex. oboyóla la grand-mère
- la semi-voyelle vélaire /w/ ex. iflawá E la farine

c) *Les phonèmes consonantiques.* — La langue bubi compte les 14 phonèmes consonantiques suivants : /b, c, d, f, g, h, k, l, m, n, p, r, s, t/

La fréquence très restreinte de certains phonèmes amène à penser qu'ils ont été empruntés à d'autres langues. C'est le cas des phonèmes /f/ et /g/.

Le phonème /f/ n'a été rencontré qu'une seule fois dans un mot emprunté à l'anglais. Le phonème /g/, presque inconnu dans le bubi parlé au nord de l'île de Bioko, semble très peu fréquent également dans les autres parlers bubi. Dans notre corpus il n'est attesté que dans un seul mot rencontré. L'hypothèse d'emprunt n'est pas ici non plus à exclure.

TABLEAU PHONOLOGIQUE

	Labiales		Dentales		Vélaires	
	Sourde	Sonore	Sourde	Sonore	Sourde	Sonore
Nasales		m		n		
Occlusives	p	b	t	d	k	g
Fricatives	f		s			h
Affriquée			c			
Latérale				l		
Vibrante				r		

De même que pour les voyelles, les oppositions significatives entre phonèmes consonantiques permettent de distinguer :

— Le phonème /b/ — attesté par les oppositions significatives suivantes :

/b/ → /c/	ex.	obílá	<i>danser</i>
		ocílá	<i>creuser</i>
/b/ → /h/	ex.	obólá	<i>dire, raconter</i>
		obólá	<i>aimer</i>
/b/ → /ʌ/	ex.	obowa	<i>pourrir</i>
		olowa	<i>rôtir</i>
/b/ → /n/	ex.	obowa	<i>pourrir</i>
		onowa	<i>griller, rôtir</i>
/b/ → /p/	ex.	oõba	<i>monter</i>
		oõpá	<i>frapper</i>
/b/ → /r/	ex.	obula	<i>ouvrir</i>
		orula	<i>vieillir</i>
/b/ → /s/	ex.	obõwa	<i>venir</i>
		osowa	<i>mentir</i>
/b/ → /t/	ex.	oubála	<i>se disputer</i>
		oútála	<i>oublier</i>

— Le phonème /c/ — par les oppositions significatives suivantes :

/c/ → /b/	voir /b/ → /c/		
/c/ → /k/	ex.	oaca	<i>soulever</i>
		oaka	<i>attacher</i>
/c/ → /ʌ/	ex.	oaca	<i>soulever</i>
		oála	<i>obéir</i>
/c/ → /p/	ex.	oẽca	<i>grandir</i>
		oẽpa	<i>planter</i>
/c/ → /t/	ex.	ohõca	<i>mûrir</i>
		ohõra	<i>retourner</i>
/c/ → /s/	ex.	ocíá	<i>laisser</i>
		osia	<i>tâcher</i>
/c/ → /t/	ex.	oaca	<i>soulever</i>
		oátá	<i>casser</i>

— Les phonèmes /d/, /f/ et /g/

Le phonème /d/, bien qu'attesté dans le parler du sud et du sud-ouest, se trouve presque inexistant dans le parler du nord pour lequel nous avons élaboré notre corpus.

D'après sa distribution, il ne peut se rencontrer qu'en début de thème. Voici le seul fait rencontré : odowa : *espèce de jeu*.

Il apparaît également en fin de mot comme allophone régulier de /t/ et se réalise en occlusive rétroflexe [d].

Le phonème /f/, de très faible fréquence dans tous les parlers bubi, apparaît comme phonème d'emprunt en bubi du nord.

Le seul fait rencontré est visible dans ce mot emprunté à l'anglais : flawa, du mot anglais flour [flau r] : *farine*. Il faut souligner aussi que le pidgin est beaucoup parlé dans l'île de Bioko.

Le phonème /g/ est d'origine étrangère et se retrouve dans les mots d'emprunts comme góbena : *gouverneur, chef, autorité*.

— Le phonème /h/ — grâce à ces quelques oppositions significatives :

/h/ → /b/ voir /b/ → /h/

/h/ → /c/ voir /c/ → /h/

/h/ → /m/ ex. ohéta *passer, entrer*

ométa *saisir, toucher*

/h/ → /p/ ex. ohú lá *souffler*

opulá *salir*

/h/ → /t/ ex. ohúlá *souffler*

orula *vieillir*

— Le phonème /k/ — par les oppositions significatives suivantes :

/k/ → /c/ voir /c/ → /k/

/k/ → /ʌ/ ex. okòka *récolter*

olòka *se coucher*

/k/ → /p/ ex. otuka *manquer*

otúpá *suspendre*

/k/ → /s/ ex. okólá *pousser*

osòla *goûter*

/k/ → /t/ ex. okapa *casser*

otápá *montrer*

— Le phonème /ʌ/ — par quelques oppositions significatives qui sont données pour appuyer l'attestation du phonème /ʌ/ ; voici les faits :

/ʌ/ → /b/ voir /b/ → /ʌ/

/ʌ/ → /c/ voir /c/ → /ʌ/

/ʌ/ → /k/ ex. olápá *cuire*

okapa *casser*

/ʌ/ → /p/ ex. elo *l'igname*

epó *la montagne*

/ʌ/ → /t/ ex. olápá *cuire*

otápá *montrer*

— Le phonème /m/ — Le corpus constitué ne permet pas d'observer pour

/m/ d'oppositions significatives avec un grand nombre de phonèmes. Le phonème est cependant bien attesté et les quelques faits présentés en sont l'appui :

/m/ → /h/ voir /h/ → /m/

/m/ → /k/ ex. okóma tousser
okóka récolter

/m/ → /l/ ex. okóma tousser
okóla faire tomber, pousser

— Le phonème /n/ — confirmé par quatre oppositions significatives :

/n/ → /b/ voir /b/ → /n/

/n/ → /s/ ex. onúca mastiquer
osuca cuire, bouillir

/n/ → /t/ ex. oana savoir
oátá casser

/n/ → /p/ ex. enókó l'œil
epókó le bœuf

— Le phonème /p/ — attesté par les oppositions significatives déjà rencontrées aux phonèmes /c/, /b/, /h/, /k/, /l/, /n/ et par trois autres oppositions :

/p/ → /s/ ex. opata voler (oiseau)
osata déchirer

/p/ → /t/ ex. oēpa semer
oēta marcher

/p/ → /r/ ex. opúlá salir
orula vieillir

— Le phonème /r/ — de même :

/r/ → /b/ ex. orula vieillir
obula ouvrir

/r/ → /c/ ex. ohóra retourner
ohóca mûrir

/r/ → /p/ ex. orula vieillir
opúlá salir

— Le phonème /s/ — de même :

/s/ → /t/ ex. abasá les actions
abatá les fesses

— Le phonème /t/ — attesté par les oppositions significatives établies précédemment aux phonèmes /b/, /c/, /k/, /l/, /n/, /p/, /s/.

Distribution des phonèmes. — La plupart des phonèmes (voyelles et consonnes) apparaissent en toutes positions sauf en position finale pour les consonnes.

Cependant un phonème consonantique connaît une distribution particulière : la consonne nasale /m/ est la seule à pouvoir occuper la position finale de mot. Voici les faits :

/ecbóm/ la honte
/oloēbam/ la feuille
/oboiciim/ le petit frère
/obonatuom/ le grand frère
/ekónkóm/ la toux
/ikótím/ le coton

/eteém/	le pot en terre
/obotom/	la cendre

Réalisations phonétiques de certains phonèmes. — Les voyelles /i/, /u/, se trouvent nasalisées en [ĩ] et [ũ] entre /h/ et les phonèmes nasals /n/ ou /m/ ; les faits sont les suivants :

/abahíneri/	l'urine
/erialáhina/	le revers de la main
/obohínci/	la veine
/obohínco/	le fétiche
/ehínko/	le coup
/ehūmá/	le muet

La consonne /h/ est réalisée glottale fricative [h] devant voyelle, sauf quand elle est suivie de voyelles fermées nasalisées ĩ et ũ.

Les faits démontrent que le même locuteur réalise le phonème différemment selon qu'il adopte un débit lent ou un débit rapide. Réalisée [h], fricative post-vélaire en débit rapide, elle passe à [h̥] glottale fricative en débit lent avec accentuation ou démarcation de syllabes. Par exemple :

/ehubé/ → [e-hu-bé]	le voleur
/obohéwu → [o-bo-hé-wu]	l'œuf

La consonne /t/ est réalisée [d̥] dentale rétroflexe devant voyelle en fin de mot. On aura :

/esinori/ → [esinodri]	l'oiseau
/esari/ → [esadri]	la peur
/eru/ → [edru]	le genou
/ehúruru/ → [ehúrúdrú]	le vent

PHONÈMES SUPRASEGMENTAUX

Comme dans la majorité des langues bantu, le système tonal du bubi a sa fonction distinctive et significative.

Paradigmatiquement, l'analyse du corpus a permis d'isoler deux tons en bubi :

- Le tonème bas ` n'est pas noté pour des raisons d'économie graphique.
- Le tonème haut ' est toujours noté ; exemple : /erako/ la poitrine /eabábá/ l'épaule.

Exemples :

oála	obéir
oálá	apporter
obéla	enfanter
obéla	chanter
onówa	piler
onowa	rôtir, griller

PHONOLOGIE SYNTAGMATIQUE

La phonologie syntagmatique sera brièvement évoquée par quelques faits. L'élargissement du corpus pourra, plus tard, aider à poser les règles de combinaison de phonèmes.

L'analyse du corpus constitué permet de découvrir déjà les principales structures syllabiques qui sont :

V, CV, CSV, NCV, SV.

— Pour la structure V, on peut constater que toutes les voyelles peuvent former des syllabes autonomes. Pour exemples :

i /ihúbé/	le voleur
e /eréyá/	la lune
ɛ /obwɛɛ/	la bouche
o /oboé/	la beauté
o /ésoo/	l'ami
u /eúhá/	l'os
a /olóá/	l'année

— La structure CV est la plus fréquente en bubi.

— La structure CSV n'est possible qu'avec la semi-voyelle /w/.

/okwa/	tomber
/obwa/	mourir
/esikwéla/E	l'école
/esankwa/	le charbon de bois
/enwé/	l'abeille
/etwɛ/	la tête

— La structure NCV est attestée par les exemples suivants :

/erimpo/	la montagne
/obompo/	le nez
/esinki/	la mouche

— La structure SV est attestée par ces exemples :

/ecówú/	la chèvre de brousse
/icowa/	les termites
/obocíyó/	la nuit
/eréyá/	la lune
/enowa/	le serpent
/eoyi/	la chose

MORPHOLOGIE. LE SYSTÈME DE CLASSES EN BUBI

Le système de classes en bubi se limite à 13 classes bien définies grâce à l'analyse de thèmes nominaux et grâce à la structure phrastique mettant en présence les thèmes nominaux, pronominaux et verbaux.

Ainsi on a pu également dégager pour chaque classe les *préfixes* caractéristiques. Les classificateurs trouvés sont :

- les préfixes nominaux,
- les préfixes pronominaux,
- les préfixes verbaux.

La voyelle initiale, qui constitue un *affixe* important, est une caractéristique de cette langue.

Les classes connaissent entre elles des relations d'alternances basées sur le nombre, à savoir le singulier et le pluriel.

Ces trois énoncés permettent de dégager une première classe caractérisée par les affixes soulignés.

/oboaisó <u>botéboté</u> alaepa/	<i>la grande femme cultive</i>
/obola <u>bokokono</u> alabéa/	<i>le petit enfant pleure</i>
/obotuku <u>botéboté</u> alatakia/	<i>le grand roi commande</i>

La classe 1 a donc les affixes suivants :

- voyelle initiale : o- (augment)
- préfixe nominal : -bo-
- préfixe pronominal : bo-
- préfixe verbal : a-

Les énoncés suivants permettent de dégager une deuxième classe.

/abaísó <u>botéboté</u> balaepa/	<i>les grandes femmes cultivent</i>
/abola <u>bokokono</u> balabéa/	<i>les petits enfants pleurent</i>
/abatuku <u>botéboté</u> balatakia/	<i>les grands rois commandent</i>

On constate que la classe 2 a les affixes :

- voyelle initiale : a-
- préfixe nominal : -ba-
- préfixe pronominal : ba-
- préfixe verbal : ba-

Par une règle d'alternance numérique, les deux classes sont rapprochées.

L'énoncé suivant permet de déterminer une troisième classe.

/oboiso <u>botéboté</u> <u>bolatokia</u> /	<i>le grand feu brûle</i>
--	---------------------------

La classe 3 a les affixes suivants :

- voyelle initiale : o-
- préfixe nominal : -bo-
- préfixe pronominal : bo-
- préfixe verbal : bo-

L'énoncé ci-après établit les affixes de la quatrième classe.

/ebeiso <u>biotébioté</u> <u>bélatokia</u> /	<i>les grands feux brûlent</i>
--	--------------------------------

La classe 4 a les affixes suivants :

- voyelle initiale : e-
- préfixe nominal : -be-
- préfixe pronominal : bi-
- préfixe verbal : be-

Les classes 3 et 4 rentrent dans une relation d'alternance singulier-pluriel.

L'énoncé suivant permet de découvrir la cinquième classe et ses affixes.

/erikotó rínturintu rílaeta/ *le court pied marche*

La classe 5 a les affixes :

- voyelle initiale : e-
- préfixe nominal : -ri-
- préfixe pronominal : ri-
- préfixe verbal : ri-

La classe 6 est mise en évidence grâce à l'énoncé suivant :

/abakotó bántubantu báláeta/ *les courts pieds marchent*

Les affixes de classe 6 sont :

- voyelle initiale : a-
- préfixe nominal : -ba-
- préfixe pronominal : ba-
- préfixe verbal : ba-

Les classes 5 et 6 rentrent dans un rapport d'alternance numérique.

La classe 7 et ses affixes sont mis en évidence grâce à cet énoncé :

/etúlá é Bióko élákábia/ *l'île de Bioko étonne*

Les affixes sont :

- voyelle initiale : e-
- préfixe nominal : ø
- préfixe pronominal : e-
- préfixe verbal : e-

La classe 8 fait apparaître ses affixes grâce à l'énoncé suivant :

/ebitúlá botéboté bílákábia/ *les grandes îles étonnent*

Les affixes de cette classe 8 sont :

- voyelle initiale : e-
- préfixe nominal : -bi-
- préfixe pronominal : bi-
- préfixe verbal : bi-

Les classes 7 et 8 sont caractérisées par une relation d'alternance numérique : singulier/pluriel. La classe 7 n'a pas de préfixe nominal évident. Le symbole ø signifie absence.

La classe 9 et ses affixes sont démarqués grâce à l'énoncé suivant :

/ecalá otéoté élolí naba/ *la grande faim tue les animaux*

Les affixes de classe 9 sont :

- voyelle initiale : e-
- préfixe nominal : -ø-
- préfixe pronominal : ø-
- préfixe verbal : e-

La classe 10 et ses affixes se démarquent grâce à l'énoncé suivant :

/ikóbi ótéoté ilákábia/ *les grosses Calebasses étonnent*

Les affixes sont :

- voyelle initiale : i-
- préfixe nominal : -ø-
- préfixe pronominal : ø-, i-
- préfixe verbal : i-

On peut signaler que le préfixe pronominal n'est pas tout à fait évident puisqu'on assiste à des hésitations du locuteur lui-même. Tantôt il est i- tantôt ø-. Le même énoncé mentionné ci-dessus est rendu par /ikóbi yótyóté/.

Il est établi un rapport d'alternance numérique entre les classes 9 et 10.

La classe 11 se démarque grâce à l'énoncé suivant :

/oloobá lóteloté lóépala/ *le grand couteau coupe*

Les affixes de classe 11 sont :

- voyelle initiale : o-
- préfixe nominal : -lo-
- préfixe pronominal : lo-
- préfixe verbal : lo-

La classe 11 entre dans les relations d'alternance numérique avec les classes 10, 8 et 6. Voici les faits exemplifiés :

Cl. 10	/olepata/	<i>la griffe</i>
	/ipata/	<i>les griffes</i>
Cl. 8	/oloobá/	<i>le couteau</i>
	/ebiobá/	<i>les couteaux</i>
Cl. 6	/olopólá/	<i>la jambe</i>
	/apólá/	<i>les jambes</i>

La classe 12 est mise en évidence grâce à l'énoncé suivant :

/esinorí síkókónó sílábákwo/ *le petit oiseau tombe*

Les affixes de classe 12 sont :

- voyelle initiale : e-
- préfixe nominal : -si-
- préfixe pronominal : si-
- préfixe verbal : si-

La classe 13 fait apparaître ses affixes à l'aide de l'énoncé suivant :
 /otonorí tókókónó tólábákwo/ *les petits oiseaux tombent*

Les affixes sont :

- voyelle initiale : o-
- préfixe nominal : -to-
- préfixe pronominal : to-
- préfixe verbal : to-

Les classes 12 et 13 rentrent dans la relation d'alternance numérique.

Tous les affixes (augment et classificateurs) de toutes les classes sont présentés dans un seul tableau.

TABLEAU D'AFFIXES DE CLASSES

Numéro	Augment	Préfixe nominal	Préfixe pronominal	Préfixe verbal
1	o-	-bo-	bo-	a-
2	a-	-ba-	ba-	a-
3	o-	-bo-	bo-	bo-
4	e-	-be-	bi-	be-
5	e-	-ri-	ri-	ri-
6	a-	-ba-	ba-	ba-
7	e-	-ø-	e-	e-
8	e-	-bi-	bi-	bi-
9	e-	-ø-	ø-	e-
10	i-	-ø-,	ø-, i-	i-
11	o-	-lo-	lo-	lo-
12	e-	-si-	si-	si-
13	o-	-to-	to-	to-

N.B. Les faits de morphophonologie comme l'élision, la semi-vocalisation, l'assimilation vocalique, peuvent affecter les voyelles des affixes de classes. Ils n'ont pas été abordés dans cette étude.

CONCLUSION

Ce rapport a préféré une démarche structuraliste, dégageant des faits avec peu de commentaires extralinguistiques. On est loin de maîtriser tous les aspects de cette langue, qui, dès le départ, a suscité l'intérêt pour la recherche.

Le caractère insulaire de la langue y est pour beaucoup si on se souvient du fait que les langues bantu sont pour la plupart des langues continentales.

Même si les conclusions ne servent pas immédiatement à expliquer les mouvements migratoires de ce peuple, certains éléments confirment ou donnent des réponses à des questions d'identité proprement bantu.

Le souhait à émettre à l'occasion de la présentation de ce court rapport, jugé

partiel quant à la totalité des résultats qu'on peut en tirer, est de pouvoir poursuivre les recherches et même les étendre sur le monde insulaire bantu.

Subsidiairement aux remarques de pure description, on peut signaler certains faits, non moins linguistiques, qui caractérisent le bubi :

— Le bubi est une langue qui compte un nombre élevé de locuteurs (60 000 environ d'après les informations orales) par rapport à la population totale de la Guinée équatoriale qui a moins d'un demi-million d'habitants.

— Le bubi connaît la variance lexicale des parlers régionaux de quatre pôles : le Nord, le Nord-Est, le Sud et le Sud-Est. Cependant le caractère conservateur de cette langue est manifeste. Elle a gardé certaines structures du proto-bantu même si l'étude ne s'est pas penchée sur les problèmes de diachronie pour dégager des faits tangibles.

— Le bubi est une langue qui a subi et qui continue à subir des influences extérieures. Ceci est rendu évident par la masse d'emprunts lexicaux à l'espagnol et à l'anglais. La phonologie elle-même en est affectée. Les faits ont été évoqués.

On assiste actuellement à une « pidjinisation » des langues des îles du pays, y compris le bubi. Les contacts commerciaux laissent une forte empreinte linguistique du parler anglais des pays voisins, comme le Cameroun et le Nigeria, sur les langues locales.

SIGNES ET ABRÉVIATIONS

-	Trait d'analyse morphologique	C	Consonne
/-	Signe de variance	N	Consonne nasale
[]	Transcription phonétique	S	Semi-voyelle
//	Transcription phonologique	v.i.	Voyelle initiale, augment
↔	Opposition	P.n.	Préfixe nominal
→	Signe de transformation	P.p.	Préfixe pronominal
E	Emprunt	P.v.	Préfixe verbal
V	Voyelle	sing.	Singulier
Ũ	Voyelle nasalisée	plur.	Pluriel
ø	ø		

CORPUS D'ENQUÊTE

Le corpus d'enquête sur la phonologie et le système des classes en bubi comprend respectivement :

- les thèmes nominaux
- les thèmes verbaux
- les thèmes adjectivaux.

Pour les thèmes nominaux, le corpus présente des entrées suivies de numéros de classes avec indication d'alternance numérique : singulier-pluriel. Ensuite, le nom est noté avec ses affixes du singulier pour permettre une lecture aisée. Les affixes du pluriel sont donnés entre parenthèses.

Les thèmes verbaux sont présentés sans le préfixe de l'infinitif : o-.

Les thèmes adjectivaux sont susceptibles de prendre n'importe quel préfixe pronominal. Ils sont moins nombreux que les autres thèmes du corpus. Les entrées suivent l'ordre alphabétique dans la présentation.

A

— á	11-6	olóá (abá-)	<i>l'année</i>
— abábá	7-8	cabábá (ebi-)	<i>l'épaule</i>
— abahínéri	6	plur.	<i>l'urine</i>
— abási	7-8	aebási (ebi-)	<i>l'oignon</i>
— abau	6 plur.		<i>la bière</i>
— acé	5-6	eracé (ab-)	<i>le lit</i>
— aísó	1-2	oboaiso (ab-)	<i>la femme</i>
— aká	3-4	oboaká (ebe-)	<i>la graine, la racine</i>
— aki	3-4	oboaki (ebe-)	<i>le pou</i>
— ako	5-6	erako (aba-)	<i>la poitrine</i>
— alabé	6 plur.		<i>la méchanceté</i>
— aláhĩná	5-6	eríáláhĩná (aba-)	<i>le revers de la main</i>
— áláta	5-6	eríáláta (aba-)	<i>l'aisselle</i>
— alé	3-4	oboalé (ebi-)	<i>la colère</i>
— aléiá	1-2	oboaléiá (aba-)	<i>l'enseignant</i>
— álo	3-4	owálo (ebi-)	<i>le sable</i>
— alobó	6 plur.		<i>la dureté</i>
— ankwa	12-13	esankwa (oto-)	<i>le charbon de bois</i>
— ata	12-13	esiata (oto-)	<i>le proverbe</i>
— ata	3-4	oboata (ebe-)	<i>l'histoire, le récit</i>

B

— bálá	5-6	eribálá (a-)	<i>le mariage</i>
— bari	7-8	ebari (ei-)	<i>le matin</i>
— bákó	11	olobákó sing.	<i>le ciel, le firmament</i>
— bé	14-18 ?	alabé (ei-)	<i>la laideur</i>
— bébó	11-10	olobébó (i)	<i>la langue</i>
— bérí	1-2	obérí (a-)	<i>la mère</i>
— bérí	11-10	oloberí (i)	<i>la chanson</i>
— bérí	7-8	ebérí (ei-)	<i>le champ</i>
— bekúbékú	12-13	esibekúbékú (oto-)	<i>le menton</i>
— bélé	6	abélé plur.	<i>le lait</i>
— bélé	5-6	eribélé (a-)	<i>le sein</i>
— bélo	7-8	ebéló (ei-)	<i>le temps, le moment</i>
— belo	12	esibelo sing.	<i>le sud</i>
— beté	3-4	obeté (i-)	<i>la corde</i>
— bica	1-2	obica (a-)	<i>le rat, la souris</i>
— bipí	7-8	ebípí (ei-)	<i>le serviteur, l'esclave</i>
— bóbó	5-6	eribóbó (a-)	<i>l'araignée</i>
— búbú	9	ibúbú sing.	<i>la poussière</i>

C

— calá	9-10	ecalá (i-)	<i>la faim</i>
— cekú	9-10	ecekú (i-)	<i>le nombril</i>

— cíbí	3-4	obocíbí (ebe-)	<i>la fatigue</i>
— cika	3-4	obocika (ebe-)	<i>la flèche</i>
— cihécihé	7-8	ecihécihé (ebi-)	<i>l'éternuement</i>
— ciyó	3-10	obociyó (i-)	<i>la nuit</i>
— ciyó	3-4	obociyó (ebe-)	<i>la nuit</i>
— co	1-2	oboco (aba-)	<i>la personne</i>
— cobó ábópé	9-10	ecobó ábópé (i-)	<i>le crocodile</i>
— cobó	9-10	ecobó (i-)	<i>le lézard</i>
— cóbó	9-10	ecóbó (i-)	<i>la case</i>
— coru	9-10	ecoru (i-)	<i>le mouton</i>
— cocowalé	9-10	ecocowalé (i-)	<i>l'étoile</i>
— cokó	9-10	ecokó (i-)	<i>la saison sèche</i>
— cóóm	9-10	ecóóm (i-)	<i>la honte</i>
— cowa	10	icowa, plur.	<i>les termites</i>
— cówú	9-10	ecówú (i-)	<i>la chèvre de brousse</i>
— cué	9-10	ecué (i-)	<i>le poisson</i>
— cúcúú	9-10	ecúcúú (i-)	<i>le poumon</i>

D

— dowa	1-2	odowa (a-)	<i>espèce de jeu</i>
--------	-----	------------	----------------------

E

— é	3-4	oboé (ebi-)	<i>la beauté</i>
— eé	3-4	obweé (ebi-)	<i>la bouche</i>
— ee	3-4	eeé (ebi-)	<i>l'ongle</i>
— elá	3-4	obwelá (ebi-)	<i>le ventre</i>
— éló	5-6	eréló (ab-)	<i>la dent</i>
— ésoo	1-2	Oboésoo (ab-)	<i>l'ami</i>
— éyá	5-6	eréyá (ab-)	<i>la lune</i>
	3-4	oboéyá (ebi-)	<i>le mois</i>

E

— é	3-4	oboé (ebi-)	<i>le miel</i>
— ebam	11-6	olewebam (ab-)	<i>la feuille</i>
— éci	12-13	esééci (oto-)	<i>l'antilope</i>
— eri	7-8	eeé (ebi-)	<i>la fumée</i>
— ela	6	abéla plur.	<i>les pleurs</i>
— eta	1-2	owéta (ab-)	<i>la sœur</i>
— etá	11-6	oloéta (ab-)	<i>la plume</i>
— été	7-8	eété (ebi-)	<i>la vérité</i>

F

— flawa E	9	iflawa	<i>farine</i>
-----------	---	--------	---------------

G

góbena

chef, autorité, gouverneur

H

— hákáháká	3-4	obohákáháká (ebi-)	<i>la bonne odeur, le parfum</i>
— héká	7-8	ehéká (ebi-)	<i>le morceau</i>
— hěwú	3-4	obohěwú (ebe-)	<i>le testicule, l'œuf</i>
— hĩncí	3-4	oboĩncí (ebe-)	<i>la veine</i>
— hĩnco	3-4	obohĩnco (ebe-)	<i>le fétiche</i>
— hĩnkó	9-10	ehĩnkó (i-)	<i>le cou</i>
— hóbá	7-8	ehóbá (ebi-)	<i>la forêt</i>
— hótelo	5-6	erihótelo (aba-)	<i>le revers</i>
— húbé	9-10	ehúbé (i-)	<i>le voleur</i>
— hũe	9	ihũe sing.	<i>la sueur</i>
— hũmá	9-10	ehũmá (i-)	<i>le muet</i>
— húrúru	7-8	ehúrúru (ebi-)	<i>le vent</i>

I

— ícĩm	3-4	oboicĩm (ab-)	<i>le petit frère</i>
— ilá	1-2	obilá (ab-)	<i>le palmier</i>
— ilá	9-6	eila (ab-)	<i>le nom</i>
— ilé	12-13	esilé (oto-)	<i>le froid</i>
— itá	6	abitá plur.	<i>l'huile</i>
— iyé	12-13	esiyé (oto-)	<i>le ruisseau</i>

K

— ká	11-10	oloká (i-)	<i>le crabe</i>
— kakáwu	12-13	esikakáwu (oto-)	<i>le pénis</i>
— kasara E	9	ekasara sing.	<i>le manioc</i>
— kasukasu	7-8	ekasukasu (ebi-)	<i>la hâte</i>
— katé	5-6	erikaté (abe-)	<i>la chauve-souris</i>
— kato	9-10	ekato (i-)	<i>le prix</i>
— keko	5-10	erikeko (i-)	<i>la joue</i>
— kékéké	9	ekékeké sing.	<i>la stupidité</i>
— kéláripo	10	ikéláripo plur.	<i>les intestins</i>
— képé	9-10	eképé (i-)	<i>la blessure</i>
— kéu	9-10	ekéu (i-)	<i>l'ordure</i>
— kia E	12-13	esikia (oto-)	<i>le tabac</i>
— kísókísó	9-10	ekísókísó (i-)	<i>le côté</i>
— kóbí	9-10	ekóbí (i-)	<i>laalebasse</i>
— koci	7-8	ikoci (ebi-)	<i>la nuque</i>
— koé	9-10	ekoé (i-)	<i>la poule</i>
— kónkòm	7-8	ekónkòm (ebi-)	<i>la toux</i>
— kótĩm E	9	ikótĩm sing.	<i>le coton</i>
— kótó	5-6	erikótó (abe-)	<i>le point</i>
— kqtó	5-6	erikqtó (abe-)	<i>le pied</i>
— kwélá E	12-13	esikwélá (oto-)	<i>l'école</i>

L

— lakó	7-8	elakó (ebi-)	<i>le travail</i>
— lalo	3-4	obolabo (ebe-)	<i>le médicament</i>

— láré	12-13	esilaré (oto)	<i>la cuillère</i>
— lélé			<i>bien</i>
— lo	7-8	elo (ebi-)	<i>l'igname</i>
— ló	7-8	eló (ebi-)	<i>le jour</i>
— loálo	7-8	eloálo (ebi-)	<i>la côte</i>

M

— mákéte E	3-4	angl. market omákéte (e-)	<i>le marché</i>
— mātá	1-2	omātá (a-)	<i>le mortier</i>
— máta E	1-2	omáta (a-)	<i>la natte</i>
— másítutu E		omásítutu de master	<i>l'enseignant, le maître</i>
— mónó	9-10	emónó (i-)	<i>le moustique</i>
— mpó	5-6	erimpó (aba-)	<i>la montagne</i>
— mpo	3-4	obompo (ebi-)	<i>le nez</i>

N

— naba	9-10	enaba (i-)	<i>la viande, l'animal</i>
— nábá	5-6	einábá (aba-)	<i>la banane</i>
— natúóm	1-2	obonátúóm (aba-)	<i>le grand frère</i>
— ně	3-4	oboně (ebe-)	<i>le doigt</i>
— nekábíci	7-8	enakábíci (ebi-)	<i>la grenouille</i>
— nóbéri	9-10	enóbéri (i-)	<i>la soif</i>
— nki	12-13	esiniki (oto-)	<i>la mouche</i>
— norí	12-13	esinori (oto-)	<i>l'oiseau</i>
— nókó	9-10	enókó (i-)	<i>l'œil</i>
— nokóla	3-4	obonokóla (ebe-)	<i>le ver intestinal</i>
— nóla	1-2	obonála (aba-)	<i>la grand-mère</i>
— nówá	9-10	enówá (i-)	<i>le serpent</i>
— nwé	9-10	enwé (i-)	<i>l'abeille</i>

O

— ó	7-8	eó (ebi-)	<i>la colline</i>
— obá	11-8	oloobá (ebi-)	<i>le couteau</i>
— obá	12-13	esioobá (oto-)	<i>le petit couteau</i>
— óbó	3-4	obóhó (ebi-)	<i>l'odeur</i>
— oílélé	sing.		<i>l'appel</i>
— ólá	12-13	esóla (to-)	<i>le petit-fils</i>
— óló	3-4	obóló (ebi-)	<i>le puits</i>
— olóba	3-4	ewolóba (ebi-)	<i>le champignon</i>
— oom	11-10	oloom (ik-)	<i>le bois sec</i>
— ope	6	alope plur.	<i>l'eau</i>
— ótó	11-10	olótó (in-)	<i>le corps</i>
— otoló	13 ?		<i>le sommeil</i>
— oūnwa	3-4	obūnwa (ebi-)	<i>de la chair sans os</i>
— oyi	7-8	eoyi (ebi-)	<i>la chose</i>

O

— okó	1-2	obokó (ab-)	<i>le jumeau</i>
-------	-----	-------------	------------------

— okolo	12-13	esokolo (ot-)	<i>le piment</i>
— olá	11-10	ololá (ik-)	<i>la pluie</i>
— olo	3-4	obolo (ebe-)	<i>la pièce de monnaie</i>

P

— papá	11-10	olopapá (i-)	<i>l'aile</i>
— paso	9-10	epaso (ci-)	<i>la cuisse</i>
— pata	11-10	elapata (i-)	<i>la griffe</i>
— pécipéci	11-10	olopépipéci (i-)	<i>l'aigreur, l'amertume</i>
— peé	9-10	epeé (i-)	<i>l'aiguille, l'épave</i>
— peté	3-4	opeté (e-)	<i>la liane</i>
— pó	7-8	epó (ebi-)	<i>la montagne</i>
— poa	9-10	epoa (i-)	<i>le singe</i>
— póri	9-10	epóri (i-)	<i>le mouton</i>
— pókó	9-10	epókó (i-)	<i>le bœuf</i>
— polá	11-6	olopolá (a-)	<i>la jambe</i>
— poloporo E	9-10	epoloporo (ci-)	<i>le policier</i>
— puá	9-10	epuá (i-)	<i>le chien</i>
— púsi E	12-13	esipúsi (oto-)	<i>le chat</i>

R

— ráló	7	eráló	<i>la viande de cérémonie</i>
— rési E	9	irési sing.	<i>le riz</i>
— ribá	1-2	oboribá (aba-)	<i>l'étranger</i>
— ribóri	5-6	eriribóri (aba-)	<i>l'ouverture</i>
— rímó	2	abarímó	<i>esprits de morts, diables</i>
— riya	7-8	eriyá (ebi-)	<i>la nation, le village</i>
— rupé	7-8	erupé (ebi-)	<i>le dieu</i>
— rupú	7-8	erupú (ebi-)	<i>l'herbe</i>
— ruwa	7-8	eruwa (eli-)	<i>la place</i>
— ru	7-8	eru (ebi-)	<i>le genou</i>

S

— sálélé	1-2	obosálélé (abe-)	<i>le bienfait</i>
— sári	7-8	esári (ebi-)	<i>la peur</i>
— saké	5-6	eisaké (abe-)	<i>la machette</i>
— sapá	7-8	esapá (ebi-)	<i>la bagarre, la bataille</i>
— séru	7-8	eséru (ebi-)	<i>le poil, la barbe</i>
— see	3-4	obosee (ebe-)	<i>le ver de terre</i>
— seké	3-4	oboseké (ebe-)	<i>la queue</i>
— sisi	11	olosisi	<i>le chagrin, la tristesse</i>
— só	3-4	obosó (ebe-)	<i>le visage</i>
— soálo	3-4	obosoálo (ebe-)	<i>le devant</i>
— soci	3-4	obosoci (ebe-)	<i>l'éclair</i>
— sóló	7-8	esóló (ebi-)	<i>le cochon</i>
— sóló	9	isóló sing.	<i>le sel</i>
— suba	7-8	esuba (ebi-)	<i>la saison des pluies</i>

— susú	7-8	esúsú (ebi-)	<i>la fourmi</i>
— súsu E	9-10	esúsú (i-)	<i>la chaussure</i>

T

— tá	5-6	litá (alo-)	<i>la fesse</i>
— tápánó	3-4	abotápánó (ebe-)	<i>la pensée</i>
— tátá	3-4	obotátá (ebe-)	<i>la peau</i>
— té	1-2	oboté (abe-)	<i>la plante</i>
— té	5-6	cité (obe-)	<i>la pierre</i>
— tébá	3-4	obotébá (ebi-)	<i>le cœur</i>
— téém	7-8	etéém (ebi-)	<i>le pot en terre</i>
— télé	9-8	etélé (i-)	<i>le chemin</i>
— tépé	7-8	etépé (ebi-)	<i>le mur</i>
— tóbi	3-4	etóbi (ebi-)	<i>la défécation</i>
— tocí	9-10	etocí (i-)	<i>l'escargot</i>
— tóhí	5-6	eitóhí (abe-)	<i>le soleil</i>
— tókó	4	elitókó plur.	<i>la boue</i>
— tóm	3-4	obotóm (ebé-)	<i>la cendre</i>
— tóq	3-4	obotóq (ebé-)	<i>le mortier</i>
— toóló	11-4	olotoóló (ebe-)	<i>la voix</i>
— tópátópá	11-10	olotópátópá (i-)	<i>le nuage, le brouillard</i>
— toú	?	otoú sing.	<i>la force</i>
— túká	7-8	etúka (ebi-)	<i>le sac, le panier</i>
— tókú	1-2	obotókú (aba-)	<i>le chef, le roi</i>
— twayi	3 ?	otwayi plur.	<i>la salive</i>
— twé	7-8	etwé (ebi-)	<i>la tête</i>

U

— úhá	7-8	eúhá (eli-)	<i>l'os, l'arête</i>
— ukukia	3-4	ewckukia (eli-)	<i>l'ombre</i>
— ulé	12-13	esulé (ot-)	<i>la tortue</i>
— uwa	11-10	oluwa (ik-)	<i>l'habit</i>

Y

— yé	1-2	oboyé (aba-)	<i>l'homme</i>
— yóla	1-2	oboyóla (aba-)	<i>la grand-mère</i>
— yópé	1-2	oboyópé (abe-)	<i>l'oncle</i>

THÈMES VERBAUX BUBI

A

— aca	<i>soulever</i>	— ana	<i>savoir</i>
— ára	<i>envoyer</i>	— átá	<i>mettre en morceaux,</i>
— aka	<i>attacher</i>		<i>casser</i>
— akábia	<i>prier</i>	— átúbiera	<i>écouter</i>
— ála	<i>obéir</i>	— apata	<i>égratigner</i>
— álá	<i>apporter</i>		

B

— béá	<i>pleurer</i>	— bóla	<i>dire, raconter</i>
— bea	<i>nager</i>	— bowa	<i>pourrir</i>
— béla	<i>accoucher un enfant</i>	— bowa	<i>venir</i>
— bela	<i>chanter</i>	— bowala	<i>apporter</i>
— bétá	<i>tordre</i>	— búá	<i>prendre, retirer</i>
— bétéla	<i>attendre</i>	— búá	<i>faire sortir</i>
— bicána	<i>trouver</i>	— búábio	<i>diminuer</i>
— bílá	<i>danser</i>	— bula	<i>ouvrir</i>
— bǫálo	<i>saluer</i>	— bwa	<i>mourir</i>

C

— cíá	<i>laisser</i>	— cí bá	<i>être fatigué</i>
— cíáho	<i>déposer</i>	— cí lá	<i>percer, creuser</i>
— cíala o	<i>demeurer, rester</i>	— cí lá	<i>aller, partir</i>
— cíá o	<i>abandonner</i>	— cí léla	<i>enterrer</i>
— cíá o	<i>placer</i>		

E

— éá	<i>étudier</i>	— ékéra	<i>chercher</i>
— ebeya	<i>s'éveiller</i>	— épála	<i>couper</i>
— ebia	<i>être d'accord</i>	— epúla	<i>diviser en deux, trancher</i>
— ekahĩ ná	<i>accompagner</i>	— étá	<i>prier</i>

E

— eca	<i>grandir</i>	— ékálo	<i>éviter</i>
— éra	<i>remplir d'air</i>	— élá	<i>voir</i>
— éká	<i>regarder</i>	— epa	<i>semer, planter, cultiver</i>
		— eta	<i>marcher</i>

H

— háká	dégager une odeur, sentir	— hima	se tenir, s'arrêter, stopper
— hēcána	surpasser	— himéra	résonner
— héra	mettre	— himobóo	se lever
— héca	s'habiller	— himwa	dégager une odeur
— héiyá	sécher	— hōca	mûrir
— héláboté	gonfler (intr.)	— hora	retourner, tourner, venir
— héléopé	chasser le gibier	— hora	vomir
— hérábio	appliquer	— hólá	aimer
	augmenter, ajouter	— húbíá	courir
— héráho	ranger, mettre là, mettre sur	— húíá	emprunter
— hétá	passer	— húlá	souffler
— híta	entrer	— hūmabio	être bien portant, être satisfait
— hícííyo	passer la nuit	— humoatela	sentir
— híncá	ensorceler	— hūtela	tourner

I

— íála	aider	— ikahīná	accompagner, suivre
— íbíera	accepter	— íkíra	secouer
— ícána	trouver, rencontrer	— ílá	fuir
— íéra	remettre	— íléla	appeler
— íhéra	questionner, demander pour	— ílúla	nettoyer
— íhúla	interpeller	— ípá	tresser
— íka	insulter	— írera	écrire
		— ítáno	s'asseoir

K

— kapa	casser	— kólá	pousser, tomber
— kasobia	être pressé	— kōma	tousser
— keēbia	essayer	— kupia	hair
— keēbia	douter	— kwa	tomber
— kōka	moissonner, récolter		

L

— lápá	cuire	— lōka	se reposer, dormir, se coucher
— lēpa	dérober, cacher	— lowa	rôtir
— lōka	s'étendre		

M

— méta	saisir, toucher
--------	-----------------

N

— naia	<i>désirer</i>
— nkébi	<i>être mangé</i>
— noatowa	<i>rire</i>
— nókóbira	<i>avalier</i>

— nówa	<i>piler</i>
— nowa	<i>griller, rôtir</i>
— núcá	<i>mastiquer</i>
— nuwa	<i>être brûlé, brûler</i>

O

— obela	<i>payer</i>
— ola	<i>refuser</i>
— olála	<i>combattre</i>

— ompa	<i>lancer</i>
— opáno	<i>laisser tomber</i>
— ôtála	<i>oublier</i>
— ósúla	<i>détacher</i>

Q

— õba	<i>monter</i>
— ôkúlá	<i>tirer</i>

— ôpá	<i>frapper, battre</i>
-------	------------------------

P

— pá	<i>donner</i>
— pata	<i>voler (oiseau)</i>
— papela	<i>commencer</i>
— péla	<i>habiter, être là</i>
— péla	<i>devenir</i>
— péna	<i>construire, bâtir</i>
	<i>fabriquer, faire</i>

— pita	<i>pouvoir, être capable de</i>
— potobiëra	<i>remercier</i>
— p̃qa	<i>venir</i>
— púlá	<i>salir</i>
— púpwála	<i>chasser, congédier</i>
	<i>chasser (un animal)</i>
— puré cihé-	
— cihé	<i>éternuer</i>
— pusa	<i>jouer</i>

R

— réya	<i>faire boire, nourrir</i>
— ribeya	<i>fermer</i>
— ribola	<i>couvrir</i>

— rikura	<i>accuser</i>
— rula	<i>vieillir</i>

S

— sá	<i>être</i>
— sábuata	<i>vomir</i>
— sácálá	<i>avoir faim</i>
— sahina	<i>accompagner</i>
— sáhó	<i>demeurer</i>
— sálá	<i>être effrayé</i>

— sata	<i>déchirer</i>
— sebala	<i>rêver</i>
— sēca	<i>finir, terminer</i>
— sia	<i>tâter</i>
— siēa	<i>être mouillé</i>
— soca	<i>descendre</i>

— sálólá	<i>pleuvoir</i>
— sọlá	<i>goûter</i>
— sọlá	<i>être ivre</i>
— sosa	<i>compter, mesurer</i>
— sópá	<i>sucer</i>

— sola	<i>faiblir</i>
— sọwa	<i>mentir</i>
— suca	<i>cuire, bouillir</i>
— súcé	<i>vivre</i>

T

— tába	<i>crier</i>
— tákúla	<i>commander</i>
— tápá	<i>montrer</i>
— tápána	<i>se souvenir, penser</i>
— tóba	<i>défequer</i>
— tóbúla	<i>cboisir</i>

— toóla	<i>parler, dire</i>
— tópá	<i>prendre</i>
— tuka	<i>manquer</i>
— tuhia	<i>obtenir</i>
— túpá	<i>suspendre</i>

U

— úa	<i>entendre, écouter</i>
— ubála	<i>se disputer</i>
— ubola	<i>balayer</i>
— ula	<i>acheter</i>
— úlá	<i>tuer</i>

— útá	<i>vendre</i>
— útála	<i>oublier</i>
— utela	<i>verser</i>
— uwa	<i>laver</i>

THÈMES ADJECTIVAUX BUBI

— bé	<i>mauvais</i>
— bóobo	<i>viril</i>
— étólatola	<i>rouge</i>
— é	<i>bon</i>
— hóci	<i>mur</i>
— hótótó	<i>blanc</i>
— ilóleyi	<i>propre</i>
— ilọ	<i>noir</i>
— kári	<i>féminin, femelle</i>

— kokónó	<i>petit, minuscule</i>
— lé	<i>seul</i>
— ntu	<i>court</i>
— oté	<i>gros, grand</i>
— ọlólọ	<i>vieux</i>
— siki	<i>maigre</i>
— soóci	<i>droit</i>
— tó/- tótó	<i>long</i>

ARCHÉOLOGIE

- CLIST BERNARD, Bilan des premiers travaux du département d'archéologie. CICIBA, mission de février 1985 au Gabon (p. 103).
- DIGOMBE L., P.R. SCHMIDT, M. LOCKO, V. MOULEINGUI-BOUKOSSOU, Quelques résultats sur l'âge de fer au Gabon (p. 111).
- MARET PIERRE DE, Le contexte archéologique de l'expansion bantou en Afrique centrale (p. 118).
- WANDIBBA SIMIYU, Archaeological Evidence regarding the Expansion of the Bantu People into East Africa (p. 139).
- PHILLIPSON DAVID W., Bantu-speaking Peoples in Southern Africa : An archeological perspective (p. 145).

BILAN DES PREMIERS TRAVAUX DU DÉPARTEMENT D'ARCHÉOLOGIE DU CICIBA : MISSIONS DU PREMIER SEMESTRE 1985

PAR BERNARD CLIST

INTRODUCTION

Depuis 1886, date à laquelle J.C. Reichenbach découvre les premières pierres taillées au Gabon (Hamy, 1897) jusque 1961, des objets préhistoriques ont été régulièrement mis au jour dans ce pays. Durant ce siècle, les découvertes restèrent dénuées de tout contexte. Les premières recherches dignes de ce nom sont celles de la Société pré- et proto-historique du Gabon (SPPG) fondée en 1963 avec l'appui du premier président du Gabon, Léon Mba.

Les membres de la société — professeurs pour l'essentiel, dont un titulaire d'une maîtrise d'archéologie de l'Université libre de Bruxelles — ont parcouru le territoire national de 1961 à 1966. Les résultats de ces prospections ont été publiés au sein des pages des sept bulletins de la SPPG et de quelques autres publications (Blankoff, 1965 ; Farine, 1963 ; Pommeret, 1965, 1966). D'autre part, l'équipe de la société a été amenée à pratiquer quelques fouilles à Libreville et ses environs immédiats (« Camp des Gardes » ou site BL/G ; route Libreville — cap Estérias, site B ; lycée L. Mba, site BH ; Akebe, site I ; site BL', « derrière la prison » ; site J' ; site BV, après le lycée technique de l'Estuaire), ainsi qu'à Ndjolé. Leurs recherches avaient surtout pour but, semble-t-il, d'esquisser la succession des industries lithiques du Gabon.

Bien après, une mission du Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren (Belgique), menée par Daniel Cahen, a abouti en 1978 à la publication de la première datation radiocarbone à caractère archéologique du pays (Cahen, 1978). Elle se rapportait à un niveau d'occupation de l'âge de la pierre récent inséré dans le cordon dunaire du littoral de la presqu'île de Libreville.

En définitive ce n'est que récemment, en 1982, que l'archéologie prend un

nouvel essor avec des chercheurs qualifiés et résidant au Gabon. C'est cette année-là en effet que débutent les premières missions de terrain du laboratoire d'archéologie de l'université Omar Bongo de Libreville. Il s'est fixé pour but l'inventaire des sites archéologiques du Gabon (Digombe et Diop, 1987). De plus un enseignement d'archéologie est mis en place à la faculté des lettres à partir d'octobre 1981. Des missions ont été conduites depuis 1982 chaque année à l'intérieur du pays. Un rapport de P. Schmidt permet d'entrevoir les premiers résultats (Schmidt, 1984), et de courtes notes ont fait connaître l'ensemble des dates radiocarbone réalisées (Digombe *et al.*, 1984, 1985, Schmidt *et al.*, 1985).

En parallèle aux travaux de l'université nationale, une équipe d'archéologues amateurs a monté un projet de recherches en paléo-environnement et en archéologie, projet « Paléo-Gab », dans le cadre de l'Ecole normale supérieure. Depuis 1982, de nombreuses missions ont eu lieu et les premiers résultats d'un certain intérêt ont été diffusés (Peyrot, 1985 ; Peyrot et Oslisly, 1985 ; Peyrot et Oslisly, 1986).

Tout dernièrement, dans le courant de janvier 1985, le département d'archéologie du Centre international des civilisations bantu a été créé. Une première mission de recherches archéologiques a eu lieu au Gabon au mois de février dans les provinces du Woleu-Ntem et de l'Estuaire (Clist, 1987).

Nous nous attacherons dans les lignes qui vont suivre à brièvement décrire les premiers résultats de cette mission ; quelques sites clés seront présentés. Ceux-ci nous fournissent d'ores et déjà de précieux éléments de chronostratigraphie pour ces deux provinces du nord du Gabon.

Il est encore bien sûr trop tôt pour élaborer une synthèse des cultures qui ont vu le jour, évolué et disparu sur le territoire gabonais ; rares sont les sites ayant fait l'objet de fouilles véritables. Les éléments de chronologie — les datations radiocarbone — même s'ils dépassent maintenant la cinquantaine, sont encore assez disparates (Clist, Peyrot et Oslisly, 1986).

PREMIERS RÉSULTATS DE LA MISSION DE FÉVRIER 1985

Les prospections effectuées dans les provinces de l'Estuaire et du Woleu-Ntem ont donné lieu à la découverte de quarante et un sites.

Les sites fouillés sont ceux d'Owendo, Kango 5, Kango 2, Kango 3, Kafélé 2, dans l'Estuaire, d'Oyem 1, Oyem 2, Bitam 1 et Bitam 2 dans le Woleu-Ntem.

En attendant les études détaillées du matériel archéologique recueilli ainsi que les études complémentaires en cours dans divers laboratoires nous nous attacherons ici à un court survol du matériel et des structures étudiées sur le terrain, parmi les sites les plus importants.

Province de l'Estuaire

Aux environs du village de Kafélé, à proximité immédiate de la confluence des rivières Komo et Bokoué, quatre sites ont été découverts. L'un d'eux est des plus intéressants. Il s'agit de Kafélé 2 (0° 09' 27" N ; 10° 07' 12" E), une colline qui culmine à 30 mètres au-dessus du niveau marin.

Celle-ci présente deux ensembles archéologiques nettement distincts dans l'espace et le temps. D'une part une coupe met au jour des galets aménagés au contact d'une nappe de plaquettes de grès de 20 cm d'épaisseur qui repose elle-même sur une nappe d'une puissance d'1 m de galets de quartzite ovoïdes et

de module assez hétérogène. A la base de cette coupe on trouve les altérites du Coco Beach inférieur et, à son sommet, la succession est coiffée par 1 m de colluvions argilo-sableuses.

La même succession stratigraphique se retrouve aux sites de Kango sur la berge nord du Komo, avec certaines particularités de morphogenèse des nappes de galets. Dans tous les cas des galets aménagés y sont retrouvés, associés à des éclats de débitage et d'épannelage ainsi qu'à de rares outils à tendances nettement bifaces. Ces derniers nous font croire à un certain mélange d'au moins deux industries, la plus intéressante étant bien sûr celle des galets.

L'étude morphométrique des galets de quartzite des coupes de Kango et de Kafélé a permis à B. Peyrot d'avancer un premier schéma interprétatif : la nappe de galets de Kafélé serait une nappe d'épandage de galets dont la dynamique a joué sur une grande distance et serait plutôt une formation de piedmont. La nappe de grès qui recouvre cette nappe procède quant à elle des oscillations d'une nappe phréatique au sein d'une accumulation alluviale. Rappelons que la formation est actuellement à trente mètres au-dessus du niveau de la mer !

Au pied de la coupe de Kafélé 2, quatre fosses dépotoirs d'un village, vraisemblablement de l'âge du fer, ont été cartographiées. Deux fosses ont été étudiées, l'une intégralement fouillée. Seuls ses 37 cm de remplissage inférieur étaient conservés. En leur sein une abondante céramique, des noix de palme, du charbon de bois et de la terre brûlée gisaient pêle-mêle.

La demi-douzaine de vases représentés sont des formes fermées (pots) ou ouvertes (bols) ; une tasse ansée est présente ; les fonds sont plats. La cuisson bien réalisée a abouti à des pâtes sonores et dures, produits d'un four oxydant. L'argile employée est soit, dans la plupart des cas, l'argile noire des bas-fonds, soit une argile rougeâtre ; l'argile contient du quartz assez finement pilé. Les décors sont formés à partir d'une gamme limitée d'éléments décoratifs : roulettes de bois (chevrons ou incisions obliques), bâtonnets en incisions en V ou en U, peignes à dents multiples incisées ou imprimées.

La fosse d'un diamètre d'ouverture conservé de 80 cm ne faisait qu'effleurer la nappe de galets de la formation. Ceci nous montre bien qu'environ 1 m de remplissage de cette fosse a disparu suite aux travaux de carrière et à l'érosion.

Une date radiocarbone a été obtenue : 1670 ± 80 BP (Gif. 6905). Ces restes de villages s'apparentent donc à l'âge du fer ancien.

La Société gabonaise de cellulose (SOGACEL) a fermé ses portes fin 1983. Elle s'était installée à Kango, sur la berge nord du Komo, à 91 km de Libreville. Ses travaux d'infrastructure permettent maintenant de découvrir de nombreux sites d'habitat.

Entre les villages de Kouamé et de Nzogomitang, plusieurs collines ont livré des restes d'occupation paléolithique et de l'âge du fer. L'une de ces collines, Kango 5 ($0^{\circ} 12' 03''$ N ; $10^{\circ} 04' 57''$ E), qui culmine désormais à 29,2 m d'altitude, a été en partie arasée par les engins mécaniques de la SOGACEL qui espérait y installer une usine. C'est ainsi que les ouvertures de 36 fosses ont pu être cartographiées sur une surface de 5,25 hectares ! Après le relevé topographique, une sélection a été faite pour la fouille, les fosses n^{os} 1, 3, 5, 6 et 36 ont été étudiées.

Les formations stratigraphiques de la colline ne diffèrent pas de celles de Kafélé 2 : colluvions argileuses, nappe de galets et altérites du Coco Beach. Les grès de nappes sont absents.

La fosse 1 est une structure de combustion, sise dans la concentration sud-ouest des fosses. Limitée de part et d'autre de son ouverture par des chenaux érosifs, elle se marquait très nettement par son auréole d'argile brûlée rougeâtre. Profonde de 21 cm pour un diamètre d'ouverture de 73 par 110 cm, elle ne présentait que deux couches de remplissage. La première couche rencontrée ne contenait que de la terre intensément brûlée et quelques fragments de charbon de bois. La couche 2 était composée d'une argile brun foncé à poussées rougeâtres ; quelques charbons de bois s'y trouvaient mêlés. Aucun vestige archéologique autre que céramique n'a été découvert dans le remplissage de cette structure. Une datation au radiocarbone nous a donné 2460 ± 70 BP (Beta 14825). Les tessons s'apparentent par leur texture et leur décor à ceux de la fosse 3.

La fosse 3 s'ouvre sur la partie ouest du sommet. Il s'agit en fait d'une petite fosse de 2 par 2,5 m d'ouverture et de seulement 30 cm de profondeur. Le remplissage homogène argileux noirâtre contenait cependant une nette concentration de charbon de bois dans sa partie inférieure. La céramique qui y a été découverte est très particulière.

Un bref survol de l'échantillon permet déjà d'observer la présence de vases épais et plutôt grossiers (jusqu'à 16 mm d'épaisseur) et de vases beaucoup plus fins, à texture fine et surfaces extérieures lissées avec un certain soin (jusqu'à 8 mm d'épaisseur).

L'argile de tous les vases est noire ; la cuisson a abouti à un groupement bipartite : soit des tranches uniformément noires, soit des tranches sandwich brun/noir/brun. Ces dernières et la profondeur atteinte par la coloration témoignent d'une phase longue oxydante en fin de cuisson. Le dégraissant utilisé est à 80 % du quartz pilé mêlé à quelques fragments de chamotte.

Une partie au moins de la morphologie des récipients était montée au colombin. En ce qui concerne les formes, peu de choses peuvent en être dites. Une constante dans la morphologie des lèvres et la présence d'une gorge. Ces lèvres appartiennent toutes à des vases fermés, à encolure rentrante ou droite.

Les décors sont constitués d'impressions (60 % des tessons décorés) au bâtonnet et peut-être aussi au peigne, d'incisions au peigne (13,3 %) et de tracés au peigne (20 %). Les impressions, semble-t-il, sont couvrantes et peut-être attribuables à des panses de vases. Les incisions interviennent dans la formation de chevrons et enfin les traits composent des damiers, des motifs parallèles et linéaires, ou encore un motif original de traits divagants très semblable aux créations dues au peigne imprimé basculé.

Un matériel lithique, quoique limité en quantité, est très intéressant. Quatre galets de quartzite, très certainement extraits de la nappe de galets de la stratigraphie décrite plus haut, et un galet d'amphibolite ont été découverts dans le remplissage de la fosse.

La structure n'a pas atteint la nappe de galets lors de son creusement. Il va donc de soi que les galets ont été introduits soit comme éléments détritiques, soit comme composants de la terre de remplissage. La présence sur chacun de plages d'usure et de lustré nous fait pencher pour la première hypothèse : il s'agirait alors de broyeurs et de molettes. Une date radiocarbone (Beta 17060) de 2320 ± 70 BP a été obtenue sur un échantillon de charbon de bois et de noix de palme.

La fosse 6 a été échantillonnée après la découverte en surface, mais incluse dans la masse, d'un objet de fer corrodé. La fosse est incluse dans la

concentration nord-est de Kango 5. En plan la fosse est ovale, 1,20 m de grand axe pour 0,85 m de petit axe.

Le remplissage, étudié par moitié, s'est assez rapidement constitué. Trois lentilles sub-horizontales à forte concentration de céramique, de charbon de bois et de noix de palme sont séparées les unes des autres par des zones à faible densité de matériaux détritiques.

La fosse, profonde de 0,90 m, a entaillé à - 60 cm. La nappe de galets est d'un très faible développement à cet endroit, de - 60 à - 90 cm. Les villageois ont creusé dans les altérites assez dures du Coco Beach. Le fond est très légèrement convexe.

Le matériel céramique est très abondant, quoique assez fragmentaire. L'argile employée par les potières est de deux genres : argile noire (74 % sur n = 46) ou argile claire, rougeâtre ou brune (26 % sur n = 46). L'échantillon pris au hasard vient de la couche - 60/- 70 cm. Le quartz et la quartzite restent les minéraux préférés pour la confection du dégraissant des vases. Aucun groupement ne semble apparaître en fonction de l'épaisseur des pâtes et de leur finition : les épaisseurs des panses varient régulièrement entre 5 et 10 mm, en moyenne.

Les décors sont assez diversifiés et élaborés. Un instrument en particulier semble apprécié : le bâtonnet fendu ou évidé utilisé en impression. Le peigne ou le bâtonnet ont permis la réalisation de chevrons placés soit sur le col soit sur la anse des vases.

Un matériel de pierres, galets et quartzite de la nappe a été trouvé dans l'ensemble du remplissage de notre fosse. Tout comme dans le cas de la fosse 3 du site, ces galets ont des traces de percussions et de frottements. Cette usure peut être le résultat de l'utilisation de ces galets en broyeurs ou en molettes.

Enfin, des scories et divers objets corrodés en fer gisaient dans les trente premiers centimètres de la fosse. Ce matériel, restes d'une métallurgie du fer sur place, est maintenant daté de 1900 $\pm$ 70 BP (Lv. 1519).

En conclusion, ce site de Kango 5 est pour l'instant le gisement le plus important de l'Estuaire pour l'âge du fer et donc pour les périodes couvertes directement par le CICIBA.

Les 36 fosses répertoriées à ce jour appartiennent à au moins deux périodes (fosse n° 1, 3 et fosse n° 6). Le groupement spatial des structures (concentrations sud-ouest, ouest, nord-ouest, nord-est et sud) pourra dans un proche avenir aboutir à une analyse spatiale de la succession des villages sur cette colline. Ceci n'est possible que grâce à l'amabilité de la SOGACEL qui a procédé à un premier décapage horizontal assez efficace...

Province du Woleu-Ntem

Les recherches dans le Woleu-Ntem se cantonnent à quelques prospections dans la région d'Oyem effectuées par certains membres de la SPPG ainsi qu'à une courte visite en décembre 1984 opérée par l'équipe de Paléo-gab. Somme toute, peu de choses.

C'est dire l'intérêt de la prospection menée au long de l'axe routier Oyem-Bitam-Minivol dans les derniers jours de février 1985 par le département d'archéologie du Centre.

Pour l'essentiel, les découvertes concernent la paléo-métallurgie et les anciens villages abandonnés au cours des derniers siècles.

A Oyem, à proximité de l'aéroport, une colline est coupée vers l'est par la piste Mitzi-Oyem et au nord-ouest elle est entamée par une carrière de latérite. Sur le front de carrière l'érosion a joué : des tessons de céramique sont ainsi mis au jour. Deux fosses dépotoirs ont été fouillées.

La fosse 1 a été datée par un échantillon de charbon de bois que nous avons recueilli en février 1985 : 2220 ± 75 BP (Lv.1520).

La structure fouillée en février est un cul de fosse dont, tout comme à Kafélé dans l'Estuaire, subsistent les derniers 30 cm. Le sommet de cette fosse a un diamètre de 50 cm.

Le remplissage est tout à fait homogène, avec quelques charbons de bois éparpillés ici et là. La céramique atypique est montée à l'aide d'une argile noire à forte densité de grains de quartz pilés. La plupart des tessons ont des parois extérieures brunâtres ou rougeâtres.

L'intérêt de cette fosse réside dans ses restes d'activité de fonte du fer ; cinq scories de fer étaient incluses dans la masse.

La fosse 2, distante de 15 m de la précédente, placée au sommet de la pente d'érosion, était profonde de 70 cm. Son diamètre d'ouverture est de 66 cm.

Sa terre de remplissage est homogène ; seules les concentrations d'objets et restes anthropiques — tessons, pierres, charbons de bois, terre brûlée... — permettent d'identifier la présence de plusieurs phases de remplissage.

La céramique conservée est fine (5 à 6 mm) ; elle s'épaissit jusqu'à 10,5 mm vers le fond plat. L'argile noire est constellée d'un dégraissant de module grossier (jusqu'à 5 mm) en quartz.

Les décors, limités en quantité, s'agencent en rangs horizontaux et périphériques. Ils sont constitués d'impressions au bâtonnet et d'incisions basculées. Ce motif est fort semblable au décor d'impressions basculées de la fosse 3 de Kango.

Exception faite des charbons de bois et des noix de palme, seuls quelques restes d'argile brûlée ont été récoltés. La date radiocarbone fixe à 2280 ± 55 BP (Lv.1521) cette production céramique. Les deux fosses du site d'Oyem sont donc synchrones et représentent l'une des plus anciennes manifestations de fonte du fer en Afrique centrale.

En conclusion, la mission apporte des éléments de chronostratigraphie fondamentaux pour notre connaissance de l'évolution culturelle dans les provinces septentrionales du Gabon. Une fois les datations radiocarbone supplémentaires obtenues et les diverses analyses complémentaires terminées, l'ensemble du matériel archéologique recueilli en surface ou dans les chenaux d'érosion sur de nombreux sites pourra être rattaché à la séquence. Ainsi seront posés les premiers jalons conduisant à une analyse de l'organisation de l'espace.

Le second aspect concerne la paléo-métallurgie. Plusieurs datations pour des activités de fonte du fer dans l'Estuaire et dans le Woleu-Ntem permettent de faire reculer aux débuts de l'ère chrétienne (Estuaire) et vers 300 avant notre ère (Woleu-Ntem) cet important progrès technologique (Clist, Peyrot et Oslisly, 1986).

CONCLUSION

Au travers des quelques pages qui précèdent, on se rend compte de la richesse culturelle du Gabon, richesse entr'aperçue après seulement trois semaines de terrain.

Le Gabon est une région privilégiée pour l'archéologie de l'âge du fer. En effet, le territoire gabonais s'étend de la côte Atlantique jusqu'au cœur de la forêt équatoriale. Il est donc un laboratoire idéal pour la recherche de la genèse et de la dynamique des migrations des populations de parler bantou. Le terrain gabonais se prête merveilleusement à la compréhension des voies de diffusion culturelle côtières et forestières.

Si les potentialités géographiques sont réunies, il en va de même des potentialités professionnelles. Un certain nombre d'archéologues travaillent désormais au Gabon ; l'effort devra se porter à l'avenir sur une franche collaboration dans un esprit scientifique, au-delà des barrières administratives de tous ordres. Comme l'ont montré J. Vansina (1984) et P. de Maret (1984), les rares archéologues en poste en Afrique centrale ne peuvent se permettre de se gêner : nous n'en sommes toujours qu'aux premiers balbutiements de l'archéologie moderne, dans cette région.

BIBLIOGRAPHIE

- BLANKOFF B., *Quelques découvertes préhistoriques récentes au Gabon*, Actas del 5º congreso panafricano de prehistoria y de estudio del cuaternario, Ténériffe, 1963, Publicaciones del Museo arqueológico, n° 5, Santa Cruz de Ténériffe, p. 191-205, 1965.
- BLANKOFF B., *L'état des recherches préhistoriques au Gabon*, Actes du premier colloque international d'archéologie africaine, Fort-Lamy, 1966, Institut national tchadien pour les sciences humaines, mémoire n° 1, Fort-Lamy, p. 62-80, 1969.
- CAHEN D., « Gabon », *Nyame Akuma*, 12, p. 23-24, 1978.
- CLIST B., « 1985, fieldwork in Gabon », *Nyame Akuma*, 28, p. 6-9, 1987.
- CLIST B., PEYROT B. et OSLISLY R., « La métallurgie ancienne du fer au Gabon : premiers éléments de synthèse », *Muntu*, 4-5, p. 47-55, 1986.
- DE MARET P., « L'archéologie en zone bantou jusqu'en 1984 », *Muntu*, 1, p. 37-60, 1984.
- DIGOMBE L. et DIOP A.S., *La recherche archéologique au Gabon : état actuel et perspectives*, Actes du 1^{er} symposium international sur l'archéologie africaine et sciences de la nature appliquées à l'archéologie, 25-30 septembre 1983, ACCT/CNRS/CRIAA, Paris, 1987.
- DIGOMBE L., SCHMIDT P., LOCKO M., DIOP A.S., MOULEINGUI V. et MOMBO J.B., « Résultats des datations au carbone 14 concernant la préhistoire au Gabon », *l'Anthropologie*, 88, 3, p. 457-458, 1984.
- DIGOMBE L., SCHMIDT P., LOCKO M., MOULEINGUI V. et MOMBO J.B., « Radiocarbon dates for the iron age in Gabon », *Current anthropology*, 26, 4, p. 516, 1985.
- FARINE B., *Sites préhistoriques gabonais*, ministère de l'Information au Gabon, Libreville, 1963.
- HAMY E.T., « L'âge de pierre au Gabon », *Bulletin du Muséum national d'histoire naturelle*, 5, p. 154-156, 1897.
- PEYROT B., « Nouvelles données sur la préhistoire du littoral du Gabon », *Les cahiers d'outre-mer*, 38, 149, p. 88-92, 1985.

- PEYROT B. et OSLISLY R., « Recherches archéologiques récentes au Gabon », *Nyame Akuma*, 26, p. 14-16, 1985.
- PEYROT B. et OSLISLY R., « Recherches récentes sur le paléo-environnement et l'archéologie au Gabon », *l'Anthropologie*, 90, 2, p. 201-216, 1986.
- POMMERET Y., *Civilisations préhistoriques au Gabon*, Tome 1 : « Vallée du Moyen-Ogooué : notes préliminaires à propos du gisement néolithique et lupembien de Ndjolé », Mémoires de la Société préhistorique et protohistorique gabonaise, vol. 2, Centre culturel français Saint-Exupéry, Libreville, 1965.
- POMMERET Y., *Civilisations préhistoriques au Gabon*, Tome 2 : « Vallée du Moyen-Ogooué : présentation de l'industrie lithique de traditions sangoenne, lupembienne et néolithique », Mémoires de la Société préhistorique et protohistorique gabonaise, vol. 2, Centre culturel français Saint-Exupéry, Libreville, 1966.
- SCHMIDT P., *An assessment of the potential for archaeological research and teaching in Gabon*, Rapport de mission, Foundation for african prehistory and archaeology, Brown University, 1984.
- SCHMIDT P., DIGOMBE L., LOCKO M. et MOULEINGUI V., « Newly dated iron age sites in Gabon », *Nyame Akuma*, 26, p. 16-18, 1985.
- VANSINA J., « Western bantu expansion », *Journal of african history*, 25, p. 129-145, 1984.

QUELQUES RÉSULTATS SUR L'ÂGE DU FER AU GABON

PAR L. DIGOMBE, P.R. SCHMIDT, M. LOCKO,
V. MOULEINGUI-BOUKOSSOU

INTRODUCTION

L'objet de cette communication n'est pas de proposer quelque théorie sur les migrations et l'expansion des peuples bantu, à la lumière de faits constatés au Gabon, ni même de dresser un bilan de l'archéologie dans ce pays.

Nous aimerions tout simplement présenter quelques résultats obtenus, en matière de recherches archéologiques, par le laboratoire d'archéologie et d'anthropologie de l'université Omar Bongo (UOB). Ces résultats sont constitués principalement par une série de dates au C 14 relatives à des sites de l'âge du fer. A ce titre, ils peuvent constituer une contribution intéressante pour les chercheurs partisans du lien entre l'âge du fer et l'expansion bantu en Afrique centrale et australe.

Initié en 1980, le Programme national d'archéologie de l'université Omar Bongo vise, dans un premier temps, un inventaire systématique des sites archéologiques du Gabon, par une prospection méthodique de plusieurs régions du pays et la récolte des renseignements de base sur les sites importants.

Ce travail doit déboucher, dans un second temps, sur la réalisation d'un *Atlas archéologique*.

Parmi les neuf provinces du Gabon, trois ont déjà rapidement fait l'objet d'un premier examen :

- le Haut-Ogooué (sud-est du Gabon),
- la Ngounié (centre-sud),
- l'Estuaire (secteur de Kango).

PROVINCE DE LA NGOUNIÉ

Les recherches dans ces deux dernières provinces étant moins avancées que dans le Haut-Ogooué, nous commencerons par en faire état.

Dans l'état actuel de nos recherches, le site du « Lac Bleu », près de Mouila, peut être retenu parmi les plus importants du Gabon.

Il a été découvert en mars 1984 par le doyen Digombe, peu avant une grande mission exploratoire dans la Ngounié et le mont Iboundji. Une courte mission de fouilles archéologiques, avec le concours du professeur Peter R. Schmidt, y a ensuite été réalisée du 26 juillet au 6 août 1984. Malheureusement, le Lac Bleu, comme la plupart des sites inventoriés jusqu'ici, a largement été perturbé à la suite de travaux liés, semble-t-il, à la construction, aussitôt abandonnée, d'un hôtel.

Toutefois, il est resté bien en place quelques structures relatives au travail du fer : quatre grandes concentrations de scories et de débris de fours pour la fonte du fer (tuyères, briques en terre cuite, restes d'un poteau, etc.).

Plusieurs échantillons de charbon de bois, prélevés du bas-fourneau le mieux conservé, a donné pour l'instant deux dates : 30 A.D. et 280 A.D. (Schmidt, Peter R., communication personnelle). Une troisième date, d'une extrême importance et relative à une grande concentration de scories située à quelques mètres de ce bas-fourneau, donne 200 B.C. Dans l'état actuel de nos connaissances, le Lac Bleu de Mouila serait donc le site de l'âge du fer le plus ancien en Afrique centrale.

On pourrait également faire référence, en ce qui concerne toujours la Ngounié, à deux autres sites jusqu'ici trop rapidement prospectés :

- site du « Lac Noir » près de Ndendé, où ont été repérées en surface des pièces très intéressantes d'industrie lithique ;
- site d'Iboundji, assez riche en céramique.

PROVINCE DU HAUT-OGOOUÉ

Les résultats les plus spectaculaires obtenus par notre équipe, à l'heure actuelle, concernent assurément la province du Haut-Ogooué, avec cinq sites datés (cf. *tableau n° 1*).

Le site de Moanda

Il est situé au centre même de la ville, au pied d'une colline sur laquelle vient d'être achevée la construction du nouvel hôtel proche de la mairie. Trois faits paraissent conférer un intérêt particulier à ce site.

- La présence de deux, sinon trois fours pour la fonte du fer. L'un d'eux, le plus important, présente un diamètre de cent dix centimètres environ. Il est caractérisé par un amas de terre brûlée couleur orange. Les parois du four sont en terre cuite et de forme circulaire. Le mur intérieur de la cheminée est noir (du fait d'avoir été soumis à une atmosphère réductrice), alors que la paroi externe est brun-orange (signes d'oxydation).

- L'analyse chimique des résidus ferrugineux prélevés sur ce site indique la présence de 1,98 % de manganèse.

Or, apparemment, le minerai de fer local ne contient aucune trace de manganèse. Il a, par ailleurs, été constaté par l'ingénieur de la COMILOG, Gérard Delorme (cf. *tableau n° 2*) que parmi les sites du Haut-Ogoué :

- les uns présentent des scories de fer avec un certain pourcentage de manganèse, ce dernier fait pouvait s'expliquer par l'existence effective de minerai de manganèse à proximité ;
- les autres présentent des scories de fer avec un certain pourcentage de manganèse, sans que ce dernier minerai ne soit attesté dans le secteur.

Il se pourrait donc qu'à Moanda notamment du minerai de manganèse ait été utilisé intentionnellement en addition au minerai de fer, pour servir d'agent réducteur. Cela impliquerait, chez les populations préhistoriques concernées, une haute connaissance de la technologie du fer. Mais ce point devra être confirmé, en particulier par les analyses des scories du Lac Bleu dans la Ngounié.

— L'importance particulière de ce site du Gabon.

Elle réside surtout dans sa position chronologique à l'intérieur des civilisations de l'âge du fer en Afrique noire. La date de 100 A.D. $\pm$ 70, obtenue au C 14 à partir d'un échantillon de charbon de bois, à laquelle s'ajoute celle de 200 B.C. de Mouila, indique, en effet, pour l'âge du fer des origines très anciennes au Gabon.

Le site de Mboma

Ce site, également de l'âge du fer, est localisé sur la route Moanda-Franceville, à vingt-neuf kilomètres de Moanda. Un des traits significatifs en est la présence d'importantes concentrations de scories de la fonte du fer. Un échantillon de charbon de bois de ce site indique une date de 270 A.D. $\pm$ 100 (1680 B.P.).

Le site de Massango

Un autre site, celui de Massango (zone des mines d'uranium de Moanda), indique un travail du fer postérieur à la phase de Mboma, ce site ayant été daté au C 14 de 350 A.D. $\pm$ 50 (1600 B.P.).

Dans une fosse, on a découvert une très belle céramique décorée au peigne. La céramique y apparaît du reste très variée.

Le site de Lebombi

Toujours à propos de l'âge du fer dans le Haut-Ogoué, le site de LEBOMBI mérite également beaucoup d'intérêt. La présence d'anciennes structures d'habitat (fonds de cabanes, fosse à détrit, foyers, amas de céramique, etc.) en fait un site particulièrement favorable à la connaissance du mode de vie des populations de l'âge du fer.

L'intérêt de ce site est accentué par l'existence d'une série de dates obtenues au C 14. Elles vont de 970 A.D. $\pm$ 70 à 1550 A.D. $\pm$ 60. Le site a donc connu six siècles d'occupation et paraît avoir été un lieu de prédilection pour les populations préhistoriques.

Le site de Mikouloungou

Enfin, à quatorze kilomètres plus à l'est de Lébombi, le site de Mikouloungou se rattache également à l'âge du fer. Daté par Danilo Grebena chargé de recherche au Laboratoire d'anthropologie et de préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale (CNRS Aix-en-Provence), il remonte en effet à 720 AD. $\pm$ 70.

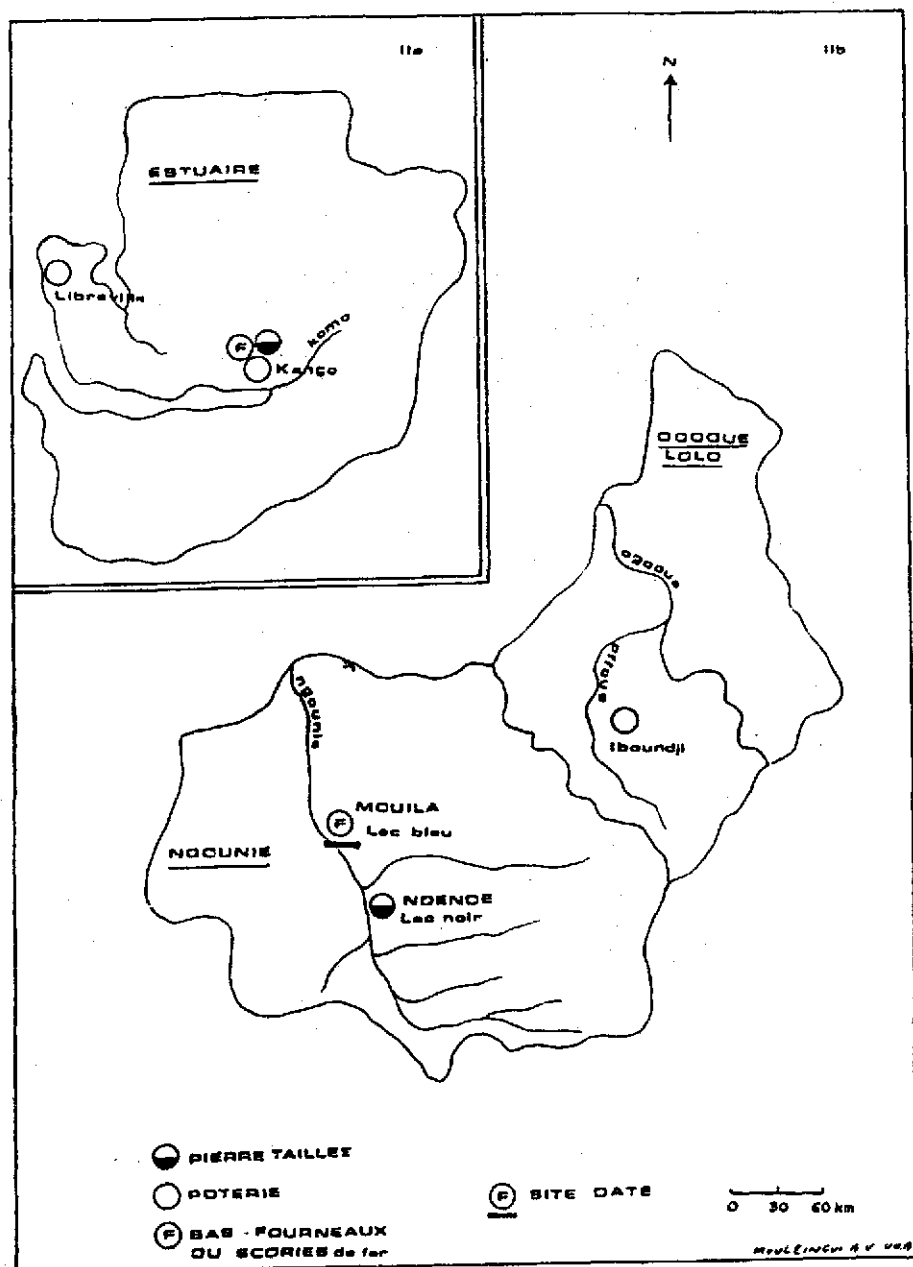
Au total, les résultats obtenus dans les trois provinces rapidement explorées par l'équipe de M. le doyen Digombe sont très encourageants et très prometteurs.

Du point de vue de la chronologie de l'âge du fer (objet du plus grand intérêt pour les chercheurs présents à ce colloque), les données fournies par le site de Moanda vont certainement conduire à des révisions dans notre manière habituelle de concevoir l'évolution de l'âge du fer en Afrique centrale. La date obtenue à Moanda, associée à celles de Mouila et de Mboma fait apparaître de manière indiscutable le Gabon comme une zone privilégiée pour l'étude de l'âge du fer en Afrique noire.

BIBLIOGRAPHIE

- DELORME G., *Rapport concernant la découverte des vestiges préhistoriques et protohistoriques au Gabon*, Moanda-Comilog, février 1983, 37 p., 6 pl. et 43 feuilles cartographiques (carte d'état-major du Gabon).
- DIGOMBE L. et DIOP A.S., *La recherche archéologique au Gabon, état actuel et perspectives*, communication scientifique (1^{er} Symposium international sur l'archéologie africaine et Sciences de la nature appliquées à l'archéologie, Bordeaux, 25-30 septembre 1983), Libreville, juillet 1983, 12 p., 1 carte.
- DIGOMBE L., SCHMIDT P.R., LOCKO M., DIOP A.S., MOULEINGUI-BOUKOSSOU V. et MOMBO J.B., *Sommaire des datations au Carbone 14 concernant la préhistoire du Gabon* (sous presse).
- DIGOMBE L., LOCKO M. et MAMBOUNGOU J., *Note sur un type d'outil caractéristique des industries lithiques de la province de l'Estuaire* (sous presse).
- SCHMIDT P.R., *An Assessment of the Potential for Archaeological Research and Teaching in Gabon* (Rapport sur la mission du 22 janvier au 8 février 1984), Brown University, 1984, 42 p. (inédit).

Sites archéologiques (estuaire Ngounie-Ogooue Lolo)



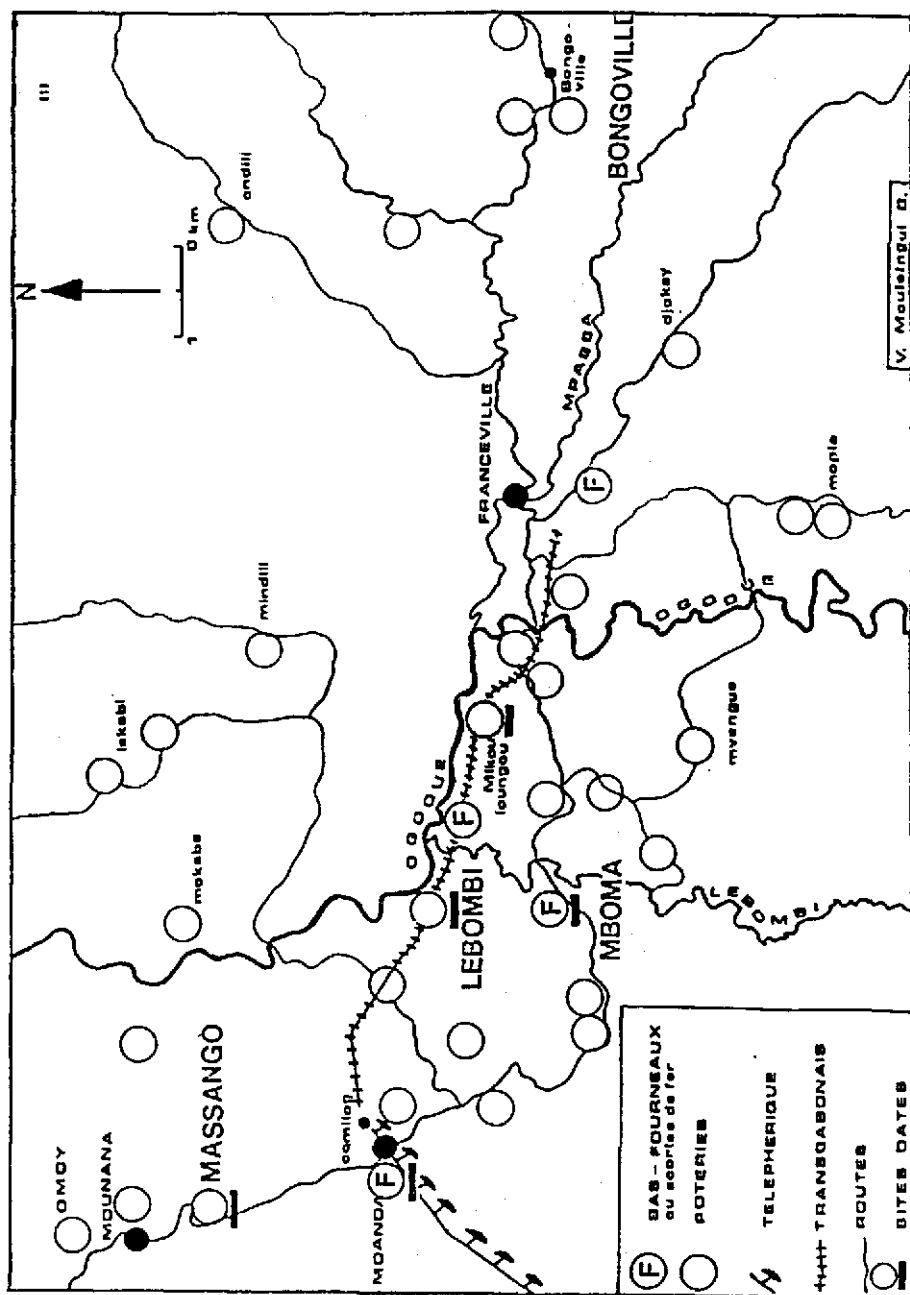


Tableau n° 1. PRÉSENCE DE MANGANESE DANS LES SCORIES, SUR UN GRAND NOMBRE DE SITES.

Nom du site	Localisation	Fe	Mn	SiO ₂	Al ₂ O ₃	P	Présence de minerais de manganèse dans les environs
Massengo (MAS 1)	Environs de Mounana	58,0	0,51	13,00	6,30	0,092	XX
Lebombi 1 (LEB 1)	Transgabonais à l'W de la Lebombi	53,0	0,70	19,00	5,71	0,512	X
Lebombi 1 (LEB 1)	Transgabonais à l'W de la Lebombi	56,0	0,07	18,10	3,27	0,222	X
Omoy (OMY 1)	Environs de Mounana	60,0	1,50	15,60	2,80	0,028	X
Mikoulougou (MKL 7)	Transgabonais à l'E de la Lebombi	53,0	0,13	14,20	7,83	0,352	X
Bak 1	Environs de Mounana	50,0	0,18	22,60	9,70	0,058	
Nounah-Ivindo (NOU 1)	Région des mines de fer de Belinga	55,0	0,04	17,70	5,40	0,108	
Baniaka (BNK 1)	50 km au sud de Franceville	46,0	5,40	19,40	6,94	0,504	
Bord-Bibassa (BRD 1)	7 km au SE de Franceville	55,0	2,70	13,00	5,91	0,076	X
Moanda (MDA 3)	Site de la mairie à Moanda	56,8	1,98	8,85	4,86	0,500	XX
Mboma (MBM 1/2)	20 km au SE de Moanda	47,8	0,87	21,10	9,19	0,300	

Tableau n° 2. RÉCAPITULATIF DES DATES CONCERNANT L'ÂGE DU FER AU GABON

Site	Date	Site	Date
Mouila	2 150 ± 90 B.P. = 200 B.C. ± 90	MIKOULOUNGOU	1 230 ± 70 B.P. = 720 A.D. ± 70
Mouila	1 920 ± 80 B.P. = 30 A.D. ± 80	LEBOMBI (A 21)	980 ± 70 B.P. = 970 A.D. ± 70
Mouila	1 670 B.P. = 280 A.D.	LEBOMBI (A 37)	710 ± 60 B.P. = 1 240 A.D. ± 60
Moanda	1 850 ± 70 B.P. = 100 A.D. ± 70	LEBOMBI (A 4)	590 ± 60 B.P. = 1 360 A.D. ± 60
Mboma	1 680 ± 100 B.P. = 270 A.D. ± 100	LEBOMBI (A 2)	400 ± 50 B.P. = 1 550 A.D. ± 60
Massango	1 600 ± 50 B.P. = 350 A.D. ± 50		

LE CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE DE L'EXPANSION BANTU EN AFRIQUE CENTRALE

PAR PIERRE DE MARET

Huit ans pratiquement, jour pour jour, après le Colloque international que le CNRS avait consacré à l'expansion bantu, ce nouveau colloque vient à son heure. Dans l'intervalle, nos perspectives sur la prodigieuse expansion des peuples bantu se sont en effet notablement modifiées.

Au seuil de ce colloque tout pronostic est hasardeux, mais je suis personnellement de plus en plus convaincu que les discussions vont nous montrer que, pour tenter de comprendre le phénomène bantu, il faut encore un peu plus élargir nos horizons.

Du point de vue linguistique, il avait surtout été question au colloque de Viviers des divisions internes des langues bantu en général et de la zone des Grassfields du Cameroun en particulier. Actuellement on décèle un intérêt croissant pour la classification externe du bantu, c'est-à-dire, pour savoir la place qu'occupe ce groupe de langues au sein de groupes linguistiques plus vastes. Cette réorganisation qui a été notamment relancée par Bennett et Sterk (1977) débouche sur le réexamen de la position du Benoué-Congo (qui inclut le Bantu) au sein de l'ensemble Niger-Congo, branche qui regroupe la majeure partie des langues d'Afrique de l'Ouest. Des recherches actuelles pourraient bouleverser un certain nombre de conceptions anciennes dans ce domaine.

Mais n'anticipons pas et tournons notre attention vers un domaine qui m'est plus familier, celui de l'archéologie.

Depuis Viviers, nos connaissances archéologiques ont également progressé, même si globalement un net déséquilibre persiste en faveur de la moitié est de la zone bantu. En Afrique orientale en effet, la masse des données archéologiques

disponibles maintenant permet de proposer des schémas explicatifs de plus en plus détaillés. Pour la moitié occidentale du domaine bantu la situation est beaucoup moins favorable. Des recherches récentes permettent de combler progressivement les lacunes de notre information mais cela ne doit pas nous faire oublier que seuls quelques sites, dispersés sur une zone immense de plus de cinq millions de kilomètres carrés, ont été fouillés, ou plus généralement à peine sondés. Le nombre de datations, s'il augmente régulièrement, est encore très faible. La masse des données n'est pas suffisante pour permettre d'échafauder autre chose que des tentatives d'explications très provisoires.

Pendant longtemps, l'expansion bantu a été liée à la maîtrise de la métallurgie du fer par les bantuophones — et donc au début de l'âge de fer — l'un expliquant l'autre dans un raisonnement circulaire que j'ai dénoncé à Viviers (Maret, 1980 a). Il existe en effet, tant du point de vue linguistique (Maret et Nsuka, 1977 ; Ehret, 1982) que du point de vue archéologique, des éléments pour considérer que ces phénomènes ne sont pas nécessairement liés. La partie du continent qui nous intéresse ici a vu les premières phases de l'expansion bantu à une époque très probablement antérieure à la diffusion de la métallurgie.

Il faut donc faire remonter notre examen des données archéologiques jusqu'à l'âge de la pierre récent.

A la fin du Pléistocène, on assiste à une longue période froide et aride qui connaît un maximum d'intensité vers 16000 b.C.*. A cette phase climatique correspond une absence presque totale de datations radiocarbone entre 23000 et 13000 b.C.. Ce hiatus se constate dans la majeure partie du continent. Quelques dates éparses, associées à des industries caractéristiques à l'âge de la pierre moyen, indiquent, tant au Congo qu'au Bas-Zaïre, que la région n'avait cependant pas été complètement désertée.

Au début de l'Holocène, vers 10000 b.C., le climat redevint plus chaud et humide, ce qui provoqua une progression vers le nord de la forêt équatoriale. Durant cette période, le niveau de la mer remonta pour atteindre vers 3000 b.C. un maximum voisin du niveau actuel.

Si pour l'Afrique centrale, nos connaissances sont encore fragmentaires, pour la zone sahélienne les données sont assez concordantes (Mcintosh et McIntosh 1983) pour distinguer, du point de vue climatique, deux brèves phases arides entre 9500 et 8000 b.C. Après cette date, les précipitations se régularisent et augmentent de 200 à 400 % dans la zone sahélienne. Le lac Tchad voit son niveau augmenter de quarante mètres, si bien qu'on le désigne comme le Mégatchad tant sa surface s'est accrue. Entre 6000 et 5000 b.C. une nouvelle phase aride voit la diminution ou la disparition de nombreux lacs et cours d'eau au Sahara et au Sahel. Cette phase climatique, qui semble assez localisée car on n'en trouve pas trace dans les niveaux lacustres en Afrique orientale (Roche, communication personnelle), peut avoir été à l'origine de mouvements de populations en direction du sud.

Le climat redevient ensuite beaucoup plus humide, mais il n'atteindra plus le maximum pluvial précédent et l'on constate une dessiccation progressive,

* Par commodité, les dates utilisées étant presque toutes basées sur des datations radiocarbone non corrigées, j'utiliserai par convention les signes anglais b.C. (before Christ) et a.d. (Anno Domini) pour des dates respectivement d'avant notre ère et d'après notre ère.

entrecoupée d'au moins une phase nettement plus aride, entre 2600 et 1500 b.C., phase que l'on observe aussi en Afrique de l'Est où elle se marque par une baisse de niveaux lacustres. Par la suite on relève encore quelques brèves oscillations climatiques dont les effets paraissent plus localisés.

Du point de vue des industries lithiques, on observe, après la grande phase aride de 23000 à 13000 b.C., des industries dites de transition car elles marquent le passage entre les industries de l'âge de la pierre moyen et les industries de l'âge de la pierre récent.

Même si à l'Est quelques industries, probablement en raison de l'utilisation comme matière première de petits galets, montrent une tendance au microlithique vers 30000-40000 b.C., l'âge de la pierre récent n'apparaît véritablement qu'avec l'Holocène, vers 10000 b.C., lorsque le climat redevient plus humide et que la forêt s'étend.

Au sud-ouest du Nigeria, en forêt, à l'abri sous roche de Iwo Eleru, le début de l'occupation de l'âge de la pierre récent remonte à la fin du 10^e millénaire b.C. (Shaw, 1969, 1972, 1978). Exactement de la même époque, une datation au site du Mufo, dans le nord-est de l'Angola, peut être considérée comme marquant le début du Tshitolién, industrie caractéristique de l'âge de la pierre récent dans la partie occidentale de l'Afrique centrale (Clark, 1963 p. 136).

Ce Tshitolién est attesté et daté à plusieurs reprises jusque vers 2000 b.C. au nord de l'Angola, au Bas-Zaïre, à Kinshasa, à l'ouest du Congo et au Gabon (Maret *et al.* 1977 ; Maret 1982, 1985).

Il n'y a ni sites fouillés ni dates se rapportant à cette époque pour la République centrafricaine et pour la Guinée Equatoriale. Jusque récemment, le Cameroun marquait aussi un vide dans nos connaissances sur cette période. Suite au colloque de Viviers, j'ai eu l'occasion de sonder quelques abris sous roche dans la région des Grassfields au nord-ouest du pays, région cruciale puisqu'elle est généralement considérée comme le berceau des langues bantou.

Les sondages dans l'abri de Shum Laka ont révélé une séquence importante (Maret 1980 b ; Maret *et al.* à paraître). A la base du dépôt, on note une couche qui contient du microlithique sur quartz. La limite entre cette couche et la couche supérieure est datée de c. 6700 b.C. Dans la couche immédiatement au-dessus, apparaît progressivement, en plus de l'outillage microlithique, un outillage de grande dimension sur basalte, comportant des éclats levallois et des lames. Au niveau daté de c. 5000 b.C. apparaissent des outils en basalte en forme de haches ou de houes, au tranchant poli. La matière première de l'outillage microlithique se diversifie : le silex, l'obsidienne et la calcédoine sont débités en plus du quartz. Une troisième date, un peu plus haut dans la stratigraphie, remonte à c. 4100 b.C. Quelques tessons retrouvés au niveau immédiatement supérieur indiquent peut-être l'apparition de la céramique. L'analyse des restes de faune associés à cet outillage préhistorique montre que l'abri se trouvait en forêt à l'époque : gorille, chimpanzé, hylochère (un suidé absent de ces régions de nos jours), céphalophe, buffle nain, guib harnaché, etc. Près de là, l'abri de Abeke a livré une industrie sur lave comparable à celle de Shum Laka et qui a pu être datée de c. 3600 b.C.

Pour intéressants qu'ils soient, ces résultats demandent à être confirmés par des fouilles plus systématiques. De nouvelles recherches ont d'ailleurs été entreprises (Warnier et Essomba, 1982). Il faut savoir qu'à Shum Laka, des

perturbations sont à craindre en raison de la faible épaisseur du dépôt et de sa grande pulvéulence. Cependant la séquence que j'ai pu y établir cadre bien avec celles relevées plus vers l'ouest, à commencer par le Nigeria voisin.

En forêt, aux environs d'Afikpo, situé à deux cent cinquante kilomètres en ligne droite à l'ouest de Shum Laka, deux abris ont été fouillés.

L'abri de Ezi Ukwu Ukpa, fouillé en 1966 par Hartle et refouillé en 1976 par Andha et Anozie (anonyme : 92-5), montre l'existence dans la couche inférieure d'un petit outillage sur quartz, sans céramique, qui n'est pas daté. Au-dessus une couche contenait des grands outils taillés en forme de houe ou de hache, des haches polies, des pierres trouées et de la céramique. Ce niveau remonte au moins à 3000 b.C. Le niveau supérieur se caractérise surtout par une céramique grise ; il s'achève vers le début de notre ère.

Non loin de là, l'abri de Ugwuagu a livré un niveau de base sans céramique, avec quelques microlithes et des haches polies dont la plupart avaient une gorge. Ce niveau est daté d'environ 1000 b.C. Au-dessus, un niveau contenant de la céramique est daté de c. 800 à 600 b.C. (Chikwendu 1977).

Toujours en forêt, au-delà du Niger, à l'abri d'Iwo Eleru, c'est durant le IV^e millénaire qu'apparaissent d'abord de grandes haches taillées, suivies de haches à tranchant poli et de céramique décorée d'impressions au peigne (Shaw 1969, 1972, 1978 : 47, 1984). Un peu plus tard dans la séquence on trouve des microlithes en forme de petits trapèzes dont le bord est lustré. Ceci évoque les microlithes utilisés comme tranchant de faucille, mais rien ne permet de savoir si ce type d'outil était utilisé dans ce cas-ci pour la récolte de céréales domestiques plutôt que pour couper de l'herbe ou d'autres plantes sauvages.

Plus au nord, l'abri de Dutsen Kongba a révélé une industrie microlithique sur quartz qui va du VI^e millénaire jusqu'au moins au début du III^e millénaire. La céramique apparaît durant le IV^e millénaire. De nombreuses haches polies ont été retrouvées à proximité, mais pas en stratigraphie (York 1978). Non loin de là, l'abri de Rop fournit aussi, au-dessus d'un niveau avec du lithique seul, un niveau associant céramique et outillage de l'âge de la pierre récent, niveau qui est daté du I^{er} millénaire b.C. (David à paraître).

Beaucoup plus à l'ouest, au Ghana, l'abri de Bosumpra atteste lui aussi de l'apparition de la céramique vers 3400 b.C., dans un contexte de l'âge de la pierre récent. On notera aussi la présence d'une sorte de safutier demi-sauvage, le *Canarium schweinfurthii* (Smith, 1975).

De tout ceci, il apparaît clairement que la zone forestière qui borde le golfe de Guinée du Cameroun jusqu'au Ghana a connu un âge de la pierre récent qui débute vers 10000 b.C. Vers le IV^e millénaire apparaissent des outils lithiques de plus grande dimension, en forme de hache ou de houe, souvent polis, et de la céramique.

Nous savons maintenant que la céramique est associée à l'âge de la pierre récent au Sahara dès le VIII^e millénaire. On peut imaginer que cette technique atteint petit à petit les régions qui nous intéressent, peut-être à la faveur des bouleversements que provoque la sécheresse qui frappe le Sahara au VI^e millénaire.

Même si cela doit être encore confirmé, il faut peut-être relever que les plus vieilles dates pour ce changement proviennent actuellement de Shum Laka, dans la zone des Grassfields.

Notons que l'on rencontre les outils de type « hache-houe » en basalte en abondance dans toute la région des Grassfields (Migeod 1925 ; Jeffreys 1951, 1970, 1972 ; Hartle 1969 ; Marliac 1981) et même vers le nord, jusqu'aux environs de Banyo sur l'Adamawa (Marliac 1978).

Au sud des Grassfields on signale des trouvailles d'outils polis jusqu'en Angola. Pendant longtemps on s'est borné à dresser des cartes de distribution qui faisaient apparaître trois zones de concentration correspondant à certaines différences typologiques :

- L'ubanguien dans la région de l'Ubanguï, à cheval sur le sud-ouest de la Centrafrique, le nord-ouest du Zaïre et le nord du Congo.
- Le léopoldien, de part et d'autre du fleuve Zaïre en aval de Pool, au Congo, au Bas-Zaïre et dans le nord de l'Angola.
- L'uélien, sur l'Uele au nord-est du Zaïre.

Mais, avec la multiplication des trouvailles, on s'aperçoit que outre ces zones de concentration, il y a une dispersion d'outils polis à travers toute l'Afrique centrale. Les vides sur les cartes de distribution correspondent surtout à des absences de recherches, comme le montre la multiplication récente des trouvailles d'outils polis récoltés aux environs de Lubumbashi (Anciaux de Faveaux et Maret, 1980).

Pour ce type de vestiges, nous commençons à disposer de quelques datations.

Immédiatement au sud des Grassfields, en forêt, dans la région de Yaoundé, nous trouvons le site d'Obobogo, que Jauze (1944) avait découvert en 1940 et que j'ai fouillé en 1980, 1981 et 1983.

Ce site montre quelques traces d'occupation à l'âge de la pierre récent, vers 4000 b.C., avec semble-t-il ni outillage poli ni céramique. Cette date unique paraît trop jeune de près d'un millénaire par rapport à celle de Shum Laka, mais elle est entachée d'une forte erreur standard. Elle peut aussi indiquer la coexistence, comme ce fut fréquemment le cas, de populations à des stades technologiques différents.

Après cette occupation à l'âge de la pierre récent un important niveau d'occupation affleure par endroit à Obobogo. A partir de ce niveau s'amorce une série de fosses, certaines de grandes dimensions. Elles ont livré un matériel archéologique abondant et varié : de la céramique, des haches ou des herminettes polies en dolérite, des pierres à rainures, des meules en pierre, des noix comestibles d'*Elaeis guineensis* et de *Canarium schweinfurthii* et même, à ma grande surprise, quelques fragments de scories de fer. La céramique comporte surtout des pots à fond plat avec un décor souvent couvrant, formé d'impressions au peigne. Les examens anthracologiques des restes de charbon de bois confirment que le site devait se trouver en forêt, mais une forêt sans doute déjà partiellement dégradée. A la suite d'un découpage horizontal d'une certaine ampleur, des alignements de ce qui pourrait être des trous de poteaux et une rangée de quatre fosses ont pu être mis en évidence. On note aussi que les fosses ont leur fond souvent tapissé de sable, ce qui suggère qu'elles ont pu éventuellement servir à l'ensilage avant de devenir des fosses à détrit. La

dispersion des vestiges en surface et nos sondages indiquent que le site recouvre une superficie d'environ deux hectares.

L'ensemble de ces éléments indique l'existence d'un village qui se serait développé en forêt, ou plus probablement dans une clairière. Afin de préciser l'époque et la durée de cette occupation, qui voit associés de façon très surprenante l'usage d'outils polis et la fonte du fer, une série de datations par dosage du radiocarbone a été effectuée. Un premier ensemble de cinq datations indiquait de façon convergente pour ces fosses un âge d'environ 1000 b.C. avec une période d'occupation s'étendant peut-être de 1600 à 700 b.C.

Quelques datations divergentes et surtout l'identification formelle de scories de fer à la suite de la troisième campagne de fouilles m'ont conduit à réexaminer le problème de l'âge de ce site, la présence d'une métallurgie du fer à une date aussi reculée paraissant très improbable.

Une série de datations supplémentaires a été réalisée. Une fosse contenant des scories et des fragments d'outils polis a donné deux résultats identiques de respectivement 170 ± 70 b.C. (Lv 1394) et de 170 ± 150 b.C. (Lv 1395). Une datation de contrôle pour la fosse qui contenait des scories et qui avait été datée de 1675 ± 165 b.C. (Hv 11046) a donné un résultat beaucoup plus acceptable de 360 ± 100 b.C. (Lv 1432). Une autre fosse a enfin été datée de 350 ± 65 b.C. (Hv 2845).

Les deux fosses qui ont donné les résultats les plus anciens contiennent quelques petits fragments de lithique sur quartz et l'on peut faire l'hypothèse qu'elles sont antérieures à l'apparition de la métallurgie, métallurgie qui, elle, apparaîtrait vers 360 b.C. Les dates disponibles pour les autres fosses se concentrent d'ailleurs entre 360 et 40 b.C. Typologiquement, la céramique associée n'évolue que très légèrement.

Outre le site d'Obobogo, une dizaine de sites à fosses ont été repérés à Yaoundé et sur soixante kilomètres le long d'une nouvelle route en direction du nord. A Ndindan, les fosses contenant une céramique similaire à celle d'Obobogo ont donné trois dates comprises entre 465 b.C. et a.d. 20, cette dernière date étant associée probablement à une scorie. Trois autres dates comprises entre 110 b.C. et a.d. 550 proviennent de fosses recelant une céramique atypique.

Quatre autres dates provenant du site d'Okolo et des fouilles qu'une équipe de l'université de Yaoundé conduite par Essomba poursuit à Nkometou donnent des résultats compris entre 375 b.C. et 30 a.d. Il y a donc une excellente convergence entre une quinzaine de dates pour placer la tradition d'Obobogo durant les quatre derniers siècles b.C.

L'analyse du matériel provenant de ces sites se poursuit, mais tout indique que cette région était habitée par des groupes sédentaires, utilisant des outils polis et de la céramique depuis probablement 1000 b.C. Ces populations s'inscrivent dans un processus qui s'était amorcé deux ou trois millénaires plus tôt comme l'indique Shum Laka.

Ce qui est alors frappant, c'est l'extraordinaire parallélisme entre la séquence ainsi reconstituée à Obobogo et la séquence qui vient d'être établie beaucoup plus à l'ouest, au Ghana, l'un des pays de l'Afrique de l'Ouest le mieux connu archéologiquement.

J'ai déjà signalé l'existence dans ce pays, au IV^e millénaire b.C., d'un âge de

la pierre récent avec céramique. Apparaît ensuite, sur une aire assez large qui déborde au Togo et en Côte-d'Ivoire, l'industrie de Kintampo. Les fouilles récentes de P. Shinnie et F. Kense à Daboya permettent d'étendre et de préciser la chronologie de cette industrie qui débute vers la fin du III^e millénaire b.C. et se poursuit jusqu'au tout début du I^{er} millénaire avant notre ère (Kense à paraître). Cette industrie livre de la céramique, des haches polies dans une pierre verte, des perles en pierre, des pierres à rainures et les fameux et énigmatiques cigares en pierre ou parfois en terre cuite. La céramique est surtout décorée d'impressions au peigne. La présence de fragments d'adobe cuite, portant des traces de montants en bois, indique probablement l'existence d'habitations. La majorité des datations obtenues dans les nombreux sites où cette industrie est attestée se groupe entre le milieu et la seconde moitié du II^e millénaire b.C. il faut aussi relever la présence du palmier à huile (*Elaeis guineensis*), du *Canarium schweinfurthii* et du haricot dolique (*Vigna unguiculata*), même s'il n'y a pas d'indication directe de la pratique de l'agriculture. Il y a par contre des restes d'animaux domestiques : chèvre naine et peut-être vache naine.

A Daboya, cette phase d'occupation est remplacée vers le milieu du I^{er} millénaire b.C. par une nouvelle forme de céramique, appelée Ware B et dont on trouve des traces jusqu'au milieu du I^{er} millénaire a.d. Associés à cette céramique, des fragments d'objets en fer et des scories ont été recueillis.

Nous avons donc au Ghana et au Cameroun une séquence très comparable avec des populations utilisant des outils polis, des pierres à rainures, de la céramique décorée au peigne, récoltant des noix d'arbres oléagineux *Elaeis* et *Canarium* et vivant dans des villages forestiers. A partir du milieu du dernier millénaire avant notre ère, ces populations pratiquent la métallurgie du fer.

A Daboya, la population de cet âge du fer ne semble plus avoir utilisé d'outils polis, mais plus près du Cameroun, la civilisation Nok, fameuse pour ses sculptures de terre cuite, associe l'utilisation de haches polies et la fonte du fer, fonte du fer que les dates les plus récentes font commencer par le VI^e siècle b.C. (Calvocoressi et David, 1979).

A l'extrémité sud-est de l'aire de diffusion de la culture Nok, l'abri sous roche de Ise Dura a livré deux phases d'occupation. Durant la plus ancienne, on note des outils polis et de la céramique. Avec la seconde phase qui débute vers le IV^e siècle b.C. apparaît l'usage du fer (Calvocoressi et David, 1979).

Il n'y a nulle part en Afrique de l'Ouest une preuve irréfutable de la pratique de l'agriculture à cette époque. Les restes végétaux se conservent mal, mis à part les endocarpes de *Canarium* et d'*Elaeis*. Ces arbres ne se propagent bien qu'en forêt dégradée et ont été probablement domestiqués dès cette époque. L'igname (*Dioscorea cayenensis* et *D. rotundata*) devait déjà être une autre denrée de base dans ces régions. Il est actuellement la ressource alimentaire principale dans une zone qui s'étend précisément du Cameroun au Ghana (Shaw, 1977). Malheureusement on n'a pas trouvé jusqu'à présent de moyen de mettre en évidence l'utilisation de ces tubercules du point de vue archéologique (Chikwendu et Okerie à paraître).

L'importance des sites et les vestiges qu'on y trouve, tout indique l'existence de populations sédentaires, pratiquant (même si on n'en a pas la preuve irréfutable) l'agriculture. La chasse et la cueillette continuent à jouer un rôle important dans la subsistance comme c'est le cas encore actuellement pour les populations d'agriculteurs vivant en forêt.

Si maintenant nous tournons nos regards à partir du Cameroun vers l'est et le sud, on note en République centrafricaine, dans la région de Bouar, mais s'étendant jusqu'au Cameroun, une zone de mégalithes. Leur édification a pu être datée de 500 à 700 b.C. (David, 1982 b). Dans un cas, une hache polie a été trouvée en association avec un de ces monuments.

Ces mégalithes témoignent donc aussi, depuis la première partie du I^{er} millénaire avant notre ère, de l'occupation de cette partie nord-est de la forêt équatoriale par des populations de bâtisseurs, logiquement donc sédentaires, et utilisant des outils polis. Les ensembles mégalithiques des Grassfields n'ont fait l'objet que d'un bref sondage qui n'a fourni aucun élément de datation (Maret, 1980 b), mais on peut imaginer qu'ils sont de la même époque que ceux de Bouar.

Toujours en Centrafrique, mais au sud de la zone des mégalithes, le site de Batalimo, sur l'Ubangui, a livré de la céramique à fond plat associée à des outils polis et taillés. Une date par thermoluminescence plaçait ces vestiges au IV^e siècle a.d. (Bayle des Hermens, 1975 p. 233). Ce résultat surprenant est confirmé par une date radiocarbone récente (Bayle des Hermens, *in litteris*), ce qui semble indiquer une remarquable persistance de l'usage de la pierre polie. Aucune trace de fer n'a été observée, mais l'absence d'outillage lithique en dehors des grands outils suggère l'utilisation de ce métal pour le petit outillage. Le fer peut être absent du sondage parce qu'il s'est complètement altéré ou parce qu'il était systématiquement réutilisé. Batalimo est jusqu'à présent le seul site pour l'Ubanguien à avoir été sondé et daté.

Pour l'Uélien, beaucoup plus à l'est, nous n'avons aucune date convaincante. Le site de Buru, considéré comme un lieu de fabrication de ces fameuses haches polies en hématite, a été daté du XVII^e a.d. (Van Noten et Van Noten 1974). Personnellement, en attendant l'étude détaillée de ce matériel, je ne pense pas qu'il s'agisse d'un site à mettre en relation avec les haches polies uéliennes.

Au large du Cameroun, l'île de Bioko est particulièrement intéressante car la culture matérielle y est restée à un stade néolithique jusqu'à l'arrivée des Européens. Les Bubi qui y habitent et qui parlent une langue bantu ont donc, soit colonisé cette île avant de connaître la métallurgie, soit perdu son usage en s'y établissant, l'île étant dépourvue de minerai. Si l'on pouvait la vérifier, cette première hypothèse confirmerait que les populations bantu n'ont pas connu le fer au début de leur expansion.

Les quelques recherches effectuées par Martin (1965) montrent la richesse du potentiel archéologique de cette île. Il y distingue neuf phases culturelles qui peuvent se ramener à quatre périodes principales, précédées par une industrie lithique sur basalte sans céramique ni outils polis. Cette industrie est suivie par la période Carboneras moyenne qui se caractérise d'emblée par une céramique si élaborée que la technique en a été manifestement introduite du continent où elle devait déjà être maîtrisée. Cette poterie, qui n'a jusqu'à présent que peu de ressemblance avec ce qui est connu ailleurs, est associée avec des haches et des pics taillés grossièrement ainsi qu'avec des haches partiellement polies. Les noix de palmiers sont abondantes et l'on observe des fonds de cabanes pavés de galets. Une date du VII^e siècle a.d. a été obtenue pour ces niveaux, elle paraît fort récente et demande confirmation. Alors que le Carboneras moyen se rencontre près de l'embouchure des cours d'eau du nord de l'île, on assiste au Carboneras final à un déplacement vers l'intérieur. Les sites de cette seconde phase se

caractérisent par de nombreuses fosses à ouverture étroite et profondes parfois de plus de trois mètres, ce qui n'est pas sans évoquer Obobogo et Gombe.

La seconde période principale, la période Bolaopi, débute au XI^e siècle a.d. Les auteurs du Bolaopi paraissent surtout avoir été des pêcheurs vivant sur des collines à proximité du rivage. La troisième période principale, la période Buella, est datée du XIV^e siècle. La densité de la population augmente et l'extension de l'agriculture entraîne une disparition de la forêt en de nombreux endroits, ce qu'attestent les récits des premiers explorateurs européens qui décrivent l'île au XVI^e siècle. La dernière période, appelée Balombe, correspond aux Bubi tels qu'ils furent observés par les ethnologues au début de ce siècle. La céramique très simple et l'outillage dérivent de la tradition précédente. Le fer est introduit sur l'île grâce au cabotage commercial durant le XVIII^e siècle. L'île recèlerait aussi quelques mégalithes.

La très remarquable évolution de ce néolithique et sa persistance jusqu'à une époque récente mérite une étude détaillée. Les trois datations radiocarbone qui placent notamment l'apparition des outils à col ou à gorge vers le XIII^e siècle a.d. paraissent trop récentes et demandent à être confirmées.

Pour le reste de la Guinée équatoriale, une seule hache polie a été signalée jusqu'à présent (Perramon, 1968).

Au Gabon, de multiples trouvailles d'outils polis, associés même dans deux cas à de la poterie, ont été effectuées durant les années soixante (Blankoff, 1965, 1969). Malheureusement, faute de fouilles, ces vestiges n'avaient jamais pu être datés. Depuis peu les recherches ont repris et ont permis la découverte de nouveaux sites où les outils polis côtoient la céramique. Dans le cadre du programme archéologique du CICIBA qui a débuté cette année, des datations sont attendues.

Une équipe de chercheurs en relation avec l'université de Libreville signale aussi la datation de fourneaux pour la fonte du fer dont les plus anciens remonteraient au début de notre ère (Digombe *in litteris*), résultats parfaitement compatibles avec les dates disponibles dans les pays voisins.

Plus au sud, le Bas-Zaïre a livré près de quatre cents outils en dolérite ou en schiste grossièrement taillés, de forme triangulaire et partiellement polis. Ce type d'outil se rencontre en surface entre Kinshasa et l'Océan, de part et d'autre du fleuve, sur une aire qui englobe partiellement l'Angola et le Congo. Dans ce pays signalons qu'un premier site vient d'être découvert par l'équipe archéologique de l'université Marien Ngouabi, ce qui devrait permettre d'y dater l'association céramique-outils polis (Lanfranchi *in litteris*).

Au Zaïre, lors de ses fouilles, exemplaires pour l'époque, de la pointe de Gombe à Kinshasa, Colette (1933, 1936) avait observé un niveau où ces outils étaient accompagnés de tessons, d'un peu de lithique et de restes de cuisine. Il les interpréta comme étant ceux d'un néolithique qu'il dénomma « Léopoldien ». Au niveau de cette couche s'amorçaient plusieurs fosses dont certaines renfermaient des pots à fond plat (Bequaert, 1938 p. 81-82). Des fouilles récentes nous ont livré des petits morceaux de fer dans des fosses similaires et sur le niveau d'habitat. Il est donc possible que pendant au moins une partie du Léopoldien, il ait été fait usage simultanément d'outils polis et d'objets en fer (Cahen, 1976, 1978).

Cependant, ce site a été fort perturbé et la datation s'avère très difficile, puisque l'on a obtenu, pour cette couche, des dates allant du XI^e siècle a.d. au milieu du II^e millénaire b.C. (Cahen *et al.*, 1983 ; Maret et Stainier à paraître).

La comparaison avec Obobogo permet d'envisager une explication en recourant à une séquence similaire : d'abord une occupation de l'âge de la pierre, probablement jusque vers 2000 b.C., date du Tshitolién final au Congo et à Kinshasa ; apparition, peut-être vers 1500 b.C., d'outillage poli et de céramique (bien que la céramique ne soit datée jusqu'à présent avec certitude à Kinshasa que du III^e siècle b.C.) ; puis, à une date elle aussi inconnue, apparition du fer dont la présence n'est certaine que depuis le début de notre ère.

Au Bas-Zaïre, près de Mbanza-Ngungu, il a été possible de trouver en stratigraphie dans trois grottes, Dimba, Ngovo et Ntadi Ntadi, des haches polies associées à de la céramique dite du groupe VI, à un peu de lithique et à de petites pendeloques en nacre. A Ngovo furent recueillis quelques ossements d'oiseaux sauvages, malheureusement indéterminables, et d'une sorte d'antilope (*Cephalophus sp*) vivant dans les galeries forestières ou les savanes boisées denses, ce qui indique une végétation nettement plus abondante qu'actuellement. La céramique du groupe VI est grossière, souvent de grande dimension avec des parois très épaisses, un fond plat et un décor assez rudimentaire tracé sur l'épaule et parfois le col. L'usage du peigne est absent. Quatre datations convergentes placent ces vestiges durant les trois dernières siècles avant notre ère (Maret 1975, 1976, 1982 a). Quelques sites de plein air avaient livré en surface des tessons de cette même céramique à proximité d'outils polis.

Nous avons eu la bonne fortune de découvrir cet été, à Sakuzi, dans la boucle du fleuve, une colline au sommet de laquelle nous avons récolté dans les ravines d'érosion pas moins de quarante haches polies. La fouille d'un certain nombre de structures archéologiques partiellement dégagées par l'érosion nous a permis de recueillir dans une fosse des tessons du groupe VI associés à un fragment de hache polie (Maret et Clist, 1985). Un échantillon de charbon de bois récolté dans cette structure vient d'être daté du II^e siècle b.C., ce qui est une excellente confirmation des résultats antérieurs, les cinq dates pour ce groupe VI concordant dans un intervalle de cent vingt ans. Un village où vivaient les utilisateurs du groupe VI a manifestement occupé le sommet de cette colline. Ce site nous a livré des indices de différentes occupations successives jusqu'à l'âge du fer le plus récent. Nous avons lieu de penser que les restes de fourneaux vont nous permettre de dater pour la première fois une activité métallurgique ancienne au Bas-Zaïre. Jusqu'à présent, l'âge du fer ancien n'est pas daté sans équivoque à l'ouest du Zaïre et au nord de l'Angola avant le VIII^e siècle a.d.

Au Congo, par contre, on possède une date du V^e siècle de notre ère pour la fonte du fer à Nzabi (Lanfranchi, 1983).

A l'équateur, au Zaïre, dans une zone cruciale au cœur de la forêt, des recherches en cours montrent l'existence de sites à poterie ancienne appartenant à différentes phases de l'âge du fer. Leur datation reste problématique (Eggert, 1980, 1984).

En Centrafrique, deux sites remontant à l'âge du fer ont été datés. Le village de Nana Modé, daté du VII^e siècle a.d., qui témoignerait selon David et Vidal (1977) de l'expansion des peuples parlant des langues adamawa-ubangiennes, et l'île de Toala dont six dates placent l'occupation entre le IV^e et le XVI^e siècles a.d., bien que l'on y ait trouvé en surface des outils polis (Vidal *et al.* 1983).

Pour résumer nos connaissances sur la diffusion du fer dans cette partie de l'Afrique, nous constatons son apparition au Nigeria d'abord, puis au Ghana et au Cameroun, à une période qui varie entre 600 et 300 b.C. A partir de cette zone, il semble se diffuser progressivement vers le sud avec des dates du début de notre ère au Gabon. Plus au sud encore, le fer n'est présent avec certitude qu'à partir du v^e siècle a.d., même si on peut faire l'hypothèse qu'il est plus ancien, ce que les dates et les recherches en cours devraient confirmer.

Mais, si l'on parle des débuts de la métallurgie, il faut se tourner vers l'est de l'Afrique centrale où des résultats de plus en plus surprenants s'accumulent dans la zone interlacustre.

Il y a quelque temps, P. Schmidt avait obtenu pour le Buhaya, au nord-ouest de la Tanzanie, des dates surprenantes associées à la fabrication d'acier au site de Katuruka (Schmidt 1975, 1978). Trois de ces dates remontent au II^e millénaire b.C., ce qui ferait de cette métallurgie du fer l'une des plus vieilles du monde. Ces dates ont été toutes les trois rejetées par Schmidt qui pense qu'elles résultent de mélanges avec du charbon plus ancien. La convergence de ces dates et le fait qu'au moins l'une d'entre elles provient d'une fosse contenant des tessons de l'âge du fer ancien de type Urewe et des scories, fosse où aucune perturbation n'était décelable, doivent nous amener à ne pas rejeter ce surprenant résultat a priori. D'autant plus que de nouvelles datations en provenance du Rwanda et du Burundi pourraient les confirmer. Au Burundi, nous avons deux dates du XIII^e siècle et une du x^e siècle b.C. pour des échantillons associés à de la céramique de l'âge du fer ancien (Van Grunderbeek *et al.* 1983). L'association entre les échantillons et les tessons est peut-être discutable, et il n'y a pas de traces de fer, mais il y a là une convergence néanmoins troublante.

A Katuruka, l'âge du fer ancien a aussi donné quatre dates entre le v^e et le ix^e siècle b.C. Au Burundi, on dispose maintenant d'une date du vi^e siècle b.C. pour un fourneau de fonte. Au Rwanda, nous avons deux dates également dans cet intervalle. Du charbon extrait d'une scorie a été daté du ix^e siècle b.C. et un fourneau a été daté du début du vii^e siècle b.C. Cette convergence de dates provenant du Rwanda, du Burundi et de Tanzanie amène à y envisager un premier âge du fer ancien entre le ix^e et le v^e siècle b.C. (Van Grunderbeek *et al.* 1983). Même si on ne se prononce provisoirement pas sur les dates du second millénaire b.C., ces dates sont plus anciennes ou au moins aussi anciennes que les débuts de la métallurgie à l'Ouest et à Meroe. Une invention locale de l'art de la fonte du fer reste donc envisageable.

Entre le dernier siècle b.C. et le vii^e siècle a.d., l'âge du fer ancien est bien établi dans cette même région comme l'atteste une impressionnante série de dates convergentes pour des fourneaux (Van Noten, 1983 ; Van Grunderbeek *et al.* 1983).

Plus au sud, au milieu du Shaba, il existe la possibilité qu'au site de Kamilamba du microlithique sur quartz soit associé à de la céramique. Des noix de palme qui y étaient associées ont été datées du iv^e siècle b.C. (Maret, 1982 b).

Dans la zone du Copperbelt enfin, l'âge du fer ancien ne débute que vers le iv^e siècle de notre ère. De nouvelles dates montrent que le fer et le cuivre étaient fondus dès cette époque (Anciaux de Faveaux et Maret, 1984).

SYNTHÈSE ET HYPOTHÈSES

Après avoir ainsi résumé nos connaissances archéologiques pour l'âge de la pierre récent et l'âge du fer ancien dans la région cruciale qui a vu les premières étapes de l'expansion bantou, je voudrais confronter ces données à celles des autres sciences.

C'est volontairement que, dans ce tour d'horizon archéologique, je n'ai pas parlé jusqu'à présent des Bantu et de leur expansion. En effet, du point de vue méthodologique, *bantu* est un terme linguistique et un vestige archéologique, muet par essence, n'est pas *bantu*. En l'absence de recours à l'écriture, ce n'est que pour des objets récents que l'on peut à la rigueur utiliser le terme de bantou, ce qui veut dire qu'ils ont été fabriqués par des gens parlant une langue bantou.

Les recherches récentes, essentiellement en linguistique et en archéologie, permettent d'esquisser une synthèse de nos connaissances sur les débuts de l'expansion bantou. Ce qui suit est cependant moins une conclusion qu'un jeu d'hypothèses à vérifier dans les prochaines années.

Aussi je donnerai quelques indications sur les façons dont on pourrait orienter les recherches afin de les tester. Pour la facilité de l'exposé, considérons quatre phases.

Phase I de c. 10000 à c. 5000 b.C.

Un âge de la pierre récent caractérisé par une industrie microlithique sur quartz, d'aspect assez uniforme, se développe à partir de 10000 b.C. dans toute la zone, depuis le Guana jusqu'en Angola. Parallèlement, on assiste à une augmentation des précipitations et à un développement de la forêt vers le nord. Cet âge de la pierre récent est relativement bien connu et a été daté à de nombreuses reprises. Associé à des chasseurs-collecteurs, ce type d'industrie a probablement persisté à certains endroits jusqu'au début de notre ère. A Iwo Eleru au Nigeria (Shaw, 1972), un squelette de type « négroïde » remontant à cette époque a été découvert. Deux squelettes apparemment de la même époque et qui seraient « négroïdes » ont été découverts récemment dans les Grassfields, mais leur étude détaillée n'a pas encore été effectuée (Warnier, 1984).

La division chronologique, basée sur l'évolution technologique, ne doit pas faire oublier la coexistence possible entre des groupes à des niveaux techniques très différents. La symbiose entre les groupes pygmées et les agriculteurs en est le meilleur exemple. Les différentes phases présentées ici ne sont donc pas mutuellement exclusives.

Phase II de c. 5000 b.C. à c. 1000 b.C.

A l'industrie microlithique de l'âge de la pierre récent viennent s'ajouter des outils plus grands, de type haches-houes, certains partiellement polis, et de la céramique.

Cet outillage néolithique semble apparaître d'abord vers le V^e millénaire b.C. à Shum Laka dans les Grassfields, puis vers le IV^e millénaire b.C. au Nigeria et au Ghana. Dans ce dernier pays, ce type d'artefacts est associé à du *Canarium schweinfurthii*.

Il est raisonnable de penser que la phase aride qui correspond au VI^e millénaire explique ce changement. Soit parce que les populations néolithiques du Sahara se déplacent vers le sud en suivant progressivement le

mouvement des zones climatiques plus humides, soit que les techniques se diffusent lentement à partir du Sahara où elles sont attestées très tôt, soit enfin que, le climat changeant aussi dans la zone qui nous intéresse, d'autres formes de subsistance deviennent nécessaires. Ces phénomènes furent en fait probablement liés, mais il n'y a jusqu'à présent aucune preuve directe d'agriculture.

On note cependant que du Ghana au Cameroun, la zone considérée ici coïncide avec la zone où l'igname est une denrée de base. Les données botaniques montrent que l'igname *Dioscorea cayanensis*, une variété sauvage, indigène aux forêts d'Afrique, est à l'origine des variétés domestiques *D. rotundata* et igname jaune. Ce processus de domestication a le plus de chance de s'être produit dans la partie méridionale du Nigeria. Il n'y a jusqu'à présent pas de traces d'ignames d'un point de vue archéologique, mais certains auteurs pensent que sa domestication remonterait à quatre ou cinq mille ans (Coursey, 1967, 1975 ; Posnansky, 1969 ; Shaw, 1977). Un des indices de l'antiquité de cette culture est l'interdiction de l'utilisation d'outils en fer pour déterrer les ignames lors de la fête de la première récolte, ce qui pourrait indiquer que sa culture est antérieure à la métallurgie (Coursey, 1971).

Le palmier à huile, l'*Elaeis guineensis*, est attesté par des pollens dans le delta du Niger depuis le Miocène, il y a au moins trente-cinq mille ans (Zeven 1964). L'importance du palmier à huile n'est plus à souligner. Il procure l'huile et le vin de palme, les fragments de noix font un bon combustible, les fibres servent de cordage, les palmes sont utilisées pour les toitures, les troncs ont de multiples usages.

Malheureusement, du point de vue des restes botaniques, il est très difficile de savoir quand s'effectue le passage de la simple exploitation à la protection systématique, puis à la culture. Il est, par exemple, très difficile de distinguer les variétés sauvages des variétés domestiques au niveau des pollens. Le processus de domestication devait être en cours durant cette phase II, car vers 800 b.C., on note un soudain accroissement de pollens d'*Elaeis* dans le delta du Niger, alors que le nombre de pollens était resté constant depuis trente-cinq mille ans. Cette date pourrait correspondre à une extension rapide des palmeraies au Nigeria (Sowunmi, 1985).

Par ailleurs, les termes pour l'igname et le palmier à huile paraissent pouvoir être reconstruits au niveau du Proto Niger Congo (Williamson 1970). Des densités de population parmi les plus fortes d'Afrique subsaharienne s'observent là où les cultures de l'igname et de l'*Elaeis* sont associées, car leurs valeurs nutritives se complètent (Shaw, 1976). Cette zone de forte densité englobe le sud du Nigeria et les Grassfields. Cette région présente une grande variété écologique avec précipitations abondantes et régulières.

Les Grassfields paraissent particulièrement propices à des populations qui commenceraient à produire leur nourriture. Comme le relève David (1982 a, p. 92), la forêt d'altitude est facile à défricher, les sols sont fertiles, les grandes endémies comme la malaria ou la maladie du sommeil n'ont qu'une faible incidence. Warnier (1984), dans un intéressant article de synthèse, pense que la région subit alors un défrichement important dont la distribution des outils de type « hache-houe » pourrait témoigner. Une fois partiellement défrichés, les Grassfields ont dû être propices à l'élevage. Malheureusement, ici aussi, nous n'avons aucun témoignage direct sous forme d'ossements de vaches recueillis en

fouille. Le terme pour vache est attesté en proto-bantu bien qu'il ait été perdu, d'après Ehret (1982), par ceux qui se propagèrent ensuite en forêt.

De ce faisceau convergent de données, on peut émettre l'hypothèse d'un important noyau de population, peut-être négroïde, à un stade néolithique aux confins nigéro-camerounais vers 4000 b.C.

Ces populations parlaient sans doute une langue benue-congo, proche du proto-bantu. On peut cependant concevoir que le confin nigéro-camerounais a été la zone d'origine de différentes vagues migratoires à partir d'un stade qui, du point de vue linguistique, pourrait remonter au moins jusqu'au niveau central Niger-Congo de Benett et Sterk (1977). Comme le constate B. Janssens, les langues qui appartiennent à l'embranchement North Central Niger-Congo (soit gur ou voltaïque, kru et adamawa est ou adamawa-ubanguien) sont géographiquement dispersées et partout séparées les unes des autres soit par des langues relevant de la branche sud (kwa + benue-congo), soit par des langues mandé. Cela donne l'impression que les langues appartenant au North Central Niger-Congo constituent un très vieil ensemble qui aurait été partiellement recouvert par une double expansion : les langues kwa et benue-congo au sud et le long de la côte, langues mandé au nord, dans l'intérieur du continent (B. Janssens *in litteris* et communication personnelle). C'est au niveau linguistique une hypothèse à tester, mais elle est assez convaincante du point de vue de la distribution géographique.

Il est généralement admis que les langues adamawa-ubanguien se propagèrent vers l'est dans les savanes, juste au nord de la grande forêt à partir de l'Adamawa, zone située immédiatement au nord des Grassfields (Ehret et Posnansky, 1982, p. 56 ; Saxon, 1962 ; Bouquiaux et Thomas, 1980). On peut imaginer que les mégalithes de Bouar, les outils polis ubangiens avec le site de Batalimo (David, 1982 a) et les outils polis de l'Uélien sont les vestiges de cette phase de l'expansion des utilisateurs des langues proto-adamawa-ubanguien.

Par la suite, mais toujours à un stade néolithique, une deuxième vague d'expansion, à partir du confin nigéro-camerounais, se serait produite en direction de l'ouest jusqu'au-delà du Ghana ; ce mouvement représenterait les langues du groupe Kwa. Au niveau archéologique, cela serait compatible avec la grande unité que l'on observe du Ghana au Cameroun, et avec une éventuelle antériorité du changement technologique dans les Grassfields par rapport aux autres régions.

Simultanément, ou un peu plus tard, on peut imaginer une lente progression d'éléments proto-bantu à partir de la zone nigéro-camerounaise vers l'est et le sud. Il y a jusqu'à présent très peu d'éléments archéologiques permettant de dater directement ces mouvements qui doivent se dérouler entre 4000 et 1000 b.C. Du point de vue linguistique, Ehret (1982) reprenant Meeussens (1956) envisage une dispersion des Bantu depuis leur zone d'origine à partir d'au moins 2000, voire 3000 ans b.C. Il s'agit bien sûr d'un ordre de grandeur car la linguistique comparative ne permet pas de datation absolue.

Du point de vue anthropobiologique, si les données anthropométriques montrent la relative unité physique des populations de langue bantu, elles ne permettaient pas jusqu'à présent de vérifier l'une ou l'autre hypothèse migratoire (Hiernaux, 1968). Une tentative de corrélation avec les résultats d'une première

enquête de lexicostatique s'est révélée décevante (Hiernaux et Gautier, 1977). Des analyses fines de messages génétiques au niveau du DNA ouvrent de nouveaux horizons. Des premiers résultats encourageants montrent la présence d'un gène très caractéristique du Sénégal à la Centrafrique, ce qui amène les auteurs de cette étude, tous des spécialistes de la biologie moléculaire (Pagnier *et al.* 1984), à postuler un mouvement de population d'ouest en est. En fait, la distribution qu'ils constatent peut aussi bien s'expliquer par un déplacement de population en sens inverse ; il me semble possible d'en faire l'hypothèse sur des bases archéologiques et linguistiques.

Les dates les plus anciennes à Obobogo témoignent sans doute de l'occupation de la partie nord-ouest de la forêt équatoriale par des populations sédentaires durant le II^e millénaire b.C. Le début de l'occupation néolithique de l'île de Bioko pourrait remonter à cette période, de même que certains sites du Gabon.

Un accord se dégage pour envisager une expansion lente de peuples pratiquant une agriculture itinérante sur brûlis plutôt qu'une migration rapide. Au cours de cette pénétration de la forêt, ces populations durent s'adapter à des milieux écologiques variés comme l'a bien montré Vansina (1984). Les données archéologiques ne sont cependant pas encore assez nombreuses pour permettre une corrélation avec les étapes de la ramification des langues bantu telles que les indiquent les résultats récents de la lexicostatique (Bastin *et al.* 1983).

Cette expansion des Bantu a probablement été facilitée par le réseau hydrographique, principalement la Sangha, l'Ubangui et le Zaïre dont la direction a dû conduire rapidement au sud de la grande forêt. Notons que les termes pour la pêche et la navigation peuvent se reconstruire à un niveau proto-bantu. Un modèle convaincant de propagation des populations riveraines a été proposé (Kuper & Van Leynseele 1978, 1980). C'est dire tout l'intérêt des recherches archéologiques effectuées actuellement au Zaïre dans la région de Mbandaka et qui ont mis à jour différentes traditions de poterie ancienne (Eggert, 1980, 1984).

La zone littorale a sans doute aussi été propice à la propagation des hommes qui pouvaient continuer à exploiter le milieu marin. On connaît de très nombreux sites de coquillères composées souvent de coquilles d'*Arca senilis*, depuis le Sénégal jusqu'en Angola. Dans la région de Luanda elles ont pu être datées à partir du II^e siècle a.d. (Santos et Ervedosa, 1970). La fouille de quelques sites sélectionnés le long de ces côtes devrait être entreprise, de même que le réexamen des dépôts archéologiques de l'île de Bioko.

Au sud, le Léopoldien, qui pourrait être daté à Gombe du II^e millénaire b.C., fait peut-être partie de ce stade auquel correspond peut-être le début de la déforestation du Bas-Zaïre. Il faut aussi relever le fait qu'à Obobogo, à Bioko et à Gombe, on observe des fosses pouvant aller jusqu'à trois mètres de profondeur et dont l'usage reste énigmatique. D'une façon générale, cette phase est la phase cruciale de l'expansion. Elle est malheureusement celle pour laquelle nous sommes le plus mal renseignés du point de vue archéologique. En particulier, nous n'avons, en dehors du Cameroun, rien qui nous permette de savoir jusqu'où vers le sud et l'est cette phase néolithique de l'expansion se propagea.

Pour combler cette lacune grave, il faut :

- organiser un programme de recherches sur l'évolution paléoclimatique

durant l'Holocène, ce programme devrait surtout étudier la zone comprise entre le Cameroun et l'Angola ;

- multiplier les fouilles, en priorité au Cameroun, à Bioko, au Gabon, au Congo, au Zaïre et en Angola ;
- prospecter systématiquement les sites côtiers et ceux établis le long des cours d'eau ;
- étudier les façons dont on pourrait tenter de mettre en évidence le processus de domestication de l'igname, du palmier à l'huile et des autres plantes cultivées.

Phase III

La phase III voit l'apparition du fer vers le milieu du 1^{er} millénaire b.C. dans une zone qui va du Ghana au Cameroun. Cette métallurgie coexiste d'abord avec les outils polis. A Obobogo, la céramique de cette phase s'inscrit dans la continuation de celle de la période antérieure, mais on note la disparition du petit outillage lithique dans les fosses plus récentes où l'on trouve du fer.

Outre la région de Yaoundé, ce stade est peut-être présent jusqu'au VI^e siècle a.d. à Fundeng dans les Grassfields où des scories ont été retrouvées, associées à des haches polies (Warnier, 1984). Le site de Batalimo daté du IV^e siècle a.d. appartient probablement à la même phase mais serait à mettre en liaison avec l'expansion de populations proto-ubangiennes. Bien que l'on n'y ait pas recueilli de fer, l'absence d'un petit outillage lithique pourrait indiquer l'usage de ce métal selon David (1980). L'outillage léopoldien à la pointe de Gombe, à Kinshasa, peut avoir coexisté de même avec l'emploi du fer.

Au Bas-Zaïre, la céramique du groupe VI associée à des haches polies est datée de façon concordante vers 150 b.C. Même si, jusqu'à présent, le métal semble absent, on ne peut exclure qu'il ait été connu par les utilisateurs du groupe VI. Les datations en cours de ce qui apparaît comme des structures de l'âge du fer ancien pourraient nous permettre d'y voir plus clair.

Phase IV

A cette période, l'outillage de type néolithique disparaît au profit des outils en fer. Cette phase apparaît au début de notre ère dans la région de Yaoundé. A travers toute l'Afrique centrale, le fer remplace les outils en pierre polie durant le 1^{er} millénaire a.d.

L'origine de la métallurgie est encore plus énigmatique aujourd'hui qu'il y a quelques années. Même si, provisoirement, en attendant leur confirmation, les dates du milieu du II^e millénaire b.C. pour la métallurgie en zone interlacustre ne sont pas prises en compte, on a tant à l'ouest qu'à l'est de l'Afrique centrale, une apparition de la métallurgie vers le milieu du I^{er} millénaire b.C. Une certaine antériorité de la zone interlacustre semble même possible avec des datations dans la première moitié du I^{er} millénaire b.C. Dans cette région, il n'y a pas d'outillage néolithique (Van Noten, 1983, p. 9-10). On peut donc imaginer que les Bantu qui y pénétrèrent étaient déjà en plein âge du fer. D'où venaient ces Bantu et où acquirent-ils la métallurgie ? A la première question, on peut raisonnablement répondre que les Bantu, tirant parti du réseau hydrographique, se propagèrent vers l'est à travers la forêt. Il a été suggéré qu'ils avaient plutôt contourné la forêt par le nord (Phillipson, 1980), mais cela semble peu probable, notamment parce

que cette région devait déjà être occupée par des populations adamawa-ubangiennes.

Pour ce qui est de la métallurgie, il faut envisager son acquisition quelque part durant le processus migratoire. Cela pose tout le problème de l'origine de la métallurgie en Afrique subsaharienne : invention locale ou diffusion depuis le bassin méditerranéen, à travers le Sahara ou le long du Nil ?

Sur la base des données disponibles actuellement, il n'est plus possible de proposer un schéma pour l'origine et la diffusion des techniques métallurgiques.

On notera que la zone lacustre, vieille aire métallurgiste, est occupée par les langues bantu de la zone J, zone qui a conservé beaucoup d'archaïsmes et qui apparaît comme un foyer de dispersion secondaire (Meeussens, 1977). C'est au départ de cette zone que se poursuivra vers l'Afrique orientale et australe l'expansion des langues bantu de l'est, expansion dont les étapes coïncident très bien avec celles des débuts de la métallurgie du fer comme l'a montré Philippson (1975).

Il faut espérer que ce colloque marquera le début d'une intensification des recherches à l'ouest en sorte que, lors d'une prochaine réunion, dans huit ans peut-être, la masse des données disponibles soit équivalente à celle qui a permis de reconstituer le passé de l'Afrique orientale.

BIBLIOGRAPHIE

- ANCIAUX DE FAVEAUX E. et MARET P. DE, *Vestiges de l'âge du fer dans les environs de Lubumbashi*, Africa-Tervuren 26, 1, p. 13-19, 1980.
— « Premières datations pour la fonte du cuivre au Shaba (Zaire) », *Bulletin de la Société royale belge d'anthropologie et de préhistoire*, 95, p. 5-20, 1984.
- ANONYME, *Source Book on Nigerian Archaeology*, National Commission for Museums and Monuments, Jos, 1983.
- BASTIN Y., COUPEZ A. et HALLEUX B. DE, « Classifications lexicostatistiques des langues bantu (214 relevés) », *Bulletin de l'Académie royale des sciences d'outre-mer*, 27, p. 173-199, 1983.
- BAYLE DES HERMENS R. DE, *Recherche préhistorique en République centrafricaine*, Labethno, Nanterre, 1975.
- BENNETT P.B. and STERK J.P., « South Central Niger-Congo : a Reclassification », *Studies in African Linguistics*, 8, 3, p. 241-273, 1977.
- BEQUAERT M., « Les fouilles de Jean Colette à Kalina », *Annales du Musée du Congo belge*, Série I, Tervuren, 1938.
- BLANKOFF B., « Quelques découvertes récentes au Gabon », *Bulletin de la société Préhistoire et protohistoire gabonaise*, n° 3, 1965, p. 52-56.
— *L'état des recherches préhistoriques au Gabon*, Actes du premier colloque international d'archéologie africaine, Fort-Lamy, 1966, Institut national tchadien pour les sciences humaines, Mémoires I, Fort-Lamy, p. 62-80, 1969.
- BOUQUIAUX L. (éd.), *L'expansion bantu*, Actes du colloque international du CNRS, Viviers (France), 4-6 avril, 1977, vol. 3, SELAF, Paris, 1980.
- BOUQUIAUX L. et THOMAS J.M.C., « Le peuplement oubanguien », in L. Bouquiaux (éd.), *L'expansion bantu*, Actes du colloque international du CNRS, SELAF, Paris, p. 807-822, 1980.

- CAHEN D., « Nouvelles fouilles à la pointe de la Gombe (ex-pointe de Kalina) », Kinshasa, Zaïre, in *L'anthropologie*, 80, 4, p. 573-602, 1976.
- « Vers une révision de la nomenclature des industries préhistoriques de l'Afrique centrale », in *L'Anthropologie*, 82, 1, p. 5-36, 1978.
- CAHEN D., MOYERSONS J. et MOOK W.G., « Radiocarbon Dates from Gombe Point (Kinshasa, Zaïre) and their Implications », in D.G. Mook and H.T. Waterbolk (eds), *Proceedings of the First International Symposium 14C and Archaeology*, PACT 8, p. 441-452, 1983.
- CALVOCORESSI D. et DAVID V., « A new Survey of Radiocarbon and Thermoluminescence Dates for West Africa », *Journal of African History*, 20, 1, p. 1-29, 1979.
- CHIKWENDU V.E., *Afikpo Excavations may-june 1975 : the Ugwuagu Rock Shelter (Site 1) and the Abandoned Habitation Site (Site 2)*, P.H.D. Thesis, university of Birmingham, 1976.
- CHIKWENDU V.E. and OKEZIE C.E.A., « Report on Wild Yam Domestication Experiment », in B. Andah, R. Soper et P. de Maret (eds), *Actes du 9^e Congrès panafricain de préhistoire et des Etudes connexes*, Jos, 1983 (à paraître).
- CLARK J.D., « Préhistoric Cultures of Northeast Angola and their Significance », in *Tropical Africa*, Diamang, Lisbonne, 1963.
- CLARK J.D. and BRANDT S.A. (eds), *From Hunters to Farmers. The Causes and Consequences of Food Production in Africa*, University of California Press, Berkeley, 1984.
- COLETTE J., « Complexes et convergences en préhistoire », *Bulletin de la Société royale belge d'anthropologie et de préhistoire*, 50, p. 49-192, 1933.
- « Note sur la présence de fragments de nids fossiles d'insectes dans le Pleistocène supérieur du Stanley Pool », *Bulletin de la Société belge de géologie et d'hydrologie*, 45, p. 309-333, 1936.
- COURSEY D.G., *Yams*, Longmans, London, 1967.
- « The Origins and Domestication of Yams in Africa », in J.R. Harlan, J.M. Wet and A.B. Stemler (eds), *Origins of African Plant Domestication*, Mouton, La Haye, p. 384-408, 1976.
- COURSEY D.G. and COURSEY C.K., « The New Yam, Festivals of West Africa », *Anthropos*, 66, p. 44-84, 1971.
- DAVID N., « Early Bantu Expansion in the Context of Central African Prehistory », 400-1 B.C., in L. Bouquiaux (ed), *L'expansion bantu*, Actes du Colloque international du CNRS, SELAF, Paris, 1980.
- « Prehistory and Historical Linguistics in Central Africa : Points of Contact », in C. Ehret and M. Posnanski (eds), *The Archaeological and Linguistic Reconstruction of African History*, University of California Press, Berkeley, 1982 a.
- « Tazanu : Megalithic Monuments of Central Africa », *Azania*, 17, p. 43-77, 1982 b.
- *Rop Rock Shelter Revisited* (à paraître).
- DAVID N. and VIDAL P., « The Nana-Mode Village Site and the Prehistory of Ubangian-Speaking Peoples », *Journal of Archaeology*, 7, p. 17-56, 1977.
- EGGERT M.K.H., « Der Keramiktund von Bondongo-Losombo (Région de l'Equateur, Zaïre) und die Archäologie des äquatorialen Regenwaldes », *Beitrag zur Allgemeinen und Vergleichenden Archäologie*, II, p. 381-427, 1980.
- « The Current State of Archaeological Research in the Equatorial Rainforest of Zaïre », *Nyame Akuma*, 24/25, p. 39-42, 1984.
- EHRET C., « Linguistic Inferences about Early Bantu History », in C. Ehret and M. Posnanski, *The Archaeological and Linguistic Reconstruction of African History*, University of California Press, Berkeley, 1982.
- EHRET C. and POSNANSKY M. (eds), *The Archaeological and Linguistic Reconstruction of African History*, University of California Press, Berkeley, 1982.
- HARLAN J.R., DE WET J.M.J. and STEMLER A.B.L. (eds), *Origins of African Plants Domestication*, Mouton, La Haye, 1976.

- HARTLE D.D., *An Archaeological Survey in the West Cameroon*, West African Archaeological Newsletter, 11, p. 35-39, 1969.
- HIERNAUX J., « The Evidence from Physical Anthropology Confronted with linguistic and Archaeological Evidence », *Journal of African History*, 9, 4, p. 505-515, 1968.
- HIERNAUX J. and GAUTIER A.M., « Comparaison des affinités linguistiques et biologiques de douze populations de langue bantou », *Cahiers d'histoire africaine*, 66-67, p. 241-253, 1977.
- JAUZE, « Contribution à l'étude de l'archéologie du Cameroun », *Bulletin de la Société d'études camerounaises*, 8, p. 105-123, 1944.
- JEFFREYS M.D.W., « Neolithic Stone Implements (Bamenda, British Cameroons) », *Bulletin de l'IFAN*, 13, 4, p. 1203-1217, 1951.
- « A Neolithic Site in Southern Cameroon », *The Nigerian Field*, 35, 1, p. 3-11, 1970.
- « Stone Implements from Sabga Mineral Spring, West Cameroon, West African », *Journal of Archaeology*, 2, p. 114-118, 1972.
- KENSE F.J., « The Neolithic-Early Iron Age interface : The Northern Ghana Evidence », in B. Andah, R. Soper & P. de Maret (eds), *Actes du 9^e congrès panafricain de préhistoire et des études connexes*, Jos, 1983.
- KUPER A. and LEYNSEELE P., « Social Anthropology and the Bantu Expansion », *Africa*, 48, 4, p. 335-352, 1978.
- LANFRANCHI R., « Première datation 14 c d'un fourneau de fonte de fer en R.P. du Congo », *L'Anthropologie*, 87, p. 147-148, 1983.
- MARET P. DE, « A Carbon-14 date from Zaïre », *Antiquity*, 49, 194, p. 133-137, 1975.
- « Premières datations pour les haches polies associées à la céramique au Zaïre », *Actes du IX^e congrès de l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques*, 1976 (à paraître).
- « Bribes, débris et bricolage », in L. Bouquiaux, *L'expansion bantou*, Actes du Colloque international du CNRS, vol. 3, SELAF, Paris, p. 715-728, 1980 a.
- « Preliminary Report on 1980 Fieldwork in the Grassfields and Yaoundé, Cameroon », *Nyame Akuna*, 17, p. 10-12, 1980 b.
- « Neolithic problem in the West and South », in F. Van Noten (ed.), *The Archaeology of Central Africa*, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, Graz, p. 59-67, 1982 a.
- « New Survey of Archaeological Research and Dates for West-Central and North-Central Africa », *Journal of African History*, 23, 1, p. 1-15, 1982 b.
- « Recent Archaeological Research and Date from Central Africa », *Journal of African History*, 25, 1985.
- MARET P. DE and CLIST B., « Archaeological Research in Zaïre », *Nyame Akuna*, 26, 1985.
- MARET P. DE, CLIST B. and VAN NEER W., *Résultats des premières fouilles dans les abris sous roche de Shum Laka et Abeke au nord-ouest du Cameroun* (à paraître).
- MARET P. DE and NSUKA F., « History of Bantu Metallurgy : some Linguistic Aspects », in *Africa*, 4, p. 43-56, 1977.
- MARET P. DE and STAINER P., *Excavations in the Upper Levels at Gombe and the Early Ceramic Industries in the Kinsbasa Area (Zaïre)*, Festschrift Günter Smolla, (à paraître).
- MARET P. DE, VAN NOTEN F. and CAHEN D., « Radiocarbon Dates from West Central Africa : a Synthesis », *Journal of African History*, 18, 4, p. 481-505, 1977.
- MARLIAC A., « Note de présentation d'objets lithiques et céramiques de la région de Banyo (Adamaoua) au Cameroun », *Cahiers ORSTOM, Série Sciences humaines*, 25, 4, p. 353-361, 1978.
- « L'état des connaissances sur le paléolithique et le néolithique du Cameroun (Prospections de 1968, 1969, 1970, 1971) », in C. Tardits (ed.), *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, 1, CNRS, Paris, p. 27-77, 1981.

- MARTIN A., *Secuencia cultural en el neolítico de Fernando Poo*, Trabajos de Prehistoria del Seminario de Historia Primitiva del Hombre de la Universidad de Madrid, n° XVII.
- MCINTOSH S.K. and MCINTOSH R.J., « Current Directions in West African Prehistory », *Annual Review of Anthropology*, 12, p. 215-258, 1983.
- MEEUSEN A.E., « Notes sur les structures relatives et le degré d'archaïsme », in L. Bouquiaux (ed.), *L'expansion bantou*, Actes du Colloque international du CNRS, SELAF, Paris, p. 463-472, 1977.
- MIGEOD F.W.H., *Through British Cameroons*, Health Cranston, Londres, 1925.
- PAGNIER J., MEARS J.G., DUNDA-BELKMODJA O., SCHAEFER-REGO K.E., BELDJORD C., NAGEL R.L. and LABIE D., *Evidence for the Multicentric Origin of the Sickle cell Hemoglobin Gene in Africa*, Proceedings of the national Academy of Sciences USA, 81, p. 1771-1773, 1984.
- PERRAMON R., *Contribución a la prehistoria y protohistoria de Río Muni*, Instituto Clarentiano de Africanistas, Santa Isabel, 1968.
- PHILLIPSON D.W., « The Chronology of the Iron Age in Bantu Africa », *Journal of African History*, 16, 3, p. 1-23, 1975.
- POSNANSKY M., « Yams and the Origins of West African Agriculture », *Odu*, 1, p. 101-107, 1969.
- SANTOS JUNIOR and ERVEDOSA C., « A estação arqueológica de Benfica », *Ciências Biológicas* 1, 1, 1970.
- SAXON D.E., « Linguistic Evidence for the Eastward Spread of Ubangian Peoples », in C. Ehret and M. Posnansky (eds), *The Archaeological and Linguistic Reconstruction of African History*, University of California Press, Berkeley, 1982.
- SCHMIDT P., « A new Look at the Interpretation of the Early Iron Age in East Africa », *History in Africa*, 2, p. 127-136.
— *Historical Archaeology : A Structural Approach to an African Culture*, Greenwood Press, Westport, 1978.
- SHAW T., *The Late Stone Age in the Nigerian Forest*, Actes du Premier colloque international d'archéologie africaine, Fort-Lamy, 1966, Institut national tchadien pour les sciences humaines, Mémoires 1, Fort-Lamy, p. 364-373, 1969.
— « Finds at the Iwo Eleru Rock Shelter, Western Nigeria », in H. Hugot (ed.), *Chambéry*, p. 190-192, 1972.
— « Early Crops in Africa : a Review of the Evidence », in J. Harlan et al. (eds), *Origins of African Plant Domestication*, Mouton, La Haye, p. 107-153, 1976.
- SHAW I., « Hunters, Gatherers and First Farmers in West Africa », in J.V. Megaw (ed.), *Hunters, Gatherers and First Farmers beyond Europe*, Leicester University Press, Surrey, p. 69-125, 1977.
— *Nigeria. Its Archaeology and Early History*, Thames and Hudson, Londres, 1978.
— « Archaeological Evidence and Effects of Food-Producing in Nigeria », in J.D. Clark and S.A. Brandt (eds), *From Hunters to farmers*, University of California Press, Berkeley, p. 152-157, 1984.
- SMITH A.B., *Radiocarbon Dates from Bosumpra Cave, Abetifi, Ghana*, Proceedings of the Prehistoric Society, 41, p. 179-82, 1975.
- SOWUNMI M.A., « The Beginnings of Agriculture in West Africa : Botanical Evidence », *Current Anthropology*, 26, 1, p. 127-129.
- VAN GRUNDERBEEK M.C., ROCHE E. et DOUTRELEPONT H., *Le premier âge du fer au Rwanda et au Burundi : archéologie et environnement*, Bruxelles, 1983.
- VAN NOTEN F. (ed.), *The Archaeology of Central Africa*, Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, Graz, 1982.
— *Histoire archéologique du Rwanda*, Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren, 1983.
- VAN NOTEN F. et VAN NOTEN E., *Hetijzersmelten bij de Madi*, Africa-Tervuren 20, 3/4, p. 57-66, 1974.

- VANSINA J., « Western Bantu Expansion », *Journal of African History*, 25, p. 129-45, 1984.
- VIDAL P., BAYLE DES HERMENS R. DE, MENARD J., « Le site archéologique de l'île de Toala sur la Haute Ouham (République centrafricaine), Néolithique et âge du fer », *L'Anthropologie*, LXXXVII, p. 113-133, 1983.
- WARNIER J.-P., « Histoire du peuplement et genèse des paysages dans l'Ouest camerounais », *Journal of African History*, 25, 4, p. 395-410, 1980.
- WARNIER J.-P. et ASSOMBANG R., « Archaeological Research in the Bamenda Grassfield, Cameroon », *Nyame Akuma*, 21, p. 3-4, 1982.
- WILLIAMSON K., « Some Food Plant Names in the Niger Delta », *International Journal of American Linguistics*, 36, p. 156-167, 1970.
- YORK R.N., « Excavations at Dutsen Kongba, Plateau State, Nigeria », *West African Journal of Archaeology*, vol. 8, p. 139-163, 1978.
- ZEVEN A.C., *On the Origin of the Oil Palm* (*Elaeis guineensis* Jacq.), *Grana Palynologica*, p. 121-23, 1964.

ARCHAEOLOGICAL EVIDENCE REGARDING THE EXPANSION OF THE BANTU PEOPLE INTO EAST AFRICA

BY SIMIYU WANDIBBA

INTRODUCTION

Three sources have been identified as the main tools available to the historian interested in reconstructing African history, viz, archaeology, oral tradition and historical linguistics. Of the three sources, archaeology could perhaps be regarded as better than either of the other two. This is due to two main reasons. First, archaeology is the only source that goes farthest into the past cultures of man. Second, archaeological evidence is not only quantifiable but can also be given both relative and absolute dating.

It should be pointed out from the start, however, that archaeological cultures of prehistoric peoples are not directly identifiable in terms of ethnicity or linguistic groupings. Thus, linguistic labels are based on deductions from correlations with reconstructions of historical linguistics. Such deductions, of course, rest on *a priori* assumptions that certain demonstrable archaeological relationships reflect cultural as well as ethnic relationships. We know that this is not always true, but provisional correlations based on available evidence can sometimes be made. For example, in eastern and southern Africa correlation has frequently been made between the spread of Iron Age culture into the region and the dispersal of people speaking Bantu languages. One of the main reasons for this correlation is the fact that in these areas of the continent the distributions of Iron Age culture and of the Bantu languages have been broadly coterminous. The other main reason is that the close degree of linguistic similarity which may be demonstrated between Bantu languages spread over the region indicates that they are probably derived from a common ancestor within the comparatively recent past, a similarly brief antiquity and common ancestry being attributed to the Iron Age industry on the basis of archaeological evidence (Philipson 1977).

This paper attempts to review the archaeological evidence regarding the coming and expansion of the Bantu into East Africa. The period under review covers both the Early Iron Age and the Later Iron Age periods. Since pottery is the only artefact that provides a common cultural diagnostic factor on Iron Age sites, this will form the sole material to be reviewed.

THE EARLY IRON AGE

The East African Early Iron Age forms part of what has been called the Early Iron Age Complex of southern Africa (Soper 1971a). This Early Iron Age complex has been defined on the basis of pottery. Within the East African region three regional groupings have been identified. These regional groupings include Urewe ware, Kwale ware and Lelesu ware. Each group is named after the site at which its associated pottery was first recognized and described. This naming is in accordance with the accepted practice of Africanist archaeologists.

The Urewe group is named after a site located to the west of Kisumu town in Kenya. This is the most extensive of the three groups, and occurs in the interlacustrine region of Kenya, Uganda, eastern Zaire, Rwanda and northwestern Tanzania. In Uganda, the distribution of group extends as far north as Chobi in the Murchison Falls area. Urewe pottery mainly consists of necked vessels and shallow bowls. The necked vessels generally have externally thickened rims with fluted lips, often accompanied by incised decoration on the rim band. Grooved designs on or near the shoulder are frequently elaborate, with pendant loops, triangles, concentric circles and other motifs. On the majority of the bowls decoration consists of horizontal grooving below the rim. These vessels sometimes display a concavity or "dimple" in the centre of the rounded base (Leakey *et al.* 1948).

At the type site of Urewe two charcoal samples yielded two radiocarbon dates of a.d. 270 and a.d. 320, respectively (Soper 1969). In general radiocarbon dates in the first few centuries a.d. are fairly well distributed in the area where the Urewe ware occurs. However, a group of much earlier dates has been obtained by Schmidt (1978) in the Buhaya area of northwestern Tanzania. Four of these dates fall around the fifth or sixth century b.c. If these dates are correct, then they represent the earliest evidence of Urewe ware anywhere in its area of distribution. There are also three dates in the first or second century a.d. These latter dates are quite acceptable and present the earliest undisputed dating for this group of pottery.

The Kwale group is named after a site near Kwale town on the southeast coast of Kenya. The known distribution of this group extends from slightly north of Mombasa, on the Kenya coast, through the highlands of northeastern Tanzania from Kilimanjaro to the Usambara mountains, and at least as far south as the Ngulu hills. In the interior of Kenya, typical Kwale specimens occur at Kilungu in Ukambani and at the Ithanga hills and in the Tana valley east of Mt. Kenya. Traces of this ware also persist in the more recent Gatun'ang'a ware of central Kenya, stretching from Mt. Kenya across to the Nairobi area (Siiräjäinen 1971). Some early pottery from Manda and Shanga dated to the eighth century a.d. appears to be somewhat related to the Kwale ware (Soper 1982).

Kwale pottery is characterised mainly by bowls with inturned rims and flattened or slightly concave bases. Necked pots are also present. The rims of both bowls and necked pots invariably exhibit flutes and levels. In terms of decoration, two basic techniques, namely, grooving and comb-stamping, were used. The decoration consists basically of a horizontal band with a few simple elaborations either on the shoulder or below the shoulder; in addition single horizontal lines, either grooved or stamped, are commonly used on one or both sides of a series of flutes (Soper, 1967a: 15).

At the type site of Kwale, radiocarbon dates indicate that the site was inhabited between the first and second century a.d. Dates from other sites indicate that this group of pottery was in use perhaps as late as the ninth or tenth century in the north Pare mountain region of northeastern Tanzania. In central Kenya Kwale-related pottery was in use in the seventh century at Gatare Forest in Nyandarua and from the twelfth to the fourteenth century at Gatung'ang'a.

The Lelesu group is named after a site in Usandawe, central Tanzania. Unfortunately, Lelesu pottery is known from only a few sites in Usandawe and the L. Eyasi area of north-central Tanzania. This pottery is also as yet undated. On the whole, the pottery shows affinities with both Urewe and Kwale wares. Soper (1971a) has suggested that it may be typologically intermediate between the two.

From this brief survey of the three Early Iron Age wares, it appears that the earliest radiocarbon dates for these wares come from Buhaya on the southwestern side of L. Victoria. A few other b.c. dates have been obtained by van Noten (1979) in Rwanda. Both the dates from Buhaya and those from Rwanda refer to the Urewe ware. Other dates for Urewe sites fall in the first few centuries a.d. This means that these dates are not markedly earlier than those of Kwale sites. All the same, it could be postulated, on the basis of the b.c. dates, that Urewe ware probably forms the genesis of the Early Iron Age in East Africa. If this postulation were to be accepted as valid, then Buhaya could be regarded as the cradle of not only the Urewe ware but also of the Early Iron Age in East Africa.

Assuming that Buhaya was the starting point for the spread of the Early Iron Age people into East Africa, Soper (1982: 229) postulated the following pattern of spread:

- north and east around L. Victoria, to the Victoria Nile at Chobi and east to the Winam Gulf and northern islands of the lake;
- southwards to the east of L. Tanganyika, via Uvinza to the Kalambo group of northern Zambia;
- eastwards to Usandawe and thence to Kilimanjaro and the highlands of northeastern Tanzania; whence
 - southwards to Ngulu and to the area to the south;
 - northwards, probably from Kilimanjaro or the Pare mountains to Ukambani and the upper Tana, with a probably later devolved form as an element of Gatung'ang'a ware in central Kenya; and
 - possibly northeastwards from Kwale along the coastal hinterland.

Those movements that took place in the first few centuries a.d. could be

regarded as the primary expansion of the Bantu peoples into East Africa. This primary expansion probably came to an end about 400 a.d. or so. By this time the Bantu had colonised the interlacustrine region of Kenya, Rwanda, Tanzania and Uganda. In addition, they had spread to the areas of central Tanzania, northeastern Tanzania and southeastern Kenya. The penetration of central Kenya took place much later, perhaps starting towards the end of the first millennium A.D.

THE LATER IRON AGE

This period, undoubtedly, witnessed the historical processes which led to the emergence of the Bantu communities that live in East Africa today. Unfortunately, however, this period has not been investigated, archaeologically, as systematically as the Early Iron Age period. Most of the assemblages are either unstratified or undated. Many others have not been properly described. The reader is, therefore, asked to keep these factors in mind when reading through this section. Also the approach here is regional rather than pottery-centred as was the case in earlier section.

In central Kenya, the Later Iron Age witnessed the emergence of a pottery group that is referred to as Gatung'ang'a ware. This pottery group is named after a site near Nyeri town where characteristic specimens were first recognised and described (Siiräinen 1971). Radiocarbon dates obtained from the site indicate that settlement occurred there between the twelfth and fourteenth century a.d. The pottery is characterized by necked vessels and open bowls. The commonest decoration consists of rocked zig-zag impressions. In addition to this pottery, the Gatung'ang'a site also yielded bowls in the Kwale ware tradition. This association between Gatung'ang'a pottery and Kwale pottery is not restricted to the Gatung'ang'a site. The association appears to extend from at least the eastern slopes of Mt. Kenya in the east to Nyandarua Range in the west, and from Kilungu in southern Ukambani to Ngong near Nairobi. This association seems to suggest ceramic continuity between Kwale and Gatung'ang'a wares. In which case one could argue for continuity of population and language.

In northeastern Tanzania, the most dominant Later Iron Age pottery has been referred to as Maore ware (Soper 1967b). This ware is named after the site of Gonja Maore near Gonja town, where characteristic specimens were first recognized and described. The pottery is characterized by necked pots decorated with one to four double rows of "walked-over" impressions. Maore ware together with another Later Iron Age pottery group in South Pare have been dated by a single radiocarbon date to around the ninth century a.d. (Soper 1967b). Maore ware is found distributed in northeastern Tanzania and the adjacent areas of southwestern Kenya. Like Gatung'ang'a ware, Maore ware occurs on a number of sites in association with Kwale ware. According to Odner (1971b, c), the consistent association of the two wares on some sites is a strong indication that they were made and used by the same communities. In which case it could be argued that there is also continuity in population and language between Kwale and Maore wares.

Similarities in vessel form and decoration between Gatung'ang'a and Maore wares are such as to suggest that the two most probably constitute a single

related continuum. It is as yet, however, difficult to say for certain when the two wares emerged or stopped being manufactured. Nevertheless, it seems reasonable to assume that these continuum emerged either in the ninth or tenth century a.d. and probably continued to be made until the fourteenth century a.d.

The Gatung'ang'a and Maore wares either stemmed directly from Kwale ware or had direct relations with its makers. On the basis of its distribution and the general trend of the ceramic style towards the present-day pottery of Bantu speakers, it is reasonable to infer that the makers of this later continuum were Bantu speakers (Soper 1982). In fact, Gatung'ang'a ware is found in those areas which are now inhabited by the following Bantu speakers: Agikuyu, Akamba, Ameru, Aembu, Achuka and Ambeere. According to Nurse (1982) these people constitute the Central Kenya linguistic sub-group. On the other hand, Maore ware occurs in areas currently inhabited by the following Bantu speakers: Wachaga, Wagweno, Wataita, Wateveta, Wadabida and Wapare. This group largely constitutes Nurse's (1982) Chaga-Taita sub-group.

In this brief review, I have attempted to show how our knowledge of Iron Age pottery can be used to demonstrate the coming and expansion of the Bantu into East Africa. From this evidence, it seems the Bantu entered East Africa from the west. Their immediate dispersal centre appears to have been the area to the southwest of L. Victoria. It would appear that this dispersal started in the fifth or sixth century b.c. By about the end of the first millennium A.D., these people had not only settled the interlacustrine region but had also spread to central and northeastern Tanzania, as well as southeastern Kenya. During the Later Iron Age, they went on to colonise central and southwestern Kenya.

REFERENCES

- LEAKEY M. D., W. E. OWEN and L. S. D. LEAKEY, *Dimple-based pottery from central Kavirondo, Kenya Colony*, Nairobi, Coryndon Memorial Museum, 1948.
- NURSE D., "Bantu expansion into East Africa: linguistic evidence", in Ehret and M. Posnansky (eds.), *The archaeological and linguistic reconstruction of African history*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, p. 199-222, 1982.
- ODNER K., "An archaeological survey of Iramba plateau, Tanzania", *Azania*, 6, p. 151-198, 1971a.
- "Preliminary report on an archaeological survey on the slopes of Kilimanjaro", *Anzania*, 6, p. 1971b.
- "Usangi Hospital and other archaeological sites in the North Pare Mountains", *Azania*, 6, p. 89-130, 1971c.
- PHILLIPSON D. W., "The Early Iron Age in eastern and southern Africa: critical reappraisal", *Azania*, 11, p. 1-23, 1976.
- The Later prehistory of eastern and southern Africa*, London, Heinemann, 1977.
- POSNANSKY M., "Dimple-based pottery from Uganda", *Man*, p. 168, 1961.
- "The Iron Age in East Africa", in W. W. Bishop and J. D. Clark (eds.), *Background to evolution in Africa*, Chicago, University of Chicago Press, p. 629-650, 1967.
- "Bantu genesis: archaeological reflexions", *Journal of African History*, 9, p. 1-11, 1968.
- SCHMIDT P. R., "A new look at interpretations of the Early Iron Age in East Africa", *History in Africa*, 2, p. 127-136, 1975.

- Historical archaeology: a structural approach to an African culture*, Westport, C. T., Greenwood Press, 1978.
- SHEPARD A. O., *Ceramics for the archaeologist*, Carnegie, Institution of Washington Publication, n° 609, 1956.
- SIIRIAINEN A., "The Iron Age site at Gatung'ang'a, central Kenya", *Azania*, 6, p. 199-232, 1971.
- SMOLLA G., *Prahistorische Keramik aus Ostafrika*, *Tribus*, 6, p. 35-64, 1956.
- SOPER R. C., "Kwale: an Early Iron Age site in south-east Kenya", *Azania*, 2, p. 1-17, 1967a.
- "Iron Age sites in northeastern Tanzania", *Azania*, 2, p. 19-36, 1967b.
- "Radiocarbon dating of 'dimple-based ware' in western Kenya", *Azania*, 4, p. 148-152, 1969.
- "Early Iron Age pottery types from East Africa: comparative analysis", *Azania*, 6, p. 39-52, 1971a.
- "A general review of the Early Iron Age sites in the southern half of Africa", *Azania*, 6, 5-37, 1971b.
- "Iron Age archaeological sites in the Chobi sector of Murchison Falls National Park, Uganda", *Azania*, 6, 53-87, 1971c.
- "Resemblances between East African Early Iron Age pottery and recent vessels from the northeastern Congo", *Azania*, 6, p. 233-241, 1971d.
- "Archaeological sites in the Chyulu hills, Kenya", *Azania*, 11, p. 83-116, 1976.
- "Iron Age archaeology and traditional history in Embu, Mbeere and Chuka areas of central, Kenya", *Azania*, 14, p. 31-59, 1979.
- "Iron Age pottery assemblages from central Kenya", in R. E. Leakey and B. A. Ogot (eds.), *Proceedings of the 8th Panafrikan Congress of Prehistory and Quaternary Studies (Nairobi 1977)*, Nairobi, TILLMIAP, p. 342-343, 1980.
- "Bantu expansion into eastern Africa: archaeological evidence", in C. Ehret and M. Posnansky (eds.), *The archaeological Los Angeles*, University of California Press, p. 223-238, 1982.
- SUTTON J. E. G., "Archaeological sites in Usandawe", *Azania*, 3, p. 167-174, 1968.
- VAN NOTEN F., "The Early Iron Age in the interlacustrine region: the diffusion of iron technology", *Azania*, 14, p. 61-80, 1979.
- WANDIBBA S., *An attribute analysis of the ceramics of the Early Pastoralist period from the southern Rift Valley, Kenya*, Unpl. M. A. thesis, University of Nairobi, 1977.
- "The application of attribute analysis to the study of Later Stone Age/Neolithic ceramics in Kenya (summary)", in R. E. Leakey and B. A. Ogot (eds.), *Proceedings of the 8th Panafrikan Congress of Prehistory and Quaternary Studies (Nairobi 1977)*, Nairobi, TILLMIAP, p. 282-285, 1980.
- "Attribute analysis and study of prehistoric pottery in Kenya: an essay on methodology", *Transafrican Journal of History*, 11, p. 167-183, 1982.

BANTU-SPEAKING PEOPLE IN SOUTHERN AFRICA: AN ARCHAEOLOGICAL PERSPECTIVE

BY DAVID W. PHILLIPSON

This paper will attempt to summarise current knowledge and theories relating to the early development of Bantu societies in southern Africa. The geographical area with which it is primarily concerned comprises the modern Angola, Zambia, Malawi and Mozambique, together with all parts of Africa lying to the south of those countries. The second part of the paper will consider the southern African developments in their wider context.

Our primary source of information about the pre-literate African past is archaeology. Emphasis of this point does not belittle the valuable contributions made by the study of linguistics, of oral historical traditions or of the culture of traditional societies in recent times. In the course of this paper reference will be made to evidence derived from all these fields of study. All except archaeology are in effect, however, secondary sources since they depend on records and observations of recent phenomena: their evidence relating to the past developments will be to a greater or lesser extent obscured by subsequent changes which are often themselves difficult to recognise, disentangle and interpret. Only archaeology, *sensu lato*, has as its prime source remains which may have survived with minimal disturbance since their period of origin. It is therefore necessary that this paper should give priority to the presentation of archaeological data, and then consider whether and, if so, how, these may relate to reconstructions based on linguistics, oral tradition and cultural studies.

The treatment outlined above will necessitate a discursive approach to the central theme of this symposium. Without consideration of linguistic evidence it is clearly not possible to offer any indication as to whether any past population recognised in the archaeological record may have spoken a Bantu language. Although there are many cultural features common to most areas of Bantu Africa (cf. Obenga, 1984), nevertheless language must be accepted as the prime

defining characteristic of the Bantu. To avoid circular argument and maintain a rigorous methodology, it is therefore necessary to present archaeological data without reference to linguistic matters. Subsequently one can enquire, I maintain only tentatively, whether any part of this archaeological sequence may be interpreted as representing the prehistory of Bantu-speaking peoples.

In the cause of brevity, the archaeological summary which follows will avoid detailed descriptions both of individual sites and of artefact typology, although references will be given to published sources of the relevant information. Emphasis will be placed on evidence for settlement pattern, economy, environmental preferences and other features which are of importance in tracing the antecedents of recent Bantu societies.

THE SOUTHERN AFRICAN ARCHAEOLOGICAL DATA

An introductory comment is necessary concerning the availability of archaeological data. The geographical coverage of the research so far undertaken and published remains extremely uneven. Some degree of archaeological survey has been undertaken in southern Zambia, much of Malawi and Zimbabwe, eastern Botswana and – contrary to the position prior to the early 1970's – substantial areas of the Transvaal and Natal in South Africa. By contrast, archaeological fieldwork in much of northern Zambia and southern Mozambique has been, at best, sparse and uneven; while only occasional discoveries have been reported from Angola, Namibia, parts of Botswana and northern Mozambique. Areas where research has been sufficiently intensive to yield any clear pattern of ancient settlement patterns are even more restricted: the Victoria Falls area of southern Zambia (Vogel, 1973), the Kalahari fringe in eastern Botswana (Denbow, 1984) and parts of Natal (Maggs, 1984b; Hall, 1981). It is immediately apparent that research coverage is significantly more comprehensive in the south-central and eastern regions than it is in the north and west. This necessarily gives a misleading imbalance to the historical reconstructing which may be proposed, an imbalance which is only partly rectified by the somewhat less circumscribed availability of non-archaeological data.

Before embarking upon a survey of archaeological data it is necessary to establish a terminological framework. Until recently it has been almost universal to consider the later prehistory of southern Africa as divided into a Late Stone Age and an Iron Age. Such a division is still of some utility at a very general level (eg Klein, 1984b), but gives rise to major problems when more detailed consideration is given to interactions between different groups and to the distribution of the particular cultural traits. The following examples will serve to clarify this point. The label "Late Stone Age" is conventionally attributed to people making stone, usually microlithic, tools, lacking metals and practising a subsistence economy based on hunting and gathering. An "Iron Age" label has generally been given to farming people – whether primarily pastoralists, cultivators or practitioners of a true mixed-farming economy – who made pottery and metal tools and ornaments. Both terms carry an implication, which it is hard completely to ignore, of reference to a finite period of time. Yet it has been clear for over a decade that, for much of the first millenium AD and for part of the second, large areas of south-central Africa were inhabited by both "Late Stone Age" and "Iron Age" peoples. Much of

the history of the last two thousand years is thus taken up by the developing inter-relationship and eventual assimilation of the two groups. Further south, the distinction is sometimes even less clear. By the beginning of the Christian era certain practices often regarded as specifically "Iron Age" features, notably herding of domestic sheep and the making of pottery, were adopted in the western Cape Province of South Africa by "Late Stone Age" peoples who otherwise retained many features of their predecessors' technology and life-style. In the northern Cape the distinction in later centuries became even more blurred. Retention of the conventional terminology thus serves to hinder rather than to facilitate our understanding of historical processes. It is my view that these terms have outlived their usefulness and that they should be abandoned. They will not be employed in this paper, other than in cross-references to the older literature.

Prior to the end of the last millennium BC, the whole of southern Africa (as defined above) appears to have been inhabited by people who lacked any knowledge of metals, of pottery, or of food-production, whether by herding of domestic animals or by cultivation of plants. The evidence for such a sweeping statement is necessarily negative. It is thus more convincing in the southern and eastern areas where research endeavour has so far been concentrated. It is also supported most strongly for those technological features that are commonly preserved in archaeological contexts, and least for plants since these survive only rarely. Detailed discussion of the archaeological remains of these stone-tool-using people lies outside the scope of this paper: the reader is referred to the works and bibliographies of Sampson (1974), J. Deacon (1984) and Phillipson (1977; 1985).

As noted above, pottery and remains of domestic sheep both make their appearance in the archaeological record of the southern and western Cape in contexts dated to around the first century AD (listed by Klein, 1984a). Nearly all these occurrences are in caves, and they do not appear to have been accompanied by other major changes in life-style or technology of the sites' inhabitants. Only rarely, as at Boomplaas in the Cape Folded Mountains, does it appear that sheep were actually kept at these sites (H. Deacon *et al.*, 1978). It has been suggested that the herders themselves may generally have lived at temporary open sites not yet recognised archaeologically. The discoveries known so far would then represent animals that had passed into the hands of other groups by trade, theft or other means. While this hypothesis is attractive, it is not yet testable. It is possible that cattle may prove to have appeared at a date as early as that for sheep, but the evidence so far is inconclusive. So far, most of the sheep occurrences dates to the first millennium AD in southwesternmost Africa are from the coastal regions of the southern and western Cape. Recent research has, however, indicated possibly contemporary occurrences in inland northern Cape areas (Klein, 1984a; Beaumont and Vogel, 1984).

In most other parts of southern Africa the archaeological context of the earliest evidence for food-production is markedly different. It occurs with traces of settled villages inhabited by people who made their tools of metal rather than flaking them from stone, and who made distinctive pottery the style of which, although displaying much regional variation, nevertheless clearly belongs to a single common tradition. It was primarily this broad uniformity of ceramic style within well defined chronological limits that led to the recognition of an "Early Iron Age" (Phillipson, 1968a) or "Southern African Early Iron Age

Industrial Complex" (Soper, 1971). The use of this term has given rise to some confusion, especially in East Africa, where other contemporary iron-using populations are known, of different technological traditions. It is for this reason that I now feel it appropriate to propose a more specific name for the complex, and I have suggested (Phillipson, 1985) that it be called the Chifumbaze Complex after the rockshelter in the Tete Province of Mozambique where its distinctive pottery appears first to have been excavated — by Carl Wiese in 1907 (see Phillipson, 1976: 17 and plate IIa).

It is to the Chifumbaze Complex that most of the archaeological material relative to this paper belongs. This material may now be summarised on a regional basis before an attempt is made to present an overview, classification and evaluation.

At least south of the Zambezi, the earliest manifestations of the Chifumbaze Complex are also the most easterly. Named after a site near Maputo in Mozambique (da Cruz e Silva, 1976), the characteristic Matola tradition pottery is recognised at over forty sites in the coastal regions of southern Mozambique and Natal, and in the eastern Transvaal lowlands. Six of the sites have yielded a total of sixteen radiocarbon dates, (Maggs, 1984a; Morais, 1984), all except two of which fall within the range AD 175-410. The sites in the coastal regions characteristically lie within 6 km of, but not on, the Indian Ocean shore near what would have been, before clearance, the inland edge of the narrow belt of coastal forest (Hall, 1981; Maggs, 1984b). This distribution is best known around Durban (Maggs, 1980) and Lake St Lucia (Hall, 1980), the most southerly occurrence so far recognised being close to latitude 30° south. Related material comes from northern Mozambique, as at Murekani near Nampula (Morais, 1984). Of the three sites further inland (Harmony, Eiland and Silver Leaves), all in the eastern Transvaal, the first two appear to have been located to facilitate the production of salt (Evers, 1975, 1979). There is evidence for use of iron at several sites. Where site-size can be evaluated, Matola tradition settlements are seen to have been sizeable villages of up to 2 ha in extent. Their locations suggest choice of environments suitable for the cultivation of food-crops; and in fact the only physical remains of food to have been recovered from a Matola site are of sorghum from Silver Leaves (Klapwijk, 1974). It could be that domestic animals were of relatively minor importance (which would accord with evidence from other areas of southern Africa for the small scale of stock-raising in the earliest phases of the Chifumbaze Complex); but such a view remains speculative in the absence so far of good faunal collections from sites attributed to the Matola tradition.

Around the fifth or sixth century the Matola tradition gave way to a further manifestation of the Chifumbaze Complex which, in Natal, has been named Msuluzi. Pottery of Msuluzi type is much more widely distributed than that of the Matola tradition, extending southwards through the Natal coastal belt as far as the Chalumna River at latitude 33° south and inland into the Drakensberg foothills up to around the 1 000-m contour. Apparently contemporary and closely related material is also found in the south-eastern Transvaal where it has been named after a site at Lydenburg. The same tradition may also extend much further west, as far as the Magaliesberg, 30 km west of Pretoria. Maggs (1984a) cites eighteen radiocarbon dates from ten sites of the Lydenburg (including Msuluzi) tradition: they range from AD 490 to AD 980. Except in the limited area where it was preceded by the Matola tradition, the Lydenburg

tradition represents the first known local manifestation of the Chifumbaze Complex. The artefact assemblages of the fifth and sixth centuries are not sufficiently well known to permit a clear evaluation whether the Lydenburg tradition could be a local development from the Matola tradition in the Natal coast/eastern Transvaal lowlands region. Whatever its origin, later development within the Lydenburg tradition gave rise to some degree of local differentiation.

The subsistence economy of the Lydenburg/Msuluzi sites was evidently based upon mixed farming. The southward distribution of these sites along the Indian Ocean coast was restricted to latitudes where the rainfall pattern is suited to the cultivation of African cereal crops. Sites are characteristically located on lower valley slopes, as at Lydenburg itself and in the Tugela basin, or in coastal lowlands: the southernmost sites are coastal shell-middens where the local pottery has been named Shinxini ware (Derricourt, 1977). Inland, areas providing year-round grazing and deep fertile soils seem to have been selected for settlement, with availability of water and wood also important. The higher grasslands of the Transvaal and Orange Free State were not occupied by the Chifumbaze Complex. Food crops of which remains have been found on Lydenburg tradition sites include bulrush millet, finger millet, sorghum and pumpkin (Davies, 1975; Maggs, 1984a). There is osteological evidence for the presence of domestic cattle, small stock (ie sheep/ goat) and dogs. These domestic species clearly outnumbered the wild animals represented in the faunal assemblages so far investigated. Villages were frequently large — up to 6 or 8 ha extent, although it is difficult to be sure that the whole site-area was in use at any one time.

The most intensively investigated village-site, and also perhaps the largest, is at Broederstroom in the Magaliesberg Valley, where there have been excavated the remains of some forty circular houses of pole and *daga* construction, their floors apparently raised above the ground on stones (Mason, 1981; it should be noted that detailed comparison of the Broederstroom pottery with that from other sites is not yet possible, so its attribution to the Lydenburg tradition must be regarded as tentative). As on many other sites of this period there was evidence for iron working. At Broederstroom domestic animals were predominantly small stock, cattle being rare.

Broadly contemporary with Broederstroom is a group of village sites in the valley of the Sterkspruit near Lydenburg (Evers, 1982). One of these has yielded a remarkable series of modelled hollow pottery human heads, some of life-size (Inskeep and Maggs, 1975). A few fragments which may come from related objects have been recovered from other sites of the Lydenburg tradition in the Transvaal and Natal, but otherwise the Lydenburg heads are without parallel anywhere in the Chifumbaze (Maggs and Davison, 1981).

Later manifestations of the Chifumbaze Complex in Natal and the Transvaal show, as noted above, considerable local differentiation. In Natal, this stage is represented by relatively few sites, possibly suggesting exhaustion of preferred resources. Excavations at Ntshekane near Muden (Maggs and Michael, 1976) provide the clearest picture of a settlement of the ninth century AD. Both cattle and small stock were herded, with some meat also obtained by hunting. Circumstantial evidence for cultivation is provided by the numerous grindstones which appear to have been intentionally broken when the site was abandoned. Around Lydenburg in the eastern Transvaal, the Klingbeil sites,

probably dated to the ninth or early tenth centuries, represent the local successor to the Lydenburg tradition (Evers, 1980). Settlements of c. AD 1 000 in the Transvaal are poorly known from the middle horizon at Eiland and Silver Leaves. A hill-top site of this period at Bambo near Pietersburg has preserved evidence for stone-walled enclosures and terraces, with a central enclosure for cattle (Maggs, 1984a). It thus reflects a settlement pattern which is better known at this period from areas to the west and north.

Investigations around Palapye in eastern Botswana have revealed details of the Toutswe tradition, now generally attributed to the Chifumbaze Complex (Lepionka, 1979). Upwards of 250 sites are known, the earliest dating from the seventh century AD. Almost alone of the southern African traditions of the Chifumbaze Complex, Toutswe appears to show continuous development through into the thirteenth, or even the fourteenth, century. There is great variation in settlement size. Three hill-top sites exceed 10 ha in area: they are located about 100 km apart at Toutswe, Shoshong and Bosutswe (Denbow, 1984). Numerous further hill-top sites, generally located within 30 km of one of the larger settlements, have areas between 0.5 and 1.0 ha. The smallest sites, less than 0.5 ha in extent, are often in more distant locations and are the only ones found in other than hill-top positions: they were generally close to supplies of water. Deep deposits of cattle dung are characteristic features of Toutswe tradition sites; these now characteristically support a distinct vegetation. This fact, together with the hill-top location of all but some of the smallest sites, has facilitated their discovery by means of aerial photography.

Toutswe sites of all sizes appear to have comprised circular dwellings arranged around one or more cattle enclosures. The great depths of dung (as much as 1.5 m at some of the larger sites) which accumulated in these enclosures, together with the evidence of the associated faunal remains (Welbourne, 1975), indicate that large numbers of cattle were herded. Indeed, the recent environment would probably preclude the support of such a substantial human population on any other basis known to have been available within the Chifumbaze Complex. It appears that large numbers of cattle were kept into old age. It has been proposed (Denbow, 1984) that the size differences observed between Toutswe-tradition sites, together with the evidence of their distribution, is suggestive of differential ownership of cattle-based wealth, perhaps linked to political authority. Preference for hill-top locations suggests that defence may have been an important factor for the inhabitants of the larger sites. It may be significant that so far it is only on these larger sites that remains have been identified as those of storage bins and, less certainly, meeting areas.

A similarly late continuation of a tradition attributed to the Chifumbaze Complex is seen further to the south at Broadhurst and related sites near Gaborone (Denbow, 1981).

A comparable situation is now evidenced further to the east, in the Limpopo Valley forming the border between Zimbabwe and the Transvaal. Here, the earliest occupation attributable to the Chifumbaze Complex appears to belong to the Zhizo tradition, best known from the Bulawayo region of Zimbabwe (see below). Schroda, dated to the late 8th or 9th century AD, is the most informative Limpopo Valley occurrence (Hanisch, 1971). It was a large settlement where ivory was extensively worked and carnivores hunted, probably for their skins. It seems likely that many of the products of these activities

were exported, presumably in exchange for glass beads, of which substantial numbers were found at Schroda — their earliest significant occurrence in the southern African interior. Deep dung deposits, bones and figurines of cattle show that the subsistence economy was analogous to that of the Toutswe tradition.

Subsequent developments in the Limpopo Valley are illustrated by the famous sites of Bambandyanalo (now securely dated AD 970-1100) and Mapungubwe (AD 1050-1150/1200) (Eloff and Meyer, 1981; Huffman, 1982). Bambandyanalo covered some 8 ha: insubstantial houses with *daga* floors were repeatedly re-built around a large central cattle enclosure. Osteological evidence shows that cattle probably accounted for almost 90 per cent of the meat consumed at the site: most of the remainder being represented by small stock, the contribution of wild animals being insignificant. Ivory, as at Schroda, was worked on a substantial scale but very few finished bangles or other artefacts of this material were found on the site, suggesting that the majority were exported. Imported glass beads were present in quantity, there being evidence that some were melted down and re-worked on the site into large composite "garden-roller" beads (Davison, 1973).

Mapungubwe shows continuation of the subsistence economy, pottery tradition and several other features from Bambandyanalo. The site incorporates a hill-top as well as an extensive settlement area below, the areas of occupation being demarcated by dry-stone walls and terraces. Imported glass beads were more plentiful than on the earlier site, and were accompanied by pottery of Chinese origin. These luxury items were mainly found on the hill-top which has thus been interpreted as the base of an elite section of the community. Gold appears to have replaced ivory as the principal export: some items of gold, notably beads and thin sheet overlays for carved wooden objects, were however retained for local use. Carnivores were still hunted and their skins may have been exported. Maggs (1984a) has noted that a change from ivory to gold as the principal exported commodity in about the twelfth century AD is also indicated in contemporary written Arabic accounts describing the Indian Ocean trade.

Several important observations may be made on the sequence of developments outlined above at Schroda, Bambandyanalo and Mapungubwe. Whether there was a direct local continuity in pottery tradition from the Chifumbaze Complex (Zhizo) style at Schroda to the Leopard's Kopje-related material of Bambandyanalo and Mapungubwe (not normally subsumed with the Chifumbaze Complex) remains a matter for controversy. What is very clear, however, is that cattle formed the mainstay of the subsistence economy throughout the period AD 800-1150 in this part of the Limpopo Valley. The sites' inhabitants had contact with the trade system of the Indian Ocean, presumably through such entrepôts as Chibuenene (see below). Throughout this period there was a clear hierarchy of site-size. By the early twelfth century gold had replaced ivory as the major export commodity; and the proceeds of this trade were apparently concentrated in the hands of an elite who selected an easily defended habitation from which they were presumably able to exercise some form of control over gold-production far afield, for there are no sources of gold in the immediate vicinity of Mapungubwe. That the latter site was not an isolated phenomenon is shown by the contemporary hill-top fortification at Mapela on the Shashi River, 75 km to the north-west (Garlake, 1968). Here also was evidence for

ranking, with substantial *daga* houses on the terraced hill-top and less substantial ones on the periphery. It is probably significant that the decline of Mapungubwe in the late twelfth century apparently coincided with the rise of Great Zimbabwe some 250 km to the north-east.

It is to Zimbabwe that we should now turn. Here, most if not all of the Chifumbaze Complex occurrences fall into clear geographical divisions, within each of which some degree of chronological development may be discerned. In the north-central area, centred on the Urungwe and Lomagundi districts, the Sinoia tradition clearly represents a southward extension across the Zambezi of a ceramic style known from a wide region of the Zambian central plateau and the Zambia/Zaire Copperbelt where it is attributed to the Kapwirimbe and Chondwe groups which will be discussed in detail below.

In the south-central and eastern areas of Zimbabwe, knowledge of the Gokomere/Ziwa tradition is somewhat patchy. It is known from about the fifth/sixth century AD in a rockshelter at Gokomere Mission near Masvingo (formerly Fort Victoria) and at Kinsale Farm and Cighwa Hill in the same general vicinity (Robinson, 1963; 1967). These occurrences were formerly attributed to a second phase of the Gokomere tradition, the initial phase being best represented by a village-site at Mabveni in Chibi district and by the earliest occupation of Great Zimbabwe (Huffman, 1971; Phillipson, 1977). Doubt has, however, recently been cast upon the status and identity of these occurrences: the problem is evaluated below.

In the west of Zimbabwe, notably around Bulawayo, the Zhizo industry is clearly illustrated at sites dating between the eighth and the tenth centuries AD. Its local antecedents are poorly understood but may have been related to the earliest (mid-first millennium) manifestations of the Chifumbaze Complex both to the east around Great Zimbabwe and in the Victoria Falls region. The earliest occurrences of pottery in this area, however, probably, comprise the material designated Bambata ware (Robinson, 1966). Originally distinguished in the higher levels of caves and rockshelters rather than on village sites and associated with microlithic artefacts, Bambata ware has been considered typologically and culturally distinct from the Chifumbaze Complex (Phillipson, 1977). Pottery akin to Bambata ware has recently been reported also from Toromoja on the Botetli River of north-central Botswana, again apparently associated with microlithic artefacts (Denbow and Campbell, cited by Maggs, 1984a). The distinction between Bambata pottery and that of the Chifumbaze Complex has been denied by some archaeologists (eg Huffman, 1978) who apply a much wider, if imprecisely stated, definition and who regard it as occupying a position ancestral to several Chifumbaze Complex traditions in Zimbabwe and further to the south.

Whatever the precise associations and status of Bambata ware (which will be further discussed below), the Zhizo tradition from the eighth century onwards clearly belongs in the Chifumbaze Complex. At Nthabazingwe, west of Bulawayo, small stock were herded, and both iron and copper artefacts were in use, together with imported glass beads, thus confirming the evidence noted above from closely related sites in eastern Botswana and in the Limpopo Valley, (Huffman, 1974). A similar pottery tradition was practised by cattle-herders late in the first millennium AD at Malapati in the lowveld of south-eastern Zimbabwe (Robinson, 1961; Huffman, 1973). Stone terrace-wallings appears to

be contemporary with Zhizo pottery in several areas, and stone foundations for storage bins have been identified at Nhabazingwe.

Further sites of the Chifumbaze Complex are known from the Soutpansberg of the northern Transvaal. Five radiocarbon dates at Klein Afrika cover the fourth to the sixth centuries AD (Prinsloo, 1974; Maggs, 1984a). The pottery shows affinities both with that of the Lydenburg tradition to the south and with that of the Gokomere/Ziwa tradition in Zimbabwe.

Attention was drawn above to the presence in the Limpopo Valley of evidence for contact with the Indian Ocean trade from at least as early as the ninth century AD. Beside Vilanculos Bay on the Mozambique coast, 600 km due east of Schroda and Bambandyanalo, the site of Chibuene has provided Chifumbaze Complex pottery associated with glass, beads, and Chinese ceramics, dated to the eighth century (Sinclair, 1982). The local pottery shows some features in common with that of southern Malawi (see below) and Silver Leaves in the eastern Transvaal, but more detailed speculation on its affinities would be premature pending further research. Chibuene extends to more southerly latitudes our knowledge of African involvement with international trade on the Indian Ocean in the late first millennium AD, previously known mainly from Kilwa in Tanzania and Manda in Kenya (Chittick, 1974; 1984).

North of the Zambezi, the Chifumbaze Complex has been most intensively investigated in the Victoria Falls region of southern Zambia. As in the Bulawayo area, the initial phase is not well understood. Radiocarbon dates from poorly stratified deposits at Situmpa and Salumano suggest that it may date back at least to the very beginning of the Christian era (Clark and Fagan, 1965; Katanekwa, 1978; Mgomczulu, 1981). Numerous village sites belonging to later phases provide more comprehensive data, the most informative being Kumadzulo, occupied between the fifth and seventh centuries AD (Vogel, 1971b), and the slightly later settlement at Dambwa (Daniels and Phillipson, 1969), both near Livingstone. Villages of up to 5 ha in extent were characteristically located adjacent to woods and grassland, on the edge of the broad flat seasonally waterlogged plains or *dambos* along the Zambezi tributaries: they have not been found close to the Zambezi scarp itself except for a brief period in the eighth century. It appears that locations were preferred which provided grazing for domestic animals as well as cultivable ground. Bones of domestic cattle and small stock have been recovered from these sites, while iron hoes and remains of cow-peas and squash are clear evidence for cultivation. *Dambo*-side settlements were also within easy reach of water and wood, while the frequent outcrops of ferricrete provided iron ore for smelting. Houses, of pole and *daga* construction were apparently small and subrectangular in plan. Copper artefacts were present: the metal must have been obtained from sources at least 150 km distant. Exchange over greater distances is demonstrated by the presence of rare cowrie shells and, at Kumadzulo, a fragment of glass.

On the Kalomo Plateau to the north, substantial Chifumbaze Complex settlements were established somewhat earlier than their counterparts in the Victoria Falls region. Their pottery is typologically distinct and the sites have been designated the Kalundu group. Radiocarbon dates range from the fourth to the ninth centuries AD. Settlements were numerous, large and subject to prolonged occupation resulting in the accumulation of up to 3.0 m of stratified archaeological deposits. Only one site, however, has been excavated and published in any detail. Here, at Kalundu near Kalomo (Fagan, 1967), no

more than 40 per cent of the faunal remains were derived from domestic animals (cattle and small stock). By about AD 900 the distinct Kolomo tradition had arisen in the Victoria Falls region and, a century or so later, had also replaced the Kalundu group on the plateau (Vogel, 1970).

To the west, in the vast tract of the upper Zambezi basin in western Zambia, very little archaeological research has yet been undertaken. Isolated discoveries at Kansanshi (fourth/fifth century AD onwards), Lubusi (last quarter of first millennium) and Sioma (fifth-seventh centuries) indicate the presence of the Chifumbaze Complex in the region, but no more detailed conclusions can safely be drawn (Bisson, 1976; Phillipson, 1971; Vogel, 1973b).

Rather more extensive and reliable dates are available for the Chifumbaze Complex in the Lusaka and Copperbelt areas. There is evidence for village-occupation by makers of distinctive elaborately decorated pottery. Three local variants are recognised in adjacent areas on the basis of pottery typology: Chondwe on the Copperbelt and extending also into neighbouring areas of Zaire, Kapwimbwe around Lusaka and, across the middle Zambezi, Sinoia in the Urungwe and Lomagundi districts of north-eastern Zimbabwe. The Chondwe group is represented by over forty sites in Zambia. They are characteristically located beside the Kafue headwater *dambos* in positions analogous to those of the Victoria Falls region. Other occurrences are in rockshelters and in areas where copper deposits were exploited. No site has yet been excavated and published in detail, although accounts of villages at Muteteshi and Luano are awaited. Radiocarbon dates range from about AD 300 until the eleventh century (Phillipson, 1972; Anciaux de Faveaux and de Maret, 1980; Mgomezulu, 1981). Information about the Kapwimbwe group is derived from two valley-side village sites immediately west of Lusaka: Kapwimbwe (c. fifth century AD) and Twickenham Road (ninth-twelfth). Bones of domestic cattle were recovered from the former place and those of small stock from the latter (Phillipson, 1968; 1970). Twickenham Road probably represents the peak of elaboration and expertise on the part of Chifumbaze Complex potters. South of the Zambezi the Sinoia group is best known from NaBa and Lanlory near Karoi (Huffman, 1979a). Similar locational preferences are indicated for villages. Cowpeas, with bones of sheep/goat and, probably, cattle were preserved at Lanlory. The five radiocarbon dates so far available cover the period from the seventh perhaps as late as the eleventh/twelfth centuries.

It remains, finally, to consider the Chifumbaze Complex in eastern Zambia and in central and southern Malawi, together with the adjacent parts of Mozambique. Here, east of the Luangwa and north of the Luangwa and north of the Zambezi, the local manifestation shows much stronger links with areas to the south than with those to the west: it has been named from Nkope on the shore of Lake Malawi. A total of twenty-five radiocarbon dates are fairly evenly distributed between the second/third and the eleventh centuries AD (Cole-King, 1973; Phillipson, 1976; Robinson, 1973; 1979; Mgomezulu, 1981). Village-sites, sometimes exceeding 5 ha in extent, appear largely to have been restricted to lake-shore and valley-edge locations on the Malawi side of the watershed. To the west and more hilly regions it is clear that people whose technology was based upon the manufacture of microlithic tools maintained a largely hunter-gathering life-style throughout the first millennium AD, with some degree of contact with the Chifumbaze Complex (Phillipson, 1976; Crader,

1984). Faunal remains indicate the practice of hunting, herding and fishing: plant food remains have not been preserved. Sites apparently related to the Nkope tradition have recently been reported from the Nampula region of northern Mozambique (Morais, 1984) where the Nakwaho occurrence has been dated to the seventh/eighth centuries AD. The Chifumbaze Complex in more northerly regions falls outside the scope of this survey.

THE NATURE AND INCEPTION OF THE CHIFUMBAZE COMPLEX IN SOUTHERN AFRICA

From the data summarised above several general observations may be made. Firstly, the Chifumbaze Complex represents people with a coherent, integrated, village-based life-style and a mixed-farming economy, the emphasis of which varied according to the opportunities and dictates of local environments. This life-style, and its accompanying pottery and metallurgical expertise, was in marked contrast with the economy and technology of the stone-tool-using hunter-gathering peoples who preceded and, in some areas, co-existed with the Chifumbaze Complex. There can be no serious doubt that the Chifumbaze Complex was introduced into southern Africa by the arrival of a distinct population from somewhere to the north (Ehret and Posnansky, 1982). Discussion of these immigrants' identity and affinities, and of the possible reasons for their movement, will be presented below.

Given its immigrant origin, it is reasonable to suppose that initial settlement by the Chifumbaze Complex in any area would have been sparse (cf. Collett, 1982). It is indeed the case that significant increases both in the number and size of sites is apparent in several areas through the duration of the Chifumbaze Complex; and it may be assumed that the first Chifumbaze Complex settlement in any may have been on such a small and transient scale that it would be very unlikely to be recognisable in the archaeological record, given the incomplete and superficial nature of the fieldwork so far undertaken in most regions of southern Africa. All that we have probably been able to demonstrate so far for the "inception" of the Chifumbaze Complex in each area is the stage at which it becomes readily discernible in the archaeological record: it may reasonably be supposed that earlier manifestations, probably small-scale and possibly short-lived, remain to be recognised.

This observation aids understanding of occasional sparse traces of artefacts linkable typologically with the Chifumbaze Complex which have been noted in several relatively well-researched areas, notably southern Zambia (cf. Vogel, 1971a). Such distinctive specimens may only be seriated logically at the start of the local sequence and may represent the poorly known initial stages of Chifumbaze Complex settlement.

In the survey, presented above, of archaeological research and discoveries I largely avoided comment on the inter-relationship of Chifumbaze Complex traditions in different areas. This problem may now be considered in greater detail. By far the most common diagnostic archaeological evidence for the Chifumbaze Complex is pottery, often elaborately decorated. It falls reasonably neatly into stylistic groupings with both geographical and chronological cohesion and provides a useful basis for classification (cf. Vogel, 1980; Huffman, 1980). However, two problems must be emphasised at the outset. The first

is that many key areas and periods have not yet yielded adequate pottery assemblages demonstrably belonging to a single occupation. Secondly, no scholar has yet undertaken a detailed comparative analysis applying common criteria and definitions to pottery from all areas covered by the Chifumbaze Complex. In the present state of our knowledge conclusions based on pottery must therefore be regarded as provisional: in any event they only illustrate one aspect of past culture, albeit that with the most abundant material remains and one capable of interpretation to illustrate several varied facets of its makers' lives.

Concerning inter-regional grouping, two points are very widely agreed and may be taken as starting points for the discussion which follows. The Chifumbaze Complex manifestations in central and western Zambia (apart from the Victoria Falls region) and in adjacent parts of Zaire and in the Urungwe and Lomagundi districts of Zimbabwe are closely inter-related and quite distinct from contemporary traditions to the east and, probably, to the south. This is the material, representing *inter alia* what various authors have named the Sinoia tradition, the Kalundu, Kapwimbwe and Chondwe groups, the Coperbelt Early Iron Age as well as un-named entities from more poorly explored areas further to the west, which I (Phillipson, 1977) have designated the "western stream of the Early Iron Age Industrial Complex". The wider affinities and connections of this "western stream" have proved controversial but its cohesion in this central area has not seriously been disputed. Likewise there is broad agreement that the Matola tradition of coastal Natal and Mozambique, with adjacent lowland areas of the eastern Transvaal, is very closely linked with the broadly contemporary (or slightly earlier) Kwale tradition far to the north in south-eastern Kenya and north-eastern Tanzania. This represents the "coastal facies of the eastern stream of the Early Iron Age" in my 1977 synthesis; and the link has recently been strengthened by the report of allied sites in northern Mozambique (Morais, 1984).

The situation elsewhere has proved more controversial. In 1977 I attributed the whole of the Chifumbaze Complex in southern Africa, other than those manifestations noted in the previous paragraph, to an "inland facies of the eastern stream". Several writers (eg Huffman, 1979b) have disagreed with this attribution and many new discoveries have come to light, most notably in South Africa and Botswana, necessitating a reconsideration. No consensus has yet emerged.

The principal controversy concerns the affinities of the Lydenburg tradition. Huffman (1978) has sought to link this with the "western stream" via Zimbabwe. This exercise has involved separating the first phase of the Chifumbaze Complex in much of central and western Zimbabwe from the Gokomere/Ziwa tradition, and allocating it to a distinct Bambata tradition which is seen as forming a link between the "western stream" traditions in southern Zambia and the Lydenburg tradition in the Transvaal. Adequate criteria for this proposed redefinition of Bambata were have not yet been published (Maggs, 1984a). The alternative view (*ibid.*) would derive the Lydenburg tradition from Matola. This would present the Chifumbaze Complex in Natal as a single internal development after its initial introduction along the coast, later extending inland and into the Transvaal during its second (Msuluzi) phase. It would also confirm the "eastern stream" connections of the Lydenburg tradition. Preliminary accounts of a coastal site dated to the late second century AD

at Zitundo on the southern border of Mozambique suggest the presence of Lydenburg-related features in the local Matola tradition (Morais, 1984). Only detailed analysis of this and other pottery assemblages of the proposed transition period will elucidate this matter further.

The connections of the remaining traditions north of the Limpopo are somewhat less controversial. The earliest, on current dating evidence, is Nkope in southern and central Malawi and adjacent parts of Zambia. It presents a very marked typological contrast with the "western stream" material from the regions across the Luangwa. It shares some typological features with the Kwale-Matola pottery styles of the "coastal facies of the eastern stream". Other, equally strong, similarities may be demonstrated with Gokomere/Ziwa pottery from central and eastern Zimbabwe. The Dambwa and related occupation of the Victoria Falls region also seems to belong with this part of the Chifumbaze Complex and the available radiocarbon dates would support a Nkope - Gokomere - Dambwa seriation (cf Vogel, 1980).

The Zhizo and Toutswe traditions appear to be closely inter-related: indeed the latter could be regarded as a local derivative of the former in eastern Botswana. Zhizo, following Huffman (1974) may be considered as a distinctive variant of Gokomere/Ziwa dating from the late seventh century onwards.

The Zhizo area of the Botswana/Transvaal/Zimbabwe borderlands provides a convenient starting point for a consideration of the end of the Chifumbaze Complex in southern Africa - that is, the "Early Iron Age/late Iron Age" transition of the conventional nomenclature (Phillipson, 1977). The suggestion that this transition is represented in the archaeological record by a sharp break in the ceramic tradition at around the eleventh century has proved to be more applicable in some areas than in others. Such a discontinuity is apparent in much of central and eastern Zambia (but for the Bangweulu-Luapula area cf Derricourt, 1980) and in Malawi and much of Zimbabwe. To the west of the latter country, however, the picture which now emerges is one of continuous local development related to the Chifumbaze Complex continuing into recent centuries. The same is manifestly true in southern Zambia and eastern Botswana. In South Africa, only in Natal is there a sharp discontinuity of this period in much of the Transvaal is not clearly known, while south of the Vaal in the high grasslands of the Orange Free State there was a major expansion of iron-using farming peoples early in the present millennium. To the west, in Angola and adjacent areas of Zambia and Namibia archaeological data are still effectively lacking, although there is some evidence for continuity of a Chifumbaze Complex pottery style into the modern Lungwebungu tradition (Phillipson, 1974).

The model outlined above represents an abandonment of the position which I formerly adopted (Phillipson, 1977) that there was a major discontinuity in the archaeological sequence of eastern Bantu Africa in about the eleventh century AD. My former suggestion that this discontinuity marked the arrival of people speaking Eastern Bantu languages has already been disproved on linguistic grounds (Ehret and Posnansky, 1982).

THE CHIFUMBAZE COMPLEX AND THE BANTU

Having summarised and evaluated the archaeological data, it is now appropriate to consider linguistic and other sources of evidence concerning the early history of the Bantu in southern Africa. The various reconstructions of the linguistic processes involved in the dispersal of the Bantu languages have been summarised by Vansina (1979/80) and Heine (1984) and need not be repeated here. It should be emphasised, however, that the recent lexicostatistical classification of Bantu language published by Bastin *et al.* (1983) is based upon a much larger sample of languages than previous classifications, and thus brings a new precision to many aspects of the study. In particular, it permits a much more accurate plot to be made of the boundary between western and eastern Bantu languages (Vansina, 1984). All the way from the interlacustrine region of East Africa to the northern fringes of the Kalahari, for a distance of 3,500 km, there is a remarkably close identity between this boundary and that recognised here and elsewhere (Phillipson, 1977) as separating the eastern and western "streams" of the Chifumbaze Complex. Here, we are only concerned with the area in the extreme south of the Western Bantu dispersal.

The western stream is only clearly recognisable in the archaeological record in the Copperbelt, central Zambia and adjacent parts of Zimbabwe. Further to the west are only isolated finds which could belong to the same general tradition but cannot yet be demonstrated to do so (eg Martins, 1976; dos Santos and Everdosa, 197; Sandelowsky, 1979). All these areas fall within the region occupied by the final phase, 7ii, of Western Bantu expansion as proposed by Vansina (1984), who further notes that the Western Bantu "expansion was probably arrested in the south-east when they met Eastern Bantu farmers. If so, it stopped in the very first centuries AD" (*ibid.*: 138). There would appear to be some degree of circumstantial evidence to support the hypothesis that the western stream of the Chifumbaze Complex could be attributed to speakers of Western Bantu. It should be noted, however, that Vansina regards the Western Bantu, even at this late stage in their expansion through the southern savanna, as predominantly hunter-gatherers who had largely abandoned the planting agriculture of their previous forest environment but had not yet adopted (as they must eventually have done) the cereals and cattle of their eastern counterparts. The archaeological evidence cited above, however, clearly shows that these crops and livestock had been adopted in at least the eastern part of the Western Bantu area by the second quarter of the first millennium AD.

Before accepting that the Chifumbaze Complex represents the archaeological traces of the earliest Bantu-speakers in southern Africa, it is necessary to consider what part, if any, in the introduction of food-production and metal-working to these regions was played by speakers of Central Sudanic languages. This is a possibility raised by the linguistic studies of Ehret (1973) who argues that much southern Bantu vocabulary relating to farming and metallurgy is of Central Sudanic origing. Words in Sotho and Nguni relating to cattle are apparently loans from a Khoisan source, and Ehret (1982) has proposed that they had earlier been borrowed into Khoisan through direct contact with Central-Sudanic-speakers. He would prefer this contact to have taken place in northern Botswana or, possibly, in southern Zambia.

I will not presume to dispute Ehret's linguistic findings, so we are left with a choice of three conclusions:

(a) Food-producing metal-workers who spoke a Central Sudanic language did exist as far to the south as southern Zambia, and are represented in the archaeological record by some part of the Chifumbaze Complex. Inskeep (1978) has put this possibility forward but is reluctant to accept it.

(b) These Central-Sudanic speakers did penetrate so far south before the advent of the Chifumbaze Complex but no distinctive trace of them has so far been recognised in the archaeological record. This is Ehret's view.

(c) People who spoke Central Sudanic languages did not penetrate south of East Africa. Contact between speakers of Central Sudanic on the one hand and speakers of Bantu and Khoisan on the other took place in East Africa (there being good grounds for believing that Khoisan-related languages were formerly spoken as far to the north as southern Kenya). The linguistic distributions assumed their recent disposition through subsequent transmission and/or population movement.

Proposition (a) requires the assumption that the Chifumbaze Complex represents the material remains of two populations of completely different linguistic affinities (Niger-Congo and Nilo-Saharan). The "eastern stream" extended southwards throughout coastal Natal, far beyond the area where there is any suggestion that Central Sudanic languages may ever have been spoken. The "western stream" has an appropriate southerly extent but, here, a connection with Central-Sudanic speakers would require abandonment of the convincing correlation with Western Bantu proposed above. In any event, one expects Central Sudanic links to lead from the north and north-east, not the west. No other major subdivision of the Chifumbaze Complex is currently recognised in the archaeological record.

Proposition (b) is inherently improbable in view of the relative intensity of archaeological research in southern Zambia. Such negative evidence is, of course, always susceptible to revision in the light of new discoveries but it would appear surprising, to say the least, that a quarter of a century of research and survey should have failed to reveal any trace of such a distinct metal-working food-producing population.

Proposition (c) is thus left as the most likely explanation of Ehret's linguistic observations (Phillipson, 1977; Oliver, 1984). This suggests that speakers of Central Sudanic languages have never been present in the region here under consideration.

There are further strong reasons in southern Africa for linking the Chifumbaze Complex with Bantu-speaking peoples. Recent research in South Africa has demonstrated the considerable antiquity, in that and adjacent countries, of settlements where the use of space was apparently determined according to rules and patterns which have prevailed in recent times among both Sotho-Tswana and Nguni peoples (Kuper, 1980). These rules and patterns are an essential part of southern Bantu culture, relating especially to the important and pervasive role of cattle (Kuper, 1982). The ruined stone-built settlements, mostly dating from the second millennium AD, which are widespread in much of the Orange Free State and the Transvaal provide clear manifestations of such a system (eg Maggs, 1976; Evers, 1984). It may now be claimed with some

confidence that the system may be traced back into the late first millennium at the Toutswe sites of eastern Botswana, for example, and at Zhizo sites such as Schroda in the Limpopo Valley, northern Transvaal. At these places there is evidence for the herding of numerous cattle which occupied, often literally, a central position within the settlement. Analysis of cattle bones at Toutswe sites reveals that a high proportion of old animals were kept, suggesting a management strategy aimed at maximising herd-growth rather than production of meat. Houses, storage facilities and meeting places were set around the central cattle area, their disposition concordant with that dictated by recent southern Bantu cultural patterns (Huffman, 1982). At the end of the first millennium AD such a pattern may be traced tentatively so far to the north as the southern Zambian sites attributed to the Kalomo tradition. Claims (*ibid.*) for its presence elsewhere to the north of the Zambezi should be regarded as speculative.

It was noted above that the major growth in cattle herds in eastern Botswana and the Limpopo Valley about one thousand years ago was accompanied by increased site-differentiation, the establishment of the larger sites in readily defensible positions and evidence for ranking in the availability of imported and other commodities. Here one may detect evidence in the archaeological record for the early development of patterns of centralised wealth and authority which continued in many parts of southern Africa through the second millennium.

A link between control of long-distance trade and the development of hierarchical political systems has often been proposed, especially in Zimbabwe. This hypothesis is supported by the recently recovered evidence from the Limpopo Valley, but not by that from Botswana, where there is very little evidence for contact with the coastal trade. Here, the growth of wealth appears to have been based on local resources, cattle, which have provided a basic element in southern Bantu culture ever since. Appropriately enough, bones from African sites are replacing the foreign crystal ball as aids in divining the roots of southern Africa's Bantu societies.

Are corresponding developments discernible further to the north, where cattle do not occupy such a central place in Bantu culture and, indeed, often cannot survive for environmental reasons, notably tsetse-infestation? To what extent may features of the second millennium societies in the southern savanna be linked with developments within the Chifumbaze Complex?

In the Western Bantu area metal has for long been a commodity of prime importance. Copper, especially, was an easily transported valuable which, in later pre-colonial times, was effectively used as a form of currency (Bisson, 1975). "What cattle is to eastern Africa, iron and copper are here" (Vansina, 1984: 142). On the Zambia/Zaire Copperbelt, copper was worked from an early phase of the Chifumbaze Complex occupation (Phillipson, 1972; Bisson, 1975). By the ninth century AD at Kipushi it was being cast into cross-shaped ingots such as, with much typological variation, have continued in use into the twentieth century (cf Bisson, 1982). It is thus from the same period late in the first millennium AD as it demonstrated above for the corresponding events further to the south that we may trace the activities which provided the resource-basis for many of the savanna Bantu kingdoms.

The Chifumbaze Complex was thus the setting for the indigenous development of traditional Bantu culture throughout southern Africa. The broad distinction, long recognised, between the cattle-centered cultures of the sou-

thernmost Bantu and those of the "matrilineal belt" further to the north may be shown to be of over a thousand years' standing. Archaeology provides the context and perspective as well as the time-scale, for a diachronic understanding of Bantu culture.

REFERENCES

- ANCIAUX de FAVEAUX E., and de MARET P., "Vestiges de l'âge du fer dans les environs de Lubumbashi", *Africa-Tervuren*, 26, p. 1-7, 1980.
- BASTIN Y. *et al.*, "Classification lexicostatistique des langues bantoues (214) relevés", *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer*, 27, p. 173-99, 1983.
- BEAUMONT P. B. and VOOGEL J. C., "Spatial patterning of the ceramic later Stone Age in the northern Cape Province, South Africa", in Hall *et al.*, 1984, p. 80-95.
- BISSON M. S., "Copper currency in central Africa: the archaeological evidence", *World Archaeology*, 6, p. 276-92, 1975.
- , *The Prehistoric Copper Mines of Zambia*, Ph. D. dissertation, University of California at Santa Barbara, 1976.
- BISSON M. S., "Trade and tribute: archaeological evidence for the origin of states in south-central Africa", *Cahiers d'Etudes Africaines*, 22, p. 343-61, 1982.
- CHITTICK N., *Kilwa: an Islamic Trading City on the East African coast*, Nairobi, 1974.
- , *Manda*, Nairobi, 1984.
- CLARK J. D. and BRANDT S. A. (eds), *From Hunters to Farmers: the causes and consequences of food-production in Africa*, Berkeley, 1984.
- CLARK J. D. and FAGAN B. M., "Charcoals, sands and channel-decorated pottery from Northern Rhodesia", *American Anthropologist*, 67, p. 354-371, 1965.
- COLE-KING P. A., *Kukumba mbiri mu Malawi*, Zomba, 1973.
- COLLETT D., "Models of the spread of the Early Iron Age", in Ehret and Posnansky, 1982, p. 182-98.
- CRADER D. C., *Hunters in Iron Age Malawi*, Lilongwe, 1984.
- DA CRUZ E SILVA T. M., "A preliminary report on an Early Iron Age site: Matola IV 1/68", *Iron Age Research in Mocambique*, Maputo, 1976.
- DANIELS S. G. H. and PHILLIPSON D. W., "The Early Iron Age site at Dambwa near Livingstone", in Fagan *et al.*, 1969, p. 1-54.
- DAVIES O., "Excavations at Shongweni south cave", *Annals Natal Museum*, 22, p. 627-662, 1975.
- DAVISON C. C., "Chemical resemblance of garden roller and M1 glass beads", *African Studies*, 32, p. 247-257, 1973.
- DEACON H. J. *et al.*, "The evidence for herding at Boomplaas Cave in the southern Cape, South Africa", *S. Afr. Arch. Bull.*, 33, p. 39-65, 1978.
- DEACON J., "Later Stone Age people and their descendants in southern Africa", in Klein, 1984b, p. 221-328, 1984.
- DENBOW J. R., "Broadhurst: a 14th century AD expression of the Early Iron Age in south-eastern Botswana", *S. Afr. Arch. Bull.*, 36, p. 66-74, 1981.
- , "Cows and kings: a spatial and economic analysis of a hierarchical Early Iron Age settlement system in eastern Botswana", in Hall *et al.*, 1984, p. 24-39.
- DERRICOURT R. N., *Prehistoric Man in the Ciskei and Transkei*, Cape Town, 1977.
- , *People of the Lakes*, Lusaka, 1980.
- EHRET C., "Patterns of Bantu and Central Sudanic settlement in central and southern Africa", *Transafrican Journal of History*, 3, p. 1-71, 1973.
- EHRET C., "The first spread of food production to southern Africa", in Ehret and Posnansky, 1982, p. 158-81.

- EHRET C. and POSNANSKY M. (eds), *The Archaeological and Linguistic Reconstruction of African History*, Berkeley, 1982.
- ELOFF J. F. and MEYER A., "The Greefswald sites", in Voigt, 1981.
- EVERS T. M., "Recent Iron Age research in the eastern Transvaal, South Africa", *S. Afr. Arch. Bull.*, 30, p. 71-83, 1975.
- "Salt and soapstone factories at Harmony, Letaba District, northeast Transvaal", *S. Afr. Arch. Soc. Goodwin Series*, 3, p. 94-107, 1979.
- "Klingbeil Early Iron Age sites, Lydenburg, eastern Transvaal, South Africa", *S. Afr. Arch. Bull.*, 35, p. 46-57, 1980.
- "Excavations at the Lydenburg heads site, eastern Transvaal, South Africa", *S. Afr. Arch. Bull.*, 37, p. 16-33, 1982.
- "Sotho-Tswana and maloko settlement patterns and the Bantu cattle pattern", in Hall *et al.*, 1984, p. 236-47.
- FAGAN B. M., *Iron Age Cultures in Zambia - I*, London, 1967.
- FAGAN B. M. *et al.*, *Iron Age Cultures in Zambia - II*, London, 1969.
- GARLAKE P. S., "Test excavations at Mapela Hill near the Shashi River, Rhodesia", *Arnoldia*, 3, n° 34, 1968.
- HALL M. J., "Enkwazini, an Iron Age site on the Zululand coast", *Ann. Natal Museum*, 24, p. 97-109, 1980.
- Settlement Patterns in the Iron Age of Zululand (British Archaeological Reports S. 119)*, Oxford, 1981.
- HALL *et al.*, *Frontiers: Southern African Archaeology Today*, (British Archaeological Reports S.207), Oxford, 1984.
- HANISCH E. O. M., "Schroda: a Zhizo site in the northern Transvaal, in Voigt, 1981.
- HEINE B., "The dispersal of the Bantu peoples in the light of linguistic evidence", *Muntu*, 1, p. 21-35, 1984.
- HUFFMAN T. N., "A guide to the Iron Age of Mashonaland", *Occ. Pap. Nat. Mus. Rhod.*, 4, 1, p. 20-44, 1971.
- "Test excavations at Makuru, Rhodesia", *Arnoldia*, 5, n° 39, 1973.
- The Leopard's Kopje Tradition*, Salisbury, 1974.
- "The origins of Leopard's Kopje: an 11th century Difaqane", *Arnoldia*, 8, n° 23, 1978.
- "Test excavations at NaBa and Lanlory, northern Mashonaland", *S. Afr. Arch. Soc. Goodwin Series*, 3, p. 14-46, 1979a.
- "African origins", *S. Afr. Journ. Science*, 75, p. 233-237, 1979b.
- "Archaeology and ethnology of the African Iron Age", *Annual Review of Anthropology*, 11, p. 133-50, 1982.
- INSKEEP R. R., *The Peopling of Southern Africa*, Cape Town, 1978.
- INSKEEP R. R. and MAGGS T. M. O'C., "Unique art objects in the Iron Age of the Transvaal, South Africa", *S. Afr. Arch. Bull.*, 30, p. 114-138, 1975.
- KATANEKWA N. M., "Some Early Iron Age sites from the Machili Valley of south-western Zambia", *Azania*, 13, 135-166, 1978.
- KLAPWIJK M., "A preliminary report on pottery from the north-eastern Transvaal, South Africa", *S. Afr. Arch. Bull.*, 29, p. 19-23, 1974.
- KLEIN R. G., "The prehistory of Stone Age herding in South Africa", in Clark and Brandt, 1984, p. 281-289, 1984a.
- KLEIN R. G. (ed.), *Southern African Prehistory and Paleo-environments*, Rotterdam, 1984b.
- KUPER A., "Symbolic dimensions of the southern Bantu homestead", *Africa*, 50, p. 8-23, 1980.
- Wives for Cattle*, London, 1982.
- LEPIONKA L., "Ceramics at Tautswemogala, Botswana", *S. Afr. Arch. Soc. Goodwin Series*, 3, p. 62-71, 1979.
- MAGGS T. M. O'C., *Iron Age Communities of the Southern Highveld*, Pietermaritzburg, 1976.

- "Mzonjani and the beginning of the Iron Age in Natal", *Ann. Natal Museum*, 24, p. 74-96, 1980.
- "The Iron Age south of the Zambezi", in Klein, 1984, p. 329-69, 1984a.
- "Iron Age settlement and subsistence patterns in the Tugela River basin, Natal", in Hall *et al.*, 1984, p. 194-206, 1984b.
- MAGGS T. M. O'C. and DAVISON P., "The Lydenburg heads", *African Arts*, 14, 2, p. 28-33, 1981.
- MAGGS T. M. O'C. and MICHAEL M. A., "Ntshekane: an Early Iron Age site in the Tugela basin, Natal", *Ann. Natal Museum*, 22, p. 705-40, 1976.
- MARTINS R., "A estacao arqueologica da antiga Banxa Quibaxe", *Contribucoes para o Estudo da Antropologia Portuguesa*, 9, p. 243-306, 1976.
- MASON R. J., "Early Iron Age settlement at Broederstroom 24/73, Transvaal, South Africa", *S. Afr. J. Sci.*, 77, p. 401-416, 1981.
- MGOMEZULU G. G. Y., "Recent archaeological research and radiocarbon dates from eastern Africa", *J. Afr. Hist.*, 22, 435-456, 1981.
- MORAIS J., "Mozambican archaeology: past and present", *African Archaeological Review*, 2, p. 113-128, 1984.
- OBENGA T., "Caractéristiques de l'esthétique bantu", *Muntu*, 1, p. 61-97, 1984.
- OLIVER R., "Review of Ehret and Posnansky, 1982", *J. Afr. Hist.*, 25, p. 465-468, 1984.
- PHILLIPSON D. W., "The Early Iron Age in Zambia", *J. Afr. Hist.*, 9, 191-211, 1968a.
- "The Early Iron Age site at Kapwirimbwe, Lusaka", *Azania*, 3, p. 87-105, 1968b.
- "Excavations at Twickenham Road, Lusaka", *Azania*, 5, p. 77-118, 1970.
- "An Early Iron Age site on the Lubusi River, Kaoma District, Zambia", *Zambia Museums Journal*, 2, p. 51-57, 1971.
- "Early Iron Age sites on the Zambian Copperbelt", *Azania*, 7, p. 93-128, 1972.
- "Iron Age history and archaeology in Zambia", *J. Afr. Hist.*, 15, p. 1-25, 1974.
- The Prehistory of Eastern Zambia*, Nairobi, 1976.
- The Later Prehistory of Eastern and Southern Africa*, London, 1977.
- African Archaeology*, Cambridge, 1985.
- PRINSLOO H. P., "Early Iron Age site at Klein Afrika near Wyllespoort, Soutpansberg Mountains, South Africa", *S. Afr. Journ. Sci.*, 70, p. 271-273, 1974.
- ROBINSON K. R., *Archaeological report in Rhodesian Schoolboys' Exploration Society Expedition to buffalo Bend*, Salisbury, 1961.
- "Further excavations in the Iron Age deposits at the Tunnel site, Gokomere Hill, Southern Rhodesia", *S. Afr. Arch. Bull.*, 18, p. 155-171, 1963.
- "Further work on Iron Age sites in the Chibi District, Southern Rhodesia", *Arnoldia*, 3, n° 1, 1967.
- "Bambata ware: its position in the Rhodesian Iron Age in the light of recent research", *S. Afr. Arch. Bull.*, 21, p. 81-85, 1966.
- The Iron Age of the Upper and Lower Shire, Malawi*, Zomba, 1972.
- The Nkhatakota lake shore: an archaeological reconnaissance*, Lilongwe, 1979.
- SAMPSON C. G., *The Stone Age Archaeology of Southern Africa*, New York, 1974.
- SANDELOWSKY B., "Kapako and Vungu Vungu: Iron Age sites on the Kavango River", *S. Afr. Arch. Soc. Goodwin Series*, 3, p. 52-61, 1979.
- DOS RANTOS J. R. and EVERDOSA C. M. N., "A estacao arqueologica de Benfica, Luanda", *Rivista da Faculdade de Ciencias da Universidade Luanda*, 5, p. 33-51, 1970.
- SINCLAIR P., "Chibuene — an early trading site in southern Mozambique", *Paideuma*, 28, p. 149-164, 1982.
- SOPER R. C., "A general review of the Early Iron Age in the southern half of Africa", *Azania*, 6, p. 5-37, 1971.
- VANSINA J., "Bantu in the crystal ball", *History in Africa*, 6, p. 287-333, and 7, p. 293-325, 1979/80.
- "Western Bantu expansion", *J. Afr. Hist.*, 25, p. 129-145, 1984.

- VOGEL J. O., "The Kalomo Culture of southern Zambia", *Zambia Museums Journal*, 1, p. 11-88, 1970.
Kamangoza, Nairobi, 1971a.
Kumadzulo, Lusaka, 1971b.
 "The Mosioatunya sequence", *Zambia Museums Journal*, 4, p. 105-152, 1973.
 "The Early Iron Age site at Sioma Mission, western Zambia", *Zambia Museums Journal*, 4, p. 105-152, 1973b.
 "The Iron Age pottery of the Victoria Falls regions", *Zambia Museums Journal*, 5, p. 41-77, 1980.
 VOIGT E. (ed.), *Guide to Archaeological Sites in the Northern and Eastern Transvaal*, Pretoria, 1981.
 WELBOURNE R., "Toutswe Iron Age site: its yield of bones", *Botswana Notes and Records*, 7, p. 1-16, 1975.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

- G. ADIWAS KOUEREY, E. EKARGA MBA, J.-B. MOMBO, V. MOULEINGUI BOUKOUSSOU, P.-C. MVELE NDANGO'O, T. SIMON, R. WALTER, Unité et diversité du monde bantu (p. 167).
- BAKAJIKI, Les migrations des Bantu de l'Afrique centrale et la problématique de leur aire culturelle. Cas des Lunda et Luba (p. 187).
- MICHEL-MARIE DUFEIL, Migration et stabilité : le mode de production villageois (p. 213).
- GUY GIBERT, L'exploitation forestière et les migrations bantu dans les pays d'Afrique centrale (p. 227).
- GUY GIBERT, Migrations et paléoclimatologie en Afrique centrale (p. 243).
- GUY GIBERT, Migrations forcées et construction du Congo-Océan (1924-1934) (p. 248).
- NDAYWEL-È-NZIEM, L'Afrique centrale ancienne : les hommes et les structures (p. 256).
- LÉONIDAS NDORICIMPA, Le système d'échanges dans le Burundi traditionnel (p. 266).
- JAN VANSINA, Expansion et identité culturelle des Bantu (p. 273).

UNITÉ ET DIVERSITÉ DU MONDE BANTU

PAR G. ADIWAS KOUEREY, E. EKARGA MBA,
J.-B. MOMBO, V. MOULEINGUI BOUKOUSSOU,
P.-C. MVELE NDANGO'O, I. SIMON, P. WALTER

INTRODUCTION

Le terme bantu désigne la mosaïque des peuples issus d'un noyau commun et parlant des langues appartenant à une même famille linguistique. Il s'agit d'une grande famille linguistique qui vit au sud d'une ligne qui coupe le continent africain d'ouest en est, de Douala à l'embouchure de la rivière Tana dans l'océan Indien, en passant par le nord du lac Victoria. Cet immense territoire est occupé par les Bantu à l'exception de quelques groupes autochtones.

Abordée dans son ensemble, l'aire bantu présente une diversité parfois fort complexe à résumer dans un cadre aussi restreint, mais une fois dépassé cet aspect, on découvre une unité réelle, due à certains grands traits communs. Un des facteurs primordiaux d'unité du monde bantu est climatique : l'Afrique bantu appartient à la zone chaude.

Cette unité dans la diversité du monde bantu sera le thème de cette communication, tentant de dégager la complexité géographique de notre aire commune.

DIVERSITÉ DU MONDE BANTU

*Un milieu naturel hétérogène**

L'Afrique bantu est une partie du vieux socle africain où les formations superficielles ont donné une topographie de bassins sédimentaires intracontin-

* Par J.-B. MOMBO.

taux. Elle présente, sur les marges, des reliefs élevés avec les monts Cameroun à l'ouest, les hauts plateaux lacustres d'Afrique orientale ayant les sommets les plus élevés du continent, les plateaux du Luanda au sud du bassin du Congo et les hauts plateaux d'Afrique du Sud.

Quelques données géologiques nous permettent de saisir la complexité de la mise en place des types originaux de relief ou de modelé. Il s'agit d'un vieux socle précambrien plusieurs fois plissé et pénéplané, ayant subi les incursions et les retraits alternés des mers et des océans, depuis le paléozoïque jusqu'au quaternaire.

Dans l'ensemble, les formes tabulaires et les bassins dominent, à cause de l'intense érosion ayant abouti à une pénéplanation généralisée provoquant d'énormes dépôts continentaux couvrant le socle. Il en résulte une diversité du paysage, avec une note particulière marquée par les grands reliefs de l'Afrique orientale. C'est dans cette partie du monde bantu que l'on trouve de grands fossés tectoniques, sièges des lacs. La présence de nombreux lacs et de sommets dépassant cinq mille mètres (mont Kenya 5 240 mètres, mont Kilimandjaro 6 010 mètres) confère à ces milieux des faciès sans équivalents sur toute l'étendue de l'Afrique en général. Les marges continentales sont fortement marquées par la tectonique, ce qui a conduit à la formation des golfes, baies, caps rocheux et à l'alternance de formes convexes, concaves et de secteurs rectilignes sur les côtes.

Ces milieux subissent les influences océaniques occidentale (océan Atlantique) et orientale (océan Indien). Le climat est nuancé, à tendance générale chaude et humide, avec des alternances de sécheresse et d'humidité. Deux types de milieux bioclimatiques coexistent : la forêt et la savane.

L'environnement climatique est tropical mais avec des nuances : climats équatorial, subéquatorial, tropical humide, tropical contrasté, tropical sec et montagnard. A la périphérie tropicale-australe apparaît même un aspect désertique, ou subdésertique, avec les déserts de Namibie et de Kalahari. Il faut souligner l'incontestable primauté du climat tropical, la diversité n'apparaissant que sur le plan régional.

Les basses latitudes (burrelet gabonais, une partie du Cameroun, le bassin du Congo) présentent un climat équatorial marqué par des fortes précipitations (plus de 3 000 mm/an). Cependant les basses latitudes de l'Est africain (Burundi, Rwanda, Uganda, Kenya) ont un type climatique équatorial nuancé par le relief. L'Afrique australe passe d'un climat tropical humide (côté mozambicain) à un climat tropical sec (côté bostwanais). L'hétérogénéité climatique de l'ensemble bantu est encore confirmée par les neiges éternelles sur le Kilimandjaro (climat montagnard) ; par une teinte climatique subdésertique ou désertique au niveau du 30° degré de latitude sud. Au-delà, une note tempérée se fait sentir.

Le climat et ses multiples combinaisons introduisent une diversité de structures des réseaux hydrographiques. Des bassins de réception se sont formés drainant les eaux sur l'ensemble des surfaces tabulaires. Des grands organismes hydrographiques (Congo, Zambèze, Ogooué), en général exoréiques, ont profité d'une tectonique aux lignes directrices le long desquelles ont été canalisés les cours d'eau.

La structure géologique complexe et confuse, associée à un contexte

climatique chaud et humide et à un drainage efficace, favorise les aspects suivants :

- présence des lacs, Léopold II et Tumba, dans le bassin du Congo ;
- variété de vallées plates à versants convexes, en U ou en V, marécageux ou boueux (Poto-Poto du Congo) ;
- cours d'eau à biefs navigables, entrecoupés de chutes et de rapides de l'Ogooué (chutes Victoria sur le Zambèze) ;
- fossés tectoniques submériidiens de l'Afrique orientale, avec présence des lacs (lacs Nyassa, Tanganyika, Albert, Rodolphe).

Le type d'écoulement est varié : endoréique en milieu lacustre de l'Afrique orientale et exoréique entre le 5° degré de latitude nord et le 30° degré de latitude sud. Nous retenons deux types de comportement hydrologique :

- les régimes à un maximum solsticial, dans une zone située entre 10° et 20° de latitude sud (ex. : le Zambèze) ;
- les régimes à deux maxima, typiques de la zone équatoriale (ex. : le Congo).

Ainsi, la complexité de chaque élément du paysage a influencé les autres éléments constituant des milieux bioclimatiques. Sur une complexité originelle primitive partie du substratum, lui-même à ossature et à histoire géologique mouvementée, s'est greffée corrélativement une série de complexités orographique, climatique, hydrographique. Les phénomènes dans leur diversité ont donné des paysages variés et des milieux bioclimatiques multiples. C'est ainsi que des cadres biogéographiques naturels ont été progressivement mis en place, avec la forêt et la savane comme éléments essentiels.

Même à ce niveau, des distinctions peuvent être faites. Du point de vue forestier, on peut retenir les nuances suivantes :

- la forêt dense : typique du climat humide, à saison sèche marquée. C'est une forêt ombrophile qui couvre le sud du Cameroun, le Gabon et le bassin du Congo ;
- la forêt sèche : parfois en symbiose avec des aspects parasites de forêt-galerie, elle apparaît du côté oriental.
- la forêt claire : peut être localisée du côté est du Tanganyika, au sud de l'Angola, au nord du Botswana, au Katanga.
- la forêt d'altitude : se trouve dans les montagnes tropicales de l'Afrique orientale.

Une même distinction concernant les formations herbeuses peut être faite.

- les savanes : typiques des régions assez humides de l'Afrique orientale en pays massaï, et du bassin du Limpopo en Afrique du Sud.
- les steppes : caractéristiques des régions à saison humide courte de l'Afrique orientale, australe (Kalahari).

Les façades atlantique et indienne se distinguent par des types de mangroves variables.

Ceci nous amène à constater et à confirmer l'hétérogénéité d'un milieu par excellence tropical, mais à multiples facettes dans le détail. C'est cette hétérogénéité d'ensemble qui explique, sans nul doute, les types de milieux biogéographiques, les aspects édaphiques et la coexistence de la forêt et de la savane. Ainsi, aux faciès forestiers originels se sont surimposés des faciès de savanes, dérivés ou naturels ; le tout aboutissant à une évolution régressive donnant des paysages encore plus variés, aux écosystèmes déséquilibrés par l'homme (pâturage, brûlis).

Des sols rouges ferralitiques au niveau de l'Equateur aux sols podzoliques sous forêt claire du Botswana, ou des sols ferrugineux sous forêt sèche aux sols ferralitiques à cuiraces sous savanes et steppes, se dégage une évidence : la diversité et la dissymétrie spatiale des composantes des milieux physiques bantu. Cette diversité de l'environnement commande nécessairement l'occupation humaine de l'espace bantu.

Une adéquation entre l'homme et son éco-système

*a) Une mosaïque de populations inégalement réparties**

A l'échelle du continent, le monde bantu est d'une humanisation récente. Les Bantu seraient des populations venant d'un noyau commun ayant pris naissance, pour certains dans la vallée de la Bénoué au sud-est du Nigéria, et pour d'autres, dans les monts Cameroun ou vers le lac Tchad. Quelle que soit l'hypothèse retenue, les migrations bantu du nord vers le sud du continent sont un fait indéniable.

Au point de départ, ce noyau se serait multiplié jusqu'au surpeuplement, après la découverte de l'agriculture. C'est ainsi que débuta la migration vers le sud. Certains groupes se sont infiltrés à travers la forêt, empruntant les vallées de la Sanga et de l'Oubangui ; d'autres ont longé la forêt jusqu'aux régions des Grands Lacs, où les populations se sont sédentarisées en créant de grands royaumes. Les mouvements de la population bantu commencés vers le 1^{er} siècle de notre ère, se sont poursuivis jusqu'au XIX^e siècle conduisant à l'occupation complète de l'aire bantu actuelle.

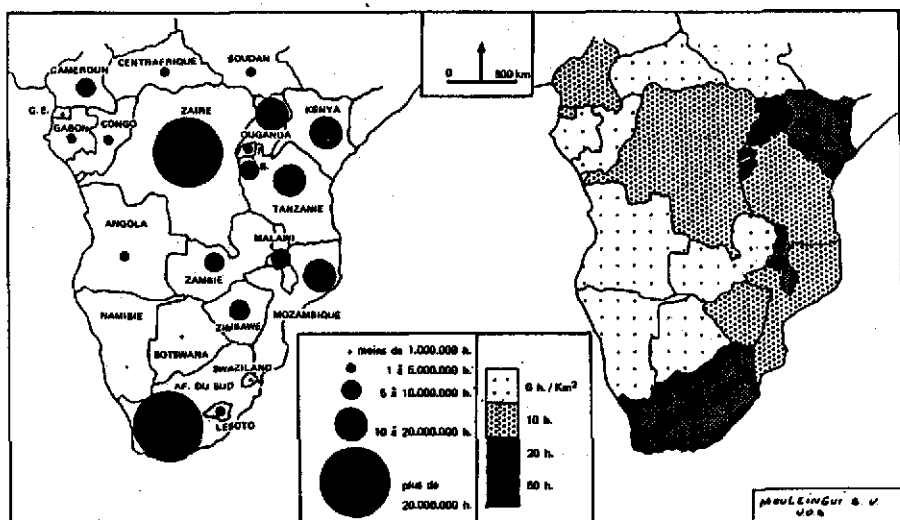
Plusieurs événements ont ébranlé ces populations, des guerres inter-ethniques en passant par la traite des esclaves jusqu'à l'occupation européenne du continent africain. La démographie actuelle du monde bantu porte encore les séquelles de ces événements. Malgré cette triste histoire, la démographie du monde bantu a retrouvé son dynamisme. L'espace bantu rassemble aujourd'hui plus de 140 millions d'habitants sur une superficie d'environ 11 millions de kilomètres carrés ; ce qui correspond à une densité d'environ 13 hab./km², alors que la moyenne du continent est de 10 hab./km².

La diversité du milieu physique s'accompagne d'une diversité de densité des populations. Ainsi nous distinguons :

— Un peuplement des zones répulsives, notamment les zones de forêt et les déserts. Ces espaces sont caractérisés par un très faible coefficient d'occupation du sol, allant de 1 hab./km² (Gabon, Namibie, Centrafrique, Botswana) à 10 hab./km² (Zaïre).

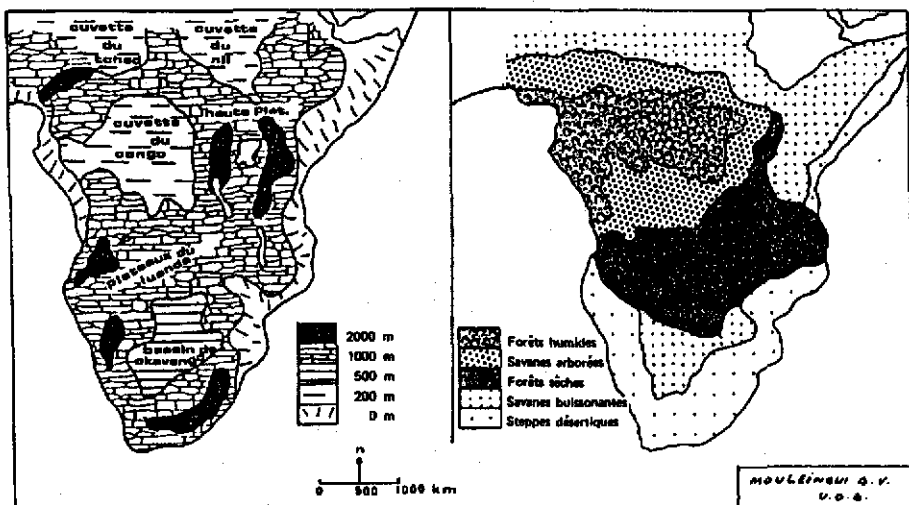
* Par V. MOULEINGUI.

Population et densité de population

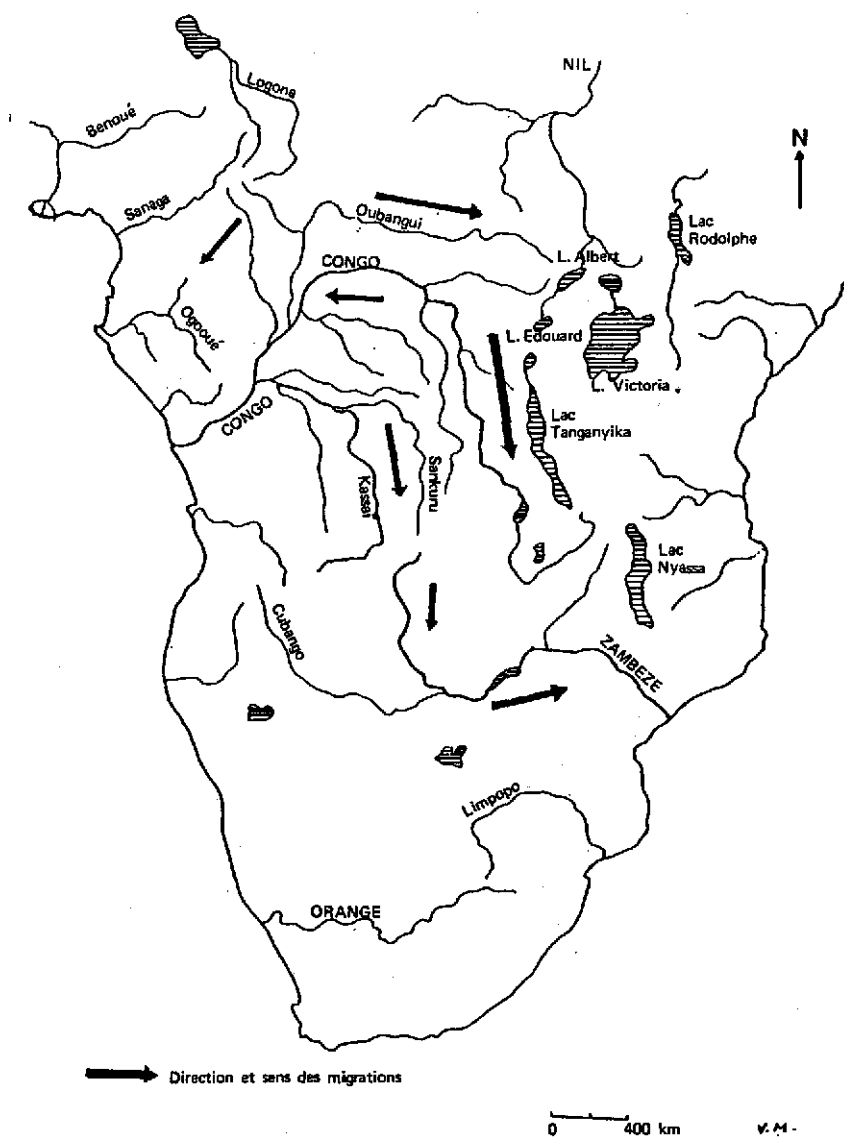


Relief du monde bantu

Végétation du monde bantu



Hydrographie du monde bantu



— Un peuplement de plateaux et de montagnes où le milieu propice à l'agriculture et à l'élevage a permis la formation des densités plus fortes de 10 à 15 hab./km². Certains points de 250 hab./km² sont atteints dans les montagnes du Rwanda-Urundi, où l'exiguïté des terres concentre des populations nombreuses sur des espaces réduits.

A ces variétés de peuplement correspondent également des modes d'occupation propres de l'espace. Les populations forestières s'organisent le long des axes de pénétration (les routes et les rivières) formant une sorte de chapelet de villages plus ou moins serrés. Cette population se groupe en petits hameaux isolés dont la taille est souvent inférieure à cent habitants. La disposition de cette population le long des routes fait que le reste de l'espace demeure totalement vide et non transformé.

Les zones de savanes par contre, où la circulation est plus facile, ont un peuplement diffus. La population est dispersée dans l'espace, donnant à celui-ci un aspect humanisé. Les hauts plateaux et les montagnes de l'Afrique orientale possèdent un autre type de peuplement. Il s'agit des populations ayant une haute pratique de l'élevage. L'occupation des montagnes se fait sous forme de bandes à mi-chemin entre les bas-fonds et les sommets.

L'adaptation de l'homme bantou à son milieu naturel est commandée par les nuances qu'apporte celui-ci. Un fait est à signaler dans ces modes d'occupation de l'espace : les peuples de forêt ont une grande tendance à la migration. Ainsi les populations de l'intérieur affluent vers les centres urbains. Les pays de forêt ont plus de 40 % de leur population habitant les villes, alors que les pays comme le Rwanda-Urundi ont plus de 80 % de population rurale.

A ces différents types de population correspondent divers comportements démographiques. En effet, du fait de la diversité numérique et de l'espace géographique, le dynamisme démographique est variable d'une zone à une autre :

— Les zones répulsives sont caractérisées par un faible taux de natalité de 30 à 40 ‰, une faible fécondité, généralement inférieure à six enfants par femme, et une fertilité ne dépassant pas quatre enfants. L'espérance de vie y est de l'ordre de quarante-cinq ans et la mortalité infantile dépasse 150 ‰.

— Les zones de plateaux et de montagnes ont une situation démographique meilleure. Le taux de natalité avoisine 47 ‰, avec les pointes de 50 ‰ au Burundi, la fécondité y est supérieure à six enfants par femme et la fertilité de plus de cinq enfants. L'espérance de vie tourne autour de cinquante ans et la mortalité infantile est inférieure à 150 ‰ avec des pointes de 50 ‰ au Kenya.

Ces populations disséminées dans des milieux géographiques divers doivent s'y adapter pour survivre. Ainsi, à chaque type de milieu physique correspondra nécessairement un mode de vie et une technique appropriés pour la transformation et la mise en valeur de l'espace.

*b) Disparité des modes de vie**

Ensemble géographique hétérogène, le climat demeure, au sein de l'aire bantou, l'élément fondamental qui dicte aux populations leurs conditions de vie.

* Par E. EKARGA MBA.

Une étude sur les modes de vie de ces populations conduit à souligner les disparités existant au niveau des techniques culturelles, de l'habitat, de l'artisanat, de l'alimentation et de l'habillement.

L'Afrique bantu est un monde traditionnellement rural qui doit l'essentiel de son originalité aux civilisations paysannes. Ainsi, à chaque société correspond une culture particulière faite d'objets naturels, de comportements institutionnalisés, d'organisations sociales, de connaissances techniques, de conceptions philosophiques et religieuses, de créations esthétiques. Cet ensemble propre à chaque groupe constitue un héritage collectif que chaque génération reçoit de la précédente et transmet à la suivante.

Il est possible de discerner au sein de l'aire bantu quelques vastes unités que l'on peut dénommer « civilisations ». Ainsi distingue-t-on la civilisation des clairières, la civilisation des greniers, la civilisation de la lance et celle des cités. Ces civilisations comportent quelques traits qui reflètent une aire commune et propre aux sociétés africaines.

De ses sols et de ses climats divers, le monde bantu a tiré une longue science agricole et un cadre de vie villageois. Ceci est un caractère commun à toutes les populations. En effet, les genres de vie sont fondés sur l'exploitation des ressources de base. L'agriculture, l'élevage et un artisanat villageois occupent les populations presque toute l'année. La pêche, la chasse, le ramassage ainsi que la cueillette complètent ces activités. Le village demeure la principale unité résidentielle.

L'Afrique bantu est un monde agraire par excellence. Presque 90 % des populations vivent d'activités rurales et surtout agricoles. L'agriculture vivrière varie selon les milieux climatiques. Elle se pratique aussi bien dans les zones à longue saison sèche (savane, steppe), domaines voués aux céréales, que dans les zones humides forestières où, par contre, les plants à tubercules dominent. C'est une agriculture qualifiée d'« attardée », une agriculture de subsistance où l'on discerne une répartition par sexe des tâches. Elle utilise un outillage rudimentaire ; mais les techniques culturelles variées sont à la fois archaïques et savantes, fruit d'un équilibre complexe avec le milieu écologique.

Le système de culture sur brûlis reste le plus répandu. En zone forestière, le cultivateur défriche la végétation, abat les grands arbres, puis procède au brûlis après séchage. Ce travail suscite un certain nombre d'interdits, dont l'abstinence sexuelle à la veille des travaux. Cette partie du travail est effectuée par l'homme, la suite est réservée à la femme. Si le cultivateur est polygame, il procède au partage en parcelles entre co-épouses. La femme dégage tout enchevêtrement de bois calciné afin de faciliter l'accès au sol. La mise en terre des cultures n'intervient qu'après un temps de refroidissement du sol après le feu.

En savane, le brûlis est également pratiqué, mais la mise en feu peut être faite directement sur la végétation spontanée. Le travail n'est pas pénible car les opérations de défrichage et d'abattage n'existent pas. En zone forestière, la terre n'est pas labourée, on y plante directement dans le brûlis dont les cendres constituent le seul engrais. En savane par contre, on pratique l'écobuage et les sillons. Ces techniques exigent que l'on remue la terre à la boue. Celle-ci sert aussi au dessouchage des rhizomes de l'imperata ou de l'andropozon.

Cette agriculture sur brûlis favorise le déplacement des champs à travers le territoire du village. Ainsi le paysage rural présente généralement un aspect « archaïque ». En forêt, le système de culture pratiqué provoque une dissémination des aires de culture et des jachères, lesquelles décrivent une auréole

concentrique autour du village pivot. Les champs aux dimensions réduites, aux contours irréguliers ont des limites imprécises et se dispersent dans la vaste forêt inculte, ce qui donne bien l'impression d'une empreinte humaine fragile et précaire. Par contre en savane, l'homme essaie déjà de mieux maîtriser la nature.

Le monde bantou est le berceau d'un très grand nombre de plantes cultivées dont la plupart ont été introduites par l'ouverture de la traite au XVI^e siècle de notre ère. Les céréales sont cultivées en savane alors que les tubercules sont cultivés en forêt.

Les manières de planter diffèrent non seulement d'une région à une autre mais aussi d'une ethnie à une autre au sein d'une même région. Ainsi, planter le manioc chez les Fang du Gabon se fait selon une technique différente de celle des Galoa.

Après les récoltes s'échelonnant entre deux ou trois ans, le champ est abandonné à la jachère qui restitue au sol sa fertilité. Mais les techniques de fertilisation du sol ne sont pas ignorées. La fumure est souvent pratiquée ; les Konjo du Kenya maintiennent leurs bœufs à l'étable pour mieux récupérer le fumier. Les Kirdi du Cameroun septentrional pratiquent la culture en terrasse sur les flancs du mont Cameroun. Dans cette agriculture traditionnelle de type extensif, la main-d'œuvre est constituée généralement par les membres de la famille et ce, quel que soit le milieu géographique.

Agriculture et élevage sont le plus souvent dissociés en milieu forestier. Ces deux activités sont, par contre, associées en savane où il existe des systèmes mixtes ou de transition. Ici, pasteurs et paysans constituent deux sociétés qui s'interpénètrent sans se fondre. Leur complémentarité se manifeste dans des accords de pacage, des contrats d'élevage, des trocs de produits. En effet, le rôle du troupeau varie dans le monde bantou. En zone forestière humide du Gabon et du Mozambique, domaine de la mouche tsé-tsé, l'élevage est insignifiant. C'est la chasse qui procure à l'homme la viande. Or, chez les Bantou du Tanganyika et du Zambèze, l'élevage bovin est étroitement intégré au système de culture.

La diversité du monde bantou se fait également sentir dans l'habitat. On rencontre des cases rectangulaires en zone forestière et des cases cylindro-coniques en savane. Elles ont toutes un point commun : leur existence précaire, construites le plus souvent en matériaux légers fournis par le milieu naturel. De nos jours, cet habitat rural subit de sérieuses mutations dues à l'évolution des mentalités de la masse rurale qui aspire à la « modernisation ». Au sein des villages, deux modes d'habitat dominant : l'habitat groupé et l'habitat dispersé. Le peuplement en hameaux est aussi fréquent en savane où l'agriculture et l'élevage sont associés. Les plateaux du Kenya portent un semis de hameaux dont chacun groupe ses cases familiales dans un enclos de branchages ; la nuit, le troupeau est parqué au centre.

Chaque village ou chaque tribu fabrique des objets nécessaires à la vie de la communauté. Là aussi, la répartition des tâches entre les sexes se fait sentir : poterie et vannerie pour les femmes ; forge et maçonnerie pour les hommes, par exemple. La pêche et la chasse, bien qu'activités secondaires par rapport à l'agriculture, occupent aussi les ruraux du fait qu'elles apportent à la ration alimentaire les éléments nutritifs indispensables à la vie de l'homme. La forêt ombrophile et la savane boisée sont les lieux privilégiés des chasseurs. La pêche,

quant à elle, est pratiquée par les deux sexes. Les techniques diffèrent d'un sexe à l'autre et d'une région à une autre.

L'agriculture est donc l'activité qui prédomine dans le monde bantu. Les populations conçoivent la nature comme un système de forces occultes que l'homme doit se concilier. Les rapports mystiques entre l'homme et la nature se nouent surtout dans l'agriculture qui comporte un ensemble de rites et de pratiques dont le respect s'impose pour obtenir les récoltes nécessaires à la survie du groupe.

Aux coutumes vestimentaires traditionnelles viennent s'ajouter les méthodes vestimentaires occidentales. Il en est de même des habitudes alimentaires qui évoluent aux contacts d'autres civilisations.

UNITÉ DU MONDE BANTU

*Un milieu chaud et nuancé**

Un des grands facteurs d'unité du monde bantu est d'appartenir dans son immense majorité à la zone chaude, tout en présentant toute une série de nuances climatiques.

Un climat chaud est un climat ne comportant pas d'« hiver », c'est-à-dire de période de froid marqué, mais il convient de manier cette notion avec précaution. En effet les climatologues ne sont pas d'accord sur les moyennes thermiques servant de limites inférieures : 18° pour Koppen et 15° pour Gaussen. En outre, la notion de température moyenne, pratique en climatologie, est très abstraite dans la réalité, car il existe de notables différences entre températures diurnes et nocturnes. Une moyenne de 17° pouvant être compatible avec trente jours où pendant un tiers de cette période le thermomètre descend en dessous de 5° la nuit.

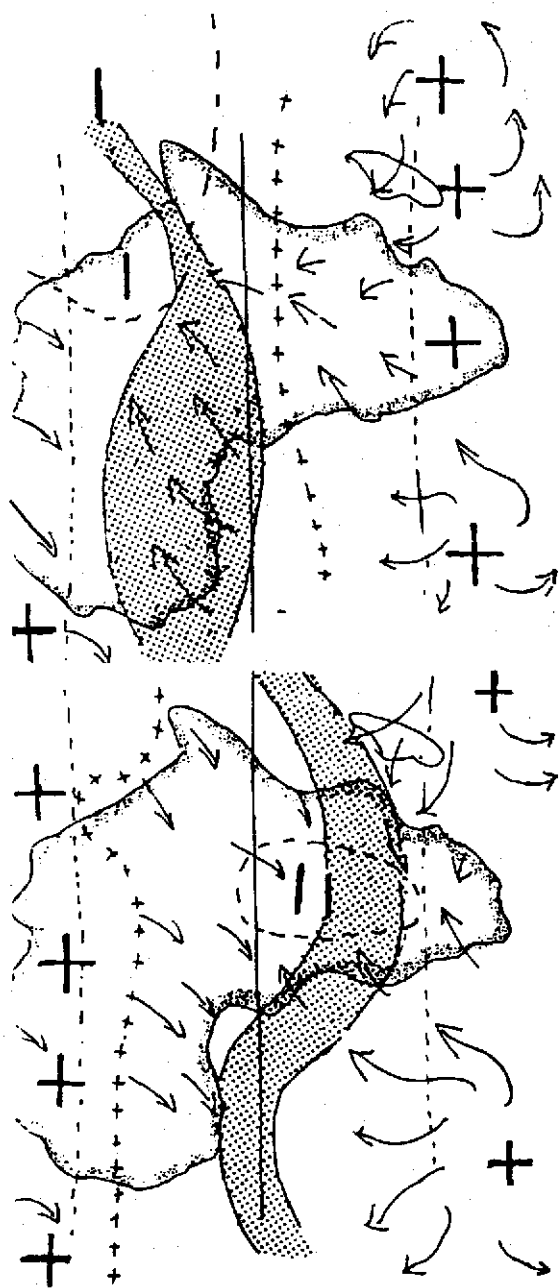
Les climats chauds forment une ceinture autour de l'équateur, s'étendant au-delà des tropiques jusqu'au 30° degré. Ils sont déterminés par plusieurs grands mécanismes :

- l'importance de la radiation solaire, très supérieure à ce qu'elle est dans les autres zones climatiques ;
- la longueur des jours et des nuits varie peu ;
- le soleil monte haut sur l'horizon.

Le continent africain, très massif, s'échauffe vite et fort en surface, la température monte rapidement. Par contre, sur les océans, l'échauffement se diffuse en profondeur, donc plus lentement ; le refroidissement nocturne est aussi moins rapide, ce qui tempère les régions côtières. L'air peut se charger de très grandes quantités d'eau et les mouvements verticaux prennent alors une grande ampleur. Comme le relief, sur de vastes superficies, ne présente pas d'obstacles majeurs, cet air chargé d'humidité peut pénétrer profondément le continent, quand il n'est pas gêné par d'autres éléments. L'aire bantu se situe dans la zone équatoriale et la zone tropicale sud du continent africain. La complexité des circuits de l'air dans les régions intertropicales est extrême.

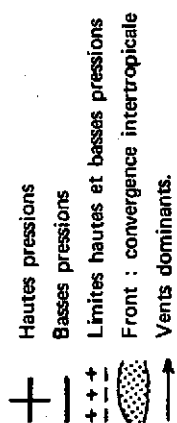
Des centres de hautes pressions existent en permanence au voisinage des tropiques (Açores et Atlantique sud par exemple), ils subissent des oscillations

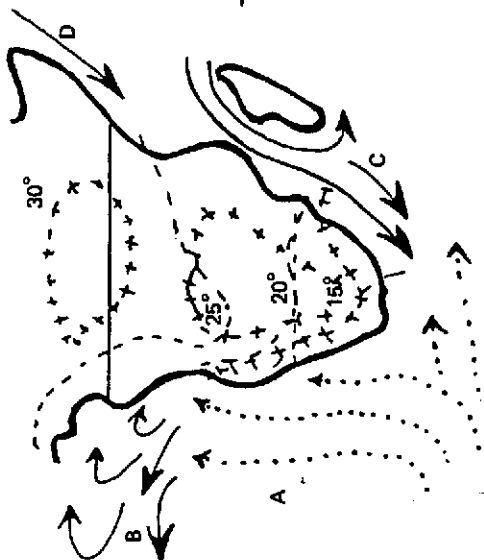
* Par R. WALTER.



Janvier

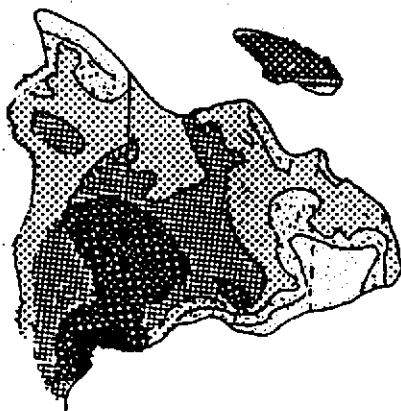
Juillet



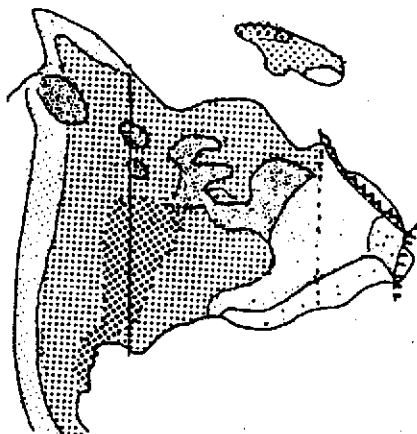


- ++ : Températures de janvier
- : Températures de juillet
- : Courant chaud
- ... : Courant froid

- A : Benguela
- B : Contre-courant équatorial (de Guinée)
- C : Courant du Mozambique
- D : Courant de mousson.



- moins de 250 mm
- de 250 à 500 mm
- de 500 à 1000 mm
- de 1000 à 1500 mm
- de 1500 à 2000 mm
- plus de 2000 mm



- Climat chaud et humide sans saison sèche marquée.
- Climats à saisons sèches et humides alternées
- Climat semi-aride : pluies d'été
- Climat semi-aride : pluies d'hiver
- Climat désertique chaud
- Climat à saisons sèches-humides alternées modifiées par l'altitude modérée
- Limites avec climat méditerranéen
- Limites avec un climat à été chaud humide et hiver froid ou frais

annuelles en rapport avec les mouvements du soleil. Les basses pressions sur le continent africain se déplacent selon les saisons. L'air s'écoule des hautes pressions vers les basses pressions déterminant les vents ou alizés (on garde le terme d'alizé pour les vents marins ; tandis que le vent d'origine terrestre soufflant du nord de l'Afrique prend le nom d'harmattan).

La rencontre entre les alizés descendant du nord et ceux montant du sud détermine une zone d'affrontements appelée zone de convergence intertropicale. L'alizé humide s'enfonce en coin sous l'alizé sec et chaud (harmattan) déterminant des dépressions et provoquant des orages. La convergence intertropicale suit les hautes pressions dans leurs balancements saisonniers, et donc se déplace, du sud au nord. C'est la raison pour laquelle les pluies sont un phénomène saisonnier dépendant du déplacement de cette convergence ; ceci explique qu'il n'y ait qu'une saison des pluies, plus ou moins longue sous les tropiques, contre deux, sous l'équateur.

Le climat est donc déterminé par le déplacement des masses d'air, mais d'autres facteurs interviennent, apportant dans certaines zones des modifications sensibles au schéma général : orientation des côtes, courants marins et relief.

— Un courant froid comme celui de Benguela (sud-nord), remonte la côte ouest africaine, refroidit les masses d'air, détermine des brouillards marins et diminue la pluviosité, accentuant l'aridité du désert de Namibie. Par contre, le courant chaud nord-sud qui longe les côtes du Mozambique augmente l'humidité de l'air, l'instabilité atmosphérique et les températures de 8 à 10°.

— Les reliefs, en particulier volcaniques, changent le climat : les pentes sont arrosées car elles arrêtent les masses d'air humide ; en altitude la température diminue régulièrement (neiges éternelles du Kilimandjaro).

L'aire climatique bantu appartient à un grand ensemble, mais les conditions locales déterminent toute une série de nuances, tant entre les pays, qu'à l'intérieur même des pays. Du climat équatorial surchargé d'humidité au climat désertique de la Namibie, la gamme est vaste mais appartient à la zone climatique chaude.

L'interaction entre le climat et tous les autres éléments du milieu est telle que toute modification entraîne des répercussions incalculables, dont malheureusement l'exemple tragique nous est fourni par une partie de l'Afrique en ce moment. Les hommes sont profondément influencés dans tous les aspects de leur vie par les conditions climatiques, et à leur tour ils peuvent dans une certaine mesure déclencher des transformations parfois irréversibles du milieu, ayant des répercussions sur le climat ; la progression de la désertification en est un exemple concret. Agriculture, habillement, habitat, maladies endémiques, et même mode de pensée, sont déterminés par le milieu et le climat.

*Un vieux socle homogène à évolution géologique complexe**

La compréhension profonde de l'occupation passée et présente de l'espace bantu repose pour une grande part sur la connaissance des conditions bioclimatiques. La prise en compte des reliefs s'avère également indispensable : si les hommes disposent de la nature à leur gré, et savent trouver ici ce qui leur manquait là, il n'en demeure pas moins que les formes de reliefs, en Afrique

* Par T. SIMON.

bantu, comme ailleurs, imposent certaines contraintes et offrent certaines facilités.

Dans l'espace étudié, à une histoire géomorphologique longue et complexe correspond une grande variété régionale de reliefs et de paysages géomorphologiques. Mais, en même temps, l'Afrique bantu se caractérise globalement par un cadre général : elle appartient en effet à cette zone qu'il est convenu d'appeler le vieux socle africain. Les reliefs de ce socle sont essentiellement représentés par des plateaux disséqués substructuraux, par des hautes plaines du type pédiplaines, associés à leurs secteurs de marge et de contact.

Dans ce contexte général, l'agencement des unités structurales doit être suivi au niveau régional.

a) L'Afrique centrale

Deux ensembles structuraux dominants doivent être distingués : la cuvette du Congo et ses marges d'une part, les reliefs transversaux camerounais d'autre part.

La cuvette du Congo et ses marges. — La partie centrale de cette cuvette couvre environ 150 000 km². Elle constitue une immense plaine d'alluvionnement, drainée par le Congo et ses nombreux affluents et où s'étendent de vastes secteurs marécageux dont l'étendue varie selon les saisons. Des plateaux étagés, à faible pente, bordent la dépression centrale.

Ce bassin sédimentaire est constitué de séries schistoquartzitiques précambriennes affleurant en couronnes, surmontées de séries gréseuses, secondaire et tertiaire, d'épaisseur réduite. Cette faible épaisseur permet d'envisager une certaine stabilité du bassin, à l'exception d'une subsidence tertiaire et quaternaire dans la partie centrale où l'on observe des niveaux de terrasses emboîtées.

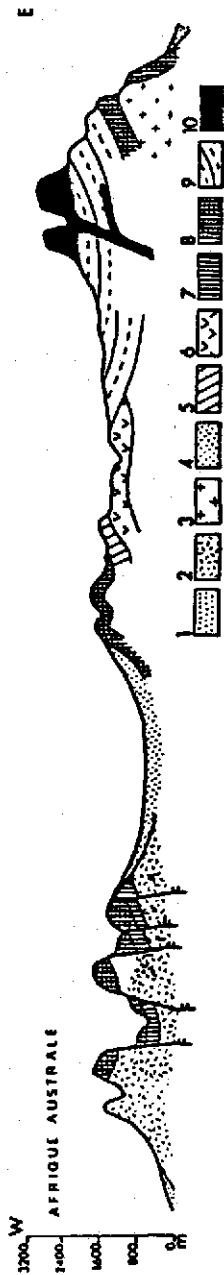
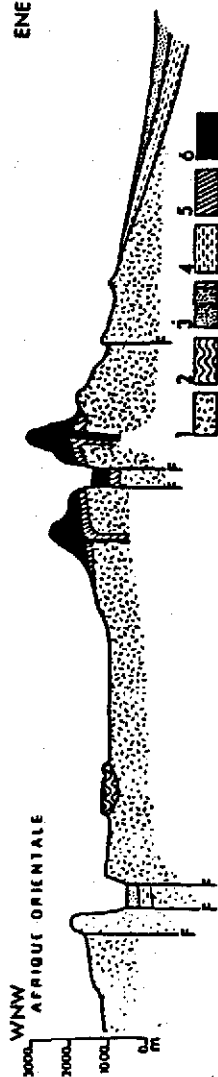
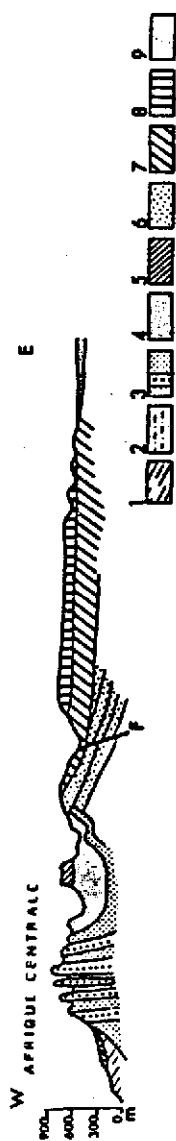
Les reliefs de marge de la cuvette congolaise sont complexes, plus particulièrement dans la partie occidentale. Dans ce secteur, on distingue un large bourrelet constitué de roches précambriennes métamorphiques intensément granitisées par endroits. Ces reliefs de marge se présentent sous la forme de massifs auxquels s'accolent des systèmes de chaînes et de dépressions subparallèles (Mayombe).

Au nord et à l'est de la dépression, le socle est couvert par des plateaux gréseux et schistocalcaires, eux-mêmes recouverts de placages sableux plio-quaternaires. Au nord, sur la dorsale Tchad-Congo, on distingue une large pédiplaine emboîtée ; au sud-est, une surface d'érosion tertiaire et polygénique tronque le socle et les couches fini-précambriennes du Katanga.

Les reliefs transversaux camerounais. — Ces reliefs constituent un secteur charnière dans la disposition des reliefs d'Afrique centrale.

Ils sont constitués d'un étagement complexe de pédiplaines à inselbergs situés entre 1 500 et 2 000 mètres, qui constituent une série de plateaux nivelés (plateaux de Mayo-Daga, de Dscheng). Sur cet étagement, une série de reliefs volcaniques variés s'est mise en place depuis le tertiaire jusqu'au quaternaire. La structure de cette région est donc très complexe.

Trois directions tectoniques sont toutefois décelables : le fossé de la basse Bénoué, orienté SSW-NNE, représente l'une d'entre elles, et englobe le strato-volcan du mont Cameroun. Le fossé de la haute Bénoué, WNW-ESE, est celle du fossé de Mbéré. Ce secteur clef est intensément faillé et a subi une succession de mouvements intenses de bascule et un faillage qui lui confèrent



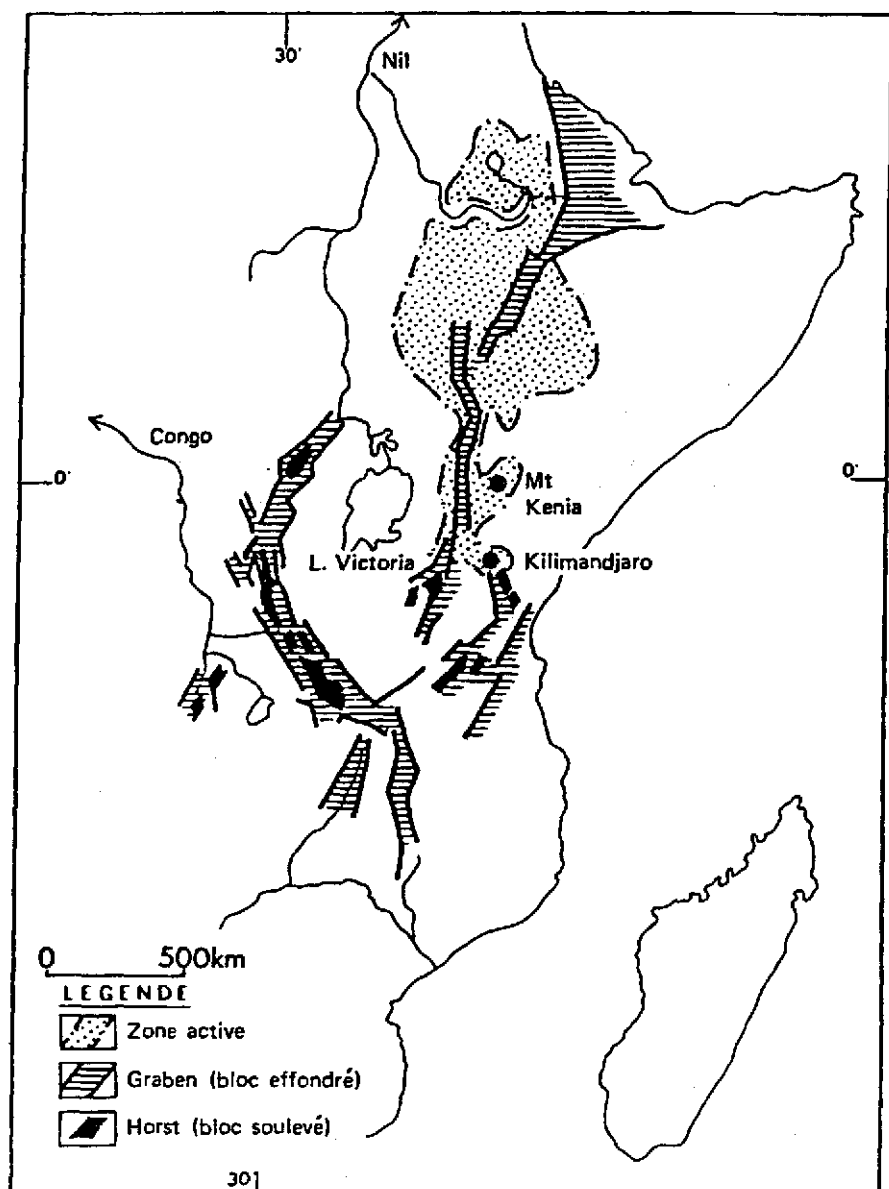
LEGENDE

A. AFRIQUE CENTRALE : 1. Série secondaire marine ; 2. Dépôts superficiels ; 3. Socle avec bandes de roches dures ; 4. Séries de précambrien moyen et supérieur ; 5. Grès du précambrien terminal ; 6. Grès jurassiques et crétacés ; 7. Sables et grès crétacés et tertiaires ; 8. Sables et limons batékhés tertiaires ; 9. Plaine alluviale.

B. AFRIQUE ORIENTALE : 1. Socle ; 2. Grès, schistes précambriens ; 3. Sédiments pliocènes et quaternaires ; 4. Sédiments miocènes ; 5. Basaltes miocènes ; 6. Laves pliocènes.

C. AFRIQUE AUSTRALE : 1. Série tertiaire marine ; 2. Socle métamorphique ; 3. Socle granitique ; 4. Dépôts lacustres et dunaux du Kalaïari ; 5. Dolomites précambriennes ; 6. Laves précambriennes ; 7. Quartzites ; 8. Grès ; 9. Série du Karoo ; 10. Laves du Jurassique inférieur.

Le rift de l'Afrique orientale



une morphologie originale de pédiplaines étagées, accidentées de reliefs postiches d'origine volcanique.

b) L'Afrique orientale

L'élément morphologique remarquable de cette partie de l'Afrique bantu est sans nul doute le système de fossés associé au rift des Grands Lacs africains.

Ce secteur d'effondrement affecte le bourrelet du socle cristallin. Le socle dans ce secteur est caractérisé par l'existence de bandes de quartzites résistantes ayant échappé à la granitisation. On observe également une ceinture de chaînes parallèles quartzitiques pénétrées par granites intrusifs.

Dans la partie septentrionale. — De cet espace, les reliefs sont surtout constitués de volcans, associés à de larges affleurements du socle. Partout, on distingue des surfaces d'érosion élevées (2 000-3 000 mètres, voire même 5 000 mètres). Il s'agit de surfaces emboîtées anciennes allant du précrétacé au fini-tertiaire. Ces surfaces ont pu être portées en altitude lors de mouvements du socle particulièrement intenses dans ce secteur. Le Ruwenzori, énorme bloc soulevé (horst), est parfaitement représentatif de ce type de relief. Le socle atteint là son point culminant en Afrique (5 000 mètres).

La datation de ces surfaces reste difficile. Quelques arguments sont toutefois à signaler. Des argiles et des grès miocènes reposent ainsi sur des lambeaux de surface d'érosion aux abords du mont Kenya. Les dépôts les plus récents, villafranchiens (exemple : série dite de Kaiso), renferment les premiers instruments taillés et les restes de l'australopithèque (considéré pendant longtemps, et jusqu'à peu, comme le premier homme connu). Les éruptions volcaniques qui se succèdent dans ce secteur depuis le miocène ont contribué à la fossilisation de certaines surfaces d'érosion et la datation absolue de ces couches permet actuellement de progresser dans la connaissance des enchaînements géomorphologiques de cette région.

Dans la partie occidentale. — De ce secteur de l'Afrique bantu la tectonique a également fonctionné intensément. On y distingue des reliefs en gradins de faille (marges du lac Edouard). Le volcanisme est également très actif. Ainsi le lac Kivu est-il bordé au nord comme au sud par d'épais empilements volcaniques basaltiques. Sur les bords du lac Tanganyika, le relief s'abaisse dans la porte médiane. Le lac se trouve ainsi drainé vers le réseau immense du Congo.

Dans la partie orientale, le développement des formations volcaniques est remarquable. La plus puissante construction volcanique est évidemment représentée par le Kilimandjaro. Les dislocations tectoniques sont nombreuses dans tout ce secteur. On identifie difficilement des lignes directrices dans le faillage. De nombreux escarpements de lignes de faille et escarpements de faille sont identifiables, tels ceux limitant le fossé du lac Eyasi. A l'instar des autres régions de l'Afrique bantu, les surfaces d'érosion sont nombreuses et se retrouvent à des niveaux divers : la plus imposante est représentée par la pédiplaine de la steppe Massai.

Dans la partie méridionale. — Les dislocations tectoniques récentes sont faibles et il n'existe pas de constructions volcaniques. Les différenciations morphologiques reposent pour l'essentiel sur la lithologie : les plateaux culminants sont développés dans des intrusions de syénite nivelées et parsemées de butées résiduelles. Un relief de type appalachien se distingue au sud-ouest du

plateau de Kundelungu et de larges dépressions mal drainées ont été dégagées ; elles abritent des lacs (Moero, Bangwolo).

L'Afrique orientale s'avère très complexe et diversifiée sur le plan géomorphologique ; le volcanisme est important, autant que la tectonique auquel il est associé, tectonique ancienne anté-miocène bien souvent, ce qui apparente cette région avec l'Afrique australe.

c) L'Afrique australe

En Afrique australe, les unités structurales se disposent selon une direction dominante WSW-ENE. Ces unités sont caractérisées lithologiquement par un socle cristallin ancien (antérieur à deux milliards d'années), des séries sédimentaires précambriennes plissées, de la série dite du Karoo (carbonifère au jurassique inférieur), horizontales ou sub-horizontales. Ces séries ont été envahies par des intrusions qui se présentent en anneaux (ex. : le lapolite du Bushveld) et en pointements (ex. : Brandberg).

Dans ces unités structurales et lithologiques, on peut distinguer plusieurs zones successives et variées. Le secteur de bourrelet marginal est extrêmement complexe et peut être subdivisé régionalement. Il est caractérisé pour l'essentiel par l'existence d'entablements gigantesques souvent recouverts de basaltes ou de dolérites (ex. : Batsutoland), de complexes de cuestas développées dans les séries du Karoo avec de larges dépressions subséquentes en glaciaires d'érosion et des escarpements développés eux dans des grès résistants. Au sud, les chaînes du cap montrent des secteurs plissés et élevés, avec des monts dérivés. A l'ouest, le bombement marginal prend en écharpe toutes les formations en place : il a été mis en place au Crétacé et sa structure bombée est particulièrement nette au sud de l'Angola.

Les régions intérieures de l'Afrique australe offrent un type de relief caractéristique : les plateaux tabulaires. Ces plateaux sont composés de grès et d'argilites et sont faiblement incisés. Ils sont dominés par les hauts-reliefs basaltiques d'âge jurassique du Basutoland, découpés en lambeaux. Au-delà de l'Orange et du Vaal, le socle émerge progressivement sous la forme de surfaces d'aplanissement très vastes et de massifs tabulaires. La cuvette du Kalahari s'étend sur plus de 1 800 kilomètres de long et 1 200 de large. Il s'agit d'une cuvette endoréique, possédant toutefois un drainage épisodique. On trouve dans cette cuvette des marnes et des dalles gréseuses et surtout des zones d'épandage sableux modelées en massifs dunaires. Ces épandages semblent dater du tertiaire. Plus au nord, au Zimbabwe, les reliefs prennent la forme d'un dôme aplati dissymétrique, auquel il faut associer les pointements granito-gneissiques du vieux socle archéen et les intrusions éruptives variées. L'Afrique australe apparaît très diversifiée sur le plan morphologique : c'est une mosaïque de formes variées et toujours assez remarquables par leur ampleur.

Sous une apparence d'uniformité que tendrait à renforcer la notion de vieux bouclier africain, l'Afrique bantou apparaît extrêmement diversifiée sur le plan des reliefs. Les reliefs volcaniques récents et encore actifs peuvent se juxtaposer aux plateaux à pénéplanation ancienne. Cette diversité s'exprime au mieux dans les paysages géomorphologiques dominés par de multiples surfaces d'érosion. Les héritages paléoclimatiques sont en effet déterminants dans cette partie du monde pour une compréhension fine des reliefs. Les alternances climatiques ont agi en altérant différenciellement la roche, en la déblayant. Les paysages actuels sont le

fruit d'une évolution très longue. S'ils ne sont pas immuables, ils n'en demeurent pas moins des éléments de base avec lesquels les sociétés bantu doivent vivre et qu'il leur faut mettre pleinement en valeur.

Sur ce substratum complexe s'est installé un réseau hydrographique varié ; les vallées ont servi de couloirs de pénétration des populations dans leur espace actuel.

UN EXCELLENT CHEVELU HYDROGRAPHIQUE EXORÉIQUE*

Le réseau hydrographique du monde bantu s'organise autour de quatre vastes bassins : le Tchad et le Nil au nord, le Congo au centre et le Zambèze au sud. Ces bassins sont complétés par un réseau secondaire très ramifié. Tous ces organismes fluviaux, exoréiques ou non, ont servi de couloirs de pénétration aux populations bantu durant leurs migrations.

- La pièce maîtresse de ce réseau est incontestablement constituée par le bassin du Congo qui pénètre profondément à l'intérieur du monde bantu. Celui-ci couvre plus de quatre millions de kilomètres carrés, rassemblant une multitude d'affluents répartis de part et d'autre de l'équateur.

- La deuxième grande unité hydrographique est constituée par le bassin du lac Tchad, résidu d'une mer intérieure. Sa superficie est de 22 000 km² en période de crue. Ce lac est essentiellement alimenté par les affluents du sud qui prennent leur source dans la partie humide et forestière du monde bantu.

- Au sud de l'équateur, le bassin du Zambèze est le plus important. C'est le deuxième couloir qui pénètre au cœur du monde bantu après celui du Congo.

- La quatrième unité est le bassin du Nil. Celui-ci n'appartient au monde bantu que dans son infime partie, au nord de la région des Lacs.

Ces grandes unités sont complétées par des unités secondaires comme l'Ogooué, la Sanga, le Limpopo et l'Orange. Tous ces cours d'eau appartiennent au même régime hydrographique : le régime équatorial régulier. Ils sont alimentés par les pluies équatoriales. Leurs sources et bassins sont situés dans la zone tropicale humide. Dans ce cadre, ces fleuves ont des débits, à l'embouchure, très importants : Congo 80 000 m³/s, Zambèze 30 000 m³/s.

Ces différents fleuves coulent dans des vallées marécageuses, au cœur des bassins et des zones sédimentaires côtiers, d'où le mauvais drainage qui caractérise certains. Ils présentent également des chutes et des rapides gênant la circulation. Le long de ces vallées, les populations bantu se sont frayé un chemin vers la partie sud de l'Afrique. Ces couloirs ont servi d'axe d'orientation et de pénétration à l'intérieur des terres. Ces mêmes axes ont été empruntés par les explorateurs du continent.

Ces vallées suggèrent plusieurs directions :

- un système de voies parallèles de direction NNO-SSE formé par le chapelet des lacs de l'Est, le fleuve Congo et quelques-uns de ses affluents. Ce système semble se prolonger au-delà des plateaux du Luanda par le haut Zambèze et ses affluents ;

* Par P.C. MVELE et G. ADIWAS.

- une direction SSO-NNE suggérée par la partie atlantique du fleuve Congo, quelques fleuves côtiers (Ogooué, Sanaga, Benoué) et les affluents de la rive droite du Congo ;
- une autre direction E-O est suggérée par les fleuves Zambèze, Orange et Limpopo ;
- enfin une direction N-S se fait sentir au niveau du Logone et du Nil supérieur.

A côté de ces grandes orientations, les vallées secondaires de ces fleuves ont été également déterminantes dans l'orientation des migrations. Ainsi, fleuves, vallées et lacs ont été des couloirs naturels qui ont facilité l'occupation de l'espace bantu actuel.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Le monde géographique bantu est un monde vaste. De cette immensité de l'espace géographique ressort nécessairement une variété climatique, bioclimatique et démographique.

Malgré cette diversité, l'unité du monde bantu dans ses traits d'ensemble est sans conteste : il s'agit d'un peuple noir parlant des langues apparentées dans un espace géographique chaud et très arrosé.

Cette étude n'est qu'un simple schéma de la géographie du monde bantu. Elle n'a pour ambition que de susciter un débat plus approfondi et de longue durée. L'étendue de l'espace bantu avec les diversités qu'il comporte ne sera maîtrisée dans toutes ses composantes géographiques que par la coopération de tous les spécialistes s'intéressant au monde bantu. C'est le souhait de cette contribution à la connaissance géographique du monde bantu.

LES MIGRATIONS DES BANTU DE L'AFRIQUE CENTRALE ET LA PROBLÉMATIQUE DE LEUR AIRE CULTURELLE CAS DES LUNDA ET LUBA

PAR BAKAJIKA

Depuis que Bleek identifia pour la première fois en 1862 les populations de langue bantu en tant que groupe, les anthropologues, les linguistes et les historiens, entre autres, se penchent avec curiosité et intérêt sur la question bantu et s'efforcent d'expliquer les origines et les mouvements de ces populations. De nombreuses théories sur les origines des Bantu, les causes et la nature de leur expansion ont été avancées.

La question bantu en appelle à plusieurs domaines de recherches : préhistoire, archéologie, histoire, linguistique, socio-anthropologie, etc. Mais à la lumière des travaux actuels, les africanistes sont certainement en droit de se demander si le Zaïre ne constitue pas le bassin bantu du continent. Le problème épineux reste celui des sources : des sources arabes des IX^e et X^e siècles jusqu'aux écrivains noirs du XVI^e siècle ; des sources écrites d'origines grecque et romaine, l'art rupestre africain et les outils préhistoriques, l'archéologie et enfin la tradition orale, une source précieuse d'autant plus que l'évolution sociale, très ralentie jusqu'au XX^e siècle, a permis de conserver presque à l'état natif des structures et coutumes dont peuvent témoigner les vieillards de soixante ans et plus. Les autres problèmes concernent le vocabulaire utilisé en ce domaine et le concept.

On connaît très peu de choses concernant l'histoire de l'Afrique centrale à l'époque précoloniale et il reste encore beaucoup à faire. Par ailleurs on n'a accompli que très peu de fouilles en Afrique centrale et il en faudra beaucoup avant que le tableau archéologique soit raisonnablement détaillé. Ces fouilles permettraient en effet de vérifier d'autres données issues de témoignages oraux et de faits linguistiques. Mais le Zaïre est encore très pauvre en archéologues :

j'en connais deux qui se trouvent d'ailleurs à l'étranger et qui ont oublié de rentrer au pays.

Le terme « bantu » lui-même est complexe. Coloration « raciale » et notion linguistique. Deux concepts qui ne sont pas opposés, mais créent des difficultés quand il s'agit de la différenciation pour distinguer le « bantu » de ce qui ne l'est pas en vue de son identité.

Selon les ethnologues, les Bantu formeraient une race issue d'un véritable brassage ou métissage entre plusieurs races, principalement entre les « Chamites » et les vrais « nègres ». Mais les ethnologues auraient mieux fait de nous donner les différentes caractéristiques qui différencient les Bantu de ceux qu'ils appellent les vrais nègres. Dans leur vocabulaire usuel, les Bantu eux-mêmes utilisent, en leurs langues respectives, les vocables : Mutu, Ntu, Muntu au pluriel Batu, Wantu, Bantu, qui sont l'équivalent en français du terme homme (*homo*), être humain, personne humaine¹. Apportant une dimension « philosophique » au concept « Muntu », le père Tempels précise quant à lui que celui-ci ne signifie pas être humain (*homo*). C'est plutôt ce qui reste après la mort de l'être humain, la « personne »².

« ... ce qui subsiste après la mort n'est pas désigné chez les Bantu par un terme indiquant une fraction de l'homme. J'ai toujours entendu les anciens le nommer "l'homme même", "lui-même" : *aye mwine*. C'est là le "petit homme" qui était caché derrière les apparences perceptibles.

Il paraît impropre de traduire cette acception de *muntu* par "l'homme". Le *muntu* vit bien sûr dans un corps visible, mais ce corps n'est pas le *muntu*. Un indigène disait à un confrère : "Ce *muntu*, c'est plutôt ce que vous désignez en français par 'la personne' et non ce que vous exprimez par 'l'homme'." »

Autres difficultés pour les peuples que nous étudions : le concept d'un terme comme « tribu ». D'une manière générale la tribu signifie, selon Vansina, « une communauté qui se croit culturellement différente de toutes les autres communautés qui l'entourent, cette croyance étant partagée par les communautés environnantes ». Une telle définition rend encore difficiles les opérations de regroupement de différentes tribus en une aire culturelle. Les tribus naissent et meurent, émigrent ou restent sur place. L'exemple le plus frappant que nous donne Vansina est le cas des Luluwa. Avant 1890, il n'y avait pas selon lui de Luluwa, il n'y avait que les Luba du Kasai. Mais les premiers commerçants, Angolais et Européens, qui entrèrent au Kasai donnèrent des sobriquets à la population qu'ils y trouvèrent. Un de ces sobriquets survécut : celui de Luluwa. Mais la population se donnait à elle-même le nom de Luba, comme les groupes situés plus au sud jusqu'au sud-est de la rivière Luluwa dans la région de Dibaya.

Vers 1890, les raids de Ngongo Lutete et de Lumpungu, deux trafiquants d'esclaves qui opéraient pour le compte de Tippu-Tip, chassèrent de chez eux des milliers de membres de ces groupes du Sud-Est, qui gagnèrent Luluabourg (Kananga) où ils cherchèrent refuge auprès de l'administration coloniale. Ils furent installés par les Européens et bénéficièrent des premiers avantages de la vie coloniale : missions, écoles et hôpitaux. Très vite, ils commencèrent à se sentir différents des habitants du pays et ce sentiment partagé par ces derniers se cristallisa dans l'usage des termes Luba et Luluwa.

Le cas n'est pas isolé. Citons comme autre exemple celui de la « tribu » des

Bayeke au Shaba. Au XIX^e siècle, des luttes opposaient les Luba Shankadi et les Lunda dans le Sud-Est shabien. Quelques chasseurs basumbwa, originaires de la Tanzanie centrale, franchirent le Luapula, et pénétrèrent dans la région où ils entrèrent successivement en relation avec les Lemba et les Lamba. Il semble que ces Basumbwa se soient présentés en ces termes : « *Tudi Bayeke...* », ce qui signifie : « Nous sommes des chasseurs... » Les autochtones désignèrent désormais ces étrangers par le nom de leur profession : Bayeke, nom sous lequel nous les connaissons aujourd'hui. Ces Bayeke ont certes des liens historiques avec les Basumbwa restés en Tanzanie, mais ils se sont en tout cas différenciés d'eux sur certains points. Les données historiques nous montrent donc que la tribu n'est pas du tout une unité perpétuelle. Les appellations tribales constituent plutôt le fait des autres.

Toutes ces difficultés sur le problème bantu conduisent à une réflexion sur le discours scientifique sur l'Afrique en général. Celui-ci a été, pendant longtemps, le fait de l'Europe, et d'elle seule. En histoire, par exemple, la possibilité de connaître le passé de ce continent a été purement et simplement niée. L'Europe se réservait en fait le droit de faire les demandes et les réponses, niant ainsi l'identité de l'Afrique et lui refusant la maîtrise de son destin³.

Cette période est heureusement révolue. La part des Africains dans l'étude de l'Afrique est désormais majoritaire, dans tous les domaines et ne cesse de croître, et certaines voix se sont même fait entendre pour refuser à des non-Africains le droit d'étudier ce continent et surtout ses sociétés. Cette réaction compréhensible est le fruit amer d'une période de domination désormais périmée et nous pensons qu'il faut en surmonter les séquelles.

Il devient primordial que des chercheurs d'origines et de formations aussi diverses que possible étudient simultanément les mêmes domaines et confrontent leurs points de vue sur l'Afrique. C'est-à-dire que s'il est bon et souhaitable que des chercheurs travaillent de plus en plus, et en majorité, sur leurs milieux d'origine, il n'est pas moins nécessaire d'écarter tout monopole et d'assurer les éclairages contrastés indispensables pour passer de l'idéologie à la connaissance.

L'étude des Bantu a requis un dynamisme nouveau du fait que les Bantu prennent de plus en plus en charge avec une puissance de motivation dont ils sont peut-être seuls capables. Toutefois, l'étude des Bantu ne doit pas être l'affaire des seuls Bantu, l'apport des chercheurs non bantu n'est pas moins nécessaire. Cet apport peut rendre le débat moins passionné et trancher souvent les problèmes de préjugés issus des conflits tribaux par exemple.

Ce qui est d'ailleurs curieux c'est le fait que le terme de tribu ne soit pas employé pour les Européens. Sous la colonisation, l'administration mêlait facilement, dans ses papiers concernant l'état civil des Africains, les mots de races et de tribus. L'Unesco a banni le mot tribu de l'histoire générale de l'Afrique à cause de la connotation péjorative que le colonialisme lui a donnée.

Le terme race est peut-être moins irritant mais sa notion sur le plan socio-culturel reste dénuée de source et devrait disparaître du langage scientifique. On ne peut pas classer des individus seulement sur la couleur de leur peau, la forme de leur tête ou la couleur de leurs cheveux. Si la notion de race est tenace, c'est qu'elle remplit un rôle idéologique important : diviser les groupes humains, ce qui permet aux uns de dominer les autres. Elle a donc une fonction politique précise. Certains écrivains ou hommes politiques ont utilisé la notion de race pour essayer de prouver les inégalités.

Au lieu de parler de race, on devrait parler de types humains. S'agissant de

l'Europe, on cite d'ailleurs le type méditerranéen, nordique, oriental, mais s'agissant de l'Afrique, on emploie le mot de race... C'est assez étonnant, et il y a lieu de s'interroger à ce sujet.

CONTROVERSES AUTOUR DES ORIGINES

Certains chercheurs pensent aujourd'hui que la recherche des origines est une entreprise inutile parce qu'il n'y a jamais eu d'origine simple. Mais nous pensons avec Bloch que les origines sont dignes d'études avant toute chose⁴. Les origines des populations bantu étudiées dans le présent travail ne peuvent pas encore être déterminées avec certitude, quoique l'on dispose d'un certain nombre de données archéologiques, linguistiques ou de la tradition orale...

Néanmoins, si l'on se réfère aux sites paléolithiques, l'on peut croire que l'Afrique centrale était habituée dès les temps les plus reculés par des populations qui ressemblaient à ceux qu'on appelle Pygmées de nos jours. C'est du moins ce qu'indiquent les traditions orales à travers toute la zone, depuis la Zambie jusqu'au Zaïre, et ce que semble confirmer la présence des Pygmées dans la région du lac Bangwelo, ainsi que dans la région qui forme la frontière entre le Zaïre et l'Angola près du Kwango et jusqu'au cœur même de l'Angola⁵. Il existe encore de nos jours dans le nord-est du Shaba des Pygmées et des Pygmoïdes dont le nombre oscillerait entre 2 000 et 3 000 individus⁶. Grévisse avance à leur propos ce qui suit :

« On conserve le souvenir de leur séjour dans les plaines de la Lufira en aval de la Mwadingusha. Les populations de haute taille qui les y rencontrèrent leur donnèrent des sobriquets : Wambwene pi et Balala makoko. Ils posaient en effet, à tous ceux qu'ils rencontraient, la même question : *Wambwe pi* : D'où m'as-tu vu ? Malheur à qui leur répondait : De là, de tout près. Il était pris à partie parce qu'il s'était moqué de leur petite taille. Aussi est-ce par dérision qu'on les appelait Balala makoko : de *kulala*, dormir et *makoko*, synonyme de *mafweza* ou *mafwasa* : petites termitières. N'étaient-ils pas si petits qu'une de ces minuscules termitières, qu'on voit par milliers dans certaines plaines marécageuses, suffisait à leur procurer un abri⁷. »

L'invasion d'hommes de haute stature contraignit ces personnes à se réfugier sur les plateaux des Kundelungu. Stuhlmann pense que ce sont les peuples nains, Pygmées et San, qui constituent les peuplements autochtones les plus anciens de la région. Vinrent alors les nègres à peau sombre et aux cheveux crépus, par vagues migratoires issues du fond du Sud-Est asiatique. Ces nègres se répandirent à travers la savane soudanienne, pénétrèrent dans la forêt équatoriale, introduisant avec eux une agriculture rudimentaire, la culture de bananes et de colocasses, l'usage des outils en bois, l'arc et les flèches, ainsi que les cases rondes ou carrées. Ces peuples parlaient, selon Stuhlmann, des langues à type isolant. Ils auraient été suivis par des Proto-Hamites originaires eux aussi l'Asie, mais des régions situées au bord du berceau originel de nègres. Les nouveaux venus, poursuit Stuhlmann, parlaient des langues agglutinantes à classes nominales. Ils auraient inculqué aux autochtones la pratique de l'agriculture à la houe, la culture de sorgho et d'autres graminées, l'élevage du menu bétail à cornes, etc. Dans cette logique il est avancé que le métissage des Proto-Hamites et des nègres aurait donné naissance aux peuples bantu.

L'argument qui voudrait situer l'origine des nègres en Asie se trouve

aujourd'hui dépassé par de nouvelles données de la recherche. La révolution agricole s'était produite en Afrique, beaucoup plus tôt qu'on ne le supposait : dès 5000 avant Jésus-Christ. Comme le dit George Peter, l'agriculture fut développée en toute indépendance (autour de 5000 av. J.-C.) par les Noirs :

« Ce fut invention véritable et non un emprunt à d'autres peuples. En outre, cet ensemble de plantes sauvages qui ont été ennoblies par la culture place l'Afrique noire à l'un des tout premiers rangs des quatre grands complexes agricoles de l'histoire mondiale. »⁸

Les Africains n'avaient donc pas à apprendre l'agriculture des Asiatiques. Ceci n'étant pas fondamental pour ce travail venons-en aux origines. Les chercheurs ont en effet émis plusieurs hypothèses à propos de l'origine des Bantu, dont deux vont retenir notre attention.

La première hypothèse, la plus ancienne et la plus répandue, prétend que les Bantu proviennent de la région du lac Tchad qu'ils auraient quittée vers le début du premier millénaire pour des raisons diversifiées.

L'étude publiée en 1913 par Johnston, par exemple, constitue une des premières tentatives sérieuses de situer les origines des Bantu et de reconstituer le processus de leur dispersion. Se fondant sur des données linguistiques, il situe les ancêtres des Bantu dans le Bahr el-Ghazal, non loin des bassins du Bénoué et du Tchad à l'ouest. Les Bantu se déplacèrent, selon lui, d'abord vers l'est en direction du mont Elgon, puis de là vers les rives nord du lac Victoria, la Tanzanie continentale et la forêt du Zaïre. La véritable pénétration en Afrique centrale et méridionale aurait commencé vers - 300.

Greenberg, pour sa part, avance que les origines des peuples parlant les langues bantu se situeraient dans la zone de la plus grande divergence des langues bantu et, s'appuyant sur cette hypothèse, il situe l'origine première des peuples bantu au Nigeria, dans la région du Bénoué moyen, au nord-ouest du vaste territoire où les langues bantu sont solidement implantées. Pour Greenberg, l'infiltration des Bantu dans la forêt se fit en deux étapes : du nord au sud, les Bantu se contentant de suivre les rivières et les étroites bandes de terre alluviales, et la destruction progressive de la forêt primitive par des populations bantu agricoles avançant sur un large front ; mouvement qui a peut-être été stimulé par l'arrivée chez elles de plantes vivrières asiatiques.

Ainsi, les Bantu provenus du lac Tchad ou de la moyenne Bénoué, se seraient fixés dans la région centrafricaine, au Kenya, dans le bassin du Zaïre, au Shaba, au nord de l'Angola et en Zambie. Parmi les raisons diversifiées de ces déplacements, on avance que d'une part, les Bantu étaient pressés par les peuples de la région du Nil et que d'autre part, ils avaient besoin de terres nouvelles. Les travaux de Greenberg ont mis en évidence un groupe linguistique appelé nigéro-kongolais dont la matrice serait située dans la région du lac Tchad et de la moyenne Bénoué qui correspond justement au site de la civilisation Nok. Mais certains chercheurs contestent cette thèse la considérant comme prématurée.

La deuxième hypothèse situe l'origine des Bantu dans l'actuelle région du Shaba au Zaïre. Bien que récente, cette hypothèse bénéficie de plusieurs adhérents de nos jours. Elle s'appuie sur quelques données linguistiques et archéologiques et sur la tradition orale.

En linguistique, l'une des classifications préférées parmi les chercheurs est celle de Guthrie⁹. Celui-ci avance qu'il y a parmi les populations de la zone de son étude huit groupes de langues. Et plus intéressant, ses travaux ont décelé un noyau bantu principal dans la région luba qui borne au sud la forêt. Pour Guthrie, les origines des Proto-Bantu devraient se situer dans la zone de la plus grande convergence des langues bantu, soit autour des bassins des rivières Congo-Zambèze, le noyau se trouvant dans la région du Shaba, au Zaïre.

L'archéologie, à son tour, a permis de découvrir les traces multiples d'une civilisation ancienne du fer, en particulier à Sanga, sur le lac Kisale et à Katoto, dans la région du Haut-Lualaba¹⁰. En 1957, une campagne de fouilles fut menée à Sanga, sur la rive occidentale du lac Kisale sous les auspices du Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren et de l'ancienne université officielle du Congo. Nenquin a publié en 1963 une étude détaillée de cette fouille et des objets exhumés¹¹. Le site consiste en un immense cimetière, dont une faible part seulement a été excavée. Les tombes fouillées en 1957 ont fourni en abondance de la poterie, du cuivre et du fer. Des ossements provenant de deux d'entre elles ont été datés au carbone 14 ; et leur âge serait de A.D. 720 + 120 (B - 26) et A.D. 890 + 200 (B - 264). Une deuxième campagne de fouilles fut menée en 1958 dans le même cimetière de Sanga de la même université. A la lumière de ces fouilles, les archéologues ont avancé qu'un trafic du cuivre en direction de la côte orientale remonterait, si l'on en croit les datations recueillies sur les sites précités, au VII^e ou au IX^e siècle.

Les vestiges de la civilisation, mis à jour dans la contrée lacustre du Shaba central et datés de 800 après Jésus-Christ, représenteraient les plus anciennes manifestations attribuables aux ancêtres des Baluba Shankadi. Suite à un cataclysme vers 1450, une longue colonne migratoire de Luba remonta vers le nord et alla s'installer dans l'entre Lubilash-Luembe, où ses membres furent d'abord régis par la cheffesse Banda Lumbale, puis par un Musongye : Kongolo Mwamba. Les Baluba du Kasai proviendraient pour une large part des Baluba Shankadi et la plupart des « tribus » du Shaba auraient été fondées par des émigrants de l'empire Lunda. Ces cas vont retenir notre attention plus loin.

Terminons par la tradition orale. Tous ceux qui, ethnologiquement, forment le groupe Luba au Kasai affirment qu'ils sont venus de Nsanga à Lubangu, qu'ils désignent du bout de l'index dans la direction sud-est du Kasai. D'après le R.P. Van Bulck, Nsanga-a-Lubangu serait l'arbre lusanga à entaille, c'est-à-dire le village où nouveaux venus et anciens résidents ont conclu « un pacte d'amitié mutuelle en pratiquant une entaille dans l'arbre du village¹² ». Mais cette interprétation, fondée sur la seule donnée linguistique, ne saurait être acceptée sans réserve, du moins quant à la signification de l'entaille dans le lusanga qui n'est pas une pratique généralisée chez les Baluba. Selon la tradition orale, le Nsanga-a-Lubangu se trouverait à Mutombo Mukulu. C'est l'arbre lusanga à entaille. L'entaille faite dans l'arbre serait ainsi le début de la migration des Baluba vers le Kasai.

Selon la version populaire, un grand mulopwe de tous les Baluba avait deux fils. L'aîné n'était pas intelligent, alors que le cadet brillait par ruse et par son esprit. Avant sa mort, le souverain partagea son empire entre ses deux fils. Mais le cadet était ambitieux. Il demanda à son frère de lui céder son territoire. Son frère refusa. Sur ces entrefaites, le frère cadet leva une armée pour s'emparer du territoire de son aîné. Celui-ci en fit autant pour se défendre. Ce fut la guerre. L'armée du frère aîné fut vaincue. A la suite de cette guerre, les vaincus ne

voulurent pas se soumettre à l'autorité du vainqueur. Ils décidèrent de quitter la terre des ancêtres et d'aller vivre ailleurs. Pour illustrer leur rupture avec ceux qui restèrent sur place, ils firent des entailles dans un lusanga. Ce fut le début de leur migration dont nous parlerons, dans le point suivant. Ils s'en allèrent par petits groupes, chacun ayant un chef à sa tête. Ils arrivèrent au Kasai à des époques différentes et chaque petit groupe occupa son territoire. En définitive, bien que l'énigme de Nsanga-a-Lubangu reste insondable, les Baluba, qu'ils soient du Shaba ou du Kasai, et cela est essentiel, se reconnaissent une origine et un passé communs.

Où vécurent alors les ancêtres des Bantu ? Il est difficile de répondre à cette question car les origines constituent encore un débat passionnant et complexe. Ceci n'est pas une situation particulière à l'Afrique. Prenons l'exemple des Etats-Unis d'Amérique qui ont connu un peuplement récent. Thomas Jefferson et Benjamin Franklin, pour justifier la rupture prochaine avec l'Angleterre, soutenaient que les vrais ancêtres des colons américains étaient les lointains et presque légendaires Anglo-Saxons de Germanie, au-delà des siècles d'une histoire anglo-normande qu'ils récusait¹³. C'est ainsi que les révolutionnaires américains identifièrent la nation au peuple hébreu de la Bible ; et que les défenseurs de la constitution fédérale signèrent leurs pamphlets Caton ou Publius, faisant renaître la République romaine sur le nouveau continent. On ne dédaigne pas non plus la mythologie grecque dans laquelle on puise pour donner au continent les couleurs de la pastorale héroïque, pour lui dessiner un destin eschatologique.

Issue de la main de la Providence, la nation américaine peut ainsi se comparer aux autres nations connues dont la naissance se perd dans la nuit des temps. Mais pour être semblable aux autres, la nation américaine doit avoir des racines, un ancrage équivalent à celui des nations européennes. On démontre alors que les Américains, bien que venus d'ailleurs, se sont enracinés sur le territoire qu'ils ont conquis aux Indiens. On affirme qu'ils ont la propriété légitime de ce sol puisque la loi chrétienne veut que le sol appartienne à celui qui le fait fructifier et non pas aux « sauvages ».

En ce qui nous concerne, en l'état actuel des recherches, il ne nous est pas possible de déterminer de façon précise les origines des Bantu pas plus qu'on ne peut expliquer toutes les raisons qui les ont poussés à parcourir de long en large les territoires de l'Afrique sub-équatoriale. Les hypothèses linguistiques avancées jusqu'ici ne concordent pas, et elles sont particulièrement peu probantes.

Lorsque nous considérons en profondeur la deuxième hypothèse qui situe l'origine des Bantu au Shaba, il y a des questions sans réponse. Les empires luba et lunda tirent leur origine d'un fonds de populations anonymes, installé au Shaba depuis des temps immémoriaux. Crine Mavar¹⁴, pense que ce fonds de population provenait du lent repli que les Noirs sahariens entreprirent vers le sud, dès 1000 av. J.-C., pour fuir le dessèchement du Sahara.

En ce qui concerne l'empire luba, un fonds de population prébaluba se manifesta vers 800 ap. J.-C., au Shaba central. Mais durant sept siècles, ce fonds de populations connut forcément des développements que l'état de la recherche ne nous permet pas encore de connaître. En effet, les traditions historiques des Baluba Shankadi et des Aruund plafonnent vers 1500. Elles déroulent les phases de l'édification des empires luba et lunda et concernent exclusivement le dernier développement d'un fonds de populations jusque-là anonymes. Les données les

plus riches des traditions historiques des Baluba Shankadi et des Aruund intéressent surtout les processus de la fondation des empires luba et lunda. Crine Mavar nous révèle qu'un Musongye fut à l'origine de l'empire luba. Point de vue partagé par A. Merriam qui écrit :

« The Basongye people occupy that portion of the portion of the present Eastern Kasai Region of the Republic of Zaïre which lies roughly between the fifth and sixth parallels south and about 24°-27° east. They have apparently been in this general location since at least the 12th century when they were the founders of the first Baluba empire¹⁵. »

Mais l'origine des Basongye a été elle-même une source intarissable de spéculations parmi les chercheurs. Verhulpen dans son travail volumineux consacré aux Luba rapporte que certains chercheurs avaient suggéré que les Basongye seraient provenus des Zoulou, des Batswana, des anciens Yaga, des Fang et même des Wa Nyamwezi. Leur origine est située aux environs du lac Tchad ou selon Samain au lac Samba¹⁶. Frobenius, dans l'un de ses écrits, considère les Basongye comme migrants de leur aire présente à partir de l'est ; dans une autre publication, comme une branche des Baluba venus du sud, et dans une autre encore, comme une partie d'un groupe majoritaire des peuples appelés Ba Tshonga.

En ce qui le concerne, Vansina situe l'origine des Basongye au XIII^e siècle dans les sites du sommet sud de l'aire des lacs Kisale et Upemba au Shaba près de Bukama¹⁷, pendant que Van der Kerken nie catégoriquement toute relation Basongye-Baluba et situe l'origine des Basongye au Nord et à l'Est près de kahambare dans le Maniema¹⁸. Devant toutes ces spéculations il est difficile de déterminer avec précision l'origine des Basongye. Si ceux-ci étaient arrivés à travers la migration bantu, que sait-on de cette migration ? A en croire Crine Mavar, à une époque très ancienne, antérieure à l'avènement de l'empire des Baluba Shankadi, c'est-à-dire avant 1400 déjà, les ancêtres des Basongye, venant du Nord, auraient séjourné au Shaba central avant de s'installer définitivement au Kasai-Maniema. Mais l'étude ne nous édifie pas sur le problème, au contraire c'est une information qui complique davantage le sujet.

L'EXPANSION

Comme pour les origines, le problème de migration et de mise en place des peuples bantu n'est malheureusement pas encore élucidé. Dans ce domaine précis, plusieurs chercheurs se font, comme l'a dit Vansina, une image fautive des « migrations ». Image selon laquelle on suppose généralement qu'un beau jour des milliers d'individus se mirent en marche, détruisant tout sur leur passage, et que les migrants vinrent directement de leur point d'origine jusqu'à celui où ils vivaient à la fin du XIX^e siècle. Ainsi, des peuples en auraient chassés d'autres et les auraient jetés sur les chemins, comme si tout l'intérieur de l'Afrique avait été un grand billard où les boules se seraient heurtées l'une l'autre et renvoyées à l'infini. L'auteur des *Anciens Royaumes de la savane* pense que l'erreur serait de ne pas réaliser que les migrations sont des processus et qu'il peut y en avoir beaucoup de variétés puisqu'un processus est toujours une affaire complexe¹⁹. Ki-Zerbo, pour sa part, montre que la migration bantu a été un phénomène

historique majeur qui s'est déroulé vraisemblablement au début de l'ère chrétienne sur une très grande échelle d'espace et de temps et qui n'était pas encore achevé à la fin du XIX^e siècle²⁰.

Le mouvement migratoire des Baluba vers le Kasai commença après 1600 et la poussée vers l'ouest se poursuivit durant trois siècles en trois temps. Le premier groupe constitué par ceux qui se nommaient Bena Kanyoka s'avance et occupe la vallée de la Luibu et de la Lubilanji. Ils commencent à entretenir des rapports de bon voisinage avec les Baluba restés sur les terres des ancêtres, entre le Lualaba et la Lomami. En même temps que le groupe kanyoka, avance le groupe qui deux siècles plus tard s'appellera Bena Luluwa pour s'être rendu définitivement maître du bassin de la Luluwa. Au cours de tout le XVIII^e siècle, une guerre d'occupation se serait engagée entre ces Baluba et les autochtones Bakete Bashilele. L'issue de cette guerre sera la dispersion de ce peuple qui se scindera en deux blocs se confinant l'un au nord, l'autre au sud du territoire occupé par les Baluba qui vont s'appeler Bena Luluwa. Ces deux blocs des Bakete subiront dans la suite, chacun de son côté, les influences bakuba au nord et lunda-kanyoka au sud, entre la Luluwa et la Mbujimayi, tandis que ceux repoussés vers le fleuve Kasai se mélangeront aux Cokwe et Balwalwa.

Dans un deuxième temps, toujours au courant du XVII^e siècle, l'autre groupe des Baluba s'avance vers Dimbelenge, où il concourt également au refoulement des Bakete. Dans la suite, ce groupe s'appellera Bena Konji ou Bakwa Luntu. Les Basongye, ayant conservé leur ancienne dénomination, se répandent eux aussi dans le Kasai à cette époque. La scission entre les émigrants et ceux qui restent attachés à la terre ancestrale ne semble pas être aussi accusée que celle des Bena Luluwa et des Bena Konji.

Enfin, à la fin du XVII^e siècle, un groupe très important de Baluba quitte lui aussi le Shaba pour suivre les traces des précédents. Ce groupe, selon Van Zandjick, semble avoir quitté le Shaba plutôt à la suite d'une disette que pour des causes politiques²¹. La pluralité des tribus qui le composent et le fait qu'il ait continué à s'appeler Baluba alors que les autres voulaient effacer leur passé confirmerait cette thèse. Ce groupe qu'on désigne communément sous le nom de Baluba Kasai comprend notamment les Bakwa Kalonji, Bakwanga, Bakwa Disho, Bena Tshiyamba. Il a évolué sur des territoires fertiles et inhabités d'entre la Mbujimayi et la Lubilanji. Il devint ainsi voisin des Bena Kanyoka dans les régions de Mwene Ditu, Kanda, Ngandajika, etc., des Bena Luluwa à proximité des régions actuelles de Tshilundu. Sur cette terre sans forêt et sans eau, une grande sécheresse amenant la disette les frappa à la fin du XVII^e siècle et amena une nouvelle ère de dispersion en sens divers : les uns irons vers l'ouest chez le chef Mfwamba Wa Luaba des Bena Moyo et les autres iront vers l'est où une grande concentration de la population sera constatée dans la suite par les premiers explorateurs européens.

Verhulpen et Vansina ont retenu notre attention. De tous ceux qui se sont occupés de l'histoire des Baluba, Verhulpen a été considéré durant la période coloniale comme le seul à avoir tenté un travail à la fois d'analyse et de synthèse. Son livre²² est resté encore maintenant un ouvrage de base en matière des Baluba. Bien que touffu à certains égards, sa valeur scientifique est dans une certaine mesure incontestable. Mais sur le problème de la scission entre les Baluba du Shaba et ceux du Kasai, l'historien colonial des Baluba ne nous a pas assez instruits. Si, de son côté, Vansina a tenté de combler la lacune en soulevant une hypothèse sur la chronologie de la migration des Baluba au Kasai et sur la

description des mouvements migratoires dans le temps et dans l'espace, son hypothèse ne couvre pas de près le problème des causes de cette migration²³.

Les recherches de Verhulpen nous révèlent que les Baluba ont constitué deux empires, avant de connaître l'émiettement politique. Les fondateurs du premier empire (XIV^e-XV^e siècle) sont des Basongye. Les fondateurs du second empire sont des Bakunda. Il s'agit d'une seule dynastie mais avec changement de régime successoral. L'on est passé du patriarcat basongye au matriarcat bakunda pour revenir définitivement au régime patriarcal. C'est Ilunga Mbidi qui a succédé à Nkongolo Mwamba pour fonder le second empire luba. Ce deuxième empire se distinguerait du premier par le fait que les populations actuellement au Kasai auraient plus fait partie. Le second empire des Baluba a traversé trois périodes distinctes :

1. une période de conquête qui va d'Ilunga Mbidi à Ilunga Liu, soit de 1500 à 1600 ;

2. une période de guerres fratricides pour la succession, période d'insoumission de certains chefs où apparaissent la désorganisation sociale et les disettes. Cette période va de Kasongo Mwine Kabanza à Kadilo, soit de 1600 à 1700 ;

3. une période d'invasion étrangère (Cokwe, Yeke et Européens) et qui va de Kadilo à Kasongo Nyembo, soit de 1700 à 1885.

Après le départ du groupe kasai et à la suite de continuelles guerres fratricides entre les princes pour la succession, le second empire finit par se scinder en trois parties :

- le royaume de Mutombo Mukulu ;
- le royaume de Kasongo Nyembo ;
- le royaume de Kabongo.

A l'arrivée des Européens, l'empire luba vit consacrer sa disparition par les autorités coloniales :

« L'insoumission de Kasongo Nyembo aux autorités européennes, de 1907 à 1917, occasionna la séparation définitive des seigneuries de ces divers territoires de l'empire des Baluba et fut la cause de la rupture complète des rapports de vassalité entre les chefs et ces seigneuries et le grand chef des Baluba. Le démembrement et le morcellement de ce vaste empire en un grand nombre de petites chefferies indépendantes (...) eurent notamment pour but de diviser les populations Baluba pour mieux les administrer²⁴. »

L'arrivée des Baluba au Kasai a fait l'objet d'une hypothèse de Vansina. Hypothèse qui reste intéressante à plus d'un point. Vansina étudie parmi les migrations au Kasai celle des Luluwa et celle des Bapemba. Il emploie la méthode linguistique qu'il complète avec l'apport des traditions orales recueillies sur place. Son hypothèse comprend quatre parties dictées par les nécessités chronologiques autour desquelles gravitent les faits historiques qu'il s'efforce de localiser dans le temps. L'auteur retient quatre périodes dans l'histoire des migrations dans la région du Kasai.

1) Avant 1700, estime l'auteur, les territoires de Kananga, Tshikapa, Luebo, Luiza... étaient occupés respectivement par les Batwa vivant en symbiose avec les

ancêtres des Bakete du nord et par les ancêtres des Bakete du sud. De l'avis de l'auteur, ces populations s'appellent les Bashilange.

2) De 1700 à 1750, c'est la période d'invasion du Kasai par les peuplades étrangères à la région. Ces invasions viennent du nord-ouest (peuplade du Haut-Kwango) et du sud-est (Ba-Pemba). Les causes de ces invasions ou de ces migrations ne sont pas données, malgré les tentatives d'explications des R.P. Denolf et Van Bulck. Vansina écrit dans son article ce qui suit :

« Vers 1700, le royaume fondé par Mutombo (...) se désagrège par suite de famines et de guerres de Kadilo.

Des groupes de populations émigrent de l'entre Lubilash-Bushimaie, près de l'actuel Bakwanga, vers le nord où cette vague se heurte aux Pyaang. Au centre ils avancent jusqu'à la Lulua et suivent son cours vers l'aval.

En route, ces populations, les Ba Pemba, assujettissent beaucoup de groupes autochtones. Depuis ce moment, jusqu'en 1950, les migrations ont continué à partir de ce point.

C'est à l'est de Bushimaie que se trouve le fameux Nsanga-a-lubangu, partie d'origine de Ba Pemba. D'après les Baluba shankadi, Nsanga-a-Lubangu se trouverait même plus au sud-est encore, à l'ouest du Haut-Lomami, à 100 km au nord de Kamina. Les terres quittées par les émigrants furent occupées par les Baluba shankadi et en partie par les Kanyoka. »

3) Pour la période 1750-1800, Vansina écrit :

« Les Basongye qui vivent actuellement dans les parages de Mpiana Mutombo n'y étaient pas encore installés (...). Au sud-est, les Ba Pemba continuent leurs migrations. Ils infléchissent leur course vers les plaines situées au nord de Dimbelenge, vers la Mwanzangoma d'où ils repoussent légèrement les pyaang le long de la Lulua et atteignent la Luebo (...). Dans la région centrale ils passent la Lulua à Malandji, remontent la Muyawu et atteignent la Luebo moyenne. »

4) Et pour la période de 1850 à 1950 :

« (...) la poussée des Ba Pemba s'accroît encore. Ils réussissent à pénétrer au cœur du pays de Ntambwe à Mwenze et atteignent même Tshikapa (...). Plus tard le passage de la Lulua à Malandji prend de plus en plus de l'importance à cause du nombre croissant des caravanes d'Angola (Bimbadi) et ensuite d'Européens. Von Wissmann y fonde Luluabourg et ce centre devient rapidement un noyau des Ba Pemba, maintenant Baluba du Kasai.

Ils suivent l'Européen le long du rail, jusqu'en territoire de Mweka et Dibaya où ils s'installent en groupes nombreux. En 1955, les Baluba massés sur cette bande de terrain dominant par leur nombre les populations autochtones. C'est de la fusion de la langue, de ces Ba Pemba avec le Tshikete local, qu'est né le Tshiluba du Kasai. »

Une précision s'impose. A en juger l'expression du visage quand les personnes prononcent le terme « Ba Pemba », il semble qu'il signifie vaguement : barbares, inconnus, gens qui habitent loin de nous. Situation plus ou moins analogue à celle des Grecs dans l'Antiquité classique. Cette appellation peut s'identifier avec la dénomination Baluba et donc s'appliquer à tous ceux qui font partie du groupe linguistique luba qu'ils soient du Shaba ou du Kasai. Les Baluba de l'est désignent ainsi tous les Baluba de l'ouest.

Par ailleurs, Vansina avance que la langue des Ba Pemba et celle des Bakete ont donné naissance au tshiluba. Nous pensons qu'il faut nuancer : le parler luba a subi certes l'influence de parlers Kete, ce qui se ressent d'ailleurs dans le parler

des Bena Luluwa et des Bakwa Luntu. Mais il n'y a pas eu fusion. Les Bakete et les Baluba ont gardé chacun leur parler propre.

L'intérêt de l'hypothèse de Vansina réside en ce que, grâce à ses investigations, combinées à celles de Verhulpen, on peut être provisoirement fixé sur l'occupation du Kasai. L'arrivée des Ba Pemba au Kasai s'est faite par vagues successives depuis la dislocation du premier empire luba. Les Bena Luluwa, premier groupe des Ba Pemba immigrants, venus de Nsanga-a-Lubangu sont arrivés au Kasai avant 1700. Les Bena Konji ou Bakwa Luntu et les Bakwa Mputu sont au Kasai entre 1750 et 1800. Ils viennent aussi de Nsanga-a-Lubangu. A cette date, ils se dirigent vers le nord de Dimbelenge. Les Bena Luluwa font une percée vers Luebo par la Muyawu entre 1700 et 1800. Le dernier groupe des Ba Pemba (Bakwa Kalonji, Bakwa Disho, Bakwanga...) marche vers l'ouest entre 1800 et 1850.

L'autre groupe important à côté des Baluba est constitué par les Lunda. Alors que chez les Luba les migrations se sont effectuées après la constitution de l'empire, chez les Lunda elles sont pré-impériales. Crine Mavar avance la cause principale de ces migrations : « Dans le courant de la deuxième moitié du XV^e siècle, le surpeuplement de l'entre Kalagne-Lubilash poussa, par intermittence, des groupes de parents à la recherche de terres vacantes²⁵. » Ces groupes s'avancèrent dans trois directions principales : vers le Luapula, vers le Zambèze, vers le Kwango inférieur, et formèrent autant de colonnes disloquées.

Les mouvements migratoires vers le Zambèze

Les groupes qui se détachèrent du noyau de la civilisation lunda en direction du Zambèze s'installèrent dans le couloir formé par le Kasai et la frontière occidentale de l'empire des Baluba Shankadi. Mais ces terres, sillonnées par les Ambwela, se révélèrent inhospitalières. Les émigrants, installés à proximité des sources du Kasai, constituèrent le fonds de populations qui se différencia en groupes Aminung, Bakaonde et Luena. Par ailleurs, les émigrants qui se fixèrent à proximité du noyau de civilisation lunda restèrent aruund. Ils donnèrent seulement naissance à des groupes régionaux tels que les Ankong, Atshupilikis, Amatab, Anzanang, Amalas, Aruband, Amatshump, Arew, Atshuud, Amawoj, Ampimin, etc. qui vécurent en marge des Aruund jusqu'au moment, tout proche, où l'empire lunda naquit. Les expéditions guerrières organisées par les premiers Ant Yav obtinrent facilement la soumission de ces groupes émigrés et, partant, leur intégration dans l'empire.

Les mouvements migratoires vers le Luapula

Les groupes en direction du sud-est s'ébranlèrent tous à partir de la contrée parcourue par la rivière Kola. La colonne migratoire croisa d'abord, au sud du lac Kinda, les éléments baluba shankadi alors en progression vers le sud ; puis la tête de colonne rencontra l'obstacle qui restait, le haut Lualaba. Cet obstacle cassa la marche de la colonne, mais il permit aux émigrants de se regrouper peu à peu aux abords du fleuve et de préparer en commun la traversée.

Le Lualaba franchi, une partie des émigrants s'installa dans l'entre Lualaba-Luapula, tandis que les autres, plus aventureux, se transportèrent jusqu'au lac Bangwelo. Après avoir repoussé devant eux les Babisa, tous ces émigrants s'arrogèrent le statut de premiers occupants ou de propriétaires fonciers, puis s'organisèrent en groupes régionaux qui donnèrent finalement naissance aux

peuples Batabwa, Babemba, Balala, Bena Ngoma, Baushi, Balamba, Basishi (ou Baseba), Balemba et Basanga.

Les mouvements migratoires vers le Kwango inférieur

Enfin, ceux qui se détachèrent du noyau de la civilisation lunda, en direction de l'ouest, atteignirent Popokabaka. L'avènement du Kiamfu de Kasongo-Lunda, entre autres, remonte à cette lointaine époque. Ces mouvements furent organisés par Ndonj, Tshingud et, Nakabamba. Ils eurent pour résultats la constitution du peuple cokwe, installé sur la rive gauche du Kasai, en Angola et au Zaïre méridional, ainsi que la constitution d'une série de groupes marginaux, coutumièrement très proches des Cokwe. Ndonj et ses partisans atteignirent les contrées riveraines du Kwango, en territoire angolais, où ils participèrent à la mise en place de la souche des Basongo et des Tusinje. Tshingud et ses partisans atteignirent également les contrées riveraines du Kwango, toujours en territoire angolais où ils donnèrent naissance aux Ayimbangal et aux Ayimbundu.

À côté de cette recherche de terres vacantes, il y a une raison fondamentale à évoquer, politique, et qui réside dans les dissidences. C'est l'arrivée du Muluba Tshibind Irung parmi les Aruund. À la suite de cet événement, le fonds de populations des Aruund deviendra le noyau de la civilisation lunda, le noyau de l'empire lunda. Selon la tradition aruund, Tshibind Irung épousa Ruwej. Peu de temps après son mariage, Ruwej constata qu'elle entraînait en période menstruelle. Comme le voulaient les impératifs des croyances, elle se retira aussitôt dans une habitation isolée, pour y passer les quelques journées durant lesquelles la coutume la jugeait indigne de porter le bracelet de Yal-a-Mwaku. Normalement, en pareilles circonstances, le bracelet, déposé à l'entrée de l'habitation cheffale, était offert à la vénération des Aruund. Mais cette fois, la présence de Tshibind Irung créait une situation nouvelle et particulière. Ruwej installa son mari gardien du bracelet et tous les Lunda reçurent l'ordre de rendre alors au mari un hommage identique à celui que Ruwej elle-même recevait.

Cette situation nouvelle provoqua la rancœur que soulevait chez certains la position privilégiée de l'étranger Tshibind Irung, et surtout la nature du lien de parenté qui unissait les Ndonj, Tshingud, Kafeku, Tshinyam et Ilunga Mbidji, ces futurs conducteurs des groupes de dissidents au fils de Tshibind Irung. Ce fils d'ascendance paternelle luba shankadi, ce « fils naturel du pouvoir » qui, sans appartenir à la descendance de Ruwej, était cependant promis à exercer le pouvoir suprême. En effet, pour les tenants d'un système matrilineaire, cette perspective successorale était d'autant plus intolérable que tous ces futurs conducteurs des groupes de dissidents se trouvaient dans la position d'oncles maternels vis-à-vis du fils de Tshibind Irung. C'était un changement inadmissible que celui qui consistait à donner la préséance au neveu devant ses oncles maternels.

L'AIRE CULTURELLE

L'Afrique abrite en son sein plusieurs groupes ethniques possédant chacun une langue ou un groupe de parlers, une série de traditions historisantes, un éventail d'institutions et d'usages. Chaque communauté a connu une expérience spécifique d'accès à la modernité bien que le fait colonial qui l'a occasionnée soit

le même partout. Ces groupes, dans leur extrême variété, représentent autant d'aspects de la réalité culturelle.

L'aire culturelle est un concept opérationnel. Son utilisation a connu des résultats tantôt intéressants, tantôt contestés. Introduite en anthropologie par les diffusionnistes allemands, l'aire culturelle sera définie comme une aire géographique où se laisse observer un contexte culturel à peu près uniforme. Avec Herskovits²⁶, le concept forgé dès 1924 connaîtra une application systématique dans la classification des groupes sociaux suivant leurs éléments de culture. En effet, par ce concept, l'anthropologue américain désignait non pas divers éléments qui composent une culture donnée mais leur répartition géographique. En d'autres termes, l'aire culturelle désignerait une région dans laquelle des cultures similaires peuvent être trouvées. Ce concept présente un réel intérêt. Il montre comment subsistent, tant dans l'espace que dans l'organisation interne, l'unité de la civilisation humaine et ses variations.

Herskovits a mis en relief le cadre géographique. Celui-ci est cependant subordonné aux ressemblances culturelles. Ces similitudes culturelles des deux peuples sont plus remarquables quand ces peuples sont rapprochés que lorsqu'ils sont éloignés les uns des autres. Autrement dit, l'emprunt de divers éléments culturels est plus facile entre groupes rapprochés ; ils ont en effet plus de possibilités de contacts entre eux qu'avec des groupes fort éloignés. Mais quelle est la validité opérationnelle de ce concept dans la mesure où les résultats auxquels on aboutit pour une région déterminée ne sont jamais uniformes ? En effet, suivant qu'on est anthropologue, historien ou linguiste, on aboutira à un découpage différent. Et à l'intérieur même de chaque discipline, suivant qu'on privilégie tel aspect plutôt que tel autre, on aboutira aussi à des découpages différents.

C'est ainsi que pour le Zaïre les classifications des linguistes en zones linguistiques ne correspondent pas aux aires culturelles des anthropologues ou historiens. Une des classifications des plus connues est celle qui a été élaborée par Vansina dans son ouvrage *Introduction à l'ethnographie du Congo* (Léopoldville, CRISP, 1966). Il la voulait synthétique mais elle nous apparaît aujourd'hui inadéquate. Il nous faudrait trouver un découpage qui tiendrait compte à la fois des aspects anthropologiques, linguistiques et historiques de chaque groupe. Et comme la science n'avance que par des remises en question, nous sommes bien obligé de partir de la classification de Vansina. Nous allons en faire une critique constructive, relancer une classification plus rigoureuse et réaliser une étude approfondie des entités culturelles au Zaïre.

Grâce aux migrations, nous allons tenter de voir la naissance de grandes entités formées par ces peuples. Nous nous limiterons à l'origine des empires luba et lunda et du royaume de Garengaze comprenant les peuples étudiés.

Selon les traditions orales récoltées par Crine Mavar :

« Un jour, un groupe d'individus originaires de la contrée du lac Upemba vint s'installer sur la terre comprise entre les rivières Lubilash et Luembe. Ces ancêtres de Bene Kalundwe furent d'abord régis par la cheffesse Banda Lumbale. Mais bientôt un parti de mécontents se forma et ambitionna de voir régner dorénavant un homme. Sous prétexte qu'elle était lépreuse, Banda Lumbale fut déclarée indigne de régner encore. Kongolo, un Musongye, devint alors chef de Bene Kalundwe. »

Merriam a également retenu les Songye comme les fondateurs de l'empire luba. En ce qui concerne la naissance de l'empire lunda, nous savons qu'au

début du xvi^e siècle, deux séries d'infiltration des Luba Shankadi se manifestèrent, simultanément, l'une parmi les Aruund, l'autre parmi les Ampimin. Ces infiltrations des Luba Shankadi déterminèrent la naissance de l'empire lunda. Vers 1450, les temps traditionnels des Lunda s'ouvrent avec la mention de l'existence d'un fonds de population dénommé Aruund, installé sur les terres riveraines de la Kalagwe et régi par la cheffesse Ruwej. Dans la deuxième moitié du xv^e siècle, le surpeuplement de ce fonds de populations poussa, par intermittence, des groupes de parents à la recherche de terres vacantes. Ces groupes émigrèrent dans trois directions principales : vers le Luapula, vers le Zambèze, et vers le Kwango inférieur, comme nous l'avons vu.

Après ces premiers développements, un événement survint, déterminant entre tous : l'arrivée du Muluba Tshibind Irung parmi les Aruund. A la suite de cet événement, le fonds de populations des Aruund deviendra le noyau de la civilisation Lunda, le noyau de l'empire lunda, parce que, selon les traditions récoltées par Crine Mavar, Irung Tshibind épousa Ruwej. Peu de temps après son mariage, Ruwej constata qu'elle entraît en période menstruelle. Comme le voulaient les impératifs des croyances, elle se retira aussitôt dans une habitation isolée, pour y passer quelques journées durant lesquelles la coutume la jugeait indigne de porter le bracelet de Yal à Mwaku. Normalement en pareilles circonstances, le bracelet, déposé à l'entrée de l'habitation cheffale, était offert à la vénération des Aruund. Mais cette fois, la présence de Tshibind Irung créait une situation nouvelle. Ruwej installa son mari gardien du bracelet et tous les Lunda reçurent ordre alors de rendre au mari un hommage identique à celui que Ruwej elle-même recevait. C'était faire de Tshibind Irung l'égale de Ruwej.

Le dernier exemple que nous évoquerons sera le royaume de Garengaze. Au xix^e siècle, des luttes opposaient, semble-t-il, les Luba Shankadi et les Lunda dans le sud-est du Shaba, quand survinrent les peuples dits Bayeke. En effet, quelques chasseurs basumbwa, originaires de la Tanzanie centrale, franchirent le Luapula, et pénétrèrent au Shaba où ils entrèrent successivement en relations avec les Lamba et les Lemba. Il semble que ces Basumbwa se seraient présentés en ces termes : *Tudi Bayeke*, ce qui signifie : « Nous sommes des chasseurs... » Les autochtones désignèrent désormais ces étrangers par le nom de leur profession : Bayeke.

Rentrés au pays, ces chasseurs racontèrent leur odyssée et révélèrent l'existence de riches mines de cuivre au Shaba. A cette nouvelle, un homme avisé et audacieux, nommé Kalasa, organisa une caravane et s'achemina vers la région minière où il sut obtenir la collaboration des principales autorités qui contrôlaient la production du cuivre, notamment les chefs Katanga et Pande.

Une deuxième expédition commerciale ramena encore Kalasa au pays du cuivre. Mais cette fois-là, il revient en compagnie de son fils Ngelengwa (M'siri). Ensemble, ils se rendirent chez les chefs Katanga et Pande, achetèrent un chargement de cuivre, puis rentrèrent chez eux. Ngelengwa eut vite la nostalgie du Shaba minier. Avec l'autorisation de son père, et en compagnie de nombreux partisans, il repartit vers le Shaba où le chef Katanga lui offrit l'hospitalité. Mais la mort de Katanga servit de prétexte à semer la discorde. Les parents du défunt accusèrent l'étranger, de propos délibéré, d'avoir provoqué ce décès par sortilège. Et l'étranger, entouré de Lemba menaçants, n'eut d'autre ressource que celle de chercher son salut dans la fuite. Pande le recueillit. Mais les Lemba se montrèrent vindicatifs ; ils vinrent porter la guerre chez Pande. D'où la réaction de Ngelengwa, qui finit par mater les autochtones lemba, lunda et luba. Ce qui

lui permit de contrôler la partie du Shaba située au sud de l'axe reliant Lubudi à l'extrémité nord du lac Moëro. Il érigea sa capitale à proximité de la Bunkeya, une rivière affluente de la Lufira. Sur la recommandation de Pande, le chef Ntondo des Lembwe lui donna en pleine propriété cette terre où il régna sous le nom de M'siri.

Ainsi, depuis longtemps déjà, mais plus particulièrement au ^{xv}^e siècle, les sociétés bantu sont en place avec leurs caractéristiques essentielles : forte structure politique dont la nature du pouvoir suprême est d'essence religieuse, organisation sociale évoluée, rapports économiques nombreux et différenciés. L'histoire de l'empire des Baluba présente de nombreuses similitudes avec celle des Lunda. L'une et l'autre débutent par l'exposé d'une généalogie cheffale, comprenant des ancêtres légendaires desquels « descendent » les premiers ancêtres historiques. Au commencement, tout au moins, un chef unique préside aux destinées d'un groupe « obscur ». Puis, sous l'impulsion d'éléments étrangers, ce groupe rompt avec son engourdissement. Il devient belliqueux ; il conquiert et agrandit l'assiette territoriale. Et pour maintenir la sujétion nouvellement établie, des chefs subalternes sont installés au milieu des populations vaincues. La généalogie cheffale primordiale se ramifie en branches cadettes subordonnées à la branche aînée. L'ensemble s'organise pour durer... Ensuite vient le déclin.

Nous nous trouvons alors en présence des théories cataclysmiques en ce qui concerne l'origine d'un Etat. Et ce, sous forme d'une « théorie de conquête ». A ce propos l'accent fonctionnaliste mis sur l'intégration et le fonctionnement harmonieux des sociétés apporta un brin d'espoir pour le changement et incita les historiens à considérer qu'une période a-historique de stabilité succéda nécessairement à la fondation des Etats et dura jusqu'à ce que le déclin reprenne lors de la conquête européenne à la fin du ^{xix}^e siècle.

L'image générale de la formation de l'Etat en vient ainsi à dépendre de l'arrivée d'habiles étrangers (héros civilisateurs) qui auraient imposé des institutions complètement développées sur les paysans moins habiles avec un changement ultérieur dans les structures politiques de base établies à la conquête. Cette image de « héros civilisateur » est bien relatée, bien qu'implicitement, dans les travaux des chercheurs qui se sont consacrés à l'étude de l'Afrique centrale : Vansina, Crine Mavar et autres... Selon Crine Mavar, l'empire luba aurait été fondé par un Musongye et l'empire lunda par un Muluba. Par ailleurs le royaume de Garengaze a été l'œuvre de M'siri. Vansina, pour sa part, avance que Shamabolongongo, le fondateur de l'empire bakuba serait venu quelque part du nord. Ainsi que l'on peut le remarquer toutes les origines de ces Etats sont attribuées aux éléments externes à la société. C'est ce que Miller a, à juste titre, appelé le « *Hamitic myth and its legacy* »²⁷.

Dans les lignes qui suivent nous allons analyser les éléments qui constituent une aire culturelle.

— *Du point de vue politique.* Vansina reconnaît la ressemblance entre les Lunda et les Luba en ces termes : « Les fonctions accompagnantes étaient semblables ou identiques aux titres lunda et luba »²⁸. D'autre part, le rôle du Kashiba lunda et celui du Batwale yeke sont un point de convergence de l'administration lunda et yeke. Ces administrations lunda et yeke installaient des colonies (mayanga) dirigées par des surveillants qui devaient rentrer les impôts pour une région donnée (sorte de Kilolo luba). Une étude approfondie du

royaume de Garengaze nous montre que chez les Bayeke on trouvait des éléments empruntés tantôt chez les Lunda, tantôt chez les Luba : « Dans la région de Tanganyika, l'idéologie de la chefferie reposait sur la croyance dans le bulopwe du chef et dans ses droits comme chef de terre (plus particulièrement chez les Aanza, Tabwa, Hemba)²⁹. » Enfin rappelons que les institutions et les traditions luba se mêlèrent aux traditions lunda.

— *Du point de vue économique.* Les Africains participaient, durant la période précoloniale et dans une certaine mesure durant la période coloniale, à ce que certains anthropologues économistes ont appelé à tort ou à raison « économie traditionnelle ». Mais de l'ensemble de la littérature, abondante, il n'est pas facile de dégager une définition ou même un concept explicite de l'économie dite traditionnelle. L'analyse de celle-ci se fait généralement par opposition à l'économie moderne. C'est une économie noyée dans le « non-économique », car le statut social d'une personne y décide de la position économique : en effet la même personne est l'actrice de l'économie, du social, du politique et du religieux.

Agriculture

Les populations étudiées déplaçaient périodiquement leurs agglomérations. Elles multipliaient leurs habitations provisoires au gré des nécessités qui présidaient à l'établissement des cultures, aux opérations de chasse, de pêche, et même de cueillette. Au moment des travaux agricoles du début de la saison des pluies, de même que durant les premiers mois de la saison sèche, lorsqu'on protégeait contre les oiseaux les céréales à la veille de mûrir, les villages paraissaient vides. La défertilisation des terres, les superstitions, les épidémies, les disputes... déterminaient ou facilitaient les mouvements. Voilà déjà une explication des migrations. Mais les transferts de villages s'opéraient habituellement à l'intérieur des limites des terres claniques. Seules les graves discordes et la crainte des maléfices subséquents, des visées politiques ou des exigences matrimoniales ou patrimoniales pouvaient inciter des familles à émigrer au loin.

Comme tous les autres continents du monde, l'Afrique vivait essentiellement des ressources de son sol, et d'abord de l'élevage et de l'agriculture. Les paysans par familles entières coupaient à hauteur d'homme les arbres sans jamais enlever les souches et en respectant les essences utiles. On incendiait ensuite les déchets, en enfouissant la cendre, sans retourner en profondeur le sol très fragile. Les semences faites, les sarclages effectués en cours d'année, la récolte aussi était faite en commun, sur des terres communes ou par groupes. Une riche gamme de produits de l'agriculture était ainsi obtenue et, dans une certaine mesure, commercialisée, comme en témoignent encore de nos jours les procédés de conservation massive de grains. Les premières pluies ne deviennent normales qu'après le 15 novembre. Au mois de janvier, une courte saison sèche survient et, dès la seconde quinzaine de mars, les précipitations pluviales cessent d'être régulières et fécondes. C'est donc en quelques semaines qu'un effort maximum doit être déployé.

Le maïs et les arachides se sèment d'abord, le sorgho suit et le manioc est bouturé en fin de saison. Toutes les plantations de céréales sont achevées vers la fin de l'année. A ce moment, le peu de maïs planté en saison sèche à proximité des rivières arrive à maturité. Les emblavures récentes sont sarclées et buttées. Fin janvier, le manioc est bouturé et, au début de la saison sèche, les champs de

manioc des années précédentes sont nettoyés et entourés d'une clôture pour prévenir leur destruction par le feu ou les phacochères. Les animaux domestiques dont on pratiquait l'élevage étaient les poules, les chèvres et les chiens, les porcs et les canards. En dehors de l'agriculture et de l'élevage, bases de la vie des populations, la cueillette, la chasse, la pêche apportaient des ressources considérables et surtout beaucoup plus facilement commerciabiles.

Cueillette

Les principaux produits de cueillette sont les fruits, les champignons et le miel. La cueillette du miel et de certains fruits exige l'usage de la hache. C'est le travail de l'homme. La récolte des champignons et d'autres produits végétaux incombe à la femme. En règle générale, chacun met à la disposition de la communauté la quantité de produits normalement consommés. Tout comme pour les produits agricoles, il était coutumier qu'une partie des produits de cueillette soit présentée au chef de famille. Celui-ci en remet occasionnellement une part au chef de village et jusqu'au chef de clan.

Pêche

La pêche était partout pratiquée selon des méthodes variables. Le moyen le plus commodément utilisé était la nasse. On la posait dans les ouvertures aménagées dans un barrage construit en travers d'une rivière ou d'un chenal. Les cours d'eau étaient barrés totalement ou partiellement en des lieux choisis.

En saison sèche, la pêche la plus fructueuse se pratiquait au moyen d'un filet triangulaire (mutobi) sur deux bambous assemblés par une extrémité. Debout sur l'avant de la pirogue que manie un compagnon, le pêcheur enfonçait dans l'eau les bambous écartés au maximum. Lorsqu'il atteignait le fond, il cessait l'effort d'écartement et réunissait les bambous de manière à former une poche où était emprisonné le poisson surpris. Le filet a la forme d'un triangle équilatéral n'ayant pas loin de 1,50 m de côté. Durant la période de basses eaux, des pêcheurs se réunissaient, entraient dans l'eau et juxtaposaient des filets triangulaires ayant 1,50 m de côté lesquels étaient fixés sur des cadres en bois ayant la forme d'un y. D'autres chassaient vers eux le poisson, qui se faisait prendre par les ouïes. Le sentant se débattre, les pêcheurs soulevaient leur filet et jetaient leurs prises sur la berge où les enfants s'en chargeaient.

Chasse

La chasse constitue la grande passion des populations de la région. Déjà dans les traditions orales, il est dit que ce sont les chasseurs qui furent les fondateurs des empires et des royaumes. La région était particulièrement giboyeuse : éléphants, rhinocéros, hippopotames, zèbres, buffles, antilopes de toutes tailles, fauves grands et petits...

Avant l'introduction des armes à feu, les populations chassaient les gros pachydermes à l'arc et à la lance. Ils rabattaient le gibier vers des chasseurs dissimulés dans les arbres, qui lançaient des flèches empoisonnées ou attaquaient à la lance ou au fer empoisonné. Outre ces moyens directs, ils utilisaient une série de pièges. Depuis 1850 environ, l'usage des fusils à silex et à piston s'est généralisé, armes et poudres étant achetées en gros par les Bayeke.

La chasse requérait une initiation spéciale et les prescriptions coutumières

étaient bien plus précises. Il est des animaux qu'on ne pouvait chasser sans autorisation préalable du chef ; d'autres pouvaient être abattus, mais au chef averti revenait l'ensemble des dépouilles ; d'autres étaient tués sans formalités et certains morceaux déterminés devaient être remis à titre de tribut ; d'autres encore étaient capturés au seul profit du chasseur. Le tribut était variable selon les régions. Ici, la partie de la bête qui a touché la terre revient au chef ; là, il reçoit la poitrine de tout gros gibier ou plus petit. Ailleurs, le chef prélève plus lorsque la bête abattue est de grande taille et n'exige rien quand elle ne l'est pas.

Les femmes des chasseurs étaient soumises à un ensemble d'interdits et de prescriptions qui se justifiaient tous par des croyances à la magie et quand leurs époux étaient absents, elles étaient soumises à une série de tabous. Si le chasseur remarque une attitude normale du gibier, il n'hésite pas à l'attribuer à une faute commise par son épouse restée au village.

Les travaux miniers et l'extraction du sel

Jusqu'à l'arrivée des Européens à la fin du XIX^e siècle, la grande affaire des Bantu de cette région était le travail du cuivre. Les gisements cuprifères de la rive droite de la Lufira furent visités vers 1830-1840, par Kalasa, le père de M'siri, qui conclut un pacte d'amitié avec Katanga, leur précurseur. Verhulpen avance que les petites croisettes de cuivre étaient fabriquées dans la région de Musonoï et qu'une industrie de cuivre existait au Katanga vers les débuts du XV^e siècle, et même vraisemblablement depuis longtemps.

Il est peut-être actuellement difficile de dire où ces populations ont appris l'art de fondre la malachite. Mais le chef mwilu à Kolwezi a toujours soutenu que l'art de travailler la malachite était né sur place, de la constatation fortuite de l'effet du feu sur le minerai. Avant la colonisation, les mines entre le Luapula et la Lufira appartenaient aux Balemba et leurs voisins des environs de Lubumbashi, les Batemba de Shindaika ; entre la Lufira et le Lualaba œuvraient les Basanga et, plus tard, les Bayeke. À l'ouest du Lualaba dominaient les Bena Mitumba. L'appropriation des mines avait un caractère collectif. Les communautés étaient propriétaires et les chefs réglaient l'exploitation conformément à des conventions collectives ou individuelles, moyennant paiement d'un tribut. Aucune limitation au ramassage et au forage. Chaque groupe de mineurs était propriétaire des résultats de son activité, après prélèvement d'un tribut par le chef. Des localisations minérales appartenaient à plusieurs groupes qui se partageaient les gisements, mais n'étaient jamais copropriétaires de l'ensemble. Seul le fruit d'extraction ou la carrière ouverte appartenait en propre à l'individu ou au groupe d'individus qui y travaillaient. Dans son ensemble la mine appartenait à l'individu ou à la « tribu », tout comme la terre. Le commerce s'intéressait aux croisettes et aux bracelets, qui servaient aux échanges et à la constitution des dots.

Les Africains de cette région connaissaient l'existence du sel dans les eaux, les boues, les herbes, dans certaines feuilles et dans la terre. Son extraction s'effectuait de diverses façons, selon qu'il était contenu dans les eaux ou dans les herbes. Les saliniers ne se contentaient pas de ramasser le sel le plus blanc. Ils le purifiaient en le dissolvant dans de l'eau, en décantant, et en faisant évaporer les liqueurs salines par ébullition. Comprimant alors le sel en cylindres, ils en faisaient le commerce sous cette forme. Chaque fois, en début de saison, les Bakaonde, les Ndembo, les Lunda de Musokantanda, les Bena Samba, allaient se

joindre aux Balaba pour couper les herbes et en extraire le sel. En fin de saison venaient des marchands, issus des régions plus éloignées. Leurs caravanes étaient nombreuses et apportaient des produits de consommation, mais surtout des articles qui avaient cheminé lentement sur les routes commerciales prenant leur départ dans les établissements portugais de l'Atlantique ou les villes arabes de l'océan Indien.

Les systèmes de valeurs

Sur le plan religieux, à l'intérieur de l'empire luba, comme à l'intérieur de l'empire lunda, les idées religieuses maîtresses découlent des péripéties qui marquèrent, de chaque côté, l'avènement du pouvoir suprême. Pour l'empire luba, elles sont liées à la décapitation de Kongolo Mwamba ; pour l'empire lunda, à la reconquête des groupes propriétaires terriens. Chaque Mulopwe souverain, et chaque Mwant Yav, fut un dieu sur terre, un autocrate. Mais en tant que Bantu, ils reconnaissent un créateur ou une divinité suprême ; celui qui créa tout, féconda la terre et anima les vivants. Une cérémonie commune à tous ces peuples : le culte des ancêtres. La foi dans la magie ou la sorcellerie est universelle chez ces peuples de même que la croyance au pouvoir magique de certains objets utilisés selon des règles bien définies. En relation avec ces croyances on trouve parfois une expression générale qui en désigne la « force ». Les rites comprennent des prières, des sacrifices d'animaux — généralement des poules ou des chèvres — l'offrande des premiers fruits de la récolte, diverses pratiques de divination se ramenant à la divination soit par recours à un objet divinatoire, soit par interprétation des rêves, et par applications d'un rituel pour la découverte et le châtement des sorciers ou sorcières.

Parmi les personnalités religieuses on compte presque partout des guérisseurs et des devins. On aborde les esprits de la nature par l'intermédiaire des « prêtres », et les ancêtres par l'intermédiaire de l'ainé du lignage. Le groupe adorateur est le village en ce qui concerne la magie et la sorcellerie. Il y a cependant presque partout des associations religieuses spéciales consacrées au culte des esprits de la nature, de divinités particulières ou de remèdes et dont le but presque invariable est la promotion de la fertilité. Le caractère divin de la royauté se marque par ailleurs par un ensemble d'usages reflétant la croyance que les chefs et les rois ont un certain pouvoir surnaturel sur la fertilité du pays et des hommes. Cette puissance est héritée des ancêtres, ou reçue des esprits de la nature, ou encore acquise grâce à certaines drogues conservées par les spécialistes rituels de la cour. Ainsi on trouve partout des croyances, des tabous et des rites qui consacrent ce caractère divin de la royauté.

Ces croyances religieuses ont eu des répercussions sur le plan philosophique. C'est le père Tempels qui voulait voir si réellement les Noirs de cette région n'avaient pas de pensée propre. Il chercha d'abord à faire de l'ethnologie. En d'autres termes, il observa des faits, mena des enquêtes, interrogea et recueillit ensuite des informations. Il aboutit enfin à la constatation que ces Noirs ont, tout comme les Blancs, une philosophie propre, car tout comme le Blanc revient à des pratiques de la tradition chrétienne devant la souffrance et la mort, le Noir revient dans les mêmes circonstances aux pratiques « magiques » de ses ancêtres. Or, fait remarquer le père, cela n'est possible que s'il a, tout comme le Blanc, un système cohérent de pensée, un système de principes, commandant le comportement humain. Donc la philosophie des Bantu reposerait essentiellement,

d'après le père, sur une conception dynamique de l'être. Autrement dit, si les Occidentaux affirment que « l'être est celui qui est », « la réalité qui est », quelque chose qui existe, les Bantu pour leur part affirment que l'être est « ce qui possède la force », « l'être est force », « l'être est la chose qui est force ». Il y a donc une identification de l'être à la force. Toute la conception de la vie chez les Bantu serait ainsi centrée autour de l'idée de « force vitale » comme il l'a si bien écrit dans son célèbre ouvrage *La philosophie bantoue* :

« Il est, dans la bouche des Noirs, des mots qui reviennent sans cesse. Ce sont eux qui expriment les suprêmes valeurs, les suprêmes aspirations. Ils sont comme des variations sur un leitmotiv qui se trouve dans leur langage, leur pensée et dans tous leurs faits et gestes. Cette valeur suprême est la vie, la force, vivre fort ou force vitale³⁰. »

Précisons toutefois que Tempels appuie ses assertions sur de nombreux exemples de faits observés principalement chez les Baluba du Shaba durant tout son séjour missionnaire. Mais plusieurs travaux ont été rédigés remettant en question l'œuvre de Tempels, sans pourtant résoudre le problème. Franz Crahay nie l'existence d'une philosophie bantou. Pour lui il n'existe pas une philosophie bantou car, avance-t-il, la philosophie est une réflexion explicite, analytique, radicalement critique et autocritique, systématique au moins en principe et néanmoins ouverte, portant sur l'expérience des conditions humaines, les significations et les valeurs qu'elle recèle³¹.

Crahay pense que Tempels ne parle pas de la philosophie bantou, mais de la vision du monde propre aux Bantu. Tempels ferait donc, à ses yeux, une confusion entre le sens vulgaire et le sens strict du terme « philosophie ». Il faut, pense Crahay, certaines conditions et certaines circonstances pour que de la vision du monde propre aux Bantu, qui est un fait, puisse naître une philosophie.

Pour Fabien Eboussi Boulaga, le Bantu de Tempels était le « M. Jourdain de la philosophie ». Car ainsi que dans la pièce de Molière, M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, le Bantu du père Tempels aussi était un philosophe qui s'ignorait. Il faisait inconsciemment de la philosophie et possédait à son insu un système bien élaboré, développé et cohérent.

Hountondji est parti de la constatation que dans son usage populaire, le terme philosophique désigne « toute vision du monde, tout système de représentations relativement stables, sous-jacent au comportement de l'individu ou d'un groupe ». La philosophie serait à la fois spontanée, invariable et inconsciente, plutôt même que pensée, car elle est enfouie au plus profond du psychisme. Or, remarque Hountondji, quelle que soit la façon dont on la définit, la philosophie ne saurait se réduire à une vision du monde inconsciente ; elle demeure toujours un discours explicite, critique, perpétuellement en quête de sa propre justification. La philosophie spontanée n'est dès lors qu'un mythe, c'est-à-dire une façon de parler sans commune mesure avec la philosophie du sens strict. Pour Hountondji la philosophie africaine n'est pas cette vision du monde indéfinissable, mais doit être l'ensemble des discours explicites des philosophes africains³².

C'est dans ce sens qu'abonde la critique de Marcién Towa qui avance que la philosophie est un mode de pensée universel qui peut se retrouver aussi bien en Europe qu'en Afrique. Et il l'appelle « le débat conceptuel de nos problèmes essentiels », susceptible de devenir un jour un des modes d'expression de

l'Afrique. Mais Marcien Towa prétend que la philosophie africaine n'a pas existé dans notre passé colonial, parce que les Négro-Africains vivaient dans la situation de dépendance qui ne leur permettait pas d'exercer leur liberté. Plus intéressant, il finit par nier même l'existence de la philosophie à l'Afrique précoloniale³³.

A la lumière de ces critiques on a l'impression que l'existence d'une philosophie n'est conditionnée que par les critères des Occidentaux. Nous pensons qu'il y a sens vulgaire ou strict, qu'on fasse inconsciemment de la philosophie et qu'on possède à son insu un système bien élaboré, développé et cohérent, il y a là déjà la notion de philosophie. Concernant les discours explicites des philosophes africains on peut s'interroger : Qui est philosophe africain ? Faut-il encore recourir au critère occidental du diplôme ? A notre avis, le débat conceptuel de nos problèmes essentiels se déroulait déjà dans la palabre africaine et la sagesse africaine est un discours qui reflète une philosophie incontestable.

L'autre valeur concerne la vie artistique. Notons d'ores et déjà que les œuvres d'art produites par les Africains n'étaient pas destinées à orner des musées, mais à donner une clé, une ouverture, un moyen d'action mystérieux et mystique sur le monde. Elles avaient une utilité supérieure, et l'artiste, en créant, dotait son clan, son royaume ou même son empire d'une puissance supplémentaire. Dans la sculpture, on distingue l'art populaire et celui de la cour. La sculpture sur bois est étroitement liée à la vie religieuse. Bien que cet art soit extrêmement varié dans ses techniques, dans sa conception, dans sa valeur, il convient néanmoins de reconnaître l'étonnante unité de sa fonction religieuse, unité due au fait que, sous ses formes diverses, la religion des Africains était partout fondée sur la même croyance : celle que le même esprit anime le monde entier et qu'il se manifeste aussi bien dans les arbres et les animaux que dans les statues des ancêtres.

L'histoire nous montre donc que les empires luba et lunda tirent chacun leur origine d'un fonds de populations anonymes, installées au Shaba depuis des temps immémoriaux. Toutefois, l'avènement de l'empire luba (1450) est antérieur à celui de l'empire lunda (1500). Ce dernier reçut d'ailleurs son impulsion créatrice d'un représentant éminent de l'empire luba. L'origine légendaire des Baluba Shankadi est liée à l'eau, tandis que celle des Aruund est liée à la terre. La fondation de ces empires fut l'œuvre des chasseurs. Comme le premier Mulopwe, souverain des Baluba Shankadi, le premier Mwant Yav des Aruund a hérité indirectement le pouvoir d'une cheffesse. L'avènement de l'empire luba fut caractérisé, comme celui de l'empire lunda, par la perte de l'hégémonie du groupe aîné. Ces deux empires comprennent chacun une « civilisation originale » (Baluba Shankadi et Aruund) et des civilisations dérivées (balubaisées et tribus apparentées aux Aruund).

Les dissemblances s'entendent entre le royaume des Bayeke d'une part et les empires luba, lunda d'autre part. Le royaume des Bayeke, beaucoup plus postérieur aux autres, est le résultat de la conquête d'un ensemble de peuples que rien ne prédisposait à une union solide avec la personne de M'siri. En effet, cet ensemble comprenait des peuples fondés par des émigrants aruund et des populations balubaisées. Et ces peuples avaient toujours conservé, dans leurs institutions, une ordonnance qui rappelait respectivement les institutions des Aruund et des Baluba Shankadi. Le royaume des Bayeke fut l'œuvre d'un seul

homme : M'siri, il le fonda et le maintint ; sa mort le condamna. De nos jours encore, les empires luba et lunda continuent d'exister avec une incroyable vigueur. La lignée des chefs se perpétue et régulièrement le Mwant Yav reçoit l'investiture traditionnelle ainsi que les tributs. Mais depuis la mort de M'siri, le royaume des Bayeke a cessé d'être une puissance ; il est devenu simplement le groupement dispersé des Bayeke.

La similitude des traits culturels qu'on rencontre tant chez les Luba que chez les Lunda serait le fait de la diffusion de la culture luba et des emprunts entre ces deux peuples. L'infiltration des Luba au sein de l'empire lunda provoqua un glissement des Lunda vers un système omnilinéaire sous le coup des influences patrilinéaires luba. A long terme, ce contact créera une aire culturelle comprenant les Luba, Lunda et tous les apparentés. C'est pourquoi, recourant aux données historiques, culturelles et surtout linguistiques, Cope a rassemblé les peuples du Kasai et du Shaba en une seule aire culturelle qu'il a dénommée « l'aire culturelle de l'Afrique centrale »³⁴.

CONCLUSION

L'étude des migrations bantu nous révèle qu'il reste encore beaucoup de problèmes non résolus en histoire d'Afrique. A propos de l'agriculture, P. G. Murdock a montré que la révolution agricole s'était produite en Afrique, beaucoup plus tôt qu'on ne le supposait : dès 5000 avant Jésus-Christ. Ainsi les données de la paléobotanique qui voudraient situer le développement de l'agriculture en Afrique vers 2000 avant Jésus-Christ ou l'origine des plantes que l'on trouve dans ce continent en Asie restent peu probantes.

La découverte récente faite dans les plateaux du Fezzan a changé les données du problème. En effet, on y a découvert récemment le corps d'un enfant négroïde momifié, replié sur lui-même et enterré sous le sol en terre battue de l'abri de la famille. Le corps était bien conservé (il avait été séché avant d'être inhumé). L'archéologue italien F. Mori date sa découverte de 3500 avant J.-C. et l'analyse au carbone 14 fournit une date encore plus lointaine. C'est-à-dire que la momie du Fezzan est antérieure aux plus anciennes momies égyptiennes connues. En outre, sur le mur de l'abri rocheux sous lequel est enterré l'enfant, est peinte une momie recouverte de vêtements et entourée de bandelettes. C'est ainsi que les morts furent représentés par la suite en Egypte. Ces éléments nous permettent de penser que l'Afrique centrale était occupée depuis bien longtemps et qu'il ne fallait pas attendre la désertification du Sahara.

Le passé des Bantu qui précède 1000 avant J.-C. se situerait à la découverte, au Sahara méridional, d'un outillage néolithique varié, de haches en pierre polie, de meules, de poteries, d'ustensiles divers... qui appartient à une population de pêcheurs-agriculteurs descendant vraisemblablement des auteurs des peintures rupestres du Tassili et du Fezzan, selon une hypothèse de D. Paulme. Quelques haches en pierre polie furent trouvées à Lubumbashi et dans les contrées délimitées par le bassin du Zambèze. Davantage vers le sud, les industries microlithiques survécurent presque jusqu'à nos jours.

Par le biais de la linguistique comparée, Guthrie a largement contribué à désobscurcir l'histoire ancienne du Zaïre méridional. Sa méthode consista à rassembler une vingtaine de milliers de mots apparentés qu'il puisa dans quelque deux cents langues bantu. L'étude comparée de ces mots mit finalement en

présence d'environ 2 300 racines usuelles ayant une vaste extension. Il ne lui fut ainsi pas difficile de repérer une concentration de pourcentages très élevés dans une zone en forme d'ellipse aplatie, orientée selon un axe ouest-est, depuis l'embouchure du fleuve Zaïre jusqu'à celle de la Rovuma, et ayant son centre dans la région des Baluba Shankadi. Ce qui lui permit de conclure prudemment que cette zone, elliptique, et plus intimement encore la savane boisée du Shaba, représente le lieu où ces locuteurs bantu se sont d'abord multipliés avant de s'en servir comme d'un tremplin, pour se disperser vers le nord aussi bien que vers le sud, mais sans pour autant le désert.

Le problème qui a retenu notre attention dans les mouvements migratoires bantu concerne la formation de l'Etat en Afrique. En 1861, J. Bachofen publia, à Stuttgart, son brillant ouvrage¹ en puisant à la fois dans les documents ethnographiques de l'époque et dans les données classiques de l'histoire de l'Antiquité. Il y développa notamment le thème de l'antériorité de la filiation par les femmes, éayant même son assertion par la mention de nombreuses survivances au cours des périodes ultérieures. Il donna au passage à la filiation paternelle la dimension d'une révolution sociale, et tenta d'attribuer à certains mythes une signification qui les haussait au rang des témoins de ces bouleversements anciens. Théorie qui a influencé Crine Mavar dans son étude sur le bassin zaïrois.

Crine Mavar fait ainsi remarquer que les Luba furent d'abord régis par la cheffesse Banda Lumbala tandis que les Lunda le furent par la cheffesse Ruwej. Autre fait dans la formation de l'Etat : celle-ci dépend de l'arrivée d'habiles étrangers qui auraient imposé des institutions plus développées sur des paysans moins habiles. Cette image de « héros civilisateur » est bien relatée dans les travaux des chercheurs qui se sont consacrés à l'étude de l'Afrique centrale : Vansina, Crine Mavar, etc. Selon ce dernier, l'empire luba aurait été fondé par un Musongye et l'empire lunda par un Muluba. Par ailleurs le royaume de Garengaze aurait été l'œuvre de M'siri. Vansina, pour sa part, avance que le fondateur de l'empire bakuba serait venu quelque part du nord.

Ainsi que l'on peut le remarquer toutes les origines de ces Etats sont attribuées aux éléments externes à la société. C'est ce que Miller a, à juste titre, appelé le « *Hamitic myth and its legacy* ».

NOTES

1. Mujinya E.N., *L'homme dans l'univers « des » Bantu*, P.U.Z., 1972.
2. P. Tempels, *La philosophie bantoue*, Présence africaine, Paris, 1948, p. 30.
3. Mudimbe V.Y., *L'autre face du royaume. Une introduction à la critique des langages en folie*, Presses jurassiennes, 1973.
4. Bloch M., *Apologie pour l'histoire*, Paris, 1971, p. 37.
5. Ki-Zerbo J., *Histoire de l'Afrique noire. D'hier à demain*, Paris, Hatier, 1972.
6. Crine Mavar B., « Histoire traditionnelle du Shaba », in *Cultures au Zaïre et en Afrique*, n° 1, ONRD, Kinshasa, 1973, p. 14.
7. Grevisse F., « Notes ethnographiques relatives à quelques populations autochtones du haut Katanga industriel », in *Bulletin du CEPSI*, n° 32, 1956, p. 80-81.
8. Murdock G.P., *Africa, Its peoples and Their Culture History*, New York, Mc Graw-Hill, 1959.
9. Guthrie M., *The classification of the Bantu Languages*, London, 1948.

10. Hiernaux J. et divers, *Fouilles archéologiques dans la vallée du Haut-Lualaba I Sanga*, 1958, Tervuren, Annales, n° 73, 1971.
11. Nenquin J., *Excavation at Sanga*, 1957, Tervuren, Annales, n° 45, 1963.
12. Van Bulck, *Sommaire français du « Aan de rand de Dibese » du R.P. Denolf*, I.R.C.B., n° XXXIV, 1954, p. 804.
13. Marienstras E., « Nation, Etat, idéologie », in *Histoire*, n° 4, mars 1980, Paris, p. 18.
14. Crine Mavar B., *art. cit.*, p. 101.
15. Merriam A. P., *Culture History of the Basongye*, Indiana University, Bloomington, Indiana, 1975, p. 11.
16. Samain A., *La langue Kbisongye. Grammaire, vocabulaire, proverbes*. Bruxelles, Goemaire, 1923, p. 6.
17. Vansina J., *Introduction à l'ethnographie du Congo*, Bruxelles, 1966, p. 161.
18. Van der Kerken G., *Les sociétés bantoues du Congo belge et les problèmes de la politique indigène*, Bruxelles, 1919, p. 29.
19. Vansina J., *Les anciens royaumes de la savane*, 2^e éd., P.U.Z., Kinshasa, 1976, p. 17-18.
20. Ki-Zerbo J., *op. cit.*, p. 181-182.
21. Van Zandijcke, *Pages d'histoire du Kasai*, coll. Lavigerie, n° 50, Paris-Namur, 1953, p. 7.
22. Verhulpen E., *Baluba et Balubaisés du Katanga*, Anvers, 1936.
23. Vansina J., « Migration dans la province du Kasai. Une hypothèse », in *Zaire*, janvier 1956, p. 69-85.
24. Verhulpen E., *op. cit.*, p. 228.
25. Crine Mavar B., *art. cit.*, p. 62.
26. Herskovits M.J., *Les bases de l'anthropologie culturelle*, Paris, 1966.
27. Miller J. C., *Kings and Kinsmen Early Mbundu states in Angola*, Clarendon Press, Oxford, 1976, p. 4-11.
28. Vansina J., *Introduction...*, *op. cit.*, p. 194.
29. Vansina J., *Introduction...*, *op. cit.*, p. 195.
30. P. Tempels, *op. cit.*, p. 30.
31. Crahay F., « Le décollage conceptuel : conditions d'une philosophie bantoue », in *Diogenes*, n° 52, 1965, p. 61-84.
32. Hountondji P., « Le mythe de la philosophie spontanée », in *Cahiers philosophiques africains*, n° 1, 1972, p. 107-142.
33. Towa M., *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, CLE, Yaoundé, 1971, et *L'idée d'une philosophie négro-africaine*, CLE, Yaoundé, 1979.
34. Cope A. T., « A consolidated classification of the Bantu Languages », in *African Studies*, 1971, vol. 30, n° 3-4, p. 213-236.
35. *Das Mütterrecht, eine Untersuchung über die Gynökokratie der alten Welt.*

BIBLIOGRAPHIE

- BAKAJKA B., « Concept d'aire culturelle et les peuples du Shaba-Kasai » in *Realia*. Spécial « Aires culturelles », n° 2, décembre 1976, Centre international de sémiologie, UNAZA, Campus de Lubumbashi, p. 4-28.
- BAKAJKA B., « Les ancêtres des Bantu vivaient-ils au Tchad ou au Shaba ? » in *Afrique Histoire*, n° 9, 1983, Dakar Fam, Sénégal, p. 17-23.
- BAKAJKA B., « Problématique à propos de l'identité culturelle des Bantu de l'Afrique centrale. Cas des Luba et Lunda », conférence présentée au CEZEA, 1984, au Zaïre.
- BLOCH M., *Apologie pour l'histoire*, Paris, 1971.
- COPE A. T., « A consolidated classification of the Bantu Languages » in *African Studies*, vol. 30, n° 3-4, 1971.
- CRAHAY F., « Le décollage conceptuel : conditions d'une philosophie bantoue » in *Diogenes*, n° 52, 1965.
- CRINE MAVAR B., « Histoire traditionnelle du Shaba », in *Cultures au Zaïre et en Afrique*, n° 1, ONRD, Kinshasa, 1973.
- L'avant-tradition zaïroise*, ONRD, n° 3, 1974.
- DESCHAMPS M., « Ethno-histoire » in *Ethnologie générale*, Pléiade, Paris, 1968.

- GREENBERG J. H., *Languages of Africa*, La Haye, 1963.
- GREVISSE F., « Notes ethnographiques relatives à quelques populations autochtones du Haut-Katanga industriel », in *Bulletin du CEPIS*, n° 32, Elisabethville, 1956.
- GUTHRIE M., *The classification of the Bantu Languages*, London, 1948.
- « Bantu origins : a tentative new hypothesis » in *Journal of African Language*, n° 1, 1962, p. 9-21.
- HERSKOVITS M.-J., *Les bases de l'anthropologie culturelle*, Payot, Paris, 1966.
- HIERNAX J. et divers, *Fouilles archéologiques dans la vallée du Haut-Lualaba I Sanga 1958*, Tervuren, Annales, série in-8°, sciences humaines, n° 73, 1971.
- HOUNTONDJI P., « Le mythe de la philosophie spontanée » in *Cahiers philosophiques africains*, n° 1, 1972.
- KI-ZERBO J., *Histoire de l'Afrique noire. D'hier à demain*, Hatier, 1972.
- LWANGA-LUNYINGO S., « Les Bantu et leur expansion » in *Histoire générale de l'Afrique*, vol. III, Unesco.
- MARIENSTRAS E., « Nation, Etat, idéologie » in *Histoire*, n° 4, mars 1980, Paris.
- MERRIAM A. P., *Culture History of the Basongye*, Indiana University, Bloomington, 1975.
- MILLER J. C., *Kings and Kinsmen Early Mbundu States in Angola*, Clarendon Press, Oxford, 1976.
- MUJYNYA E.N., *L'homme dans l'univers « des » Bantu*, PUZ, Kinshasa, 1972.
- MURDOCK G.P., *Africa : Its Peoples and Their Culture History*, New York, 1959.
- MWENDA MUNONGO A., *Pages d'histoire yeke*, CEPIS, Lubumbashi, vol. n° 25, 1967.
- NENQUIN J., *Excavation at Sanga*, 1957, Tervuren, Annales, série in-8°, sciences humaines, n° 45, 1963.
- SAMAIN A., *La langue kisongye. Grammaire, vocabulaire. Proverbes*, Bruxelles, Goemaere, 1923.
- TEMPELS P., *La philosophie bantoue, Présence africaine*, Paris, 1948.
- TOWA M., *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, éd. Clé, 2^e éd., Yaoundé, 1971.
- L'idée d'une philosophie négro-africaine*, Yaoundé, 1979.
- VAN BULCK, *Sommaire français du « Aan de rand de Dibese » du R.P. Denolf*, IRCB, n° XXXIV, 1954.
- VAN DER KERKEN G., *Les sociétés bantoues du Congo belge et les problèmes de la politique indigène*, Bruxelles, 1919.
- VANSINA J., *Introduction à l'ethnographie du Congo*, CRISP, Léopoldville, 1966.
- Les anciens royaumes de la savane*, 2^e éd., PUZ, Kinshasa, 1976.
- « Migrations dans la province du Kasai. Une hypothèse », in *Zaire*, janvier 1956.
- VAN ZANDIJCKE, *Pages d'histoire du Kasayi*, coll. Lavigerie n° 50, Paris, Namur, 1953.
- VELLUT J.-L., *Guide de l'étudiant en histoire du Zaire*, éd. Mont Noir, Kinshasa-Lubumbashi, 1974.
- VERULPEN E., *Baluba et Balubaisés du Katanga*, éd. de l'Avenir belge, Anvers, 1936.

MIGRATION ET STABILITÉ : LE MODE DE PRODUCTION VILLAGEOIS

PAR MICHEL-MARIE DUFEIL

INTRODUCTION

Au sens strict, la migration est le déplacement massif et assez bref d'un peuple, d'un endroit où il habitait, pour venir s'installer sur un nouvel espace. La cause qui poussait au départ, gommée par le voyage, la distance et le changement, on aboutit plus ou moins bien, plus ou moins vite, plus ou moins transformés, à une nouvelle stabilité. Dans ces deux cas historiquement distincts d'origine ou de résultat, l'organisme stabilisateur se nomme couramment village.

Quand les hommes s'incrument sur une terre ou y sont incrustés, ils y ont une habitation. Ils s'y réunissent ou s'y réfugient, s'assoient et parlent, s'étendent, se détendent et dorment. Ils mangent tantôt devant tantôt dedans ; mais le lieu de la maisonnée, *nzo*, *ndabe*, *isba*, hutte, case, maison, *domus*, etc. est là. Seulement entre la tente instable des nomades en matériau souple, la hutte de branchages d'un campement provisoire et la case construite en matériau durable, il y a lieu de serrer les définitions. Le hameau, l'écart dépendent d'un bourg et le village en somme est une organisation, un organisme socio-politique. Toute structure d'organisation repose sur un système de production dont elle transfère les résultats matériels en systèmes socio-mentaux. Une structure apparaît ainsi comme reposant sur une infrastructure : le mode de production ; c'est-à-dire une écologie, une économie. Quand elle médiatise ces données objectives, elle est médiostructure d'organisation qui débouche au niveau mental des suprastructures en un système de théorisation et bien sûr de sacralisation. L'ensemble qu'il est préférable de dénommer civilisation plutôt que culture, est une structure au sens lexical du terme : un système auto-régulé¹.

Dans une théorie des ensembles, en effet, un ensemble pourvu d'une loi est dit « groupe » et un jeu de lois à plusieurs entrées détermine le « système » qui peut être fixe. Si, mécanique ou biologique, il procède à une ou des opérations et s'y règle lui-même en arbitrant ses fonctionnements diversifiés vers la perma-

nence de son équilibre, nous avons une « structure ». La cohérence de la production avec la médiation qui l'organise et la sacralisation qu'elle fleurit ne permet pas de distinction subjective entre civilisation supérieure et culture moins élaborée², d'autant que le mot culture désigne tantôt le tout, tantôt l'outillage matériel, tantôt les suprastructures intellectuelles.

Le village est certainement un type d'organisation, des hommes et de l'espace, distinct de la brousse et de la ville³ et encore assez mal distingué de la tente et du campement, de l'instable ; comme du groupement réduit à un seul lignage. Pour tenter d'apercevoir plus clairement sa sacralisation et de classer mieux sa socialisation, cherchons à en définir l'organisation comme mode total de civilisation, en somme comme stade historique.

DÉFINITIONS

Migration

Loin des imaginaires romantiques de la race et de la horde, nous rencontrons au moins deux faciès à la migration.

Un déplacement provisoire avec retour crée un campement dont la fonction d'habitat peut ressembler à celle du village mais qui n'a même pas la formule d'organisation du hameau ou du quartier. Ce n'est qu'un point avancé de la forteresse économique du village, un corps franc de production lancé au loin pour la chasse ou la pêche et ce dernier cas est le plus régulier : le retour de la saison poissonneuse ramène aux mêmes points où l'on retrouve sa case d'appoint et ses instruments rangés en attente ; un rôle presque de maison de campagne, mais pour le travail et la production alimentaire. Semblable est le campement de plantation lointaine, souvent lié à un ancien emplacement du village. Au campement, ni rite ni mariage ni décision judiciaire ne sauraient être accomplis, rien de sérieux ; tout ce qui poserait problème serait remonté au village. Il y a là peu de femmes et peu d'anciens, mais de jeunes équipes de travail : c'est un corps expéditionnaire de nourriture à ramener. Dépendance du village en production, organisation et mentalité, le campement souligne en fait le type village comme majeur en structure et en histoire.

Le glissement à faible distance sur une même terre pour des raisons économiques ou sacrales, terre épuisée ou cimetière plein de maléfices, qui laisse en arrière d'éventuels campements sur plantations en cours, n'est pas non plus une migration. On exprime cette figure socio-géographique par la périphrase générale d'agriculture itinérante sur brûlis qui convient certes aux pays des zones tropicales⁴. Du latin *ardere*, brûler, les essarts en attestent l'existence en vieille Europe jusqu'au XVIII^e siècle et comme système jusqu'au XII^e siècle. La révolution agraire de l'outillage et des méthodes culturales à ce siècle indique même comment les deux structures sont deux stades historiques⁵. Mais rien n'indique que la succession soit automatique ; il s'est produit un peu partout une autre mutation entre les modes de production des divers néolithiques et âges des métaux et le mode de production esclavagiste des empires antiques. C'est plutôt une originale rareté du XII^e siècle d'avoir trouvé une autre voie. L'exode rural ainsi produit, et qui se répète avec la phase industrielle, n'est pas non plus une migration constitutive d'un peuple se déplaçant en masse pour se refaire un espace neuf.

On dénomme ainsi les départs de masses de tous les pauvres d'Europe puritains, puis irlandais, bretons, rhénans, tchèques et autres par bateaux à travers l'Atlantique vers *l'américan dream* du *welfare* de 1630 à 1720, puis en seconde vague de 1847 à 1914. Des provinces aux Etats-Unis et la nation même, en son développement démographique et mental, attestent aujourd'hui le caractère constitutif de ces deux mouvements historiques. En ce sens la déportation massive durant quatre siècles d'Africains vers les Amériques par la traite est la marge affreuse de ce type, est une migration constituante. Caraïbes, *solid South* ou Brésil ont ainsi constitué des peuples, plutôt neufs que nouveaux, à partir de cette déportation. Depuis l'arrachée du départ jusqu'à l'implantation forcée, le village occupe les deux termes du processus et peut-être une notion claire de migration est-elle ce qui va d'un village à un village par rupture et voyage en groupe et à longue distance.

Ruiné par une catastrophe naturelle comme inondation ou volcanisme ou surtout par une catastrophe sociale comme guerre ou épidémie, le village et même des groupes de villages peuvent être acculés à la fuite lointaine et à l'errance avant de pouvoir négocier une nouvelle implantation. Ceci retrouve la migration *stricto sensu*. Au lendemain du désastre d'Ambwila (octobre 1665) des pans entiers du peuple du royaume de Kongo ont ainsi émigré par petites et moyennes troupes en vagues successives vers le nord. On discute encore de l'invasion jaga depuis le sud de la KwaNza par le KwaNgo jusqu'au nord du Nzadi, durant le XVII^e siècle. Les déplacements même définitifs de travail forcé ou non, l'exode rural est un arrachement personnel au village et ne se dirige pas vers la création d'un village ni ne constitue un peuple. Cela ressemble plutôt au franchissement individuel d'une ligne entre deux structures historiques : le mode de production villageois et le mode industriel. La fréquence de l'échec et la médiocrité des succès de ce franchissement nous écartent de la constitution d'un peuple ou d'une société. Microsociologie n'est pas histoire.

Le *Völker Wanderung* des « grandes invasions » par contre est une authentique migration. Celles très connues du premier millénaire de notre ère en Occident (de Radagaise à la bataille du Lechfeld, 401-945) ont achevé la fabrication des peuples. Plus importantes au vrai celles du mouvement du II^e millénaire avant⁶, Celtes et Doriens par exemple, étaient aussi d'origine climato-économique, causées par le balancement précédent des paléoclimats de la protohistoire postwurmienne. En Chine et Orient des troubles semblables ont été cernés qui aidèrent aussi à former les peuples modernes. Il reste possible, à condition de ne pas tout ramener à un caractère militaire, que le voyage des Bantu de la Benwe vers les Grands Lacs ait revêtu ce caractère migratoire et constitutif des peuples. Mais les mouvements en éventail depuis le foyer interlacustre vers le nord-est, l'est et les côtes, le sud, le sud-ouest et l'ouest qui place aussi au premier millénaire les peuples bantu actuels ressemblent plutôt au déferlement des pionniers dans les plaines et monts du Far West au XIX^e siècle et au déplacement permanent de leurs franges. Ce sont des villages qui procréent d'autres villages, un peu comme Grecs et Phéniciens, à partir des villes-mères, ourlèrent la Méditerranée de leurs ports. Le vocable d'expansion⁷ est celui qui convient le mieux.

Village

Dans somme toute tous les cas, le village occupe la place de l'inverse logique de la migration. Même si celle-ci est la constituante originelle de l'identité bantu, le village est le paysage actuel le plus authentique de cette civilisation et le concept le plus apte à rendre acérée la problématique. Le village s'oppose à la brousse, à la savane, à la forêt comme la culture à la nature, comme la cryptie initiatique à la détente vitale. Il forme là un premier couple dialectique ; mais on le retrouverait à Sparte⁸ et ailleurs, et ce rapport *ager/saltus*⁹ n'est pas spécifiquement bantu. Un second couple dialectique s'offre avec la ville ; mais il convient de ne pas historiser trop vite en répétant la série brousse-village-ville comme trois âges successifs et nécessaires de l'histoire. Celle-ci est plus riche et plus complexe. La conurbation industrielle tentaculaire qui attire et brûle les hommes entassés et prolétariés est une donnée exogène et très récente non seulement en Afrique mais aussi en Europe, Japon et Etats-Unis : c'est vers 1850 que les cités industrielles métastisent à deux et plusieurs millions d'habitants. Les capitales des royaumes et empires africains classiques de Memphis, Kumbi saleh et ZimbaBwe à Mbâ:Nza Kōngo s'appuyaient sur une production villageoise élaborée en pyramide par une longue histoire de prestations¹⁰.

Le village est toujours le lieu de forces des civilisations africaines. On vient s'y asseoir pour cueillir encore sur des lèvres d'anciens quelque sagesse ou au moins un savoir qui se perd. La forêt, la savane et la « brousse » sont le lieu des forces invisibles, mystérieuses, indomptables sinon périlleuses¹¹. Le village est le lieu des hommes, de leur réunion, de leur culture, de leur civilisation, de leur solidarité et de leur vie. Mariage, procréation, naissance, tous les actes majeurs de la socialité s'y déroulent. Les tensions qui ne manquent nullement à cette société, à ce mode de production, y font naître les oppositions, les processus, les révolutions de l'histoire africaine et bantu. Hors village se placent les choses difficiles du voyage et de la chasse et de la rencontre du mystère ; les retraites préparant l'initiation, les sociétés du secret. Ces événements cryptiques et dangereux où l'on risque d'être « mangé » mystiquement, de mourir, peuvent aboutir en sens inverse à un produit heureux de réussite et victoire qu'on ramène au village. Après l'épreuve qualifiante, le retour triomphal donne à consommer viande, prestige ou sagesse, au village, lieu des hommes.

Le village est ainsi l'un et le multiple des Afriques et il serait difficile d'y découvrir un critère propre aux Bantu et à eux seuls. Cependant le village est un fait bantu commun, comme il est une structure de base de l'histoire des Orientaux, des Chinois et de l'Europe et des Indes d'est et d'ouest avant la phase industrielle. La variété des types¹² dans leur consistance concrète fait qu'aucun ne ressemble totalement à aucun autre. Les cases rondes en argile délivrent dans les savanes un autre sentiment de la douceur du soir que le frémissement des palmes par-dessus les toits de chaume ou nervures des cases rectangulaires en vannerie et branches de la forêt. Le village carré ou rectangle le long d'une rue ou place se distingue aisément du village circulaire et si celui-ci correspond souvent à la savane, il va encore mieux avec les civilisations pastorales, ce qui coupe la distinction entre les Bantu et les autres Africains. En effet un village rond du sud angolais se rapproche un peu du village rond des Masai hors du monde bantu mais ce serait probablement une fausse typologie que de les réunir. En effet le village sur base de pierres peut-être typique de toute l'Afrique australe, y compris des peuples antérieurs aux Bantu, est chez eux lié à

l'agriculture mêlée à l'élevage, et sa base est normale en pays subaride. Les cases internes se répartissent entre « frères » et au milieu sont les veaux¹³. Le village masai est en branchages et brûle avec les bouses sèches quand on se déplace, herbes finies ; et sa structure est typiquement lignagère : la case de la première femme à droite, de la seconde à gauche et ainsi de suite, le kraal des bœufs également au centre. En somme le fait circulaire constitue un rapprochement et non une identité typologique.

De même les ressemblances entre villages agraires ne résistent pas aux dualités forêt/savane, formes rondes/formes carrées et surtout tubercules/greniers qui séparent Bantu de la forêt de tout peuple, bantu ou non, des mils et cases rondes de la savane nord. A sa lisière sud, le village bantu, circulaire sur base en pierres ressemble donc à tout autre de la zone subaride en question ; à sa frontière nord-est, il s'oppose au type de savane mais se distingue entre pasteurs et agriculteurs, entre hameaux dispersés des Hutu et agglomérations groupées, entre rangement en rue rectangulaire ou système circulaire de sécurité. A sa limite imprécise du nord-ouest, là où l'histoire bantu place les origines, la forme et le type de village, de toit et de case ne varie pas avec la parenté linguistique mais selon les traditions particulières qui ressortent à l'écologie (collines, plaines, vallées), à la production, à l'environnement et au paysage (d'aride à forestier), aux travaux dominants. Le véritable critère linguistique ne coïncide avec ni mœurs ni linéarité ni forme des villages et la « bantuité » réside peut-être en cette souplesse adaptative.

Il convient maintenant de définir à quel mode précis de production-organisation-sacralisation correspond ce concept de village. Il est moins clair et moins connu en effet que le mode de production lignager qui a été esquissé plusieurs fois de satisfaisante façon. Mais le mode villageois a été même confondu ou oublié. Il forme avec le mode lignager comme une étoile double et il y a besoin d'un effort de distinction. Les trois pierres du foyer chez les Bwa¹⁴ se dénomment mère, père et voisins ; celle-ci, de biais, soutient les deux autres. Beaucoup plus petites et plates les trois pierres du foyer dans notre monde bantu ne feraient jamais ainsi jaillir l'interconnexion des lignages qui est à l'évidence un des axes du mode villageois. Une autre population de la même République du Burkina Faso nous fournit la contre-épreuve : aucune organisation municipale ou autre ne règne entre les hautes maisons orgueilleuses d'adobe des grands lignages « féodaux » mossi. On peut donc passer directement du mode lignager au mode prestataire qui par sa verticalité même aboutit aisément à l'arbitrage sacré du roi et à la construction de royaumes. Les séquences historiques réellement parcourues par les peuples concrets se moquent des séries théoriques et nous en verrons d'autres exemples.

Mode villageois

Un mode de production offre en réalité la base des infrastructures matérielles d'une civilisation qui se médiatisent en organisation institutionnelle et ces médiostuctures sociopolitiques aboutissent selon la même cohérence à fleurir en suprastructures de théorisation et sacralisation. C'est cette cohérence même des trois modalités fondamentales, médianes et mentales qui est une structure, une civilisation et bien sûr un stade historique. Aussi est-il rarement pur et contient-il, autour de son axe de système, des éléments venus des modes précédents. La structure initiale autoréglée s'est dérégulée au cours de son

histoire et, dans cette rupture structurelle, une nouvelle modalité a joué à réélaborer une cohérence nouvelle. En place, ce nouveau mode autorégulé contient des morceaux de la structure antérieure qu'il a intégrés. Quel royaume n'offre pas dans la dynastie dominante même un exemple de lignage sacré issu des structures profondes du monde préalable ? Aussi le mode villageois n'a-t-il pas manqué d'être confondu avec ¹⁵, ou ramené au mode lignager avec lequel il forme plusieurs séquences historiques, dans les deux sens en diverses civilisations.

Tandis que le mode lignager ¹⁶ part de la communauté de lignée, de sang comme on dit mythiquement, est une société en quelque sorte privée, du type communauté biologique ou au moins *Gemeinschaft* ; le mode villageois franchit la ligne de la vie publique, présente le premier arbitrage entre communautés et le premier visage d'une association contractuelle, presque d'une *Gesellschaft*. Le moindre hameau lignager ou le quartier, enclos ou concession qui se proclame d'une seule lignée, a au vrai au moins deux lignages, celui du père et celui de la mère. Polygamie, lévirat, mariages des enfants et multiplication mènent obligatoirement à une variété certaine de liaisons de lignées que ni les études ni les intéressés ne peuvent reconstituer complètement. Si l'agglomération en terre riche et en démographie forte est assez étoffée, un arbitrage interlignager ou interquartiers naît. Une assemblée du village, un tribunal du village, un génie protecteur du village, un chef de village, marquent le dépassement du mode lignager. Toutefois le mode villageois ne peut être considéré comme installé en sa parfaite définition que si les pouvoirs du chef sur la terre organisent la production au nom du sacré. Un cimetière commun et un tribunal commun en cas de maléfices sont des signes certains. Les équipes de femmes sur le terroir et les équipes d'hommes aux grands abattages de saison fraîche en juillet-août demeurent d'ordinaire en monde bantou de type lignager, engageant au plus la parentèle matrimoniale des beaux-frères, la chaîne des *mogoy* (beaux-parents), des alliances. S'il est rare que le chef intervienne dans le rythme des travaux des champs, par contre, il est le maître des grandes chasses. Il fait craindre son poids mystique pour faire respecter les interdits, celui du coit matrimonial, la veille d'une chasse par exemple. Il distribue plus ou moins les rôles, en tout cas les permissions ; ou à l'inverse, règle autoritairement les réserves pour sauver l'avenir du gibier. Il rend, par son pouvoir sacré, la chasse fructueuse ou non et reçoit des cuisses et parts déterminées coutumièrement, pour toute chasse solitaire ou collective. Or le plus souvent son âge et ses charges l'écartent de l'opération où sa maîtrise ne se marque donc que mieux.

Le pouvoir d'un tel chef, topique du mode de production villageois, se marque surtout en organisation et sacralisation davantage qu'en action directe sur les travaux productifs. Un chef d'usine est aussi rarement à la fraiseuse à dire le vrai. Les trois limites de ce pouvoir, organisateur du mode, se trouvent dans trois autres institutions qui entretiennent avec la chefferie des rapports structurels et historiques variés et variables. L'assemblée d'abord : Elle est convoquée à la case des hommes par le chef sous sa présidence. Mais elle peut lui être soumise ou au contraire souveraine ; et tous les cas existent ¹⁷. Elle peut aussi être directe ou à deux degrés, émanant en ce cas des cases d'hommes de chaque quartier avec ou sans intervention du chef dans la désignation des participants. La coutume ne régit nullement de façon uniforme. On saisit au contraire des renversements de pouvoir et de puissance dans un sens ou dans l'autre : nos villages ont ignoré une histoire politique. Les forces productives en détiennent

quelques secrets. Le grenier dont la garde exige une contrainte structurée, surtout à l'époque de la soudure, favorise sûrement davantage que le tubercule le passage historique à une chefferie forte qui n'est pas le paysage le plus net des peuples *bantu* de la forêt.

Un second phénomène accompagne parfois la chefferie, c'est la richesse. Mais fortune est chose légère et le prestige même appuyé sur la coutume peut glisser des meilleures mains. L'histoire, ignorée, des siècles passés de l'Afrique centrale présente des cas où un circuit d'échanges et prestations était remplacé par un autre. Un nouveau puissant capable de régler les problèmes redoutables de la chefferie pouvait naître de l'étiement et du transfert. Une ligne aux sinuosités capricieuses, une large zone à enclaves diverses peut-être, montrent une concurrence entre le *Mfumu* ou *Mfumb* et le *Mokonzi*. Le premier garde les vertus de la terre et des morts, la puissance secrète ; le second est seul capable de traiter les frais des neveux, des assesseurs, des fonctions, des avances, des rachats et des amendes. Le premier peut s'appeler *nga*¹⁸ ou *mpu* et le second de diverses façons ; la variation du taxon vernaculaire ne cache pas l'unité du problème de ce couple dialectique. Il y a des villages où la « révolution commerciale » a fait placer le *ifumb* à l'unique niveau lignager des maléfices et de la protection et où le *konzi* est le seul arbitre villageois¹⁹. Cette révolution a été mise en relation avec le commerce côtier, exogène, et ce lien existe bien entendu. Mais les piroguiers qui font reculer l'autorité teke au long de l'Olu (Congo) au pays « bobangi » ne sont nullement liés au circuit européen ni en réseau ni en types de biens, le poisson et la pirogue et la chasse au caïman. C'est d'une transformation historique endogène qu'il s'agit et elle a pu se produire différemment plusieurs fois. Des renversements de chefferie et d'autorité s'inscrivent dans des tensions propres au mode villageois et à l'histoire africaine de l'Afrique.

Un autre type de couple dialectique de double autorité se rencontre encore, d'une plus profonde complexité. Il n'est pas rare qu'il y ait en somme deux responsables en équilibre. Ils ne sont pas face à face et peuvent s'opposer ou s'entendre sans jamais se retrouver. Le *Mokonzi* aurait tendance à siéger à côté du *Nga* et à lui souffler les décisions, pour lui souffler le pouvoir ; en jouant sur le sens biunivoque du verbe français. Ici, non. Le chef du jour et des décisions agit seul. Mais un chef de l'ombre, une puissance du mystère, un pouvoir sacré, le double en silence. *Ngā* et *Ngā* ne sont pas cela car il ne suffit pas de connaître un ancien revêtu de vertus et savoirs divers pour qu'il soit dans l'axe de la chefferie. Il s'agit en réalité d'une double magistrature comme elle est attestée en tellement de cas, même dans l'ancienne Méditerranée, pour être sûr que cela ne se ramène pas à un seul type. Suffètes, archontes, consuls et rois de Sparte peuvent ressembler sans épuiser la catégorie. Il ne manque pas en Afrique bantu de doubles pouvoirs et le cas de deux rois, du jour et de la nuit, de la vie et de la mort, est relevé²⁰. L'équilibre qui a présidé à la naissance du royaume sacré des *Tio* semble laisser percevoir cette tension ; mais l'*u:Nko* incarne probablement les deux vertus. Chez les Kongo plutôt se retrouve la dualité du *Kitomi* et du *Mani*. Elle serait fondatrice puisque le prêtre de la terre et de la pluie a donné sa fille au jeune conquérant de la lance, *Mzimi Lukeni*²¹. A *Naŋaŋa*, aujourd'hui, ce système double existe, issu de l'incomplète destructuration du royaume²².

La dualité des chefs de terre et du ciel sur le plateau *Kikitiya* est claire et

provient à la fois d'une conquête et d'une *Aufhebung* dialectique d'un heurt mystique²³. Il y a donc une série de types divers de ce jeu double des pouvoirs et la révérence qu'à la limite, tous *Nkisi*, *Nkira* et *Nkobi* épuisés, les Teke portent aux Swa pygmoides, révèle le plus profond pouvoir sacré de l'ombre, issu de la priorité d'ancêtres sur la *nsie*, terre. Le secret du pouvoir villageois ou territorial serait alors bien d'origine lignagère, fait de la « terre » et du « sang » au sens de la croyance d'ici. Le monde bantou n'a pas tellement vu se développer le pouvoir autoritaire et masculin de la guerre et de l'autorité politique ; même ses royaumes demeurent des sacralités d'abord²⁴. Voilà face à l'Afrique des Suddan, un trait bantou, fréquent.

TROIS CAS

Le mode de production villageois se constitue d'après cette présente approche quand le pouvoir d'organisation du chef-arbitre l'emporte sur le pouvoir des chefs de lignages et de maisonnées formant l'agglomération. Au niveau des infrastructures, la production sans jamais être directement par lui régie, dépend de son accord, de sa réserve, de sa décision et de sa répartition. Les médistructures de mariage-divorce-adultère, de tribunal et contrainte, d'amende et d'administration, tout ce qui est socio-politique en définitive, est entièrement à sa main et à sa parole. Et c'est dans le spirituel qu'il trouve le « fondement » de son pouvoir. Pour cette raison, il est impossible en quelque sorte de le renverser et les « chefs » coloniaux n'ont jamais pu au pays nzabi enlever ni acquérir le *mokoma*²⁵ ; mieux vaut composer à deux comme on vient de l'effleurer en survolant divers types de couples. Le chef de village lui-même ne pénètre jamais trop avant dans le domaine lignager et laisse, beaucoup plus qu'en Afrique occidentale²⁶, les pouvoirs privés régir chacun sa maisonnée et ses alliances comme son terroir. Lui-même est toujours membre et chef d'un lignage et s'il voulait durcir son pouvoir, il lui faudrait en violer les règles pour s'élever au-dessus de tous et des siens même. C'est peut-être l'une des significations des incestes et matricides ou parricides liturgiques de l'intronisation royale ; mais ceci n'est plus du mode villageois²⁷. Dans ce mode-ci, le lignager affleure clairement toujours et c'est ce qui le rend délicat à dégager et définir. Tentons de regarder la notion de village et de mode de production villageois dans quelques enquêtes récentes.

*A la découverte du village Pove*²⁸

Partons de la description d'un hameau *pove* nommé *Oyan 1*. Il correspond à une maisonnée *nzobo* autour de son ancien *kok'onzóbue*, le chef de la maison. Quatre hommes, six femmes et des enfants vivent là en quatre cases, deux de femmes et deux d'hommes, plus des casettes utilitaires et surtout le *muNgeMbo*. C'est une case ouverte où se réunissent les hommes et dont le poteau d'entrée est sculpté et peint en vue de l'initiation au *bweti*. *PulaNgoi* le vieux chef pittoresque a été juge coutumier avant de ne plus diriger que ce hameau d'un seul enclos *mugô:Mba* (barrière). On ne peut pas croire que ce hameau simple est un premier état historique du peuple *Pove* ; car cette implantation, à 100 km de Libreville au bord du goudron est liée à la retraite du vieux, fonctionnarisé sur le tard, et ne se situe même pas au pays *Pove* dont elle reconstitue un coin d'atmosphère avec une voile de nostalgie. Loin d'être un premier état, elle est le

produit d'une destructuration contemporaine d'origine externe, d'une circulation de fonctionnaires et d'un système de ventes de terres non ancestrales. Nous tenons là simplement une illustration du pseudo-archaïsme²⁹, cher à Lévi-Strauss : le produit simplet n'est qu'un résultat simplifié par une histoire complexe et non le produit premier antérieur à sa propre complexification.

Cependant, montons au pays *Pove*, au vrai village d'où sont venus les hommes d'Oyan, à Mibaka près Kola Moto. Les Nzobo, chacune en son enclos *muGō:Mba* autour de sa case commune *muNgeMbo*, se jouxtent et s'organisent en réciprocity diverses. Les chefs des divers lignages, maîtres chacun de leur *muNgembo*, se réunissent en une instance supérieure, l'assemblée de village. Cette case communale des hommes, décorée d'avance pour l'initiation, au moins au poteau central d'entrée, est appelée *Tsapala*. Les *kok'onzobue* et quelques notables y entourent le *kok'oMbue*, chef de village. Si, en particulier au cours d'un jugement, l'un des membres de l'assemblée transmutée en tribunal *misambo*, peut prendre ce chef en défaut de proverbe, d'opinion et de décision et le démontrer à l'assistance, voilà le *kok'oMbue* immédiatement renversé et remplacé. Belle illustration des tensions dynamiques et créatrices d'histoire dans les civilisations de la forêt. Ce « coup d'Etat populaire », pour reprendre la plaisanterie d'un étudiant fang membre de l'enquête, révèle bien la souplesse fédérale de cette institution villageoise. Il n'y a pas ici de lignage majeur et dominant a priori et pour toujours comme fréquemment ailleurs en Afrique et particulièrement en Afrique bantu. A l'inverse, le lien principal du *kok'onzobue* est avec son *HebāNdo*, ce lignage exogame vaste dont d'autres maisonnées vivent en d'autres villages. Il semble qu'en ce cas le mode de production lignager l'emporte sur le mode villageois.

Le hameau, nous l'avons vu à Oyan 1, en cas de rupture même occasionnelle de l'unité villageoise, reste la structure fondamentale, et lignagère, sur laquelle retombe et repose donc tout l'édifice social et économique. Prêt d'avance en quelque sorte, il est comme la structure la plus profonde et la plus ancienne. Toutefois, dans la séquence *Mibaka-Oyan* vécue, il y a succession historique du village vers l'enclos lignager, et l'antériorité du hameau lignager n'est pas à un sens unique. Et cependant le hameau de maisonnée n'est pas resté seule construction socio-politique du peuple *Pove* ; il a organisé un type de regroupement et d'arbitrage villageois, logiquement postérieur à l'enclos. On saisit la délicatesse de la réflexion historique en histoire structurale entre la série où le lignager précède le villageois et la séquence concrète d'une destructuration où le village s'est rabattu sur la forme probablement précédente, en tout cas fondamentale, du hameau d'enclos lignager. La différence entre l'antériorité de nature d'un système et l'antériorité de date d'un événement demeure aléatoire et l'entraînement peut se faire dans chaque sens. L'enquête multipliée peut seule affirmer la particularité des cas et l'ordre général des successions.

Ekowong³⁰

En langue fang, il semble que se distinguent clairement le lieu et le lien. Le village *Zal* désigne l'agglomération topographique et le village en tant que groupe social se dénomme plutôt *Lām*. De même, *Yat* est l'enclos, le quartier au sol, tandis que le même fait lu comme notion de groupe est appelé *Mvók*, maisonnée de lignage. Du côté des femmes, on se groupe en équipes pour semer, bouturer, sarcler, récolter, etc. ; du côté des hommes, le groupe de travail chasse et

pratique l'abattage des arbres ensemble. Naturellement ce « lignage »-terroir est en réalité multilignager. Le chef, les hommes, la structure de la lignée patrilinéaire, la production, l'appropriation et la sacralisation jusqu'à *bieri* si besoin est, sont un lignage. Mais le *Mvók* est toujours incomplet car le même *ayōng*, groupe exogame, a des membres ailleurs, plus loin dans le même village, loin dans d'autres sites et très loin au-delà des extrémités du peuple fang. Même au concret, à ras de terre, il est en sens inverse agrémenté de divers entrants. Les femmes évidemment sont des affins entrés par alliance, amenant parfois des *Miāl*, beau-frère ou des serfs *Ntobe*, *Nkom*, *Ifum*, *Eyale*... plus ou moins sans lignage, déchirés de leur lignage originel. Le mariage exogame implique à l'évidence que le groupe de résidence et de travail n'est lignager qu'en un certain sens ; dominé par un lignage principal serait plus exact.

Dans ce système pluriel, le *Nzū Mvók*, l'ancien, le maître de la patrilignée d'accueil et de pouvoir, le *senior* n'est pas aléatoire ; il est issu de l'hérédité par primogéniture masculine où les nuances de juvegnie et d'adoption demeurent secondaires. Comparablement au village *Pove*, un regroupement « municipal » mène à reconnaître un chef de village supérieur aux chefs lignagers qui le composent. Le plus ancien, le premier maître de la terre et du premier cimetière, du *bieri* éponyme, du fondateur du lieu, reste le *senior* des lignages mineurs, demandeurs, épousés ou dominés, arrivés par la suite ; son vrai nom est *Nzū Zāl*. Son *Abéng*, sa cape communale, est sise au milieu de la cour *Nsēng* ou *Nsāng* qu'en s'élargissant entre deux rangées de cases forme le sentier. Les *Abéng* des lignages mineurs se situent à l'entrée ou à la sortie, en haut ou en bas car le sentier et le village descendent la crête d'interfluve d'est en ouest³¹. La différence avec le village *Pove* n'est pas seulement que celui-ci est plutôt parallèle à la rivière ou niché dans le méandre défensif mais en somme plat. La différence structurelle et donc historique est qu'ici le chef n'est nullement renversable. Dans le concept patrilinéaire que la société fang a d'elle-même, le chef du *mvók* premier est de droit chef du *Zāl* et, à sa guise ou presque, convoque à son *abéng* chefs de *mvók* secondaires et certains de leurs notables. Sa présidence écoute certes tous les dires mais sa parole finale dirige et ne saurait être contredite. Une révolte signifierait seulement le départ de l'un des *mvók* pour fonder ou s'agréger ailleurs ; et son probable remplacement par de nouveaux demandeurs.

La tentation de déclarer le type *Pove*, moins strictement villageois et antérieur au type fang, grammaticalement plus élaboré en ce sens, ne pourrait celer que les Fang arrivent ces derniers siècles ici et que les *Pove* par contre sont installés depuis par exemple un millénaire. Leurs déplacements sont de la famille des glissements agraires ou mystiques dans la forêt ; tandis que les Fang délivrent l'image d'une réelle migration. L'histoire ne peut donc se conclure sur un rangement d'antériorité sans réfléchir à la portée de son dire. Les *Pove* ont en fait choisi une structure où le villageois maintient le lignager en affleurement constant ; et les Fang une structure déterminément villageoise qui fait réserver au lignage d'autres fonctions et pouvoirs. Le renforcement masculiniste et patrilinéaire peut avoir été commandé par les duretés mêmes de la migration ; tandis que la souplesse de la dialectique lignage-village peut provenir d'une historicité récente ou de conditions naturelles peu contraignantes comme la puissance alimentaire d'une forêt vide. Aucune enquête n'a encore révélé le processus et cette double historicité contrastée attend son histoire. Mythes et fouilles aideront à décrypter.

Une structure très élaborée nous paraît, à juste titre, provenir d'une histoire, une histoire construisant cette élaboration. Mais le piège de la complexité historique est que parfois en se détruisant au cours de l'histoire, cette structure laisse de beaux restes. Et l'interprétation réelle est d'y découvrir un produit de récession, de destruction incomplète et non le produit direct d'un processus vers une haute structure.

Ici se regroupent des *Belo*, quartiers (*kibelo* au singulier, *bi* — au pluriel) en un ensemble villageois très municipalisé. Une autorité élaborée, héritée et sacrale dont l'intronisation rituelle est une cérémonie minutieuse et mystérieuse, se partage au vrai entre un chef couronné et son antidote ordinaire, un magicien prestigieux, le *Mpu* couronné et le *Ngaŋga*, guérisseur et devin, maître du cimetière. La dualité classique entre pouvoir de jour et pouvoir d'ombre renforce en fait le caractère certain de l'autorité par opposition avec la souplesse parfois indécise du pouvoir du chef *Pove* face à son assemblée. Personne ne peut renverser les chefs désignés par une hérédité népotique et bilinéaire assez complexe. Ils peuvent s'envoûter l'un l'autre préférant d'ordinaire s'entendre et ne s'affronter que formellement avant leur nécessaire, prévisible, évidente conciliation. En cas de non-conciliation, l'affaire (mariage, jugement, confession, ordalie, bénédiction, etc.) est suspendue et un temps de silence qui ne dépasse pas souvent la saison permet de représenter le problème sous un nouveau jour ; la solution commune a pu être lentement distillée. Un tel système est évidemment historiquement fort élaboré.

Certes et très anciennement élaboré car nous ne le saisissons plus que dans un résidu historique. Il y a six siècles le « village-cité » de *Mānanga* était déjà un lieu important de la province de *Nsū:Ndi* dans le royaume de *Kō:Ngo* et probablement capitale d'une subdivision de ce « duché » comme s'exprimaient les Portugais débarquant avant qu'on ne passe au langage de la dépréciation qui traite tout et n'importe quoi de tribu. Ce n'était plus une *libatta*, village, selon le mot qu'écrivent les missionnaires capucins de Sicile pour désigner une agglomération à chefferie locale, municipalisée ou non ce dont ils ne traitent pas. *Maŋanga* avait atteint le niveau de *Mbā:Nza* c'est-à-dire d'une grosse bourgade capitale de région, d'une petite ville, d'un centre. Derrière *libatta* se cache peut-être *li gata* ou *bata* village avec peut-être une prononciation ancienne ou dialectale différente du *kikō:Ngo* actuel. Derrière *Mbā:Nza* en tout cas gîte l'idée de capitale régionale ou même nationale, la capitale de tout l'Etat du royaume se dénommait *Mbā:Nza Kō:Ngo* et la capitale provinciale *Mbā:Nza Nsū:Ndi*. A notre capitalette évidente et charmante en son assiette de paysage au bord du grand fleuve, sont passés des dizaines de milliers de *Kō:Ngo* fuyant la destructuration du royaume après le sinistre désastre d'*AMbwila*. On retrouve une migration, ancienne, et renforcée par les événements et l'échec du royaume, qui gagne les terres teke au nord par ce passage des rapides que les *Nsū:Ndi* occupent depuis longtemps³² : du témoignage de Pigafetta, dès avant le XVI^e siècle le royaume ne débordait le fleuve vers le septentrion que dans cette région.

Le village donc le mieux structuré en autorité systématisée ne nous apparaît pas comme le produit historique d'une fédération de hameaux qui aurait évolué vers une chefferie stable et confirmée. Le renforcement local plutôt au cours d'une décadence et du malheur général d'un pouvoir fort anciennement structuré. Il est vraisemblable en effet et au moins possible qu'une longue

histoire ait distillé au-dessus des villages municipalisés une autorité régionale et que les prestations aient monté jusqu'à créer une cour, un roi, un Etat. En tout cas le royaume *Kō:Ngo* existait avec sa province de *Nsū:Ndi* dont *Mānanga* était la tête de pont au nord du grand fleuve Nzadi (Zaire = Congo). L'autorité y a donc connu des états antérieurs bien difficiles à déterminer. Une démocratie d'assemblée tournée en autorité qui base la construction de la terre *nsi* et donc de la principauté de *Nsū:Ndi* avant l'arbitrage royal, est possible et satisfait le raisonnement historique. Mais l'archéologie elle-même, la meilleure discipline pour dater l'objet, son C¹⁴ ou sa thermoluminescence, aura de la peine à esquisser l'organisation « communale » du mode de production villageois des anciens *Kō:Ngo* avant la construction prestataire ou féodo-royale.

Le mode villageois de production et de pensée est au minimum récurrent derrière chacun des cas ci-dessus esquissés et à bien d'autres points de l'univers bantu. Le souvenir ému de l'unité de vie et de travail, sous le même arbre précise parfois la légende, fait partie intrinsèquement du patrimoine. La chaleur de ce *Kō:Ngo dia Ntótala*, dont on rêve ouvertement aujourd'hui encore tout éveillé, peut désigner objectivement le royaume, vaste et soumis à une administration. Mais la formulation qui nous en est donnée correspond à une description unitaire d'un village mythique. Les travaux et les jours sous un même arbre n'étaient pas le statut réel du royaume mais il n'est pas indifférent à l'historien que le mode villageois fournisse la formulation imagée de l'idée d'unité. Il est donc fortement ancré dans les mentalités comme modèle d'être-avec. Les mythes de l'unité au moment de l'explosion séparatiste se présentent toujours sous un dire de type villageois ; et l'explosion qui débute l'expansion se formule aussi en langage « villageois » : il s'agit d'une affaire de terre ou d'une affaire de femmes dont se mêle le mauvais caractère. Mais le mythe de l'âge d'or précédent, l'âge de l'unité porte toujours le nom d'un village.

L'archéologie révèle bien que la grande expansion bantu en Afrique australe et orientale fut une expansion de village car ce sont des sites de ce type au moins au sens vague que l'on trouve dès 2000 ans. Il serait tentant de penser que le grandissement des tailles de 2 à 8 ha³³ correspondrait non seulement au mélange agriculture-élevage, mais à une organisation commune renforcée, en somme au mode de production proprement villageois, avec une autorité villageoise. La hiérarchie des sites qui se marque à partir du XII^e siècle évoquerait alors le passage à un mode de production, et donc d'organisation, généralement appelé féodal, qui favorise ou facilite la création de pouvoirs régionaux, terres et principautés et la marche aux royaumes qui ont bien fini par apparaître au plus tard au second millénaire. Mais l'archéologie ne permet pas de formuler des choix d'explication historique aussi logiques et la cohérence même pourrait n'être qu'un effet de l'hypothèse elle-même, séduisante, et entraînant toujours, quand on l'a soi-même formulée. En attente de preuves et d'analyses fermes et recoupées, mieux vaut s'abstenir et s'arrêter à l'esquisse.

D'autant que le mythe tire de son côté vers Koto, ce village originel de tant de peuples actuels, en écoutant leurs légendes. On a entendu des esprits imprudents ou rapides découvrir Koto sur les grands lacs. Or, pourquoi ne pas aller plus loin et plus profond : Koto est un phonème fréquent dans la première zone bantu vers la coupure de la Benwe. Mais le mythe ne détermine pas le lieu, le mythe ne date pas. Il fournit une thématique ; il permet l'analyse textologique ; il exige le contrôle de l'objet archéologique datable réellement. Le mythe a sa propre densité et sa souplesse. Koto redupliqué dans une histoire double où

deux moments de séparation se distinguent offrirait un Koto à deux sites successifs et à deux séparations successives de deux stocks de population en cours de segmentation historique. Quand Koto n'est pas dédoublé avec recouvrement, il est redupliqué par un second village où des peuples plus proches déclarent s'être séparés récemment. C'est le cas de Ngwadi dont partent et parlent encore Kota et Duma. Il est probablement vain de situer ce village de l'unité mieux caressée aujourd'hui qu'alors supportée à tel endroit de ce nom. Certes, il y a une montagne de ce nom sur le haut Ivindo ; mais c'est un mot bantu tellement commun qu'il peut être là ou ailleurs et même être le produit d'une fabrication de texte oral, du conte même sur la base de Ng où se cache entre autres la mère.

CONCLUSION

La migration a pour contreponds dialectique le village et cette modalité de la vie, produire, gouverner, comprendre est une sorte d'oubliée trop connue. Le mode de production villageois mérite une attention neuve et une reprise d'enquêtes sur cette thématique³⁴.

Le problème des civilisations bantu en cette matière n'est sûrement ni de s'attribuer le mode villageois qui existe partout ni de croire à un type unique de village bantu. Mais il est possible par contre que le mode de production (organisation et sacralisation) villageois ait particulièrement réussi dans l'Afrique bantu, qu'il y ait épanoui toutes ses perspectives et qu'il y ait en quelque sorte épuisé ses types. Naturellement, il y a plusieurs types de savanes et d'autres de forêt qui sont semblables entre monde bantu et mondes non-bantu. Mais le type de forêt est majoritairement bantu. Les civilisations bantu lui donnent son paysage et sa formule depuis le rectangle de la case et de l'agglomération jusqu'à la répartition argile/végétal dans sa construction. Les peuples de langues kwa, une fois de plus sont en écologie, en langues et en matériau, très proches de nos univers. Dans le type villageois de savanes, les peuples bantu en sens inverse participent aux catégories de la sécheresse et de l'élevage comme à la formule du village et de la case circulaires, soit en pierre, soit sur base dure, soit en argile. Il est trop tôt dans cette recherche pour esquisser ce qu'il y aurait de proprement bantu dans la structure sinon municipale du moins commune, communautaire et parfois communale, des structures de production et de politique de ce mode villageois. Il n'apparaît pas avoir joué ici un rôle simple de transition historique entre les structures du mode lignager et celles de la modalité prestataire, féodale ou asiatique³⁵. Tous les types d'évolution au contraire s'y expriment richement de la construction à l'assouplissement, de la mise en stade fixé dans sa modération à la destruction systématisée. Tous les types d'évolution historique de la modalité sont ainsi présents. Le monde bantu offre donc le schéma d'une participation complète, souple et puissante à cette modalité historico-structurale commune à toute l'espèce humaine. Le village est dénominateur commun de l'histoire des hommes et les Bantu peut-être sont les civilisations qui l'expriment le mieux et le plus. C'est aussi la modalité de paysage et d'histoire où les univers bantu aujourd'hui encore s'expriment le plus parfaitement.

NOTES

1. N. Bourbaki, *Théorie des ensembles*, I. J. Piaget, *Le structuralisme*, Paris, PUF, « Que sais-je », n° 1311.
2. G. Hewes, « Carte des civilisations et cultures », in F. Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme*. G. Hewes, in P. Chaunu, *L'expansion européenne du XIII^e au XVI^e siècle*, Paris, PUF, « Nouvelle Clio », n° 26, 1972.
3. M.-M. Dufeil, « La ville bantu dans l'ensemble africain », in *Muntu*, 2, 1985.
4. P. Gourou, *Les pays tropicaux*, Paris, PUF.
5. D. Furia et P. Serre, *Techniques et sociétés*, Paris, A. Colin, « U ».
6. E. Demongeot, *Les grandes invasions*, Paris, PUF, 1982.
7. R. Oliver, « The Problem of Bantu Expansion », in *Journal of African History*, 7, 1966, p. 361-376.
8. H. Jeanmaire, « La cryptie lacédémonienne », in *Etudes grecques*, 26, 1913, p. 121-150.
9. G. Fourquin, *Histoire économique du Moyen Age*, Paris, A. Colin, « U ». M.-M. Dufeil, « Afrique, taxinomie, histoire », in *Cahiers congolais d'anthropologie et d'histoire*, 3, 1979, p. 7-30 ; 5, 1981, p. 7-37.
10. M.-M. Dufeil, « Afrique... » et « La ville... », *op. cit.*
11. A.-J. Greimas, « Eléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », in *Communications*, 8, 1966, p. 28-59.
12. J. Devisse, « Grand atlas de l'architecture mondiale », in *Encyclopaedia Universalis*.
13. Ch. Estermann, *Ethnographie du sud-ouest de l'Angola*, 2 volumes in-8, p. 528-531.
14. J. Capron, exposé sur les Bwa, lors de la rencontre d'histoire universelle de Wagadugu, mai 1980.
15. Echec et recul à écrire sur le mode de production villageois : Dufeil, *ATH* (sup. n. 9) entre le mode lignager et le mode prestataire, rien. Conversation Devisse jury Montpellier 1984.
16. *Id.*, *ibid.*, définition du mode de production lignager, II, 9-12.
17. Cf. *infra* II A et B.
18. Ngá, « maître de » et Ngá, « responsable du pouvoir mystique, sont deux termes liés et différents en itio. Sur le Mpu, chef couronné au pays kongo, cf. J. van Wing, *Etudes bakongo*, Bruxelles, 1921, I, 301 pages et 1938, II, 309 pages. Réédition 1959.
19. Trois enquêteurs débutent au Sud-Gabon (*Punu-Varama*, etc.), université Omar Bongo, 1985.
20. J.-J. Troesch, « Le royaume soyo », in *Aequatoria*, 25-3, 1962, p. 95-100. Cf. « Afrique... », *op. cit.*, n. 9, 10, 11.
21. W.G.L. Randles, *L'ancien royaume de Congo*, Paris, Mouton, 1968, 276 pages.
22. Cf. *infra*, p.
23. M.-Cl. Dupré, *La dualité du pouvoir au pays teke*, thèse (ronéo), Lyon, 1972. P. Bonaffe, « Le Miyoli », in *L'homme*, 13-12, 1973, p. 97-166.
24. M. Ebiatsa-Opiele, *La sacralité dans la civilisation teke*, thèse, Montpellier, 1984. N. Gambeg, *Les fondements spirituels du pouvoir chez les Tege*, mémoire de maîtrise, Brazzaville, 1978. F. Hagenbuscher-Sacripanti, *Les fondements spirituels du pouvoir au royaume de Loango*, mémoire ORSTOM, 1973.
25. G. Dupré, *Un ordre et sa destruction*, ORSTOM 1982, 446 p.
26. Sekene Mody Cissoko, « Nobles et pouvoirs dans le Khasso précolonial », in *Revue française d'outre-mer*, 68, 1981, p. 344-350. Cf. p. 348, § 3 : « Adultère permis ou interdit selon le rapport au pouvoir ».
27. Mais du mode prestataire féodo-royal ; cf. « Afrique... », *op. cit.*, II, p. 12-20. Cf. L. de Heusch, *Le roi ivre...*
28. Enquêtes, Dufeil, Lungu...
29. Cl. Levi-Strauss, *Anthropologie structurale*, II, Paris.
30. Enquête, Dufeil, Olame, Biyoge, 1985.
31. P. Nguema-Obam, *La danse chez les Fang*, thèse (ronéo), Strasbourg, 1.
32. Enquête 1977, Dididivulu, Dufeil.
33. D. Lopez, F. Pigafetta, *Relazione del realme di Congo e delle circonvicine contrade* (1591), Léopoldville, W. Bal, 1964, p. 66 et n. 170-173. M.-M. Dufeil, *Note sur les confins Kongo-Teke*, à paraître.
34. D. Phillipson, « Bantu-speaking Peoples in Southern Africa. An archeological perspective », colloque CIGBA, avril 1985 et bibliographie.
35. « Afrique, taxinomie, histoire », *op. cit.*, II, p. 19.

L'EXPLOITATION FORESTIÈRE ET LES MIGRATIONS BANTU DANS LES PAYS D'AFRIQUE CENTRALE

PAR GUY GIBERT

Il est coutumier de dire que les facteurs naturels, la recherche de terres riches, les guerres, amènent les populations à se déplacer avec une plus ou moins grande célérité, toutefois une activité économique, elle-même en déplacement incessant, peut être un facteur dans les migrations des peuples.

Ce fut le cas pour l'exploitation forestière en Afrique centrale ; cette activité mobilisa des dizaines de milliers de personnes et continue à être une des plus grosses consommatrices de main-d'œuvre¹, si l'on fait abstraction des emplois administratifs ou des activités minières ou agricoles.

L'EXPLOITATION FORESTIÈRE JUSQU'À LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE : « UNE INDUSTRIE GROSSE CONSOMMATRICE DE MAIN-D'ŒUVRE »

Elle a débuté dans la région côtière, du Gabon à l'embouchure du Congo. Dès la fin du XIX^e siècle, la hache commence à abattre les okoumés du Gabon ; dans la région du Mayombe portugais ou belge ce sont les limbas et les irokos qui seront coupés.

Cette activité requiert alors une main-d'œuvre excessivement abondante : d'abord à la prospection (des dizaines d'hommes repérant les okoumés, les limbas, les « acajous », les irokos), puis à l'abattage avec la hache. Les bûcherons sont alors juchés sur des échafaudages branlants établis au-dessus des contre-forts, parfois à deux mètres du sol. Plusieurs bûcherons se relaient, deux attaquant l'arbre par l'entaille dite de chute, deux autres du côté opposé. Ce travail exténuant dure des heures, parfois même des jours. Puis, lorsque le géant oscille, c'est la fuite éperdue pour se préserver de sa chute. Une fois couché, il faut lui ôter les branches, l'étêter. Ces opérations se font à la hache ou à la scie

en long, une fosse étant parfois creusée sous la portion à sectionner. Un abatteur à la hache produisant alors 5 à 8 m³ marchands par jour. C'est ensuite l'équarrissage toujours avec la scie passe-partout, le désambierage de l'iroko et l'évacuation des bois.

Plusieurs solutions sont alors à envisager : à proximité des cours d'eau un roulage à la main, parfois pratiqué sur rondins que l'on déplace au fur et à mesure de l'avancement de la bille ; des dizaines d'hommes sont alors nécessaires pour une telle opération, pratiquée sur des grumes de plusieurs tonnes. Lorsque l'exploitant est plus argenté, il installe des rails Décauville et il faut haler et placer la grume sur des wagonnets qu'il est nécessaire ensuite de pousser. La main-d'œuvre requise est alors moins importante, ce fut le cas pour les permis accordés à la Société d'étude des bois coloniaux pour les réseaux français².

Une main-d'œuvre abondante est également utilisée pour le transport, il s'agit alors surtout du flottage puisque la quasi-totalité des permis déposés au Gabon sont à proximité des lacs (Azingo, Onangué, Kowé, Mombwe... entre Lambaréné et le cap Lopes), du cours d'eau aval de l'Ogooué ou dans la région de l'estuaire ; les quelques exemples qui suivent nous le démontrent :

— M. Brock obtint, par arrêté du 1^{er} mars 1920, le permis n° 6 de 2 500 hectares dans la région du lac Onangué ;

— M. Isaac détiendra le permis 19 de 2 500 hectares, en 1920, à proximité du lac Azingo ;

— M. M'Bouiti possède, par arrêté du 15 novembre 1922, le permis n° 386 dans la région du lac Wombe (Bas-Ogooué) ;

— en 1925, Serge de Derwies réussit à voir le permis n° 1103 de 2 500 hectares, dans la région de Kango ;

— même constatation au Moyen-Congo ; M. Wickers, par arrêté du 24 mai 1928, aura le permis n° 3 de 800 hectares déposé sur le cours inférieur de la Léfini ;

— en 1933, Marty Paul obtient le permis n° 19 de 2 500 hectares installé à l'estuaire du Kouilou (région du Madingo-Kayes).

L'évacuation se fait par radeaux : la mise à l'eau se fait par roulage, les billes sont ensuite regroupées, disposées perpendiculairement à la direction de déplacement. Elles sont réunies à l'aide de lianes et assemblées en rames élémentaires de soixante à quatre-vingts billes. De la terre est répandue sur ce plancher, des huttes sont construites et parfois jusqu'à vingt personnes y trouvent refuge, vivant, faisant la cuisine, se ravitaillant en viande de chasse, faisant avancer le radeau avec le courant, parfois le débloquent avec des perches. Le trajet est long (plusieurs semaines de Lambaréné au cap Lopes).

Prospection, abattage, tronçonnage, roulage, flottage, exigent donc du personnel en quantité. En 1926, les permis en activité au Gabon sont au nombre de trois cent soixante-quinze, ils couvrent 833 000 hectares. La main-d'œuvre employée atteint quinze mille personnes. Parmi elles, grâce à un effort de contrôle et d'inspection des chantiers, portant aussi bien sur les employeurs que sur les employés, il est découvert en quelques mois trois mille travailleurs irréguliers qui sont mis en demeure de contracter un engagement ou de regagner leur village. Presque tous ont préféré s'engager.

Trouver dans ce territoire une main-d'œuvre aussi considérable était une gageure d'autant que les exploitants, dans leur majorité, avaient un outillage tout à fait insuffisant, « entraînant ainsi un sérieux gaspillage de main-d'œuvre ». A la même époque, quelques rares chantiers existaient au Moyen-Congo, localisés au nord du fleuve Kouilou dans la région océanique, ou en amont de Brazzaville le long des cours d'eau Sangha, Oubangui ou Lefini. Au total, mille cinq cents personnes au maximum, recrutés difficilement alors que la construction du Congo-Océan en mobilise des milliers. Dans les colonies belge et portugaise, l'exploitation se cantonne dans les contreforts occidentaux du Maymbe, les mêmes techniques sont employées, exigeant tout autant de main-d'œuvre.

Cette exigence fondamentale de main-d'œuvre se marque dans les arrêtés publiés par le lieutenant-gouverneur du Gabon, chaque année à partir de 1925, concernant la main-d'œuvre à recruter pour servir en dehors de la circonscription d'origine ou à l'intérieur de cette dernière.

Les tableaux ci-dessous nous renseignent, pour la période 1927-1937, sur le recrutement des travailleurs pour être employés en dehors de leur circonscription d'origine (surtout dans les activités forestières) (tabl. 1), ou exclusivement sur celui-là (tabl. 2).

Si l'on fait abstraction des circonscriptions de l'estuaire (où la moitié du contingent était affecté à d'autres tâches que l'exploitation forestière) et du Woleu-Ntem (la main-d'œuvre était réquisitionnée ici pour les cultures de cacao et de café récemment mises en place), les autres circonscriptions consacraient l'essentiel de la main-d'œuvre à des activités liées à l'exploitation forestière (payeurs, hommes des radeaux et des Adoumas, exploitation forestière proprement dite par les circonscriptions d'Oouroungous et du Bas-Ogooué).

Si l'on pense que le territoire du Gabon tel qu'il est alors défini n'est pas affecté par des réquisitions de main-d'œuvre destinée au Congo-Océan, les migrations liées alors à l'exploitation forestière sont de faible amplitude ; les forestiers, en effet, préfèrent avoir affaire à du personnel local souvent beaucoup plus au courant des essences et de leur valeur intrinsèque.

Dans les colonies voisines, le même phénomène est à noter : il s'agit de Vilis, de Kongo, de Yombe, leur déplacement est limité à quelques dizaines de kilomètres que ce soit dans le Mayombe portugais (Cabinda) ou belge (très tôt une voie fermée de Boma pénétrera dans l'axe du massif montagneux mayombe, permettant ainsi une exploitation forestière relativement aisée) ou encore au nord du fleuve Kouilou, à proximité de la lagune Coukuati ou de la circonscription de Madingo-Kayes.

Jusqu'aux années 1930, l'exploitation forestière au Gabon connaît une prospérité sans pareil ; cependant, un des dangers résidait dans le fait que 75 % au moins des grumes étaient destinées à l'Allemagne, à un pays qui, après une période difficile (jusqu'en 1924), semblait retrouver un essor économique important ; or 1929 est la première année de grave crise économique en Europe centrale, en 1930 encore 400 000 tonnes sont exploitées, 350 000 étant destinées vers le marché de Hambourg.

A partir de cette date, les difficultés liées aux paiements irréguliers des clients allemands affectent la production de ce territoire (1931 : 237 788 tonnes), la main-d'œuvre qui avait semblé, à cause du défaut de mécanisation, trop souvent insuffisante, se trouve alors en surnombre. Si un accord de clearing franco-allemand est conclu en 1932, dès 1935 son fonctionnement est devenu

1	Circonscription	Années					
		1927	1928	1929	1930	1931-32	1933
	<i>N'Goumie :</i>						
	M'bigou	300	400				
	Mimingo	300	300	1 400	1 500	1 500	1 500
	Mouila	300	300				
	<i>Ouroungous :</i>		50	50	50	50	50
	<i>Nyanga :</i>						
	Tchibanga	500	200				
	Divenne	500	300	650	350	350	350
	Mayumba	100	150				
	(Mariniers)						
	<i>Des Adoumas :</i>						
	Lastourville	200	500				
	Koula-Moutou	1 500	800	1 100	700	700	700
	(Contingent indépendant des pa- gayers employés aux transports sur l'Ogooué).						
	<i>Okano :</i>						
	Mitzic	200	500	200			
	<i>Woleu-N'Tem :</i>						
	Oyem	500	200				
	Bitam		200	400	200	200	200
	<i>Djouab :</i>						
	Kembona	200	300				
	Mékambo	200	300				
	M'vade	200					
	TOTAL	4 000	4 500	3 800	2 800	2 800	2 800

très aléatoire. Quoi qu'il en soit, des sommes très importantes restent dues aux coupeurs gabonais (50 millions de FF). En 1935 les banques refusent, par prudence, tout escompte documentaire aux coupeurs du Gabon sur leurs envois en Allemagne, leurs bois sont dirigés alors vers la France où s'est constitué un stock à côté de celui des marchés allemands.

On se trouve donc en présence d'une crise de paiement et de l'alourdissement du marché par un stock en Allemagne vendu mais non payé et un stock en France de bois en consignation. Afin de remédier à cette situation, le contingent annuel en vigueur au 1^{er} janvier 1935 a été réduit ; tout d'abord de 10 %, le 5 avril, réduction portée à 30 % au total le 25 juillet 1935.

Pour 1936, un tableau des contingents alloués pour les exploitants d'okoumé au Gabon et au Moyen-Congo est publié⁵. Il n'autorise que 349 339 tonnes à la sortie ; en fait, il ne sortira des chantiers (au nombre de 92) que 287 500 tonnes (soit plus d'un quart en moins par rapport à 1930) ; naturellement la main-

2	Circonscription	Années						
		1927	1928	1929	1930	1931	1932	1933
	<i>Estuaire du Gabon-Congo :</i>							
	Libreville Nord	400	400	400	400	400	400	400
	Libreville Sud	300	300	300	300	300	300	300
	Médègue-Omwore	400	400	300	400	300	300	300
	<i>Ouroungous :</i>							
	Port-Gentil	100						
	Setté-Cama	150	100	100	100	100	100	100
	Fernan-Vaz	100	100	100	100	100	100	100
	<i>Bas-Ogooué :</i>							
	Lambarené	500	500	500	500	500	500	500
	N'djolé	150	150	200	200	200	200	200
	<i>Des Adoumas :</i>							
	Koula-Moutou		500	600	500	500	500	500
	Booué		100		150	100	100	100
	<i>Djouah :</i>							
	Bakota		200	200	200	200	—	—
	(payeurs)							
	<i>Woleu-N'Tem :</i>							
	Oyem (Minvoul + Minkébé)		500	1 000	500	1 000	1 000	1 000
	TOTAL	2 100	3 250	3 800	3 350	3 700	3 500	3 500

d'œuvre, qui continue cette activité, est réduite (le total de 12 000 ne semble pas avoir été alors dépassé).

La production présentera, tout de même, un léger mieux dès 1937 : le contingent alloué (378 878 tonnes pour le Gabon) sera légèrement dépassé (plus 13 000 tonnes) ; cela ne dure pas, l'Allemagne ayant gonflé artificiellement ses achats en 1937 et 1938 en prévision des hostilités qu'elle sait imminentes. Dès 1939, alors que la déclaration de guerre intervient au courant du troisième trimestre, la production descend au-dessous de 175 000 tonnes (okoumé seul) ; et ce sera les rudes années de guerre qui verront un effondrement quasi général de la production dans toutes les colonies côtières de l'Afrique centrale ; seul l'Angola portugais y échappera presque totalement et le Cabinda sortira alors des tonnages conséquents de Limba, de Tohirola et d'Iroko ; la main-d'œuvre requise est alors très réduite (les chiffres collectés, pour les colonies du Moyen-Congo, du Gabon, du Congo belge n'atteignent pas, globalement, dix mille personnes, contre vingt-cinq mille, quinze ans plus tôt).

Contingents alloués pour l'année 1936 aux exploitants gabonais

EXPLOITANTS	SUPERFICIE EN HECTARES	CONTINGENTS DE BASE	CONTINGENTS ALLOUÉS au 1 ^{er} janvier 1937	TOTAUX	EXPLOITANTS	SUPERFICIE EN HECTARES	CONTINGENTS DE BASE	CONTINGENTS ALLOUÉS au 1 ^{er} janvier 1937	TOTAUX	
Chantiers indigènes					Report.....					134.432
Amaka-Dassy.....	500	400	500	2.000	Contingents de 4.001 à 5.000 tonnes, réduction 15 p. 100					36.093
Békale.....	500	400	500		Fillot.....	5.000	5.000	4.250		
Anguile (J.-F.).....	1.000	400	1.000		Seignon.....	5.000	4.448	3.781		
Permis de coupe ordinaires					Agret et Cie.....	8.157	4.600	3.910	31.876	
Veuve Anguile.....	2.500	2.000	2.000	C. E. B. P. A.....	9.495	4.277	3.636			
Barra.....	2.500	2.000	2.000	S. F. L. G.....	21.457	4.900	4.165			
Veuve Bastardoz.....	2.500	2.000	2.000	Société Gourgnet et						
Baumgartner.....	2.500	2.000	2.000	Chevalier (1).....	10.029	4.500	4.500			
Busso.....	2.500	2.000	2.000	S. H. O.....	5.689	4.360	3.706			
Desmin.....	2.500	2.000	2.000	U. F. O.....	16.669	5.000	4.250			
Djouga-Diop.....	2.500	2.000	2.000	Lafond.....	21.980	4.500	3.825			
Fangouveny.....	2.500	2.000	2.000	Contingents de 5.001 à 6.000 tonnes, réduction 20 p. 100						24.479
Iba-Ra.....	2.500	2.000	2.000	Rouquet (2).....	6.627	5.215	4.250			
Janvier.....	2.500	2.000	2.000	Madre.....	6.000	5.560	4.448			
Nichonnet.....	2.500	2.000	2.000	Maridort.....	10.100	5.700	4.624			
Mora.....	2.500	2.000	2.000	Méry-Biboulet.....	37.550	6.000	4.800			
Moutarlier.....	2.500	2.000	2.000	C. C. A. E. F.....	9.045	5.850	4.704			
Nicolas (André).....	2.500	2.000	2.000	Société Duboy-Bourrieu	20.122	6.000	4.800			
Nicolas (Vincent).....	2.500	2.000	2.000	S. F. E. (2).....	53.475	5.250	4.250			
Peyrol.....	2.500	2.000	2.000	Contingents de 6.001 à 7.000 tonnes, réduction 25 p. 100					126.968	
Veyrier.....	2.500	2.000	2.000	Delequerrière (3).....	10.000	6.900	4.800			
Wag.....	2.500	2.000	2.000	Lapheue (3).....	19.900	6.300	4.800			
C. G. O.....	2.500	2.000	2.000	Mathien.....	12.183	6.438	4.829			
S. A. F.....	2.500	2.000	2.000	Oberling (3).....	15.000	6.021	4.800			
S. E. A.....	2.500	2.000	2.000	S. A. G.....	33.730	7.000	5.250			
S. F. B. C.....	2.500	2.000	2.000	Contingents de 7.001 tonnes et au-dessus, réduction 30 p. 100					31.532	
Permis de coupe ordinaires ou industriels de 5.000 hectares à 7.499 hectares					S. O. A.....	8.250	7.838	5.487		
Africaine.....	5.000	2.000	2.300	U. F. A.....	18.200	10.000	7.000			
D'Arlet de Saint-Saud.....	5.000	2.000	2.300	Broët.....	7.361	8.070	5.649			
Mosé Gault.....	5.000	2.000	2.300	Legros.....	12.500	12.400	8.680			
I. H. I. M.....	5.000	2.000	2.300	A. L. F. A.....	17.833	10.000	7.000			
Pouzin.....	5.000	2.000	2.300	C. E. F. A.....	81.684	22.800	15.960			
Rechenmann.....	5.000	2.000	2.300	C. F. B. G.....	38.065	11.200	7.840			
Regnault.....	5.000	2.000	2.300	C. G. P. P. O.....	40.815	10.138	7.095			
Permis de coupe ordinaires ou industriels de 7.500 à 9.999 hectares					C. N. B. D. C. O.....	39.402	9.695	6.787		
Bonifait.....	7.500	2.600	2.800	L. F. F.....	33.786	13.335	9.335			
Balaran.....	7.500	2.600	2.800	S. B. G.....	39.480	10.850	7.595			
S. E. T. C.....	7.500	2.600	2.800	S. B. M.....	32.576	12.600	8.820			
Isaac.....	7.500	2.600	2.800	S. F. A.....	20.399	7.000	5.320			
Desmet.....	7.833	2.800	2.800	U. C. A. F.....	38.917	12.000	8.400			
A. A. F. G.....	8.100	2.600	2.800	C. G. R. F. (4).....	113.000	16.000	16.000			
Permis de coupe ordinaires ou industriels de 10.000 hectares et plus					Exploitants du Moyen-Congo					6.300
C. H. N. G.....	10.000	3.000	3.000	Lebault.....	2.500	»	2.000			
Etablissements Gillet.....	10.000	3.000	3.000	S. F. A. K.....	2.500	»	2.000			
Etablissements Leroy.....	10.000	3.000	3.000	Condere.....	5.000	»	2.300			
S. F. B.....	10.375	3.000	3.000	Permis de coupe de pieds à la disposition du Gouverneur général.....					25.000	
Pouillat.....	13.517	3.000	3.000	Total général du contingent de l'année 1937.....						
S. F. K. V.....	20.266	3.000	3.000						355.078	
C. F. A.....	11.032	3.000	3.000						(1) Concession. (2) Les contingents de M. Rouquet et de M. F. E. K. qui, selon l'usage commun, devraient respectivement un contingent de 4.172 et 4.260 tonnes, sont portés à 4.200 tonnes, chiffre de plus faibles de la catégorie immédiatement inférieure. (3) Les contingents de MM. Delequerrière, Lapheue et Oberling, qui, selon la règle commune, devraient respectivement un contingent de 4.000, 4.170 et 4.255 tonnes, sont portés à 4.800 tonnes, chiffre de la catégorie immédiatement inférieure. (4) Concession.	
S. H. B.....	20.199	3.000	3.000							
Permis de coupe ordinaires ou industriels dont les contingents sont supérieurs aux minima										
Contingents de 3.001 à 4.000 tonnes, réduction 10 p. 100										
Leroux et Bauc.....	5.000	4.000	3.600							
Louvet-Jardin.....	5.000	4.000	3.600							
S. F. E. O.....	5.000	4.000	3.600							
A. B. E. F.....	10.012	4.000	3.600							
F. S. O.....	25.000	4.000	3.600							
Ilouat.....	7.825	4.000	3.600							
Angou.....	10.333 33	4.000	3.600							
Lejeune et Bidouah.....	10.390	4.150	3.165							
S. F. G. R.....	7.024	3.585	3.227							
A reporter.....										

EXPLOITANTS	CONTIN- GENT DE PAYS	TONNAGE 1 ^{er} SEMESTRE 1936 1/2 base moins 30 p. 100	ABATTABLE 2 ^e SEMESTRE 1/2 base	TOTAL	A DÉDUIRE POUR EXCÉDENT abatage 1935	TOTAL DE L'ABATAGE autorisé pour 1936
Report	312.340	110.566	157.670	958.036	6.758	961.278
S. E. A.	2.000	700	1.000	1.700		1.700
S. F. A.	7.600	2.660	3.800	6.460		6.460
S. F. B.	3.000	1.050	1.500	2.550		2.550
S. F. B. C.	2.000	700	1.000	1.700		1.700
S. F. B. O.	4.000	1.400	2.000	3.400		3.400
S. F. E.	5.250	1.837	2.625	4.462		4.462
S. F. F. V.	3.000	1.050	1.500	2.550		2.550
S. F. L. O.	4.900	1.715	2.450	4.165		4.165
Société Gourgnet Chevalier.	4.500	2.250	2.250	4.500		4.500
S. H. B.	3.000	1.050	1.500	2.550		2.550
S. H. O.	4.360	1.526	2.180	3.706		3.706
Société Leroux et Raux.	4.000	1.400	2.000	3.400		3.400
S. O. A.	7.838	2.743	3.919	6.662		6.662
S. E. T. C.	2.600	910	1.300	2.210	295	1.915
U. A. F. G.	2.600	910	1.300	2.210	449	1.761
U. C. A. F.	12.000	4.200	6.000	10.200	180	10.020
U. F. A.	10.000	3.500	6.000	8.500		8.500
U. F. O.	5.000	1.750	2.500	4.250	790	3.460
A. L. F. A. (ex-Quéroy).....	2.000	(1)	1.000	1.000		1.000
TOTAUX	404.988	141.717	202.494	344.211	8.472	335.739
À la sortie						
C. G. R. F.	18.000	5.600	8.000	13.600		13.600
TOTAUX GÉNÉRAUX	420.988	147.317	210.494	357.811	8.472	349.339

(1) Attribué pour compter du 1^{er} juillet 1936 seulement.

Contingents alloués pour l'année 1937 aux exploitants gabonais

EXPLOITANTS	COSTIN- GENT DE BASE	TONNAGE 1 ^{er} SEMESTRE 1936 1/2 base moins 30 p. 100	ABATTABLE 2 ^e SEMESTRE 1/2 base	TOTAL	A DÉDUIRE pour EXCÉDENT abatage 1935	TOTAL DE L'ABATAGE autorisé pour 1936
Amaka Dassy.....	400	140	200	340	79	261
Angulé (J.-F.).....	400	140	200	340	19	321
Békale (Ignace).....	400	140	200	340	76	264
A. Angulé (veuve).....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Balaran.....	2.600	910	1.300	2.210	282	1.928
Barral.....	2.000	700	1.000	1.700	81	1.619
Bastardoz (veuve).....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Baumgartner.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Bonifait.....	2.000	910	1.300	2.210		2.210
Bouquet.....	5.215	1.825	2.607	4.432		4.432
Broet.....	8.070	2.824	4.035	6.859		6.859
Bussu.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Cinquin.....	4.000	1.400	2.000	3.400		3.400
D'Arlot de Saint-Sauv.....	2.000	700	1.000	1.700	188	1.512
Deemin.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Delaquerrière.....	6.200	2.170	3.100	5.270	1.213	4.057
Desmedt.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Djouga-Diop.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Fangumovany.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Fillot.....	5.000	1.750	2.500	4.250		4.250
Gank (Madame).....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Ibe-Ea.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Issac.....	2.600	910	1.300	2.210	540	1.670
Javier.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Lafond.....	4.500	1.575	2.250	3.825	272	3.553
Lapèbie.....	6.300	2.205	3.150	5.355		5.355
Legros.....	12.400	4.340	6.300	10.540		10.540
Loouet-Jardin.....	4.000	1.400	2.000	3.400		3.400
Madre.....	5.560	1.946	2.780	4.726		4.726
Maridort.....	5.780	2.023	2.890	4.913	533	4.380
Mathieu.....	6.438	2.253	3.219	5.472		5.472
Méry-Riboulet.....	6.000	2.100	3.000	5.100		5.100
Michonnet.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Mora.....	2.000	700	1.000	1.700	600	1.100
Moutarlier.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Nicolas (André).....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Nicolas (Vincent).....	2.000	700	1.000	1.700	596	1.104
Oberling.....	6.021	2.107	3.011	5.118		5.118
Obriot.....	4.000	1.400	2.000	3.400		3.400
Peyrol.....	2.000	700	1.000	1.700	407	1.293
Pomilist.....	3.000	1.050	1.500	2.550		2.550
Pouzin.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Reichmann.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Regnaud.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Seignon.....	4.448	1.557	2.294	3.781		3.781
Veyrier.....	2.000	700	1.000	1.700	68	1.632
Waag.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
A. D. E. F.....	4.000	1.400	2.000	3.400		3.400
Africaine.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
Agret et Compagnie.....	4.600	1.610	2.300	3.910		3.910
A. L. F. A.....	8.000	2.800	4.000	6.800	1.151	5.649
Ancienne Maison Belliard, Veuve Bergé et Ridouille, successeurs.....	3.450	1.207	1.725	2.932	508	2.424
C. C. A. E. F.....	5.880	2.068	2.840	4.998		4.998
C. E. B. P. A.....	4.277	1.497	2.139	3.636		3.636
C. E. F. A.....	22.800	7.980	11.400	19.380		19.380
C. F. A.....	3.000	1.050	1.500	2.550		2.550
C. F. B. G.....	11.200	3.920	5.600	9.520		9.520
C. F. C. G.....	3.585	1.255	1.792	3.047	145	2.902
C. F. S. O.....	4.000	1.400	2.000	3.400		3.400
C. G. O.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
C. G. P. P. O.....	10.136	3.547	5.068	8.615		8.615
C. H. N. G.....	3.400	1.050	1.500	2.550		2.550
C. N. B. D. C. O.....	9.695	3.393	4.848	8.241		8.241
Etablissements Leroy.....	3.000	1.050	1.500	2.550		2.550
Etablissements Gillet.....	3.000	1.050	1.500	2.550		2.550
I. H. I. M.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
L. F. L.....	13.335	4.667	6.667	11.334		11.334
S. A. F.....	2.000	700	1.000	1.700		1.700
S. A. G.....	7.000	2.450	3.500	5.950		5.950
S. B. G.....	10.850	3.797	5.425	9.222		9.222
S. B. M.....	12.600	4.410	6.300	10.710		10.710
Société Duboy-Bourreau.....	6.000	2.100	3.000	5.100		5.100
A reporter.....	312.340	110.386	157.670	268.036	6.758	261.273

Contingents alloués pour l'année 1938 aux exploitants gabonais

EXPLOITANTS	CONTIN- GENT ALLORÉ à chaque exploitant	TOTAUX	EXPLOITANTS	CONTIN- GENT ALLORÉ à chaque exploitant	TOTAUX
	Tonnes	Tonnes		Tonnes	Tonnes
Chantiers indigènes			Report		105.900
Amaka-Dassy.....	500		Permis de coupes ordinaires ou industrielles		
Békélé.....	500		dont les contingents sont supérieurs		
Anguilé (J.-F.).....	1.000	2.000	aux minima		
Permis de coupe ordinaires			Contingents de 3.000 à 4.000 tonnes		
			(réduction 10 p. 100)		
Veuve Anguilé.....	2.000		Fillot.....	3.600	
Barral.....	2.000		Leroux et Haux.....	3.600	
Veuve Bastardoz.....	2.000		Louvet-Jardin.....	3.600	
Baumgartner.....	2.000		S. F. B. O.....	3.600	
Busso.....	2.000		A. D. E. F.....	3.600	
Deemio.....	2.000		C. F. S. O.....	3.600	
Fanguinovy.....	2.000		Obriot.....	3.600	
Iba-Ba.....	2.000		Croquin.....	3.600	
Janvier.....	2.000		Ve Bergé et Bidouh.....	3.105	
Michonnet.....	2.000		C. F. C. G.....	3.227	35.132
Moutarlier.....	2.000				
Mora.....	2.000		Contingents de 4.001 à 5.000 tonnes		
Nicolas (André).....	2.000		(réduction 15 p. 100)		
Peyrot.....	2.000		Seignon.....	3.781	
Veyrier.....	2.000		Agret et Compagnie.....	3.910	
Waag.....	2.000		C. E. B. P. A.....	3.636	
C. G. O.....	2.000		S. F. L. G.....	4.185	
L'Okoimé de Libreville.....	2.000		Société Gourguet et Chevalier.....	4.500	
S. A. F.....	2.000		S. H. O.....	3.706	
S. E. A.....	2.000		U. F. O.....	4.250	
S. F. B. C.....	2.000		Lafond.....	3.825	31.773
S. F. N. G.....	2.000	44.000			
Permis de coupes ordinaires ou industrielles de 5.000 hectares à 7.499 hectares			Contingents de 5.001 à 6.000 tonnes		
			(réduction 20 p. 100)		
Africaine.....	2.300		Bouquet.....	4.250	
D'Arlot de Saint-Saud.....	2.300		Madre.....	4.448	
Gault (Mme).....	2.300		Maridort.....	4.624	
I. H. I. M.....	2.300		Méry-Riboulet.....	4.800	
Pouzin.....	2.300		C. C. A. E. F.....	4.704	
Rechenmann.....	2.300		Société Duboy-Bourrieu.....	4.800	
Regnault.....	2.300	16.100	S. F. E.....	4.250	31.876
Permis de coupes ordinaires ou industrielles de 7.500 à 9.999 hectares			Contingents de 6.001 à 7.000 tonnes		
			(réduction 25 p. 100)		
Bonifait.....	2.800		DeLaquerrière.....	4.800	
Bularan.....	2.800		Lapébie.....	4.800	
S. E. T. C.....	2.800		Mathieu.....	4.826	
Isaac.....	2.800		Oberling.....	4.800	
Desmedt.....	2.800		S. A. G.....	5.250	24.479
C. A. F. G.....	2.800	16.800			
Permis de coupes ordinaires ou industrielles de 10.000 hectares et plus			Contingents de 7.001 tonnes et au-dessus.		
			(réduction 30 p. 100)		
C. H. N. G.....	3.000		S. O. A.....	5.487	
Gillet.....	3.000		U. F. A.....	7.000	
Société Leroy.....	3.000		Broet.....	5.649	
S. F. B.....	3.000		Legros.....	8.680	
Pouillot.....	3.000		A. L. F. A.....	7.000	
S. F. P. V.....	3.000		C. E. F. A.....	15.960	
C. F. A.....	3.000		C. F. B. G.....	7.840	
S. H. B.....	3.000		C. G. P. P. O.....	7.095	
Sté Guérin, Allard, Gentric de la Poterie.....	3.000	27.000	C. N. B. D. C. O.....	6.787	
			L. F. L.....	9.335	
A reporter		105.900	S. B. G.....	7.595	
			S. B. M.....	8.820	
			S. F. A.....	5.320	
			U. C. A. F.....	8.400	
			C. G. B. F.....	15.000	125.968
			Permis de coupe de pieds à la disposition du Gouverneur		
			général.....		25.000
			Total général du contingent de l'année 1938		280.128

LA DIFFICILE PÉRIODE DE LA GUERRE : CHUTE DE LA PRODUCTION, MAIN-D'ŒUVRE RARÉFIÉE QU'IL FAUT ALORS NOURRIR

Pour ne prendre que le cas du Gabon, le tableau ci-après exprime dans la sévérité de ses chiffres la chute brutale intervenue :

ANNÉES	PRODUCTION D'OKOUMÉS (en tonnes)
1940	72 000
1941	22 800
1942	20 400
1943	32 400
1944	50 400
1945	50 400

Les colonies (françaises comme belges) doivent vivre repliées sur elles-mêmes et lorsque des exportations sont autorisées (il est fréquent que ce soit sous forme de sciages), il est nécessaire que le contrat ait été signé, que les tonnages aient été spécifiés, que les autorités aient donné leur accord, qu'il ne s'agisse pas de pays ennemis ; c'est la recherche de débouchés nouveaux : les Etats-Unis, l'Union sud-africaine, Madagascar, la Réunion puis, à partir de 1943-1944, les pays d'Afrique du Nord.

Quoi qu'il en soit, la période considérée est pleine d'aléas ; il est recruté le maximum de « volontaires » pour aller servir dans les troupes de libération de la France libre ; les entreprises locales (forestières ou autres) ont toutes les peines du monde à conserver une main-d'œuvre qu'il faut non seulement loger mais aussi nourrir (le ravitaillement des chantiers Vigoureux, Romano, en plein Mayombe congolais, dans la région de Dimonika, exige des wagons de manioc de la vallée du Niari ; en 1945-1956 le chantier forestier Vigoureux, qui s'intéresse surtout à l'extraction aurifère, occupe cent vingt personnes pour une production qui n'excède pas 3 000 m³).

La main-d'œuvre requise est peu abondante, difficile à fixer, elle a été happée par les aventures militaires, les emplois domestiques. Pourtant, dès 1947, la production se redresse vigoureusement (150 000 tonnes au gabon ; 38 000 m³ au Moyen-Congo) et, si commence à arriver du matériel réformé de l'armée (camions General Motors Company ou GMC, bulldozers Caterpillar), ce n'est pas en quantité suffisante et des milliers de travailleurs sont encore nécessaires (au moins 10 000 dont près de 5 500 au Gabon, 1 800 au Moyen-Congo, 3 000 au Congo belge) ; ils proviennent toujours des régions mêmes où l'exploitation bat son plein : « plaines » côtières gabonaises, région des Lacs, Mayombe qui s'étire du Gabon, au nord, au Congo belge, au sud.

1947-1973 : UNE REPRISE RAPIDE AVEC UNE PROLIFÉRATION DE PETITS CHANTIERS AU CONGO, DE MOYENNE IMPORTANCE AU GABON ET AU CONGO BELGE

Alors que les chantiers gabonais vont se doter (pour les entreprises moyennes du moins) de moyens matériels conséquents (remorqueurs sur l'Ogooué, camions-tracteurs grumiers, Caterpillar, scies à chaînes), le Moyen-Congo va connaître la prolifération de petits chantiers de 500 hectares de superficie qui sortiront moins de 2 000 m³ par an ; ils utiliseront, jusqu'aux années d'indépendance, un outillage mécanique réduit : chez P. Robin et Vve Poaty (dans la région de Dolisie), des haches, des vieux GMC poussifs, toujours en panne, une production en dents de scie, une main-d'œuvre pléthorique (P. Robin aura jusqu'à quarante-cinq manœuvres et ouvriers pour une production qui n'excédera jamais 1 800 m³ par an !).

Le même constat pouvait être fait sur la plupart des chantiers d'Afrique et Congo et de Le Goff dans le nord du Moyen-Congo : des rails Decauville, des wagnonnets poussés à la main, des radeaux attachés avec des lianes et pontés par cinq à dix hommes qui sautaient à l'eau dès que de la rive surgissaient quelques coups de feu. C'est l'époque du Far-west forestier : un radeau est attaqué (sur la Nyanga, l'Ogooué, le Congo...), les hommes qui l'escortent sautent à l'eau, on le récupère, on scie les extrémités des grumes, on imprime alors un nouveau marteau et le radeau repart. De tels actes sont signalés encore bien après les indépendances sur le fleuve Congo.

Il faut attendre le milieu des années soixante pour que les exploitations forestières d'Afrique centrale (lorsqu'elles coupent plus de 15 000 m³ de grumes par an) aient une mécanisation correcte. Cependant, compte tenu des goulots d'étranglement que sont les voies d'évacuation (le bois coupé sur la moyenne Sangha met un mois et demi pour atteindre Pointe-Noire avec au moins quatre ruptures de charge !) et les circuits commerciaux extérieurs, le nombre de travailleurs reste encore relativement élevé :

- une entreprise gabonaise sortant 31 000 m³ de grumes (essentiellement de l'okoumé) emploie, en 1959, deux cent six personnes dans ses chantiers (six expatriés, seulement) ;
- en 1964, toujours au Gabon, mais dans les monts de Cristal, cent quarante-sept personnes d'exécution sont nécessaires pour obtenir 27 000 m³ de grumes ;
- en 1963, dans la vallée du Niari, une société arrive péniblement à retirer 13 000 m³ de grumes, avec une main-d'œuvre qui excède quatre-vingt-cinq personnes ;
- en 1964, alors que la production atteint 782 000 tonnes, il est enregistré une main-d'œuvre qui dépasse sept mille personnes. C'est la première activité du pays.

Depuis plus d'un demi-siècle, on a exploité toute la façade côtière et la région des Lacs, c'est l'okoumé qui est abattu presque seul ; les populations de la Nyanga, de l'Ogooué-Maritime, du Moyen-Ogooué, de l'Estuaire, sont depuis longtemps les seules concernées par cette activité et c'est sur place que le recrutement est opéré. Lambaréné, Port-Gentil sont les capitales du bois gabonais, comme (à un moindre degré) Pointe-Noire et Dolisie au Congo.

Lorsque les chantiers s'installèrent dans la seconde zone (seuls les nationaux pourront rester dans la zone côtière), à partir de 1962, les investissements

s'accroîtront et seules les grosses entreprises (Leroy, Rayer, CFG, Lutexfo, Rougier, CEB, Société Madre, CCAF...) capables de mobiliser plusieurs milliards de FCFA pour l'achat de matériel, pourront se maintenir et s'installer dans cette zone.

La main-d'œuvre, pour ces sociétés, sera de plus en plus réduite au profit d'une mécanisation qui ira en s'accroissant ; pourtant, comme la production continue de s'accroître jusqu'en 1972², la main-d'œuvre dépassera douze mille personnes.

Avec le déplacement des chantiers dans les régions de N'djolé, Mitzic, Mouila, Lebamba, Moabi, la main-d'œuvre suit (au moins pour la moitié), le complément est recruté sur place dans des régions qui ont déjà connu (au moins par la pratique du recrutement forcé) l'exploitation forestière.

Au Moyen-Congo (devenu République du Congo puis République populaire du Congo en 1969) ce sont d'abord les premières tentatives d'exploitation forestière sur les rebords orientaux du Mayombe, le long des galeries forestières de la vallée du Niari (la société Banlogis et Clément déposera plusieurs permis, des contreforts du Mayombe au plateau Bembe) ; puis, la ruée sur la zone réservée (rive droite du Niari) lorsque le chemin de fer Comilog ouvre un passage aisé dans la région, riche en okoumés, du Chaillu congolais. C'est là que s'établissent les sociétés possédant souvent des permis industriels (Aubeville, Placongo, Sidetra, CCAF, Congoboïs, Socoboïs) ; la production de cette zone (jusqu'au développement après les années soixante-dix des sociétés Boissangha et CIB dans la région d'Ouessou) s'apparente à celle que connaît le Gabon de la seconde zone : une mécanisation poussée, avec toutefois, encore, une main-d'œuvre abondante.

L'exemple cité ci-après, pris au Gabon, en zone accidentée (rebords orientaux des monts de Cristal) et valable pour la période 1969-1973, est assez révélateur. La production atteint 75 000 m³ par an. La forêt relativement riche fournit en moyenne 9 m³/ha d'okoumés.

Les Yombe du Mayombe, les Kugni de Montebello s'aventurent alors dans les régions de Divenic, Makabana, Mossendjo, Mayoko où les rejoignent Bembe, Kota, Teke.

Vers les années soixante-dix, on peut estimer la production des pays forestiers d'Afrique centrale à 8 000 000 m³ environ⁶ et la main-d'œuvre requise à plus de cinquante mille personnes, dont un quart au Gabon.

Il existe une production qui est le fait de forestiers dont les moyens sont très dissemblables.

Au Congo, en 1969, on compte plus de soixante-dix petits exploitants sortant moins de 5 000 m³ par an ; la plupart des piétistes, des titulaires de lots d'arbres, rarement pourvus de superficie excédant 500 hectares. A la même époque, une cinquantaine de coupeurs gabonais sont dans cette situation, une trentaine au Zaïre, autant en Angola... Leur lot commun : des pieds, des lots d'arbres ou de petites superficies, une main-d'œuvre flottante, instable, mal rémunérée, souvent non logée, au rendement (explicable) dérisoire, une production en dents de scie, peu de moyens mécaniques (si ce ne sont des engins loués aux régies de travaux publics), souvent en fait plus des forestiers théoriques que réels car difficiles à appréhender sur le terrain.

Des exploitants moyens, quelquefois possesseurs d'unités de transformation (scieries, la plupart du temps de moins de 3 000 m³ de débités par an), mais dont les circuits commerciaux sont excessivement réduits (vente de leurs

	Cadres	Personnel d'exécution	Matériel
A) Direction de l'entreprise	3	22	
B) Prospection		30	
C) Production départ chantier	8	158	<i>Tracteurs à chenilles</i> Caterpillar D 8 2 Caterpillar D 7 2 Caterpillar D 6 7 <i>Tracteurs sur pneus</i> 3 <i>Niveleuses</i> 2 <i>Chargeurs</i> 3 <i>Compacteur léger</i> 1 <i>Camions bennes</i> 4 <i>Camions ordinaires</i> 3 <i>Land Rover</i> 2 <i>Voitures légères</i> 11
D) Transport (sur 140 km) et mise à l'eau	4	50	<i>Camions grumiers 30 t</i> 9 <i>Scies à chaînes</i> 14
Personnel total	15	268	

grumes le plus souvent aux courtiers, aux négociants en bois établis à Matadi, Kinshasa, Pointe-Noire, Port-Gentil ou Lambaréné, ou aux gros usiniers). Ce sont des entreprises comme Congoboïs à Makabana (Congo), CFD/SOS (du groupe Madre), œuvrant de part et d'autre de la frontière congolo-gabonaise et dont les grumes sont surtout destinées à approvisionner l'usine Socoboïs à Matsende (à proximité de Loubomo).

La catégorie supérieure est constituée de sociétés filiales de groupes intégrés dont la présence est signalée dans de nombreux pays africains, asiatiques et européens :

— Woermann pour Socoboïs avec des filiales en Afrique du Sud (région de Port-Elizabeth), au Mozambique, au Zimbabwe mais aussi en Allemagne fédérale (régions de Brême, de Hambourg), en Suisse.

— Lalanne pour Boissangha avec des sociétés similaires au Cameroun, en Côte-d'Ivoire, en Asie du Sud-Est, en Afrique du Sud, au Portugal, en Espagne, au Royaume-Uni, en Suisse et naturellement en France.

— Le groupe Brunzeel (participation dans Placongo au Congo, CFG au Gabon, et aux Pays-Bas, en Allemagne fédérale).

— Le groupe Rougier (RCA en Lobaye, Gabon, Côte-d'Ivoire, France...).

Leur main-d'œuvre, au niveau du personnel subalterne, est généralement recrutée dans la région ; cependant les agents de maîtrise, les ouvriers spécialisés (conducteurs d'engins, chefs de chantier, conducteurs de grumiers...) sont assez souvent puisés dans des filiales du groupe où il faut contracter le personnel (ce fut le cas pour la filiale Lalanne camerounaise qui a fourni une dizaine

d'employés de cette catégorie à Boissangha/Kabo en République populaire du Congo...).

Les migrations de populations liées à ces chantiers sont alors de plus grande ampleur. Cela s'est révélé en particulier lors de la dernière période que l'on retiendra : 1973-1985.

LA PÉRIODE ACTUELLE (1973-1985) : CRISE DU BOIS ET REPRISE, PLUS GRANDE MOBILITÉ DE LA MAIN-D'ŒUVRE

Parallèlement à la crise pétrolière qui débute à la fin 1973, une crise va affecter le secteur forestier. L'augmentation vertigineuse du prix du pétrole amène l'accroissement du carburant, des engins et met en difficulté les entreprises et les courtiers qui n'ont d'autre échappatoire que de se concentrer ou de disparaître.

On assiste ainsi à une concentration accélérée des entreprises forestières : aujourd'hui une trentaine de sociétés viables au Gabon, une vingtaine au Congo, une quinzaine en RCA ; à un accroissement en moyens mécaniques, ce qui amène une diminution de la main-d'œuvre : alors qu'en 1964 un chantier de 27 000 m³, en zone difficile, avait un rendement de 184 m³/homme par année, en 1975, un chantier produisant 31 000 m³ obtient un rendement de 300 m³/homme par année ; la *SOCALIB*⁷, qui doit employer à terme trois cent cinquante personnes dans ses chantiers, aura un ratio de 320 m³/homme par an ; elle fonctionne déjà dans le nord-ouest de la République populaire du Congo.

Concentration des entreprises, mécanisation plus poussée, plus grande mobilité de la main-d'œuvre. Ceci est surtout sensible dans des pays comme le Gabon et le Congo.

Le déplacement des activités forestières au Congo en direction de la Lékoumou (dans le Niari forestier, région de Sibiti-Komona-Zanaga), mais surtout du nord du pays (Sangha et Likouala) a provoqué un afflux de main-d'œuvre dans ces régions⁸, ces diverses sociétés fondées récemment mobilisant mille trois cents personnes (dont mille deux cents pour le nord du pays) ; or il a fallu faire venir des parties méridionales du Congo des conducteurs d'engins de débardage, des grumiers, des ouvriers spécialisés dans les activités de sciage. Les déplacements, dans le cas présent, se sont produits sur plus d'un millier de kilomètres.

Avec l'ouverture entre Boué et Franceville de la principale région forestière gabonaise à partir de 1986, les mêmes problèmes vont se poser. Pour citer la province de l'Ogooué-Lolo : activités forestières en 1984 : néant ; en 1988-1990 : au moins une vingtaine de chantiers, dont la capacité moyenne de production (compte tenu de la richesse exceptionnelle des permis en okoumé et bois divers : 50 à 60 m³ à extraire à l'hectare contre 10 à 15 m³ en seconde zone) se situera autour de 40 000 m³ par an, ce qui nécessitera plus de deux mille personnes sur les seuls chantiers. Or la province de l'Ogooué-Lolo est peu peuplée et une grande partie de sa population masculine active (entre 25 et 45 ans) l'a quittée pour les villes (Franceville, Libreville, Port-Gentil) ou pour exercer des activités minières à proximité (mines d'uranium de Mounana, de manganèse de Moanda).

Il sera donc nécessaire de faire venir une partie de la main-d'œuvre des autres régions gabonaises (la CEB avec des travailleurs de la Nyanga, la CFG avec

du personnel du Moyen-Ogooué, Rougier avec des Fang de la partie méridionale du Woleu-Ntem...).

Ainsi les déplacements de main-d'œuvre liés à l'exploitation forestière se perpétuent ; cependant si l'exploitation était rationnelle (rotations de coupe et utilisation beaucoup plus large des essences), la mobilité des travailleurs cesserait (du moins sur des distances de moyenne ou grande amplitude).

Quoi qu'il en soit, l'exploitation forestière en Afrique centrale a bien été un facteur de migration des peuples bantu ; déplacements certes non comparables à ceux dont on a pu noter l'importance avec la construction du Congo-Océan (près d'un siècle pour le Gabon ; soixante ans pour le Congo...). Les mouvements ont tendance à s'amplifier en distance même s'ils n'intéressent qu'un personnel qui s'amenuise au fil des ans.

NOTES

1. Que ce soit au Cameroun, en Guinée équatoriale, en RCA, au Zaïre, mais surtout au Cabinda angolais, au Congo, au Gabon, puisqu'en 1982 on estimait à 11 600 le nombre de salariés employés dans ce secteur vital de l'économie gabonaise.

2. Ainsi en 1920 est accordé à cette société un permis de 76 000 ha entre les rivières Igombiné et Belagone (estuaire Gabon-Como).

3. Extrait du Journal officiel de l'AEF, année 1926.

4. Se reporter aux tableaux annexés qui concernent les années 1936-1937 et 1938.

5. Cette année-là, la production frôle 1 900 000 m³, soit environ 1 150 000 tonnes.

6. Ce sont des chiffres cités par la FAO pour 1970 :

Angola (surtout du Cabinda)	1 360 000 m ³	} → 8 122 000 m ³
Cameroun	1 215 000 m ³	
Centrafrique	456 000 m ³	
République populaire du Congo	921 000 m ³	
Gabon	1 880 000 m ³	
Guinée équatoriale	550 000 m ³	
Zaïre	1 740 000 m ³	

7. Société congolaise arabo-libyenne (51 % Congo, 49 % Libye) créée en 1982, exploite, transforme et commercialise les essences forestières de l'UFA ouest dans la Sangha. Sa capacité de production : 1 130 000 m³ de grumes dont 37 000 m³ pour l'exploitation.

8. La société congolaise de bois d'Ouessou (51 % Congo ; 4 % silos du sud-ouest ; 45 % Agro-Finances), créée en 1981, a son siège à Brazzaville et son usine à Ouessou. Elle peut produire 100 000 m³ grumes par an. Son personnel : 380 personnes.

La SOCALIB (51 % Congo ; 49 % Libye) a vu le jour en 1982. Exploite U.F.A. ouest dans la Sangha. Capacité de production : 113 000 m³. 400 emplois.

La SFAC Société forestière algéro-congolaise (Congo 51 % ; groupe Lalanne 24 % ; Algérie 25 %) a été créée en 1983. A commencé ses activités en 1984. Capacité de production : 100 000 m³ dans la Sangha. Emplois : 380.

La CETRAB (Complexe d'exploitation et de transformation de bois de Betou). Plus de 200 000 hectares dans la Likouala. Personnel à terme : 400 emplois.

La SIBOM (Société industrielle de bois de Mossendjo. Congo : 58 %, Cuba : 42 %) activités dans la Lekoumou ; capacité : 45 000 m³ ; personnel : 180 personnes.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Journaux officiels du Congo français puis de l'Afrique équatoriale française de 1896 à 1958.
- Journaux officiels de la République gabonaise 1960 à 1975, de la République populaire du Congo, 1960 à 1970.
- Le Travail au Congo 1895-1945 par R. Bafouetela, « Cahiers Congolais d'anthropologie et d'histoire » n° , IV (1980), p. 77 à 80.
- Les diverses formes de travail au Gabon 1920-1939 par C. Mamfoumbi DEA
- Atlas illustré ; Géographie et cartographie du Gabon (Edicef), p.
- GIBERT Guy, Thèse de doctorat d'Etat, la forêt congolaise, 1980.
- Mémento du forestier, ministère de la Coopération française et du Développement, 1974.

MIGRATIONS ET PALÉOCLIMATOLOGIE EN AFRIQUE CENTRALE

PAR GUY GIBERT

L'homme se déplace de préférence en empruntant les chemins les plus faciles, les vallées, les cours d'eau navigables, les zones de savanes installées sur des sols indurés. Il s'écarte des zones marécageuses, des reliefs tourmentés ou des massifs forestiers compacts. En Afrique centrale, il s'est propulsé en fonction de ces contingences et a fui aussi bien les climats les plus arides que les plus pluviaux. En examinant les pulsations climatiques qui se sont produites dans cette zone géographique, on peut déceler des motivations naturelles qui ont incité les hommes à se déplacer.

Voici 35 000 BP¹ sévit la dernière grande glaciation quaternaire de l'hémisphère sud². Des climats à tendance aride et même désertique s'établissent alors sur le bassin congolais et ses franges. La végétation ombrophile subit alors une de ses plus sévères attaques quaternaires. Elle trouve refuge dans des aires-oasis aux conditions édaphiques moins sévères ou sur des flancs montagneux arrosés (les môles des monts de Cristal, du Chaillu du Mayombe).

Les hommes présents alors dans les dépressions se réfugient en lisière forestière ou même pénètrent à l'intérieur du couvert végétal. Y a-t-il là l'explication de la présence des Pygmées dans ces môles refuges ?

A l'époque, 24 000 BP, la calotte glaciaire de l'hémisphère nord atteint son maximum de développement alors que l'antarctique reprend un état de petite glaciation qui ne peut bénéficier que d'un laps de temps extrêmement réduit (2000 à 4000 ans). L'homme, des zones refuges, plus humides où la forêt s'était cantonnée, s'aventure vers les côtes ou les régions qui, de steppes, évoluent en savanes.

Le grand refroidissement contemporain de la fin würmien favorise l'installation, dans les régions du Niari, des contreforts occidentaux et méridionaux du Mayombe, de la Nyanga, de la Ngounié, d'un climat à tendance aride, appelé léopoldvillien (dans la région du Pool) entre 1800 et 12000 BP, atteignant son maximum au léopoldvillien B. Le type végétal prépondérant est la steppe à

arbres rabougris (paysage similaire à celui que l'on peut rencontrer aujourd'hui dans le désert de Kalahari en Afrique australe³). Les rares groupes humains alors dans les plaines devenues répulsives (telles celle qui abritera plus tard Kinshasa) les fuient et regagnent les flots forestiers que restent les monts du Chaillu, de Cristal et du Mayombe.

Dès la fin du léopoldvillien B, la tendance commence à s'inverser et une humidification croissante du climat s'accomplit en corrélation, semble-t-il, avec, à 13200 BP, l'installation de l'équateur calorifique à 3°21' de latitude sud. Cette phase appelée kibangienne est caractérisée par un isopluvial sud et un displuvial nord⁴.

La zone comprise entre l'équateur théorique et le 10° parallèle de latitude nord connaît alors un displuvial fort accentué. Cela incite les hommes à se propager de la région de l'Adamaoua vers le sud ou l'est en empruntant plusieurs cheminements : le premier en longeant grossièrement la côte atlantique, le deuxième plus puissant évitant la masse forestière en train de s'installer par un trajet d'abord ouest-est puis le Congo, en direction de la cuvette du grand fleuve africain.

Au kibangien, la forêt se reconstitue, les massifs forestiers situés au sud de l'équateur théorique (Mayombe, Chaillu...) se stabilisent, les mangroves sont en plein essor, entravant la circulation des hommes qui empruntent alors les versants sous le vent que sont la vallée de la Nyanga et du Niari.

Des industries microlithiques tshitoliennes ainsi que « des restes d'une faune de suidés, simiens, petits carnivores et d'achatina, ces tests de gastéropodes forestiers, dont se nourrissaient les populations de la grotte, montrent qu'à l'époque l'environnement devait être plus forestier qu'actuellement. La date de 7000 BP marquerait le maximum de l'isopluvial « kibangien », période humide où le processus de karstification était plus actif. En effet, les draperies qui ornent les parois de l'abri ne sont plus fonctionnelles aujourd'hui, mais paraissent récentes. De gros effondrements, enfouissant des vestiges tshitoliens, semblent également traduire une plus active circulation d'eau le long des diaclases de la voûte, vers cette époque⁵ ».

Depuis 5000/6000 BP, mais surtout depuis 2000/2600 BP pour toute la zone située au sud du 2° degré de latitude méridionale, le climat kibangien isopluvial se dégrade, l'équateur calorifique a tendance à remonter vers l'équateur théorique ; un déséquilibre se produit dans la Nyanga et surtout dans le Niari et dans le Bas-Zaïre, au bénéfice des savanes, alors que d'une façon concomitante se produit une avance forestière à partir d'une ligne monts de Cristal – Makokou – Ouesso – Impfondo, puis sensiblement deuxième parallèle nord jusqu'au fossé des Grands Lacs.

Ainsi les forêts claires actuelles de la réserve d'Odzala (au Congo) ne seraient que le témoin rélictuel des franges de cette forêt ombrophile qui a progressé vers le nord.

La savanisation des zones méridionales, accélérée par le déficit hydrique (la station de Loudima enregistre moins de 1000 mm par an), le substrat calcaire et les feux de brousse, a permis la circulation aisée des hommes des franges angolaises en direction du Bas-Zaïre, du Stanley Pool ; la propagation du groupe Kongo, profitant du faible couvert végétal installé assez souvent sur des sols indurés, a pu se développer sur une période historique de quelques centaines d'années⁶.

Le déplacement côtier des Vili a également bénéficié d'une maigre savane à

hyparrhenia diplandra avec quelques arbustes Annona arenaria. Ils ont pu ainsi atteindre le Fernan-Vaz.

La forêt ici serait en recul depuis l'époque pré-coloniale et « une évolution vers la savane se manifeste, à la suite des brûlis répétés et des feux de brousse. Témoin de cette évolution, le manteau forestier des collines pré-mayombiennes est aujourd'hui « troué de savanes » qui, pour la plupart, semblent anthropiques, abritant d'anciens sites d'habitat⁷. »

Par contre au nord de la zone forestière en voie d'extension, là où le couvert végétal lançait ses tentacules, l'homme a préféré le contourner et emprunter les voies d'eau que l'on a signalées plus haut, entrant en contact avec des groupes pygmées qui étendaient alors leurs domaines originels au fur et à mesure que le couvert végétal s'étendait.

Leur présence en Lobaye centrafricaine, en Likouala congolaise, au nord du Zaïre, au nord-est du Gabon (est de Minvoul dans le Woleu-N'Tem), au nord-ouest des contreforts du Mayombe, alors qu'initialement ils étaient très certainement cantonnés dans les môles forestiers du Mayombe, du Chaillu, de l'Est gabonais, ou le long des rivières comme la Sangha, le moyen Congo, la Likouala...

Les migrations des peuples prébantous et bantous sont donc tributaires, dans une large mesure, des variations climatiques et végétatives enregistrées depuis environ 100 000 ans en Afrique. Leurs cheminements, parfois étranges, avec des retours en arrière, avec des mouvements tournants à l'intérieur d'une même aire⁸, ne sont pas nécessairement liés à des poussées exercées par chaque nouvelle vague de migrants, mais sont tributaires, dans le cas indiqué dans la note, du couvert végétal qui apparaît là comme un élément répulsif et contraignant.

Comme sur d'autres continents, les éléments naturels (climats, éléments du relief, absence ou, au contraire, présence de blocs forestiers) restent une des explications les plus plausibles aux déplacements des hommes. Ces derniers, même s'ils sont motivés dans leurs mouvements par d'autres contraintes (fuite devant l'envahisseur, devant les razzieurs d'esclaves, expansion démographique qui nécessite un agrandissement de l'aire originelle...) mettent toujours à profit les conditions naturelles les plus favorables et en particulier celles qui ont trait aux facteurs bioclimatiques. Considérer la forêt comme un élément de refuge apparaît toutefois : les Pygmées peuvent en témoigner.

L'homme peut également, par ses feux de brousse, ses cultures itinérantes, l'exploitation forestière, modifier localement le climat et en bénéficier (percées par les pistes dans la masse forestière et installation pour les chantiers et pour de nouveaux champs qui mettent à profit les clairières de débuscage, de débardage et les aires de chargement des grumes) ou, au contraire, en pâtir (avec une surcharge démographique, un équilibre bioclimatique peut être détruit comme c'est le cas à proximité de Brazzaville ou de Kinshasa où le couvert forestier originel laisse place à une végétation de savane de plus en plus appauvrie).

Quoi qu'il en soit, le climat, ses manifestations actuelles ou paléoclimatiques, ont bien été un puissant motif dans les migrations des peuples d'Afrique centrale, même si elles ne sont pas les seules.

NOTES

1. De larges extraits du paragraphe qui suit ont été empruntés aux ouvrages de E.A. Bernard, *La théorie astronomique des pluviaux du quaternaire africain* et de R. Lanfranchi, *Recherches préhistoriques dans la moyenne vallée du Niari*.
2. A cette époque, la glaciation Würms III s'amorçait seulement dans l'hémisphère nord.
3. D'après le tableau dressé par R. Lanfranchi dans son ouvrage déjà cité et des compléments apportés par B. Peyrot.
4. Pour tenter de cerner de près l'allure du régime pluviométrique dans la zone intertropicale, A.E. Bernard propose de « désigner la modalité tropicale de pluvial par l'expression de displuvial, le préfixe « dis » exprimant l'idée de disparité saisonnière et contractée dans le régime pluviométrique ; de même le terme « isopluvial » traduisant l'idée de l'uniformisation du régime pluviométrique... Alors qu'un displuvial s'étend dans l'hémisphère correspondant sur une très large zone allant de l'équateur à des latitudes extrêmes pouvant atteindre 30° avec une diminution progressive des pluies d'été, l'isopluvial concomitant de l'hémisphère opposé n'exerce bien son influence uniformisatrice des saisons que dans une zone relativement étroite s'étendant sur quelques degrés de latitude de part et d'autre de l'équateur calorifique.
5. Cet extrait provient de l'article de R. Lanfranchi et B. Peyrot : « les oscillations macroclimatiques récentes dans la vallée du Niari », *Palaeocology of Africa and the surrounding islands*, volume 6, A.A. Balkema/Rotterdam, 1984, p. 265-281.
6. Il faudrait faire référence aux travaux de D. Ngoï, maître assistant d'histoire à l'université Marien-N'Gouabi de Brazzaville.
7. Extrait de B. Peyrot, « Interprétation géomorphologique du littoral et de la façade atlantique de la République populaire du Congo », in *Géomorphologie littorale. Travaux et documents de géographie tropicale*, CECET, n° 49, 3^e t., 1983, p. 75 à 98.
8. La carte des migrations historiques établie par A. Avaro et L. Perrois, page 43 de *l'Atlas illustré du Gabon*, indique semblable phénomène dans le bassin de l'Ogooué avec les Bapounou, les Awandji et les Bandjabi.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- AUBREVILLE A., *Climats, faits et désertification de l'Afrique tropicale*, Paris, Larose, 1949.
- AUBREVILLE A., « Savanisation tropicale et glaciations quaternaires », *Adamsonia*, 1, p. 16 à 81, 1962.
- DE BAYLE DES HERMENS et R. LANFRANCHI, « L'abri tshitoli de Ntadi Yomba, R.P. Congo », *L'Anthropologie*, 82, p. 539 à 564.
- BERNARD E.A., « Théorie astronomique des pluviaux et interpluviaux du quaternaire africain », *Académie royale de la Société des sciences d'outre-mer*, classe des sciences naturelles et médicales XII, 232 pages, 1962.
- DARTEVELLE E., *La côte de l'estuaire du Congo*, Bruxelles, Institut royal colonial belge. Section sciences et médecine, 1950, 58 pages (Mémoire XIX, fasc. 2).
- DARTEVELLE E., *Les mangroves du Congo et les autres mangroves d'Afrique occidentale*, Bruxelles, Institut royal colonial belge, 1950, p. 966 à 972 (Mémoire XXI).
- FAURE H. et ELOUARD P., « Schéma des variations du niveau de l'océan Atlantique sur la côte ouest de l'Afrique depuis 40 000 ans », *C.R. Académie des sciences*, (Paris), 7, 1967.
- GIRESSÉ, P. LANFRANCHI R. et PEYROT B., *Les terrasses alluviales en République populaire du Congo. Bilan de paléoenvironnement climatique, morphologique et préhistorique*, 1981.
- GIBERT G., *La forêt congolaise*, Nice, thèse de doctorat d'État, 1980, 1254 pages.
- GIBERT G., *Les conditions d'implantation des forêts congolaises*, 27 pages dactylographiées. Article confié pour publication à la revue BFT.
- KOECHLIN L., *La végétation des savanes dans le sud de la République populaire du Congo*, ORSTOM, Montpellier, 310 pages, 28 figures.
- LANFRANCHI, *Recherches préhistoriques dans la moyenne vallée du Niari*. R.P. Congo,

- Thèse de doctorat de 3^e cycle, université Paris I, Panthéon-Sorbonne, 2 volumes, 675 pages, 1979.
- MORTELMANS G. et MONTEYNE R., « Le quaternaire du Congo occidental et sa chronologie », *Actes du IV congrès panafricain de préhistoire et d'études du quaternaire*, Tervuren, p. 97 à 126.
- LANFRANCHI R., *Les variations climatiques du bassin du Congo occidental et maritime durant les 80 derniers millénaires*, 11 pages dactylographiées.
- PEYROT B. et OSLISLY R., *Recherches archéologiques et paléoenvironnement au Gabon*, 21 pages, centre culturel Saint-Exupéry, Libreville, Gabon, 1983.
- DE PLOEY, « Quelques indices sur l'évolution morphologique et paléoclimatique des environs du Stanley Pool », *Studia Universitatis Lovanium*, 17, 15 pages, 1963.
- SAMBA KIMBATA J.M., *Le climat du bas Congo*, Thèse de doctorat de III^e cycle, Dijon, 280 pages, 1978.
- SAUTTER G., *De l'Atlantique au fleuve Congo*, Paris, 1966, Thèse de doctorat d'État.
- VENNETIER P., *Pointe-Noire et la façade maritime du Congo (Congo-Brazzaville)*, Paris, ORSTOM, 1968. 458 pages, Thèse de doctorat d'État.

MIGRATIONS FORCÉES ET CONSTRUCTION DU CONGO-OCÉAN (1924-1934)

PAR GUY GIBERT

Pour réaliser sur une dizaine d'années le chemin de fer Congo-océan, le gouvernement général de l'Afrique équatoriale française a dû puiser dans toutes les colonies de l'ensemble (excepté le Gabon) afin de faire acheminer et employer sur les divers chantiers des dizaines de milliers de personnes.

Ce n'est qu'au début de la décennie trente que le recours à un matériel mécanique conséquent a permis d'économiser une main-d'œuvre qui avait été fortement sollicitée jusqu'alors. Si dans une première période relativement restreinte il a été envisagé de puiser uniquement parmi les populations traversées par le rail, très rapidement les difficultés du terrain (dans le massif montagneux du Mayombe notamment) ont incité le gouverneur général Antonetti à étendre les zones de recrutement jusqu'aux confins du territoire.

Cette œuvre grandiose mais aussi meurtrière si elle a puisé largement dans la population active masculine, a permis, toutefois, le brassage d'ethnies très diverses et le début d'une mutuelle compréhension.

UN RECRUTEMENT PUREMENT CONGOLAIS 1923-1925

Au début, seule la région dite du chemin de fer et peuplée de 200 000 habitants supporte tout l'effort de construction et de ravitaillement des divers chantiers (ceux de Pointe-Noire, du Mayombe et de Brazzaville). Ainsi ce n'est qu'une partie du Moyen-Congo qui est sollicitée puisqu'il s'agit alors des régions du Pool (proche de Brazzaville) de la Bouenza-Louesse, du chemin de fer (en gros la vallée du Niari actuelle) et du Kouilou.

Le matériel nécessaire aux chantiers proches de Brazzaville nécessite des manutentions nombreuses (débarquement du matériel dans le port, de la colonie belge voisine, de Matadi ; acheminement par le chemin de fer Matadi-Léopoldville, traversée du Pool Stanley), des ruptures de charge et un allègement

considérable des délais (ce détour, pourtant nécessaire, demande au moins une semaine lorsque les formalités diverses sont accélérées). Une partie des travailleurs du chemin de fer est en fait occupée au déchargement du matériel.

Sur les autres chantiers (en particulier ceux du Kouilou), la progression d'abord relativement aisée est arrêtée par une zone marécageuse située entre les kilomètres 56 et 57. Recruter de force une main-d'œuvre, chargée non seulement des travaux de chemin de fer proprement dit mais aussi du portage, du ravitaillement, du déchargement en rade foraine de Loango ou au port de Brazzaville, est une tâche de plus en plus ingrate et qui donne lieu à des fuites devant les autorités de recrutement et à des mini-soulèvements (région de la Bouenza en 1925, par exemple).

Conscientes des difficultés rencontrées et soucieuses de ne pas s'aliéner les populations locales concernées, les autorités ont dû, afin également d'accélérer les travaux entrepris, étendre la « zone de recrutement des travailleurs à tout le Moyen-Congo et à tout l'Oubangui-Chari, malgré les complications, les difficultés et les dépenses qui en résultent¹ ».

L'EXTENSION DU RECRUTEMENT FORCÉ À L'ENSEMBLE DU MOYEN-CONGO, DE L'OUBANGUI-CHARI ET DU TCHAD

En 1926, il était écrit :

« Les travaux de chemin de fer se poursuivent activement ; 800 à Pointe-Noire ; 3400 dans le Mayombe ; 2800 dans la section de Brazzaville et 1000 à Brazzaville. Si l'on ajoute aux gens présents sur les chantiers les convois de travailleurs en cours de route sur une ligne d'étapes atteignant 1500 kilomètres pour certains groupements, cela fait plus de 12000 hommes. Recruter, transporter, nourrir, soigner, surveiller, contrôler 12000 hommes, parlant 30 dialectes différents, est une lourde tâche dans un pays dépourvu de moyens et de personnel². »

Si sur les chantiers proches de la capitale les travaux sont exécutés normalement, grâce notamment à des conditions sanitaires à peu près satisfaisantes (le taux de mortalité a été abaissé à 1 %), il n'en est pas de même dans la région du Mayombe. Là, les travaux sont ralentis, les difficultés de la nature entraînent des pertes extrêmement importantes en hommes ; Dans cette région du Mayombe, tout est hostile, climat pénible avec des pluies et le brouillard pendant une grande partie de l'année. Portages inévitables le long de véritables sentiers de chèvres, dans un pays montagneux : Endémicité de la dysenterie. Difficultés de ravitaillement en vivres des chantiers du Mayombe, qui ne peuvent être approvisionnés, inévitablement, que par portage, aussi bien s'ils proviennent de la plaine à l'ouest de Mvouti, que s'ils viennent de Pointe-Noire par importation maritime.

En raison de cette situation, il est organisé, dans le Mayombe, un important service médical, comprenant trois ambulances, cinq médecins. Trois causes principales de mortalité sont alors relevées : « dysenterie, une sorte de grippe dénommée courbature fébrile (paludisme), un état déficient général ». 80 % des travailleurs à leur arrivée sur les chantiers sont alors parasités par des vers intestinaux, notamment par des ankylostomes. La quinine à forte dose donne de bons résultats dans la courbature fébrile. Le béribéri a pratiquement disparu (en

1926) des chantiers grâce aux apports de vivres frais rendus possibles par la construction de la route et l'organisation du service automobile.

A la fin de l'année 1925, il est reconnu qu'il faut presque deux porteurs pour un travailleur. Toutes les populations de la plaine mises à contribution depuis trois ans devraient faire, pour livrer leurs récoltes (manioc en pain sous forme de chikouangue), plusieurs jours de portage. Rebutées par un tel effort, elles réduisaient leurs cultures pour avoir moins à porter et il fallait alors alimenter les chantiers en riz importé, aliment peu apprécié par les travailleurs. Grâce à la route créée dans la vallée du Niari, cinq véhicules (camions) l'empruntent, chargeant dans des centres d'achat (Loudima, Montbello, N'kayi, Loubomo... en dispoent), évitant 30 000 journées de portage par mois.

A la fin de l'année 1926, la piste automobile devait atteindre Mvouti, permettant ainsi d'aller de Brazzaville à la mer en deux jours ; en fait ce n'est que cinq ans plus tard que ce résultat sera concrétisé, aussi la suppression de 2500 porteurs envisagée dès la fin de l'année 1925 ne sera que progressive et comme les travaux s'intensifiaient au fil des ans, il faudra prélever de plus en plus de main-d'œuvre.

Près de 20 000 personnes sont nécessaires en 1928, plus de 24 000 en 1930. L'Oubangui-Chari sera le réservoir essentiel pour les années 1930 et 1931 (les 3/5 au moins des travailleurs de force ou rengagés en proviennent alors). Cet effort gigantesque, cette succion puissante apparaît bien dans toute la crudité des chiffres énoncés dans le tableau ci-après.

La diminution de la main-d'œuvre nécessaire à la construction du chemin de fer sera surtout sensible lorsque la jonction de la route et du rail à Mvouti sera réalisée en 1932 (alors que le gouverneur général Antonetti le promettait pour l'année 1926). Cette réalisation, pourtant tant décriée, permettra le débauchage de 25000 porteurs.

Cependant, le facteur primordial sera les progrès mécaniques envisagés

Territoire et régions	Années					
	1928	1929	1930	1931	1932	1933
<i>Moyen-Congo</i> ³						
Haut-Sangha (Berberati)	2 000	1 000	500	250	150	210
Ngongo-Sangha	1 000	500	300	150	—	—
Bas-Obangui	500	300	150	100	—	—
Lobaye	—	—	150	250	—	—
Likouala-Mossaka	2 000	1 500	1 000	300	300	300
Haut-Ogooue	500	250	250	250	200	200
Alima-Léfini	1 000	500	400	300	350	220
Pool	400	400	400	500	350	450
Bouenza-Louesse	800	500	500	500	600	550
Chemin de fer	600	200	200	200	100	100
M'vouti	—	100	100	—	—	—
TOTAL	9 300	5 750	4 500	3 350	2 550	2 350

Territoire et régions	Années					
	1928	1929	1930	1931	1932	1933
<i>Obangui-Chari</i>						
Ombella-M'Poko	900	900	1 500	1 500	1 000	500
Ouham	200	200	1 500	1 500	1 000	500
Kemo-Gribingui	700	700	1 000	1 000	500	250
Ouaka	900	900	3 000	3 000	500	500
Ouham Pende	—	—	—	—	200	100
Haute Kotto	350	350	600	600	200	100
Basse Kotto	250	250	2 000	2 000	1 000	500
Bas M'Bomo	600	600	2 000	2 000	1 000	500
N'Délé	150	150	300	300	100	100
Moyen-Chari	600	600	2 000	2 000	500	500
Moyenlogone	—	—	1 000	1 000	500	500
Bouar	—	—	—	300	200	100
TOTAL	4 650	4 650	14 900	15 200	6 700	4 550
<i>Tchad</i>						
Ft-Lamy	3 000	3 000	3 000	3 000	3 000	1 500
Massakory	1 000	1 000	500	500	500	300
Massenya	250	250	250	250	250	—
Bokoro	200	200	200	200	200	—
Melfi	200	200	200	200	200	250
Bongor	200	200	200	200	200	100
Bouso	200	200	200	200	200	200
Léré	200	200	200	200	200	—
Am Timane	200	200	200	200	200	300
Faya	—	—	—	—	—	400
Fada	—	—	—	—	—	100
Aboudeir	—	—	—	—	—	100
Mao	—	—	—	—	—	500
Moussoro	—	—	—	—	—	500
N'Gouré	—	—	—	—	—	500
Fianga	—	—	—	—	—	100
Bol	—	—	—	—	—	200
Rig Rig	—	—	—	—	—	250
TOTAL	5 450	5 450	4 950	4 950	4 950	5 300
TOTAL GÉNÉRAL	19 400	15 850	24 350	23 500	14 200	12 380

(pelles à vapeur, bétonnières, concasseurs, appareils à air comprimé). Ainsi la société des Batignolles, chargée du gros œuvre et des infrastructures, peut ramener à 2000 le nombre de travailleurs que le gouvernement général devait fournir (par l'accord de 1924 il en était prévu 8000 ; par celui de 1927,

4000). Enfin les progrès de la médecine, une alimentation plus conforme aux habitudes des travailleurs, vont permettre une diminution sensible de la mortalité sur les chantiers (de 5 % en 1927 dans le Mayombe à près de 1 % en 1932) et un accroissement conséquent du rendement.

Les « recrutés de force » vont faire place de plus en plus aux rengagés et aux volontaires. Les rengagements dans le Mayombe (en 1930) sont passés de 20 à 50 % des rapatriables ;

« Certains mois presque tous les rapatriables ont rengagé pour six mois ou un an. Au 1^{er} novembre il y avait 1582 rengagés dans le Mayombe. Cette situation va permettre, malgré un rythme accru des travaux, de réduire de 2600 le nombre des engagements à faire cette année. Les travailleurs du Moyen-Congo engagés pour un an continueront à travailler sur le chantier de la division de Brazzaville ; et ceux de l'Oubangui-Chari et du Tchad, engagés pour deux ans, dont l'allègement est de 1500 hommes pour l'Oubangui-Chari et de 500 hommes pour le Tchad, à travailler sur les chantiers de la division côtière et aussi à Pointe-Noire même⁴. »

Les volontaires sont, à partir de 1931, supérieurs en nombre aux recrutés de force, ainsi sur le territoire de l'Oubangui-Chari, le nombre de volontaires s'accroît dans « des proportions inespérées », le taux dépassant 75 % dans les régions de la Haute Kotto, du Moyen Logone, de l'Ouaka, du Kemo-Gribingui ou de l'Ombella-M'Poko.

L'arrivée du rail à Mvouti en 1932 marque un tournant dans la construction du chemin de fer et va influencer grandement sur la main-d'œuvre alors sollicitée.

LES TROIS DERNIÈRES ANNÉES DE CONSTRUCTION (1933-1935) : UN RENOUVELLEMENT DES ENGAGEMENTS QUI EXCÈDE LES BESOINS

L'arrivée du rail à Mvouti (à 128 kilomètres de Pointe-Noire) a été un événement capital dans la construction du Congo-Océan, Mvouti étant l'aboutissement de la route accessible aux voitures et aux camions reliant les deux sections du tracé équipées en voie de 1,06 m. Tout le ravitaillement des chantiers en vivres, médicaments, outillage, transport des malades, cases démontables, qui avait si lourdement pesé sur les travaux depuis l'origine, devient facile.

C'est la fin d'une des plus grosses difficultés auxquelles les constructeurs s'étaient heurtés pendant tant d'années, difficultés qui avaient obligé à employer le portage d'abord, puis une voie de service (le sentier de fer) construite à grands frais au prix de mille difficultés et dont le débit, toujours insuffisant, paralysait les travaux. C'étaient les 1200 hommes employés autrefois à son exploitation et à son entretien qui se trouvaient libérés et que l'on pouvait employer plus utilement. L'arrivée de la première locomotive à Mvouti a mis un terme à toutes ces servitudes. Aussitôt les travaux du tunnel de 1,640 mètres du Bamba, entre les kilomètres 140 à 142 de Pointe-Noire, ont pris une activité que rendaient désormais possible les nouveaux moyens d'accès. Une usine d'une importance quadruple de celle précédemment installée à l'entrée du tunnel se montait dès le mois d'avril 1932 ; trois ingénieurs, 26 contremaîtres européens, 450 indigènes travaillaient avec tous les perfectionnements utilisés dans la construction des tunnels les plus modernes, les voies d'eau étaient aveuglées, la

calotte était attaquée ; les travaux avançaient au rythme de près de 4 mètres par jour.

Recrutés au prix de difficultés énormes au début, il n'y a plus, en 1932, que des rengagés et des volontaires. Dans la vallée du Niari, 668 travailleurs recrutés dans le territoire du Moyen-Congo sur un effectif de 1159 ont été libérés par anticipation au cours de la première quinzaine d'octobre 1932. La construction du Congo-Océan s'achève en 1934, il a fallu dix ans de durs labeurs, le recrutement forcé de 120 000 hommes, l'appoint de 28 000 volontaires dont la plupart ont dû faire 1500 kilomètres à pied, en auto, en bateau et en chemin de fer, pour rejoindre les chantiers¹.

Ces hommes, il a fallu les convoier, les soigner, rapatrier tous ceux qui au cours de ce long voyage ne s'acclimataient pas (20 000 hommes sur 120 000 soit 1 sur 6), conserver les autres dans des camps d'entraînement, deux, trois, parfois quatre mois. Pour réussir l'acclimatation de cette véritable armée, vingt formations sanitaires, au fur et à mesure de l'avancement des chantiers, ont été nécessaires.

Chaque camp de 200 hommes était dirigé par un sous-officier chargé de suivre les travailleurs, de veiller à la propriété, à l'exacte distribution des rations, à leur bonne préparation par les cuisiniers. Il y a eu jusqu'à 16 000 hommes à la fois dans le Mayombe, nécessitant un personnel d'encadrement de 102 officiers ou sous-officiers.

Il a fallu construire d'abord un wharf provisoire, puis un wharf définitif pour débarquer les matériaux, une conduite d'eau pour alimenter la population, à Pointe-Noire, des logements pour le personnel et les bureaux, 47 kilomètres de voies Decaunville dont 29 kilomètres en pleine montagne et une route de 400 kilomètres pour desservir les chantiers et supprimer peu à peu un portage néfaste aux travailleurs.

A côté de ces contraintes, d'autres se sont présentées brusques et inattendues, telles que l'obligation de construire une usine et de fabriquer de la cheddite, les navires refusant de transporter les considérables quantités d'explosifs nécessaires pour approvisionner les chantiers. Enfin, il a fallu passer par le Congo belge au prix d'un allongement de parcours de plusieurs centaines de kilomètres et d'au moins trois ruptures de charges, tout ce qui fut nécessaire pour construire 330 kilomètres de voie sur les 512 que compte le chemin de fer.

Pour mener à bien une entreprise aussi colossale², il fallait trouver une main-d'œuvre nombreuse ; il fallait non seulement la soigner, la loger mais aussi la nourrir.

Si au début de la construction le ravitaillement paraissait assez aisé à partir des zones traversées, le portage nécessaire et la réputation désastreuse du Mayombe ont incité les populations à ne plus cultiver que pour elles-mêmes, lorsqu'elles ne s'enfuyaient pas en direction des massifs du Chaillu ou du Mayombe.

Pour suppléer à une alimentation de plus en plus difficile à trouver sur place et qui n'était pas du goût forcément des Saras du Tchad ou des originaires du nord de l'Oubangui-Chari (plus habitués à consommer le mil ou l'arachide que le manioc), l'administration sera contrainte d'importer du riz, des boîtes de conserves (sardines et « corned-beef » baptisées alors « boîtes de singe »). L'alimentation sera ainsi pendant près de quatre ans une des préoccupations majeures des pouvoirs publics alors que le bérubéri et d'autres maladies de carence alimentaire vont se manifester avec une ampleur soutenue.

Certes l'alimentation en protides était assurée grâce à la viande des innombrables éléphants qui se trouvaient alors dans la vallée du Niari. Le commandant Wéry à Loudima pouvait, il y a une quinzaine d'années, faire constater, grâce à des photographies d'époque, l'ampleur de la chasse donnée à ces mammifères. Des équipes de chasseurs étaient chargées d'exterminer le maximum de ces mastodontes ; la viande était ensuite en grande partie boucanée et acheminée, ainsi, sur les divers chantiers. Quand ce n'étaient pas les éléphants on se rabattait sur les singes qui constituaient alors un mets de choix.

Cependant les délais d'acheminement des pains de manioc, des viandes fraîches ou boucanées étaient tels que la nourriture était souvent de bien mauvaise qualité et amenait, certainement, dans des organismes sollicités par un travail harassant, terrassés par les fièvres, de profondes perturbations intestinales, sinon des décès nombreux.

Si la route a permis une accélération de la construction du Congo-Océan en favorisant le transport des pièces lourdes, des rails, ou des produits indispensables (ciment) à son édification, elle a pu raccourcir sérieusement les délais de transport de la nourriture, libérant des centaines de porteurs et permettant à la vallée du Niari d'être le véritable grenier du Moyen-Congo.

Cette région pénétrera dans les circuits monétaires et une économie de marché se juxtaposera à l'économie d'auto-subsistance jusqu'alors pratiquée.

La construction du chemin de fer Congo-Océan va amener des populations d'horizons divers, essentiellement bantu⁷, d'une cinquantaine d'ethnies, à se côtoyer, à se mélanger ; Poto-Poto est bien, à Brazzaville, le quartier cosmopolite par excellence. Parfois les travailleurs se fixeront le long du serpent d'acier pour lequel ils avaient tant donné. Des gares comme « les Saras », en pleine montagne hostile du Mayombe sont un témoignage de la présence, à près de 2000 kilomètres de leurs foyers, des travailleurs du Sud tchadien.

Toutefois, si ce rôle de « melting-pot » a joué, la nécessité de trouver des travailleurs sans cesse plus nombreux va provoquer des déplacements de populations (les Bembes de Mouyondzi s'élançant en direction de Tsiaki ou de Sibiti, les Teke de Mayoko pénétrant en forêt) et le maintien, pendant de longues années, d'une administration militaire dans bien des régions (nord-est de l'Oubangui-Chari, nord-ouest du Moyen-Congo dans le Haut Ivindo, centre du Tchad...). Par ce biais, le chemin de fer a été un agent destructeur de bien des sociétés contraintes d'échapper à ce lourd labeur, d'autant que la réputation (au moins jusqu'aux années trente) du massif montagneux côtier était terrible.

En 1929, un inspecteur des colonies parlait en ces termes :

« L'impopularité du Mayombe parmi les populations locales tend à disparaître peu à peu depuis que les Européens, fonctionnaires et particuliers, ont cessé de se servir de la menace d'envoi au Mayombe pour amener à récipiscence les mauvais sujets de leur circonscription, subdivision du service... »

Le gouverneur général Antonetti avait dû prendre, le 13 juillet 1926, une circulaire confidentielle afin de poursuivre devant les tribunaux ceux qui entretenaient une campagne « calomnieuse » à l'encontre du « bagne du chemin de fer ».

Le chemin de fer Congo-Océan, s'il a mobilisé au moins 150 000 travailleurs tout au long d'une décennie (cela représente pour certaines régions jusqu'à 8 % de la main-d'œuvre masculine adulte, un arrêté de 1929 limitant impérativement

à 5 % la population masculine tchadienne à recruter pour l'extérieur du territoire, en l'occurrence ici pour la construction du Congo-Océan), des régions entières ont été vidées de leurs forces vives quand il n'y a pas eu cheminement simultané des femmes et enfants le long au moins d'une partie du trajet emprunté par ces « recrutés autoritaires ».

Tout comme les chantiers forestiers au Gabon et au Moyen-Congo puis dans les États indépendants de la République populaire du Congo et de la RCA, le chemin de fer Congo-Océan a mobilisé une main-d'œuvre abondante. Cependant, contrairement à l'exploitation du bois qui a d'abord fait appel aux populations immédiatement locales et postérieurement peu éloignées (au maximum 250 à 300 kilomètres), le Congo-Océan a étendu son aire de recrutement à des centaines de kilomètres de ses chantiers. Plus que le bois, le serpent d'acier a frappé l'imagination de plusieurs générations d'Aéfiens et, en 1970, il existait, en République populaire du Congo, encore des slogans, assurément exagérés, mais qui résumaient assez bien la perception qu'ont eu maintes populations d'alors : « Le CFCO a coûté un mort par traverse », « a sucé le sang du peuple ».

Pareille œuvre, pourtant, a permis d'équiper une vaste région de l'Afrique centrale et permettra quelques années après son achèvement d'acheminer, vers le Tchad et le Fezzan, les premières troupes franco-africaines de la France libre.

NOTES

1. Extrait du Journal officiel de l'AEF du 15/12/1926.
2. Extrait du Journal officiel de l'AEF du 15/12/1926 et du discours d'ouverture du gouverneur général Antonetti.
3. Le Moyen-Congo offre alors un découpage territorial bien différent de celui connu aujourd'hui avec la République populaire du Congo. Ainsi le territoire ne comporte pas la région côtière située au nord du fleuve Kouilou (rattachée au Gabon) mais s'étend grâce à la région du Haut-Ogooué sur la province actuelle du Haut-Ogooué gabonais ; il s'étire le long de la Sangha jusqu'à Berberati (Haute-Sangha) et englobe la région actuelle de Carnot en Lobaye, parties aujourd'hui prenantes de la République centrafricaine.
4. Extrait du Journal officiel de l'AEF, 1931.
5. De Fort-Lamy à Fort-Archambault puis en traversant l'Oubangui-Chari jusqu'à Bangui par caravanes, de Bangui à Brazzaville par bateau, de Brazzaville au Mayombe, à pied, en camion ou par voie ferrée et ensuite par le redouté sentier de fer.
6. L'ensemble de la ligne a nécessité 10 millions de m³ de terrassement dont 1 500 000 de roches récupérées à l'explosif, 1200 petits ouvrages de 0,60 m de long, 92 ports ou viaducs de plus de 10 mètres de haut faisant une longueur total de 4000 mètres, 69 murs de soutènement faisant une largeur totale de 2400 mètres, 14 tunnels dont celui du Banda de 1691 mètres de long.
7. En juillet 1929, 786 travailleurs asiatiques ont débarqué à Pointe-Noire ; difficilement recrutés dans le nord du Toukin et en Chine du sud, ils ne seront pas d'une grande efficacité et provoqueront des troubles et des bagarres nombreuses dans le Mayombe.

L'AFRIQUE CENTRALE ANCIENNE : LES HOMMES ET LES STRUCTURES

PAR NDAYWEL È NZIEM

La réflexion ci-après est établie à partir des faits de l'histoire ancienne du Zaïre, suffisamment représentatifs de l'ensemble d'histoire d'Afrique centrale. Les migrations bantu demeurent une réalité historiquement contestable. Les traditions d'origine, quand elles ne sont pas encore travesties sous l'influence de la littérature ethnographique, font en tout cas état de deux types de populations archaïques qui auraient constitué la première couche à s'installer sur ce terrain. Il s'agit de « petits hommes » (Pygmées) et de « grands hommes » (Bantu : Certaines traditions évoquent les souvenirs des uns à la suite des autres. Les Bantu évinçant les Pygmées, ou les uns cohabitant avec les autres (Bantu et Pygmées) ou encore, des Bantu archaïques qui n'auraient pas connu la présence des Pygmées ou qui laissent entendre qu'il s'agit d'une couche postérieure¹.

Le constat qui peut être fait, à tout le moins, est que les populations archaïques de la région auraient été de deux sortes, les « grands hommes » et les « petits hommes » à l'instar de la situation actuelle. On comprend alors que la prétendue absorption des Pygmées par les Bantu, inaugurée d'après la littérature ethnographique, par les migrations bantu, ne soit toujours pas encore réalisée pleinement après trois mille ans d'histoire.

L'antériorité des « petits hommes », spécialistes de la cueillette, par rapport aux « grands hommes », porteurs de l'agriculture, demeure contestable aussi lorsqu'on examine les similitudes dans le domaine de l'autosubsistance. Plusieurs sociétés des hommes de haute taille, notamment les populations forestières ou riveraines (notamment à la haute Ngiri), vivent de « cueillette » de produits carnés et piscicoles et préfèrent échanger du poisson ou de la viande contre des tubercules ou les céréales plutôt que de les planter². Certes les hommes de haute taille, de couche archaïque, devraient être distingués de ceux des couches subséquentes, encore que ces dernières ont dû pratiquer, elles aussi, la cueillette aux côtés de l'agriculture. On sait en effet que, jusqu'au XX^e siècle, la cueillette demeure un mode pertinent de subsistance dans nos campagnes.

De toutes façons, dans la situation ethnique prévalant au Zaïre, il est encore possible d'établir une distinction entre les différentes générations d'ethnies : les plus archaïques ne subsistent que de noms ou ne présentent plus aucune originalité particulière.

C'est par exemple le cas des Nsese du lac Maindombe, les Nbandu du Bas-Zaïre, les Tsamba, Pindi, Hungaan du Kwilu, les Kete du Kasai, les Songye du Shaba etc.

D'autres pourtant également anciennes, sont plus récentes : Kongo (Bas-Zaïre), Mbala, Pende, Yans, Ding (Bandindu), Luba, Lunda (Kasai-Shaba). D'autres sont même toutes récentes : Lulawa (Kasai), Yeke (Shaba), etc.

On a raison de continuer à dépouiller l'histoire bantou d'un certain nombre de ses « vérités » trop facilement affirmées. Déjà l'archéologie récente lui a enlevé le monopole de la diffusion du fer en Afrique centrale ; non seulement le lien entre les deux phénomènes n'a jamais pu être attesté mais les termes linguistiques en rapport avec le travail de la forge accusent une grande diversité³. De manière plus globale, on a d'ailleurs démontré que les prétendues connaissances de l'histoire bantou relèvent d'un profond malentendu causé par une interdisciplinarité insuffisamment assumée : les hypothèses des uns passant pour être les certitudes des autres à partir desquelles les nouvelles connexions sont établies⁴.

Les « migrations bantou » conduiraient-elles, elles aussi, à un certain « requiem » à l'instar de certaines fausses énigmes de l'histoire de notre région tel le phénomène de jaga ? En tout cas, si l'histoire des migrations demeure encore nébuleuse, le fait de l'organisation des Bantu (hommes de grande taille) en Afrique centrale accuse une similitude exemplaire. C'est à croire qu'on est en présence d'une seule et même organisation qui a développé des variantes, suivant les nécessités des écologies en présence.

DU CLAN OU ROYAUME

Les hommes en Afrique centrale sont tous organisés en sociétés ethniques qui abritent les unités familiales que sont les clans ou les sous-clans. Le premier mode d'organisation a dû être assurément de type familial. Les hommes étaient organisés en clans constituant à la fois des unités résidentielles et des unités linguistiques⁵.

Mais on suppose que cette structuration à très tôt fait problème, à partir du moment où l'on a admis le principe de l'exogamie. Il fallait à tout prix recruter des partenaires conjugaux dans un autre cercle linguistique et parental. Les épouses recrutées ailleurs finissaient par adopter, par la force des choses, le parler de leur mari. Elles parlaient de la sorte le dialecte d'un clan donné sans pour autant en faire partie. On peut dire que par leur présence, ce même dialecte était désormais utilisé par plus d'un clan, celui des hommes et celui de leurs femmes.

Cette communauté linguistique nouvelle, pluriclanique, était une nouvelle structure sociale, l'ethnie était ainsi née. Au point de départ basée sur la communauté de langue, elle allait peu à peu consolider son unité interne par l'usage des mêmes institutions. Le clan, réalité homogène sur le plan de la parenté, allait désormais coexister avec l'ethnie, élément inter-clanique. La structure ethnique se trouvait être une excroissance de la structure clanique, elle allait acquérir une plus grande importance au point d'évincer pratiquement

l'autre en tant que mode d'organisation de la société. Les ethnies allaient donc faire du chemin. Les premières, avec les impératifs des déplacements, se segmentèrent à leur tour et donnèrent évidemment naissance à d'autres unités semblables. Dans la mesure où la diversification était consommée, de nouveaux noms se forgeaient pour les qualifier.

De toutes façons, ces ethnies allaient connaître une évolution totalement divergente suivant les circonstances et le dynamisme des aristocraties en place. Certaines allaient se doter d'une hiérarchie interne au point de se constituer en unités politiques, d'autres allaient évoluer dans le sens d'un émiettement plus grand, créant une multiplicité d'autres structures semblables, d'autres encore allaient absorber ici et là des groupes d'autochtones ou de nouveaux immigrants et se transformer ainsi en des entités culturelles composites. En tout cas, ce mode d'organisation se généralisa, ce qui justifie l'existence de tant d'ethnies qu'on connaît de nos jours, car suivant son principe de création une nouvelle unité du genre peut toujours se créer même encore de nos jours.

Les clans, on le sent venir, constituent donc l'instance qui assure la transition entre l'organisation purement familiale et l'organisation politique puisque, au sein de l'ethnie, ils connaissent une certaine hiérarchie. On distinguait en effet, le « clan aîné » du « clan cadet », le « clan époux » du « clan épouse », au point même où l'on en vint à parler du « clan royal », démarqué des « clans roturiers » et « esclaves », etc. Toute la vie politique utilisa donc en un premier temps le vocabulaire familial avant de l'enrichir des termes spécifiquement politiques. Ainsi, les notables du village étaient des « Aînés » des lignages en présence ; le chef du village était « l'Aîné » des lignages du village.

Le plus ancien vestige d'une structuration politique au Zaïre se situe à l'époque du Kisalien ancien, (début IX^e s.). La présence des anneaux de cuivre destinés à être portés au poignet, la découverte d'une hache de parade à manche clouté, tout cela supposait incontestablement l'existence d'un pouvoir hiérarchique. Cette précision chronologique, valable pour le Nord-Shaba, l'est certainement aussi pour le reste de la savane du sud, tout spécialement tout l'ouest de cette savane qui connaîtra des structures politiques centralisées avant le Shaba. En tout cas, on peut estimer qu'au début du second millénaire, cette activité était acquise pour l'ensemble du pays.

Le premier moment de la pratique politique concernait le village. Il fallait faire promouvoir une hiérarchie pour trancher les conflits qui dépassaient les frontières du lignage, notamment ceux opposant précisément deux groupes familiaux différents. Cette organisation eut tôt fait de se généraliser. Mais tout n'était pas pour autant résolu. Dans des régions à très faible densité où les villages, souvent de dimension modeste, étaient fort éloignés les uns des autres, cette organisation était suffisante. Mais hors de ce contexte, il y avait encore des problèmes. Certains conflits, notamment ceux portant sur la répartition des terres, opposaient des communautés villageoises entre elles. Voilà pourquoi il se créa des associations de villages, c'est-à-dire des chefferies. Ceci était surtout le fait des populations de savane.

Au sein de la chefferie, la préséance revenait à l'aîné des chefs du village. Il devenait, du coup, anobli ; de même, tout son clan devenait aristocrate. Dans la suite, c'est au sein de ce clan exclusivement que se recrutaient les dignitaires devant exercer le pouvoir. Les aristocraties cheffales étaient nées. Le pouvoir revenait au clan aristocrate. L'individu en place ne faisait que l'incarner. Si la

clan en place était contesté et qu'il parvenait à être évincé par un autre, on assistait alors à un « changement de dynastie » au sein de la chefferie.

Suivant l'idéologie du pouvoir en place, le dignitaire responsable de la chefferie ou plus précisément son clan était propriétaire terrien. Les limites de la propriété constituaient précisément la chefferie. Tous les villages situés sur ce terrain étaient donc les sujets. Ils devaient un tribut au chef de la chefferie, signe par lequel ils reconnaissaient être soumis et redevables. Le « tribut ordinaire » était constitué des produits de chasse ou de pêche, de la cueillette et de l'agriculture, mais le « tribut noble » comprenait un certain nombre de biens, symboles du prestige et du pouvoir politique, notamment les défenses d'éléphant, les plumes d'aigle, les canines des fauves, la peau de léopard, etc.

L'organisation cheffale fut la structure politique la plus généralisée ; elle a préexisté à toutes les formations étatiques, royaumes ou empires, qu'on ait connues. Elle subsistait même au sein de ces différentes structures. En effet, les chefferies soumises à un pouvoir royal acquiesçaient simplement, dans la nouvelle organisation, le statut de « province » du royaume. C'est donc dire qu'elle constitue la structure politique la plus classique de l'Afrique centrale ancienne.

Il existait du reste plusieurs types de chefferies, variables suivant la taille, le degré de centralisation, le prestige de l'aristocratie en place. Certaines étaient indépendantes les unes des autres ; d'autres, bien qu'autonomes, n'étaient pas moins associées entre elles. Dans le cas d'une telle association, on constate que les différentes aristocraties en place avaient les mêmes références claniques et qu'elles connaissaient entre elles une hiérarchie de type familial. Il y avait une aînée, une puînée et une ou plusieurs cadettes. On se croirait déjà ici en présence d'une structure royale car il existe un pouvoir suprême, de manière virtuelle il est vrai, puisque représenté précisément non pas par un individu mais par l'ensemble du clan « royal » dont les différentes sections détenaient les rênes des chefferies en présence. Mais ceci n'était qu'un stade intermédiaire.

La structure spécifiquement royale s'avérera être plus explicite dans ses ambitions. Avant d'en parler, il convient d'abord de préciser le contenu de ces différents concepts politiques. Les réalités africaines ne sont pas toujours bien rendues par la terminologie européenne. En effet, celle-ci nous fait parfois dire ce que nous ne voulons pas dire, de même qu'il arrive fréquemment qu'elles ne reflètent pas suffisamment le fait qu'on aurait aimé voir explicité davantage. Ainsi donc, si on se réfère au degré de complexité de la pratique politique, précisons qu'on est en présence d'une « chefferie » ou d'une « seigneurie » lorsque la distribution de telle pratique politique s'effectue à deux niveaux, celui du village et de l'association de villages.

Il y a « royaume » lorsque cette distribution de la pratique politique dépasse les deux niveaux et qu'elle comporte un troisième ou un quatrième niveau. Il y a donc dans ce cas-là plusieurs instances hiérarchisées entre elles : un chef de village, un chef de groupes de villages (chefferies, province) et un chef de l'ensemble de la société politique (royaume, empire).

A présent comment différencier le « royaume » de l'« empire » ? « Royaume » et « empire » connaissent en réalité le même type d'organisation interne. Dans ce cas, elle ne possède, bien souvent, qu'une organisation moins structurée et un pouvoir nettement moins centralisé : l'empire peut, en somme, abriter en son sein plusieurs royaumes. Le cas le plus explicite reste encore celui des Lunda. L'empire lunda comprenait entre autres les royaumes de Kazembe, du Mwant Yav et de Kiamfu, royaumes qui se sont élaborés sur la base d'une

même culture politique qui est le reflet de l'empire. Le royaume et l'empire constituent les deux structures véritablement étatiques et où la pratique politique s'exprime dans toute sa complexité.

La naissance de ces Etats pose une première interrogation qui s'offre à l'attention de l'observateur. Dans quelles conditions seraient nés les royaumes qui ont fleuri au cours de la période ancienne de notre histoire bantou ? Pourquoi se sont-ils effrités dans la nuit des temps ? Pourquoi toutes les sociétés ethniques ne se sont-elles pas transformées en royaume ? L'étude minutieuse des royaumes d'Afrique centrale permet de mieux comprendre le phénomène d'émergence de ces structures.

D'abord, constatons que la formation politique est indépendante du phénomène ethnique. De tous les royaumes qui ont existé dans le Zaïre ancien, pas un seul ne s'est constitué sur une base monoethnique. Les traditions d'origine le mentionnent explicitement ; le Kongo regroupait les Mbundu et les conquérants Besi Kongo ; le Kuba abritait en son sein un ramassis de peuples d'origine diversifiée : Luba, Kete, Mongo, etc. L'empire luba et surtout l'empire lunda, aussi étendus dans l'espace, ne pouvaient être davantage homogènes sur le plan ethnique. Mieux encore, c'est à partir de ce brassage inter-ethnique commandé par des impératifs politiques que certains groupes ethniques ont vu le jour. Tel est précisément le cas des Kongo, Kuba, Lunda, Luba actuels. La structure étatique n'est donc pas le prolongement de l'organisation ethnique. Elle n'était même pas vécue, à l'époque, comme un idéal d'organisation auquel il fallait à tout prix parvenir. C'est ainsi que cela n'a pu se prévaloir partout. Même là où elle a existé, cette structure n'apparaît pas comme étant le résultat du dynamisme local.

Généralement, elle est présentée comme étant un accident de l'histoire, une superstructure venue d'ailleurs qui se serait superposée, à un moment donné, à des anciens réseaux politiques déjà existants ; une fois établie, elle peut avoir connu un développement plus ou moins important, avant de disparaître ; le royaume n'était donc pas le point culminant d'une évolution politique quelconque. Les Kongo sont passés de la chefferie au royaume et du royaume à la chefferie, leur destin poursuivant impitoyablement son étoile sans se préoccuper d'une apparente logique.

De toutes façons, de par sa nature intrinsèque, le pouvoir « royal » était suffisamment caractéristique et ne pouvait être confondu avec le pouvoir « cheffal ». Le dignitaire, responsable de la chefferie, tirait sa puissance du fait qu'il se trouvait être « propriétaire terrien ». C'était donc un pouvoir d'origine matérielle. Le pouvoir royal se voulait plutôt d'ordre immatériel. Bien souvent le roi était présenté comme ne possédant pas en propre une terre quelconque. A la limite, on peut même dire qu'il était de ce point de vue pauvre. Si finalement il en imposait à tous, c'est parce qu'il disposait d'une force d'essence supranaturelle. L'idéologie royale qui prévalait, du moins dans tout le Zaïre, présentait en effet le roi comme étant un « surhomme » ou plus précisément un « plus qu'homme » ; un personnage disposant d'atouts supranaturels. De par cette nature, le roi participait donc quelque peu au monde des ancêtres, il savait lire dans l'avenir.

La logique de cette idéologie préconisait donc que l'humain qui se trouvait être plus qu'un simple mortel ne pouvait être qu'au-dessus de tous. C'est pour cette raison que le roi, en tant que surhomme, devait nécessairement régner sur

les mortels et que son autorité ne pouvait être contestée par un simple humain. Pour prétendre l'évincer, il fallait au moins disposer d'une force similaire. C'est ainsi que les contestations royales ne pouvaient pratiquement s'effectuer qu'au sein du clan royal. Hors de ce contexte, personne ne pouvait prétendre à la couronne. C'est donc cette disposition qui allait assurer au pouvoir royal son caractère permanent en même temps qu'elle le mettait à l'abri, du moins partiellement, des ambitions des concurrents réels, ou potentiels.

De cette idéologie découlent toutes les caractéristiques reconnues habituellement au pouvoir royal. De l'avis de tous les peuples anciens du Zaïre, le roi était nécessairement protecteur de son peuple. C'est lui qui assurait la prospérité de tous : grâce à sa vigilance, les récoltes étaient abondantes, la chasse fructueuse, les femmes fécondes. Il va de soi que tout cataclysme ne pouvait résulter que de la colère sinon de la négligence du roi. On implorait sa bénédiction pour que l'averse ne détruise plus les récoltes, que la femme enceinte ne fasse plus de fausses couches ou encore que le léopard cesse de tuer du bétail, etc.

On estimait aussi, par voie de conséquence, que toute innovation ne pouvait avoir pour origine que le roi. Il était placé à la base même de l'innovation technologique ; ainsi le fer sera-t-il associé à la personnalité royale : au royaume du Kongo comme à celui de l'Angola, on parlera de « roi-forgeron »⁶. Chez les Kuba, l'introduction du tabac sera sentie comme étant une invention royale.

Il va de soi que le protecteur du peuple, de surcroît père de l'innovation technologique, ne pouvait souffrir d'une quelconque lacune dans sa personne même. Voilà pourquoi le roi, suivant cette conception, était en principe un homme parfait c'est-à-dire un homme beau, endurant et capable de procréer. Le candidat qui ne pouvait faire état de ces qualités devait être écarté. Les missionnaires, qui avaient vu le roi du Kongo au début de la seconde moitié du XVI^e siècle, reconnaissent qu'il était « beau » et « bien formé de corps »⁷. C'est que cette caractéristique était respectée même au beau milieu de la période d'acculturation.

Le pouvoir royal s'avère donc être un phénomène spécifique mais obéissant à des normes finalement similaires.

LES ROYAUMES DANS L'ESPACE

Il faut cependant reconnaître que l'innovation royale a été un phénomène peu courant dans l'Afrique centrale ancienne. Si l'on a pu dénombrer toute une constellation de royaumes, en réalité ceux-ci peuvent être ramenés à quelques foyers où auraient été secrétés quelques modèles politiques existants. Ce sont les conquérants qui se chargèrent de diffuser ces modèles, de leur donner une résonance particulière suivant les conditions spécifiques de telle ou telle zone. Le phénomène royal en Afrique centrale nous renvoie ainsi à quatre foyers politiques qui auraient produit chacun une culture politique particulière, caractérisée par son modèle d'organisation et une terminologie politique qui lui soit propre⁸ :

1. Le foyer mongo, vraisemblablement le plus archaïque ; son centre s'est localisé aux alentours des lacs Maïndombe et Tumba au sud de l'équateur ;

2. Le foyer de l'Ouest, le plus prolifique ; il compte à son actif la production de toute une pléiade de royaumes qui ont émergé dans la région côtière : Bunu, Kongo, Matamba, Angola, Loango, Kakongo, Ngoyo ;

3. Le foyer du Nord-Shaba est le plus connu. Ses principes d'organisation sont à la base de la construction des deux édifices politiques les plus prestigieux du Zaïre, l'empire luba et l'empire lunda.

4. Tout aussi bien connu que le précédent, il y a enfin le foyer des Grands Lacs. Il a élaboré dans cette région d'Afrique plusieurs royaumes : Buganda, Ruanda, Burundi et justifie, au Zaïre, l'existence de l'organisation centralisante des populations du Kivu (Mande, Shi, Hunde, etc.).

Considérons de plus près ces différents foyers et les cultures politiques qu'ils ont produites. On est peu renseigné sur la culture politique qui a été sécrétée aux alentours des lacs de la zone déprimée de la cuvette centrale. Son antériorité est telle qu'il n'a pas été possible d'en garder un souvenir précis. Pourtant, l'existence dans cette région d'un modèle politique particulier est attestée.

Provenu de la Haute-Tshupa, celui-ci se trouve reflété entre autres par l'emploi d'un titre politique particulier, celui de *nkumu* (kumu, kum). Ce titre a acquis finalement plusieurs significations. Chez certains, il a une résonance purement magique, chez d'autres il passe pour être un titre porté par le chef⁹. Ces différentes acceptions se ramènent à une seule qui veut que *nkumu* soit un titre porté par le chef politique et le pouvoir de ce dernier se trouve symbolisé par la force physique (guerrier) et la force supranaturelle (magicien). Encore de nos jours, les descendants de ces populations, les actuels Mongo du Sud, connaissent l'emploi de ce terme. Parmi ceux-ci, il faut certainement citer les Bolia, les Sengele, les Ntomba, les Ekonda du Nord-Bandundu, les Ikolombe, les Ndengese, les Tetela du Kasai, etc.

La frontière méridionale de cette zone atteint le Bas-Kasai, avec les Ngwii, et, dans une moindre mesure, les Ding¹⁰. La tradition orale symbolise la diffusion de cette culture politique sous la forme d'un kaolin cheffal (Ekopo) qui aurait été fractionné et partagé à partir d'un lieu déterminé (Bolanga Mpo, Ekapa Ekopo) ; ces petits morceaux ont dû être fractionnés à leur tour, suivant le même principe, pour symboliser l'investiture d'autres aristocraties régnautes.

L'organisation politique caractéristique de cette culture a dû exister aux environs du lac Maïndombe ; on n'a pu à en percevoir que des vestiges avec les structures cheffales des Ntomba et des Ekonda héritées des Bolia¹¹. Elle s'est étendue dans l'actuelle région de Dekese chez les Ndengese, les Ikolombe et les Iyadjima¹². L'on sait à présent que cette culture a également contribué à l'émergence du royaume kuba avant que son organisation ne connaisse un certain perfectionnement avec l'apport culturel de provenance occidentale¹³.

Sur le foyer de la côte occidentale, nous sommes un peu plus renseignés. Il se caractérise aussi par une terminologie spécifique. Le chef est *Mani* (*Ma* ou *Ne*), terme qui affecte toute instance détenant une parcelle de pouvoir, tandis que le terme *Nyimi* est réservé exclusivement au roi. Le fait que le principe de royauté se soit transmis d'un groupe à l'autre est attesté par les traditions historiques elles-mêmes. Le Kongo dit avoir reçu le principe de royauté de Bungu et affirme l'avoir transmis à d'autres : Kakongo, Loango, Ngoyo¹⁴. Dans cette vaste région politique, le point où aurait été accrété ce modèle ne semble pas être la côte elle-même mais plutôt les alentours immédiats du Pool. C'est là en tout cas qu'aurait émergé la structure politique sans doute la plus archaïque de la région — le royaume nguun — structure qui aurait connu ses débuts, son apogée

et même son effritement bien avant que le royaume makoko n'émerge. C'est du reste sur ses ruines que le royaume teke a vu le jour au XVI^e siècle¹⁵.

Il est à noter que ce foyer n'a pas eu un impact uniquement dans les régions situées à l'est du Pool¹⁶. Il a provoqué l'émergence de bien d'autres structures, notamment en amont du Pool. Non loin des Teke regroupés en royaume, les Boma ont constitué également une organisation d'une certaine envergure (Ngeliboma)¹⁷ et son influence s'est étirée le long du Bas-Kasaï jusqu'à atteindre le pays kuba. Cette situation explique le fait de la culture composite qui caractérise le fait politique des populations du Bas-Kasaï qui ont été le point de jonction de deux flux culturels, celui du nord et celui de l'est.

Il y a ensuite le foyer politique du Nord-Shaba. On y rattache les différentes classes dirigeantes des premiers Etats luba, songye, lunda, bemba, cokwa, luena, kanyoka, etc. Le centre du foyer se trouve localisé aux environs du lac Kisale. On sait que les fouilles archéologiques effectuées en ces lieux ont révélé l'existence d'une forte concentration humaine. Celle-ci, on peut supposer, était liée à des formations étatiques. Le système politique (Bulopwe) dont il se réclame est d'origine luba ; il s'est révélé avec Nkongolo et fut perfectionné par Kalala Ilunga ; il fut adopté par les Lunda¹⁸. Ce sont ces derniers qui lui donnèrent une extension inespérée, occupant pratiquement toute l'Afrique centrale, depuis les rives du Kwango jusqu'à la Zambie actuelle. Il y eut ainsi plusieurs Etats (Kiambu, Mwant Yav, Kazembe, etc.). Puisque ceux-ci reconnaissaient l'existence d'une hiérarchie entre eux — le Mwant Yav ayant préséance sur tous — ils constituaient donc un véritable empire. La permanence de la culture politique était soutenue par sa terminologie d'origine luba : le dignitaire (Kilolo ou Cilolo) représentait une instance intermédiaire entre le roi (Mulopwe, Mwant Yav, Kiamfu) et les instances inférieures (Mwant a Ngaan)¹⁹.

La région des Grands Lacs, à l'est du pays, peut se prévaloir d'un nombre impressionnant de royaumes, à l'instar de la côte occidentale. C'est un tout autre foyer se réclamant d'une culture propre. Dans cette région en effet, on a pu dénombrer une bonne douzaine de royaumes (Buganda, Bunyoro, Karagwe, Kyanja, Kyamutwara, Thangiro, Nkore, Rwanda, Burundi, Buha, Bushubi, Bushi) mais il n'est pas aisé de déterminer le lieu véritable d'innovation qui aurait été à la base de ce phénomène.

Il n'est pas dit que toutes ces royautés aient rigoureusement la même origine. On sait cependant que les structures les plus archaïques de la région sont celles du Buganda (Kabaka) et du Rwanda (Mwami), déjà en place au XIII^e siècle. De là, on aurait pu déduire que l'origine de Bami est le Rwanda, que ce pouvoir se serait dans la suite étendue au Burundi et dans le Bushi au Zaïre avant que les conquêtes militaires menées par Rwanbugiri et la riposte sévère du Bushi ne viennent consolider cette acculturation politique²⁰. En fait, les choses ne sont pas si simples, les études les plus récentes situent l'origine du pouvoir politique des Bami plutôt au Maniema, plus précisément chez les Bemba et les Lega²¹. C'est chez ces deux peuples que cette titulature s'avère la plus ancienne, mais là elle qualifie une association religieuse (Bwami) dont les membres (Bami) s'adonnaient et s'adonnent encore de nos jours à des pratiques religieuses et magiques diverses. Cette association était fort hiérarchisée. Chaque grade ou titre de Mwami désignait le nom d'un animal dont la peau servait à la fabrication de la calotte dont se coiffait le titulaire. La société, décentralisée sur le plan politique, était donc structurée par castes²².

Il faut croire que cette association, à caractère purement religieux et

mythique, aurait acquis une signification politique une fois transposée chez les peuples voisins ; bien que, sur place, elle n'ait présenté aucune constatation similaire. De nos jours, l'archétype demeure donc vivant dans la région d'innovation qu'est le Maniema, aux côtés de ses nombreuses créations situées dans sa périphérie (Rwanda, Burundi, Bushi).

Les systèmes politiques en présence, comme on peut le constater, auront été peu nombreux mais ils ont pu produire plusieurs royaumes. Chacun d'eux, bien que lié à un modèle ou une série de modèles précis, n'en possède pas moins une histoire qui lui soit particulière. Le cheminement de chaque entité politique obéissait en effet à des conditions bien particulières suivant sa position, les situations auxquelles elle a dû faire face, le dynamisme des souverains qui ont présidé à la destinée.

La diversité à ce niveau était forcément inévitable.

Mais au-delà de l'élaboration des systèmes politiques, ce sont de grands foyers culturels qui allaient forger, après la phase de l'occupation de l'espace, des foyers culturels dont certains allaient acquérir une personnalité remarquable telles les cultures luba, kongo, mongo, etc. Ces foyers culturels auront constitué des modalités de civilisation, drainant des sommes d'expérience, diversifiées. En gros on peut affirmer que la diversification culturelle a suivi la ligne de démarcation des zones écologiques. Ainsi les cultures de la savane méridionale, différenciées de celles de la savane septentrionale, s'avéraient être spécifiques par rapport à celles de la cuvette centrale. Quant à la zone agro-pastorale de l'Afrique centrale orientale, elle se caractérise une fois de plus par une personnalité excentrique par rapport à tout le reste de la région.

NOTES

1. Conclusions tirées des traditions recueillies par les étudiants de l'université de Lubumbashi, département d'histoire (1972-1980).
2. Cf. Mumbanza mwa Bawele, *Histoire des peuples riverains de l'entre-Ubangi ; Evolution sociale et économique*, thèse de doctorat en histoire, 2 t., Lubumbashi, 1980.
3. Van Noten F., « L'Afrique centrale », in *Histoire générale de l'Afrique*, t. II, Jeune Afrique, stock Unesco, 1980, p. 689.
4. Vansina J., « Le phénomène bantu et les savants », *Le sol, la parole et l'écrit* (Mélanges offerts à R. Mauny), Paris, 1981, p. 495-503.
5. Sur ce thème, on a déjà été plus explicite encore. Voir notre texte « Histoire classique et histoire ethnique : réflexions à partir des faits d'Afrique centrale », in *Cultures*, 19, vol. XII, n° 2, 1980, p. 63-78.
6. Randles W., *L'ancien royaume de Congo des origines à la fin du XIX^e siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1969, p. 77-79.
7. Cuvelier J. et Jadin L., *L'ancien Congo d'après les archives romaines (1518-1640)*, Bruxelles, 1954, p. 138.
8. Vansina J., Mauny R., Thomas L.V., *The historian in tropical Africa*, Londres, 1964, p. 42-46.
9. Brown H.D., « The Nkumu of the Tumba », in *Africa*, XIV, n° 8, 1944, p. 431-446.
10. Muller E.W., « Le rôle social du nkumu chez les Ekonda », in *Problèmes d'Afrique centrale*, n° 38, 1957, p. 282.
11. Lazariste J.S., « Les nkumu chez les Ntomba de Bikoro », in *Aequatoria*, II, 1939, p. 109-123.
12. Douglas M., *The lele of Kasai*, Oxford, 1963, p. 193.
13. Vansina J., *Les tribus Ba-Kuba et les peuplades apparentées*, Bruxelles, MRAC, 1961.
14. Ndaywel è N., *Organisation sociale et historique : les Nguwi et Ding du Zaïre*, Paris, thèse de doctorat, 1972.
15. Van Everbroeck N., *Mbomb' Ipoku, le Seigneur de l'abîme*, Bruxelles, MRAC, 1961.

12. Ndjond'a Ngele, *Histoire du peuplement de Dekese*, Lubumbashi, mémoire de licence, 1975, p. 25-56.

13. Vansina l'a démontré par le biais de la linguistique : « Les langues bantu et l'histoire ; le cas Kuba », in *Perspectives sur le passé de l'Afrique noire et de Madagascar*, Paris, Sorbonne, 1974, p. 171-184.

14. Vansina J., « Note sur l'origine du royaume de Kongo », in *Journal of african history*, IV, 1, 1963, p. 33-38.

15. Les traditions nyanga (Kongo) racontent que Nguun serait une femme qui aurait eu trois enfants. L'un de ceux-ci s'appelait Tyo. Ce récit illustre la relation de filiation qui existerait entre ces deux royaumes. (Cf. Tshungu B.Z., *Migration et édification des institutions politiques kongo*, Lubumbashi, 1979, thèse de doctorat, p. 77.)

16. Torday E., « The influence of the Kingdom of Kongo on Central Africa », in *Africa*, I, 1928, 2, p. 157-169.

17. Tonnoir R., *Giribuma — Contribution à l'histoire et à la petite histoire du Congo équatorial*, Tervuren, MRAC, 1970.

18. Cf. Crine-Mavar B., « Histoire traditionnelle du Shaba », in *Cultures*, n°1, 1973, p. 16-29.

19. De Heusch L., *Le roi ivre ou l'origine de l'Etat*, Gallimard, 1972, p. 15-46.

20. Mworoha E., *Peuples et rois d'Afrique des Lacs*, Dakar, Abidjan, NEA, 1977, p. 46, p. 51-53.

21. Bishikwabo L., « Mythes d'origine et croyances religieuses : bases d'une communauté de royaume interlacustre dans l'est du Zaïre », in *La civilisation ancienne des peuples des Grands Lacs*, Paris, Karthala, 1981, p. 77-80.

22. Afumba S., *Histoire des institutions des Bembe : origine, signification et évolution (cas de Lukele, Alunga et Bwami) des origines à 1975*. Mémoire licence, 1980.

LE SYSTÈME D'ÉCHANGES DANS LE BURUNDI TRADITIONNEL

PAR LÉONIDAS NDORICIMPA

LE SYSTÈME DES DONS AU BURUNDI ANCIEN

La circulation des biens, au Burundi ancien, ne se présente pas sous forme de commerce mais, essentiellement, selon un système de dons et de contre-dons, système qui articule toutes les structures et hiérarchies de la société.

Les échanges non formalisés

Au niveau familial. — La famille nucléaire produit généralement assez pour satisfaire ses besoins. Les échanges en produits agricoles seront donc avant tout de nature sociale, religieuse ou politique. Au niveau de la famille, les cérémonies qu'occasionnent les naissances, mariages, relevailles, levées de deuil, etc. demandaient une certaine accumulation de vivres et de boissons fournie par la famille élargie. Notons en outre que la dot, donnée pour l'obtention d'une épouse, était aussi une forme de circulation des biens entre les familles.

Au niveau du voisinage. — L'entraide pour les travaux agricoles ou certains gros travaux (construction d'une hutte) constituait sans doute une des formes les plus courantes de l'échange. Le bénéficiaire devait en effet gratifier ceux qui lui venaient en aide de larges distributions de boissons et de nourritures. Plus largement encore, tout murundi se trouve situé au centre d'un cercle de parenté et de voisinage (abatererezi) à l'intérieur duquel on procède à des dons réciproques de bière à l'occasion de fêtes familiales, de services et d'échanges. La consommation de bière est l'intermédiaire obligé de cet étroit réseau de convivialité. Des échanges, selon les mêmes formes, se pratiquent lors des « visites » entreprises durant la saison sèche, l'absence de travaux agricoles permettant une plus grande mobilité. C'est ainsi que s'effectuent à l'occasion des cadeaux qui accompagnent obligatoirement ces visites, des échanges entre régions économiquement complémentaires : on cite par exemple les habitants des

régions d'altitude du Mugamba se procurant ainsi auprès des habitants des rives du lac Tanganyika des bananes, de l'huile de palme contre le beurre ou les pois qu'ils ont offerts. Il serait sans doute intéressant d'étudier quel rôle a pu jouer, dans de tels courants d'échange, la dispersion des clans.

Les échanges formalisés

Ubugabire. — Certains échanges font l'objet de véritables « contrats » qui établissent entre le solliciteur et le donneur des liens durables et hiérarchisés. Ces relations sont connues sous le terme « ubugabire » qui concerne surtout les contrats portant sur le bétail mais peuvent s'appliquer aussi à d'autres produits faisant l'objet de sollicitations tels les objets fabriqués par les forgerons, en particulier les hoes. Ce don de vaches ou d'autres produits détermine pour le solliciteur un certain nombre d'obligations vis-à-vis du donneur : visites répétées accompagnées de cadeaux de bière, remise d'un certain nombre de veaux issus de la vache donnée, prestations de service. Il crée en tout cas entre les deux parties une obligation de solidarité très étroite. Ce réseau de contrats, que chacun, selon ses possibilités, cherchait à étendre, dans un sens ou dans l'autre, déterminait l'influence sociale et par conséquent la véritable richesse de tout murundi.

Entre produits artisanaux. — L'artisan, au Burundi ancien, n'est jamais entièrement spécialisé et reste, dans une plus ou moins grande mesure, un agriculteur. Il ne dépend donc pas entièrement de l'écoulement des produits qu'il fabrique. Parmi ces artisans, ce sont les potiers et les forgerons qui tendent vers la plus grande spécialisation et pour lesquels, donc, l'échange de leur production revêt la plus grande importance.

- Potiers — Une catégorie de la population, appelée batwa, est spécialisée dans la poterie. Celle-ci est surtout pratiquée par les femmes, les hommes n'intervenant que pour l'extraction de l'argile. Ces derniers sont souvent chasseurs, quelquefois forgerons. L'échange des produits se fait essentiellement sous forme de troc : poteries contre produits agricoles, et ne donne lieu ni à une quelconque formalisation ni à un lointain colportage. Ces produits sont échangés sur place avec la communauté paysanne dans laquelle s'insère le groupe de potiers.

- Forgerons — Il faut souligner que les forgerons ne formaient pas une caste fermée. Le métier était largement ouvert par apprentissage même si certains lignages s'y étaient spécialisés. Certains forgerons réputés, fournisseurs de la cour royale, jouissaient d'un statut social élevé, détenteurs de petits domaines autonomes ne relevant que de l'autorité directe du roi.

La encore, l'écoulement des produits fabriqués s'insère dans le système d'échanges de cadeaux que nous avons évoqué. Quiconque a besoin d'un produit de forge (houe, hache, coutelas, grelots, etc.) vient en solliciteur apportant avec lui un cadeau que, selon lui, le forgeron pourra accepter. La réputation de certains forgerons, tels ceux de Kangozi, au centre du pays, attirait autour d'eux une véritable petite cour de « clients » venus parfois de régions relativement éloignées qui campaient autour de l'atelier de forge, attendant que le forgeron ait accepté leur cadeau ou prestation et y ait répondu par la fabrication de l'objet demandé. Voici le témoignage d'un très vieux forgeron de Kangozi :

« On venait de chez Ngumye, on venait de chez Ntahushira, on venait de chez Nteturuye, on venait de chez Hugano (...). On venait pour chercher la houe de Kangozi. Ils venaient passer la nuit, en bas, chez Ndenzako, pour chercher les houes de Kangozi.

Lorsqu'on leur fabriquait des objets, ils nous fournissaient des choses. Ils nous apportaient tout. Celui qui avait une natte l'apportait ; celui qui n'avait que du bois, car il était pauvre, n'apportait que cela. Les gens n'ont pas tous les mêmes moyens ! Les gens qui avaient de l'huile l'apportaient... Certains de l'herbe (*isbinge*) (...). Celui qui n'avait rien restait quelques jours (à mon service) pour reconstruire par exemple une hutte en mauvais état. Pendant ce temps, moi, je me mettais à fabriquer la houe... Et ceux qui m'apportaient de la bière, je leur en donnais une en contrepartie : ils rentraient chez eux avec les houes qu'ils étaient venus chercher chez moi. » (Témoignage du forgeron Bugohe, Bande CCB, n° 112.)

La recherche du minerai de fer donnait parfois lieu à des déplacements assez considérables. Le statut des gisements reste à définir : selon le témoignage de certains forgerons (Kangozi), l'extraction superficielle du minerai ne donnait lieu à aucune redevance particulière vis-à-vis des forgerons détenteurs du site. Pour d'autres au contraire, l'obtention du droit d'extraction donnait lieu à un certain nombre de cadeaux. Un témoignage recueilli à Giheta (centre du pays) décrit comment les forgerons du lieu allaient dans l'est du pays, au Kumoso, pour y chercher le minerai. Le minerai était déjà « prétraité » par les forgerons du Kumoso, c'est-à-dire qu'il avait été préalablement grillé et concassé.

« Nos ancêtres allaient chercher le minerai "cuit" dans le Kumoso... Ils apportaient des chèvres. Ils y allaient avec un troupeau de chèvres, dix, cinq. On leur remettait en échange un bloc de minerai. » (Témoignage de F. Bazira, Bande CCB, n° 79.)

Il semble d'ailleurs, que ce soit parmi ces forgerons, obligés ainsi d'entreprendre parfois de lointaines expéditions, que se soient recrutés, surtout dans le sud du pays, les premiers colporteurs qui partaient au Buha à la recherche du sel et d'autres produits de luxe. Nous y reviendrons dans la seconde partie de notre étude.

La royauté sacrée

La royauté sacrée reposait au Burundi, comme dans la plupart des pays des Grands Lacs, sur un système de prestations et de redistributions qui fait des cours royales un des éléments essentiels dans la circulation des biens. On distinguera deux réseaux d'échanges, d'ailleurs parallèles, correspondant peut-être à deux strates historiques de la royauté : le réseau rituel et le réseau politique.

Le réseau rituel. — Le réseau rituel est principalement fondé sur la célébration annuelle, dans un enclos royal, de la fête des semailles du sorgho, le Muganuro. Cette fête est l'occasion de concentrer à la cour un nombre relativement important de prestations qui seront consommées ou redistribuées lors des différentes phases des cérémonies. Il s'agit de prestations très variées et qui touchent, quoiqu'en très petites quantités, toutes les productions du pays : bétail (taureaux pour les sacrifices, vaches redistribuées aux prestataires), sorgho, bière de sorgho, d'éleusine, de bananes, hydromel, tambours, houes, vêtements de ficus. Ces contributions n'étaient pas très importantes en quantité pour

chaque famille concernée et surtout, ces redevances rituelles n'étaient en rien ressenties comme des extorsions mais plutôt, au contraire, comme une participation effective et enviée de certains lignages privilégiés qui devenaient ainsi les auxiliaires de la puissante vertu royale qui garantissait la fécondité du pays.

Cette concentration et cette redistribution de biens étaient repécutées au niveau régional dans les centres rituels, domaines des officiants du Muganuro : eux-mêmes collationnaient les fournitures qu'ils apportaient au Muganuro et en retour redistribuaient autour d'eux une partie des prestations ainsi rassemblées et des dons reçus en contrepartie à la cour. Chaque région du Burundi participait ainsi aux grands rites de fertilité qui soulevaient la ferveur populaire.

Le réseau politique. — Le réseau politique, qui touchait sans doute une plus large part de la population que le précédent, reposait sur le même principe : un devoir de prestation liait un certain nombre de familles ou de lignages directement à la cour royale ou à l'un des domaines royaux disséminés dans le pays. Il pouvait s'agir soit de la fourniture de personnel qui assurait le fonctionnement de ses cours : guerriers, bergers, trayeurs, etc. ; soit de prestations de services : construction du palais, travail dans les champs royaux ; soit de fournitures convoyées dans l'un de ces domaines : bétail, bière, vivres, paniers, nattes, hoes, armes, etc.

Là encore, ces redevances sont difficilement assimilables à nos modernes impôts. Chaque famille, qui avait à présenter à la cour une fourniture spécialisée et peu accablante, la considérait « comme une participation flatteuse de la famille au pouvoir royal » et les héritiers actuels n'en gardent pas « un souvenir d'oppression mais d'honneur ».

L'ÉVEIL DU COMMERCE

A partir du milieu du XIX^e siècle, lorsque les premiers observateurs européens abordent le Burundi, certaines formes de commerce prennent naissance et vont peu à peu s'affirmer et se développer jusqu'à l'établissement des Allemands à partir de 1898.

De ce vaste sujet, qui a déjà fait l'objet de quelques recherches, nous retiendrons ici deux aspects parmi les plus importants : le commerce du sel et l'ouverture des marchés.

Le commerce du sel

On sait que le sel, denrée rare et indispensable, fut souvent, surtout pour les pays éloignés de la mer, à l'origine des premières formes de commerce. Il semble bien que ce fut le cas pour le Burundi.

Le sel était obtenu au Burundi par filtrage des cendres de roseaux de marais. On l'extrayait aussi, particulièrement en basse Rusizi, de la terre salée destinée au bétail. D'autre part, certaines régions du pays s'étaient fait une spécialité de la fabrication du sel d'herbe ; en particulier la région du Nkoma, haute crête dominant, au sud-est du pays, la plaine du Kumoso, frontalière avec les royaumes du Buha, actuellement en Tanzanie. A chaque saison sèche, la majorité de la population mâle du Nkoma descendait dans la savane marécageuse du Kumoso pour s'y livrer à la fabrication du sel d'herbe. Cela donnait lieu à un certain nombre de tractations avec les détenteurs des terrains, permettant ainsi

des échanges entre le haut pays et la plaine. Après la campagne de fabrication, les sauniers regagnaient le Nkoma et échangeaient le surplus de leur production par colportage dans les régions avoisinantes.

Cependant, certains sauniers burundais n'hésitaient pas à franchir les frontières du pays pour aller exercer leurs activités au Buha (région de la Tanzanie actuelle). Il s'agissait là de boues salées ou, comme au Burundi, de cendres filtrées d'herbes de marais. Bientôt, les plus aventureux, atteignaient les sources salées de l'Uvinza d'où l'on extrayait par ébullition un sel beaucoup plus réputé. Ces sources salines, au confluent de la Rushugi et de la Malagarazi, donnaient lieu, depuis au moins le milieu du siècle, à une intense production et à une grande activité commerciale. Là se rencontraient pour fabriquer le sel, et l'échanger, les gens du Buha, de l'Unyamwezi (Tanzanie) et des caravanes arabo-swahili qui rejoignaient l'océan Indien à partir du lac Tanganyika.

Il semble qu'un véritable marché se soit établi auprès de ces salines qui permettaient à la population transhumante d'échanger sa production de sel contre des vivres, du bétail ou d'autres objets. Très tôt, les habitants du sud et de l'est du Burundi participèrent à ce courant commercial. Il semble que certaines familles des régions du sud acquissent, assez rapidement, sous le nom de Bayangayanga, une sorte de spécialisation dans ce commerce périphérique. D'abord peut-être limités au colportage de sel, ils étendirent bientôt leur trafic à d'autres produits recherchés de part et d'autre de la frontière burundaise. Des régions du sud, de Bururi (sud-ouest du Burundi), Bututsi (sud du Burundi), Buragane (sud-est du Burundi), ils amenaient du bétail (vaches stériles, jeunes taureaux, chèvres ou simplement peaux séchées) qu'ils échangeaient, non seulement contre du sel mais aussi contre les objets de luxe qu'offraient les marchés de l'Uvinza (nord-ouest de la Tanzanie) et du Buha : coquillages de l'océan Indien qui, taillés au Burundi en forme de croissant, constituaient un bijou de haut prix, fil de fer ou de cuivre dont on fabriquait les bracelets dits *inyerere*. Il apparaît même que ces colporteurs se sont fait une spécialité de la vente du bétail qu'ils achetaient jusque dans le nord du pays et dans les centres swahili des bords du lac pour en vendre la peau et la viande.

Il est vrai que, de retour au Burundi, les échanges reprenaient le plus souvent la forme institutionnalisée des dons réciproques. Tel colporteur s'empressait de présenter le pendentif de coquillage acquis au Buha au prince qui gouvernait sa région d'origine pour s'en faire un protecteur et devenir ainsi un « fidèle » admis à sa cour (Bande CCB n° 1).

L'ouverture des marchés

La fin du XIX^e siècle voit l'ouverture de marchés sur les rives burundaises du lac Tanganyika. Les créations sont liées à l'expansion du commerce arabo-swahili au nord du grand lac à partir du centre d'Ujiji, aboutissement de la piste caravanière de l'océan Indien. Sur les côtes burundaises sont ainsi créés les centres de Nyanza, Rumonge, Usumbura. Il semble aussi qu'il ait toujours existé un important courant d'échanges par pirogues entre les deux rives du lac, mais on ne dispose à l'heure actuelle que de peu de renseignements à ce sujet. Les produits ainsi échangés étaient le cuivre, peut-être du Shaba, les hoes des forgerons bavira, les pirogues fabriquées dans la presqu'île du Bubwari qui s'échangeaient contre l'huile de palme et la cire et le bétail du Burundi. Ce trafic piroguier semble être en étroit rapport avec celui des boutres swahili qui

commençaient à sillonner le lac. Un témoignage recueilli en 1983 au sud de Bujumbura nous rapporte comment les produits s'échangeaient sur le lac entre les boutres arabes et les pirogues burundaises :

« Cela se passait sur l'eau, on prenait les pirogues que l'on avait fabriquées, on ramait. On faisait des signaux. Le boutre hissait un drapeau et vous saviez alors qu'on vous appelait pour échanger des marchandises qu'ils apportaient. On mettait dans mes pirogues des peaux de vaches et de chèvres, des haricots, on emballait tout cela et on revenait avec de gros paquets de sel. » (Maniraho, Bande CCB n° 147, Gitaza 7.2.1983.)

Le commerce en tout cas va rapidement se cristalliser sur les bords du lac autour de marchés dont le plus important se situe tout à fait au nord, à Bujumbura, alors appelé selon la forme swahili Usumbura. Les échanges se font pour la plupart par troc mais peu à peu s'introduit une unité de compte à partir des perles importées de l'océan Indien. Parmi celles-ci, la perle rouge dite « samsam » ou « ubuna » en kirundi va jouer le rôle principal. Elle subsistera longtemps, même après l'introduction par les Allemands de la monnaie (roupies, hellers) et H. Mayer peut encore écrire en 1911 :

« En Urundi, la monnaie est la perle rose appelée samsim ou samsam, enfilée sur une ficelle longue d'environ 30 cm (appelée Kete) : elle constitue l'unité monétaire d'une valeur de 3 hellers. Dix ficelles font un ifundo, dix ifundo : un ingoje, dix ingoje : un akanono. »

Le même auteur allemand nous donne une description du marché de Bujumbura tel qu'il l'a vu en 1911. Malgré l'ordre tout germanique dont il fait mention, cette description est sans doute en grande partie valable pour la fin du XIX^e siècle.

« Le marché d'Usumbura se tient, comme tous les autres, le matin entre 6 et 10 ou 11 heures ; il est toujours fréquenté par plus d'un millier de personnes par jour. La surveillance exercée par l'administration allemande fait que tout se passe de manière très ordonnée ; il y a même une halle sous la forme d'un grand toit de tôle ondulée qui protège de la pluie et du soleil. Les vendeurs, des femmes pour la plupart, sont accroupis là-dessous ou à l'air libre en longues rangées. Chacun d'eux a étalé sa marchandise devant lui, dans des paniers ou sur des nattes ou sur des feuilles de bananier. La liste des marchandises que Van der Burgt a établie, il y a quinze ans, est encore valable aujourd'hui : huile, sel, bière, cotonnades, poissons, nattes, peaux, cruches, bottes de tabac, tabac à priser, boules de savon, mil, maïs, farine, bananes, arachides, cannes à sucre, patates douces, ignames, manioc, courges, viande de bœuf, chèvres, moutons, poules, filets, bois de lances, perches de bambou, de roseaux, bois à brûler, cordes... Le marché est un lieu de rencontre : on y vient pour regarder, pour bavarder ; on y échange des nouvelles, on y boit du pombe, on y parle affaires... Beaucoup de Barundi vont au marché même quand ils n'ont rien à acheter ou à vendre, juste pour converser. »

Le développement du commerce et de la monnaie sera beaucoup plus lent à l'intérieur du pays et suscitera bien des réticences tant de la part des autorités coloniales que des chefs traditionnels et de la population. En 1922, un mouvement de rébellion qui éclatera dans l'est du pays aura pour principal slogan l'interdiction de l'argent et des cotonnades importées. Une forme comme une autre de résister à la colonisation par autorité traditionnelle interposée.

Nous pouvons dire, en guise de conclusion, que le troc reste général dans les premières décennies du XX^e siècle ; cet échange se passait sans formalité, sans souci de gain marchand, le renforcement des liens d'amitié et de solidarité passant au premier rang des préoccupations de chacun. Quant aux échanges inter-régionaux (au niveau du Burundi), ils se pratiquaient à travers les premiers marchés, généralement installés aux confins de deux régions géographiques.

Quant à l'ampleur, l'ancienneté et l'organisation des échanges avec le monde extérieur, elles n'étaient pas chose nouvelle au début du XX^e siècle. Nous pouvons souligner que dès avant la conquête coloniale l'on pouvait distinguer deux niveaux de relation avec l'extérieur. D'une part, des échanges périphériques étaient entretenus de manière saisonnière par les populations locales à partir de quelques produits de nécessité ou de parures artisanales. Les colporteurs étaient eux-mêmes des fabricants, comme les sauniers de l'Uvinza, du Buha et du Kumoso burundais, comme certains forgerons du sud du Burundi, comme les Batembo qui apportaient les bracelets en fibre de raphia sur les rives du lac Kivu. D'autre part, à partir du milieu du XIX^e siècle, ces échanges locaux s'articulent au réseau à longue distance reliant les Waswahili des côtes de l'océan Indien, les Banyamwezi et enfin les riverains des lacs Tanganyika et Victoria, c'est-à-dire l'axe Bagamoyo-Tabora-Ujiji. Pour le Burundi et le Rwanda, ce réseau est incarné par l'arrivée sur leurs frontières des colporteurs banyamwezi, bajiji ou bazinza.

EXPANSION ET IDENTITÉ CULTURELLE DES BANTU

PAR JEAN VANSINA

Le document qui suit récapitule les grandes lignes de nos connaissances en la matière et relève les questions qui restent à résoudre, ou même à poser. La matière est organisée sous deux rubriques et une réflexion finale. L'expansion bantu (c. 2000 av. J.-C. — 750 ap. J.-C.), le développement des cultures bantu ou le monde bantu de 750 à la veille de l'époque coloniale, et enfin le problème de l'identité culturelle bantu.

L'EXPANSION BANTU (c. 2000 av. J.-C. — 750 ap. J.-C.)

Cette expansion a été documentée d'abord à partir de données linguistiques et ensuite, mais partiellement, par l'archéologie. Pour la bibliographie ancienne voir J. Vansina, 1979-1980. Nous examinons le côté linguistique de la question avant de poser la question archéologique et de passer aux questions relatives à la dynamique, la durée et l'unité culturelle de cette expansion.

Langues

Les linguistes ne s'accordent pas tous au sujet de ce qu'il faut ou non appeler « bantu ». Les études récentes distinguent entre bantu au sens large (K. Williamson, P. Bennett et J. Sterk, A. Coupey) et bantu au sens étroit (M. Guthrie, B. Heine, C. Ehret). Le bantu au sens étroit comprend les langues étudiées par M. Guthrie et cataloguées par M. Bryan (1959). Mais on s'aperçoit après 1960 surtout que les langues jarawa (vallée de la Benue et plateau du Nigeria), les langues ekoïdes (rivière Cross) et le tiv ainsi que les langues mbam-nkam (plateau bamileke) sont plus ou moins étroitement reliées à des langues bantu au sens étroit. P. Bennett et J. Sterk, utilisant la méthode lexicostatistique, montrent que les relations entre ces langues se règlent comme suit :

Il faut distinguer entre langues bantu occidentales et orientales. Tous les spécialistes s'accordent à ce sujet, sans pouvoir s'accorder sur les langues précises qui appartiennent à un groupe ou à l'autre. Tous s'accordent pour dire que les langues bantu orientales forment un groupe beaucoup plus homogène (et donc plus récent !) que les langues bantu occidentales. Les résultats du groupe de Tervuren (Y. Bastin, A. Coupez, B. de Halleux, 1983) vont dans le même sens que P. Bennet et J. Sterk (1977).

P. Bennett et J. Sterk groupent les langues bantu occidentales avec les langues mbam-nkam et langues ekoides en un seul groupe, descendant d'une seule langue ancestrale appelée « cameroun-congo ». Le colloque bantu de Viverols a montré l'affinité étroite entre langues mbam-nkam et langues bantu à proprement parler (L. Bouquiaux, 1980). Ce groupe cameroun-congo est relié par la suite aux langues jarawa pour descendre d'une seule langue ancestrale baptisée « w k ». Ceci va dans le sens de K. Williamson. Mais la plupart des spécialistes ne se sont pas prononcés à ce sujet. R. Breton (1979), tout en acceptant l'équivalent d'un groupe cameroun-congo, y inclut toutes les langues bantu d'une part et ne cite pas le jarawa. Il ne donne pas la méthode par laquelle il arrive à sa conclusion.

Pour P. Bennett et J. Sterk, les langues bantu orientales sont fort apparentées au tiv (Nigeria : entre Cameroun et Bénue) et forment avec le tiv un groupe nommé « ungwa ». « Ungwa et « w k » seraient les deux branches descendantes d'une langue ancestrale « bin ». Cette configuration n'est pas acceptée encore par d'autres spécialistes.

Le point capital ici est que les langues bantu occidentales et orientales sont fort séparées les unes des autres, ce qui est confirmé par les dernières études lexicostatistiques du groupe de Tervuren (1983). L'unité bantu se retrouve donc beaucoup plus loin dans le temps que prévu au niveau « bin », ou « bantoïde » ou « Bénoué-Congo », et inclut des groupes que traditionnellement on n'a pas considérés comme bantu du jarawa au tiv.

Pratiquement tous les spécialistes utilisent la méthode lexicostatistique pour découvrir les liens génétiques entre langues. Les avantages de cette approche ont été relevés par B. Heine (1973), et le groupe de Tervuren (1983) donne un bref aperçu des différents procédés utilisés. Mais les spécialistes s'accordent aussi pour indiquer que cette approche ne fournit pas une preuve irréfutable de la situation génétique. Elle fournit un canevas, extrêmement utile, parce que assez rapidement obtenu sans exiger une masse de données pour chaque langue. Mais ce canevas reste une hypothèse qui sera prouvée (et améliorée) par les méthodes de la linguistique comparée classique (phonologie, morphologie, syntaxe).

Afin d'obtenir des données qualitativement suffisantes pour les opérations lexicostatistiques, il faut avoir un vocabulaire strictement comparable de toutes les langues bantu et impliquées dans le « bin ». Le groupe de Tervuren en est à environ 250 langues, ce qui dépasse la moitié des c. 450 langues connues. Il faut absolument accélérer les récoltes et l'analyse des données. Outre le groupe de Tervuren, un groupe centré autour de D. Nurse est actif en Afrique orientale, mais utilise des données différentes. L'inventaire linguistique au Cameroun est un troisième groupe. En théorie, rien ne s'oppose à ce qu'une collaboration entre ces groupes puisse en un an ou deux parvenir (moyennant quelques missions de recherche) à avoir une documentation complète des listes de lexicostatistique fondamentale (Swadesh) et arriver à des résultats définitifs.

On pourra ensuite développer les études phonologiques, grammaticales

(morphologie) et syntactiques comparatives. Mais il faut souligner qu'en fait nous manquons de descriptions de langues. Il faut des grammaires (esquisses au moins) et vocabulaires étendus (sinon dictionnaires) ainsi que des collections de textes pour toutes les langues bantu. Or nous ne possédons ces données que pour une petite minorité de langues bantu. Un effort majeur de récolte et d'étude est à fournir dans tous les pays de langues bantu par tous les départements de linguistique des universités. L'établissement d'un inventaire et d'un état de la question global, pays par pays, serait d'une grande utilité à cet égard. L'ampleur du problème doit être cerné. Les priorités (langues en voie de disparition) doivent être établies, les collaborations éventuelles sont à élaborer, etc. Cette question à elle seule mériterait un symposium où tous les groupes intéressés (africains ou non) seraient conviés.

Nous verrons plus loin et nous avons déjà vu que tout progrès définitif après le classement par lexicostatistique dépendra d'une connaissance plus approfondie des langues et sera conditionné par la vitesse de l'acquisition de connaissances approfondies.

Diffusion des langues bantu

Deux modèles fondamentaux s'opposent ici. Pour C. Ehret et B. Heine (école de Cologne) qui acceptent un ancêtre direct des deux branches bantu, le berceau des langues se situe entre Cross River et Sanaga. L'expansion eut lieu vers le sud et l'est (en forêt) jusqu'au Zaïre/Congo inférieur. Ensuite l'expansion atteignit l'Afrique centrale (Zambie/Shaba) et les langues bantu orientales dérivent de ce dernier groupe, ou d'un groupe provenant de la forêt dans la région des Grands Lacs (Heine, 1978, pour détails). Mais les travaux plus récents (L. Bouquiaux, 1980, groupe de Tervuren, 1983) penchent vers un autre scénario. Au Cameroun déjà, les langues bantu orientales se séparèrent des langues sœurs pour atteindre rapidement la région des Grands Lacs, sans doute en contournant la forêt par le nord. L'expansion des langues bantu orientales provient de la région des Grands Lacs. Les langues bantu orientales entre le Cameroun et les Grands Lacs ont disparu, assimilées comme d'autres langues autochtones par des immigrants subséquents. Les langues bantu occidentales, elles, se répandirent en forêt, puis en savane, au sud (Vansina, 1984, pour le seul modèle détaillé).

L'accord en ce qui concerne l'expansion du bantu oriental est assez général, mais cet accord comprend la réserve, sauf chez C. Ehret (1972, 1973, 1974), que l'on ne connaît pas encore le détail de cette expansion vers le sud. La convergence entre langues bantu orientales, surtout au nord du Zambèze, est telle que des classements génétiques sont pratiques à élaborer. Certains pensent même qu'on n'y arrivera pas et qu'il faut parler de « strates » linguistiques se recouvrant les unes les autres. La recherche locale assez intensive en Tanzanie et au Kenya permettra sans aucun doute d'apporter des éclaircissements à ce sujet. Par contre la situation au sud du Zambèze est virtuellement connue de façon définitive.

Les comparaisons d'études grammaticales et de lexique ont montré — et on le savait d'une façon plus empirique bien avant cela — que les langues de la savane de l'Afrique centrale représentent des influences profondes du bantu oriental sur un fond de bantu occidental (groupe de Tervuren, 1979 : discussion ancienne sur le foyer des langues bantu au Shaba/Zambie). Il reste à détailler

cette question, tout comme, en ce qui concerne le bantou occidental, il reste à affiner les liens génétiques reconnus. Ceci sera assez facile vu la différence plus prononcée entre ces langues que la différence entre langues bantou orientales.

On en est au point que des recherches à partir d'une autre perspective pourront être poussées. Les études faites ont approché la question d'une appartenance génétique « de haut ». On peut commencer par « le bas ». Des groupes petits mais bien évidemment définis génétiquement peuvent être reconstitués. Nurse l'a fait pour le groupe sabaki (1983) et des recherches sont en cours pour les langues de la région interlacustre, les langues kongo et les groupes de l'Afrique du Sud. D'autres groupes analogues (les groupes de langue mongo par exemple) sont susceptibles d'une approche analogue. En fait celle-ci serait plus assurée là où les groupes sont le mieux délimités. Et cela revient à dire que pour le bantou occidental tous les sous-groupes reconnus, surtout en forêts pourraient être étudiés de cette façon.

Il est à relever qu'une approche par « le bas », si le groupe inclus est une unité génétique valable, est plus directement utile à l'histoire que l'étude du groupe par « le haut », parce que les profondeurs temporelles en question se situent souvent dans les deux derniers millénaires ou même dans le dernier millénaire. De ce point de vue-là, une approche de groupes locaux encore plus restreints est plus payante encore.

Archéologie

Les études archéologiques ont été beaucoup plus poussées en Afrique orientale et australe qu'ailleurs dans l'aire bantou. Il s'ensuit un déséquilibre prononcé (Phillipson, 1977).

En Afrique orientale, la découverte d'une céramique similaire par la forme et la décoration, associée à des traces d'agriculture, d'élevage (y compris du bétail à cornes) et de métallurgie dans des régions où les groupes précédents ne possédaient aucune de ces caractéristiques, et la diffusion de ce complexe vers la province du Cap fournissent la preuve d'une expansion migratoire. Presque tous acceptent aujourd'hui qu'elle est la contrepartie archéologique de l'expansion bantou orientale (Phillipson, 1977, affiné par Huffman, 1982). La recherche continue. Par exemple on lira Morais (1984) pour le point au Mozambique. Des bulletins d'activité paraissent dans *Myame Akuma* et des séries de dates dans le *Journal of African History*.

On en est au point qu'on discerne trois mouvements nord-sud plus ou moins parallèles : oriental (côtier), central et occidental (intérieur). Les recherches actuelles tentent de clarifier ce qui appartient à ces expansions et à développer une meilleure idée des patrons d'agglomération et de l'utilisation de l'espace.

Par contre dans la moitié occidentale de l'aire bantou, bien plus grande que la partie orientale, on en est aux premiers balbutiements. Pour toute cette région il n'y a pas plus d'archéologues en ce moment que pour le seul Mozambique. Pourtant les résultats sont en fait spectaculaires. La recherche doit s'accélérer ici et les installations gouvernementales des pays concernés devraient prendre conscience de la nécessité d'une recherche archéologique continue en liaison avec les musées, le public, etc.

Pour le moment, on sait seulement qu'il y eut dès une très haute antiquité des villages agricoles dans cette aire et que le fer y pénétra (au Gabon, Congo, Bas-Zaïre) dès les débuts de notre ère au moins. Au Cameroun, la métallurgie

serait bien plus ancienne. On ne peut plus négliger des sites, par exemple au Gabon, sous prétexte qu'ils contiennent du fer et que « donc » ils sont des tout derniers siècles. Ceci étant dit, il faut souligner que le couvert végétal et parfois les sols rendent la recherche particulièrement difficile dans le nord de cette aire. Par contre la moitié méridionale du Zaïre, l'Angola et la Namibie ne sont pas plus difficiles à prospector que l'Afrique orientale.

Parmi les questions particulières non résolues, celles de l'origine et de la diffusion de la métallurgie figure en bonne place. La région des Grands Lacs est-elle le berceau d'une invention indépendante de la métallurgie (Van Grunderbeek et al ; Van Noten, 1984) ? Ou n'est-elle que le récipient d'une métallurgie venue d'ailleurs ? Et d'où ? Pour le moment on penche vers une invention locale. La diffusion du fer à partir des Grands Lacs vers le sud est attestée. Vers l'ouest, elle ne l'est pas directement. Pourtant ceci expliquerait la diffusion de termes bantu (aussi bien en bantu oriental qu'en bantu occidental) concernant cette métallurgie. D'où proviennent les techniques métallurgiques de l'ouest : de Baruga et du Nigeria, ou des Grands Lacs, ou des deux ?

On a eu tendance à surévaluer l'importance des outils et des armes en fer pour expliquer l'expansion bantu. Mais la question reste néanmoins posée. Jusqu'à quel point, comment et quand, les outils et armes en fer ont-ils transformé les modes de vie agricole ?

Une seconde série de questions particulières concerne les cultures fondamentales apportées par les agriculteurs bantu. Deux problèmes : la diffusion de céréales provenant de l'aire bantu orientale en Afrique centrale et le lien entre cet événement et la diffusion de langues bantu orientales en domaine bantu occidental (J. de Wet, 1977), d'une part, diffusion des bananes (Simmonds, L. Bouquiaux, 1980, P. Perrault) d'autre part. Le premier problème consiste dans la tâche de trouver des sites ou des céréales (sorgho, millet) orientales se retrouvant dans le domaine occidental et de dater leur introduction. Le second est plus ardu, non seulement parce que des traces de culture de bananes sont pratiquement introuvables, mais aussi parce que les botanistes ne s'accordent pas entre eux quant à la durée de l'introduction en Afrique centrale et orientale des bananes, ni même quant aux routes d'introduction.

Pour de Langhe, les bananes sont si anciennes en Afrique centrale (des dizaines de milliers d'années) qu'elles sont autochtones. Les immigrants bantu les auraient trouvées sur place. Mais les linguistes rejettent cette idée quoiqu'avec hésitation (Blakney, Möhlig, M. Guthrie, *Comparative Bantu* et mes propres cartes). Pour les autres botanistes l'introduction doit être ancienne, peut-être de l'ordre de deux mille ans (Simmonds), et la banane fut introduite soit par la côte orientale (C. Ehret, Simmonds, Mc Master), soit par la vallée du Zambèze (les mêmes) soit par le haut Nil (Barrau dans L. Bouquiaux, 1980 ; Möhlig). Il n'existe aucun consensus à cet égard. Et pourtant la diffusion de la banane, en forêt surtout, est capitale puisqu'elle devient la culture principale de tous les agriculteurs dans cette région et leur permet de s'installer partout. Une confrontation de botanistes et de linguistes aiderait à éclaircir la question.

Le déroulement de l'expansion bantu

La première question souvent posée est « expansion » ou « migration » ? Elle est en fait sans grand intérêt. Car le concept de migration implique une spécification nécessaire de durée dans le temps et de nombre de migrants. Or

nous parlons de nombreux siècles et de petits nombres. Il vaut donc mieux parler d'expansion, plutôt que de migration.

Tous les auteurs récents s'accordent à dire que l'expansion bantu ne fut pas une série de migrations rapides, conquérantes et massives. Les gens parlant bantu furent les premiers agriculteurs, au moins semi-sédentaires du continent qu'ils occupent. C'est la supériorité du complexe de production de nourriture qu'ils avaient développé qui explique leur ascendant sur les autochtones. Il est donc important de souligner les différences entre Bantu orientaux et occidentaux. Les seconds fondent leur agriculture sur les tubercules et l'agriculture n'est qu'un élément parmi d'autres. Les premiers basent leur agriculture sur la culture de céréales et elle est au centre de la production de nourriture. Il est aussi important de noter la diffusion subséquente de céréales au sud de la forêt dans le domaine occidental et la transition d'une bonne partie de la région occidentale en forêt de la culture des tuberculoses (ignames surtout) vers celle de la banane.

Les formes d'établissement local de communautés jouent un rôle crucial, car elles permettront d'envisager de quelle façon les autochtones furent intégrés ou évincés, du moins à la longue. L'archéologie montre que la première installation des Bantu orientaux dans la région des Grands Lacs était dispersée (Van Noten, 1984). Mais au sud de la Tanzanie et jusqu'au Cap on trouve un type d'agglomération sous forme de petit village entourant une place ronde où le bétail est gardé. Il y eut donc développement. Par contre l'expansion bantu occidentale se fit en villages plus importants (quelques données archéologiques et surtout données ethnographiques comparées), de type rue avec place rectangulaire, ouverte ou non sur les petits côtés. La taille des communautés résidentielles est aussi importante que la forme de l'agglomération. Il est évident qu'il reste beaucoup à faire partout pour déterminer l'une ou l'autre dans la majeure partie des sites. Mais les trois types et les nombres d'agriculteurs contrastent avec la forme d'occupation autochtone en camps temporaires et avec le nombre bien moindre d'occupants autochtones par communauté.

À partir de ces données on peut établir des modèles explicatifs concernant les relations entre immigrants et autochtones, tenant compte des environnements locaux et des techniques d'exploitation (pour un modèle concernant les Bantu occidentaux voir Vansina, 1984). Ces modèles doivent être raffinés et mis à l'épreuve par la confrontation de deux données archéologiques et linguistiques. L'emplacement des lieux de résidence, leur contemporanéité, leurs relations éventuelles, les emprunts linguistiques mutuels éventuels sont tous des éléments à rechercher.

En matière de linguistique, l'analyse de l'impact des langues autochtones sur les langues bantu en est à ses débuts. Les travaux de R. Letouzey, J. Thomas, L.W. Lanham et les travaux en cours de W.J. Argyle fournissent des éléments à approfondir. On sait que les San ou Khoi ont exercé une influence très grande sur les langues nguni (zulu, xhosa), mais aussi sur les langues sotho. Mais on ne sait pas comment, quand, ni pourquoi. Quant à une influence éventuelle des différentes langues, aujourd'hui toutes disparues, des chasseurs récolteurs de l'Afrique centrale sur les langues bantu, on n'en a encore démontré que la possibilité.

Chronologies

Il n'existe, on le sait, aucune chronologie absolue valable en linguistique. Celle-ci ne fournit qu'une chronologie relative (avant/après). Une chronologie de ce genre est essentielle à la longue, non seulement pour établir une filiation génétique, mais aussi pour permettre éventuellement de sérier les emprunts linguistiques et les innovations à l'intérieur de langues individuelles ou de groupes. Or ce sont des données qui seront cruciales quand il s'agira de tracer l'évolution des relations entre communautés bantu après leur installation.

La chronologie absolue des archéologues fondée sur le radiocarbone et de plus en plus aussi sur la thermoluminescence est cohérente. Pour le groupe bantu oriental, on peut dire que vers 600 av. J.-C. ce groupe existait dans la région des Grands Lacs. L'expansion vers le Natal débuta au début de notre ère (peut-être un ou deux siècles avant) et se termina vers 200 après notre ère. L'expansion fut donc très rapide compte tenu des distances. On pense qu'elle prit deux ou trois siècles. Ce cadre chronologique s'affinera au fur et à mesure des découvertes.

En Afrique centrale, on en est à des résultats très partiels. Obotobo (Yaoundé) daterait de 1600 avant J.-C., l'occupation du bassin du Bas-Zaïre (Congo) vers 500 avant J.-C. et une date de même antiquité serait vraie aussi pour des sites sur la Momboyo (cuvette de l'équateur). Mais nous avons encore bien trop peu de dates pour pouvoir ériger une synthèse et ces dates ne se rapportent pas à une série bien établie d'assemblages archéologiques dérivés les uns des autres.

Mais on ne peut plus nier que l'expansion se place entre le quatrième millénaire avant J.-C. et le second, quant aux débuts. La profondeur temporelle de l'occupation bantu en forêt et au sud de la forêt doit être de l'ordre de plus de deux millénaires au moins. Toute hypothèse qui situe l'arrivée de communautés bantu, en forêt notamment, que ce soit au Zaïre ou au Gabon après 1300 ou même 1600 de notre ère est devenue insoutenable.

La question de la fin de l'expansion bantu n'a pas été clairement posée. Cette « fin » est-elle la date de l'arrêt de l'expansion des parlers bantu ? Si oui, cette expansion n'est pas encore terminée, vu les gains notamment du swahili en Afrique orientale. Cette « fin » est-elle la date où des groupes parlant bantu arrivent aux points les plus extrêmes de leur aire ? Si oui, elle est d'environ 200 après J.-C. Mais c'est une notion assez pauvre. Si la « fin » est celle de la dynastie qui sous-tendait l'émigration et l'expansion, nous arrivons à la date où le territoire bantu est occupé par des communautés en nombre suffisant pour que des mouvements plus tardifs ne soient plus inspirés par l'espoir de trouver de bonnes terres vacantes, mais par les conséquences de hautes et basses densités de la population. Cette date se situerait vers 500 ou 600 ap. J.-C. et, du moins pour les Bantu orientaux et ceux du Shaba, sûrement avant 750 après J.-C., quand de tout nouveaux développements archéologiques se font jour.

Identité culturelle bantu

On n'a pas posé la question de l'identité culturelle actuelle bantu et son lien avec une unité culturelle au début de l'expansion bantu depuis au moins G.P. Murdock en 1959. Mais lui-même n'a pas posé la question en ces termes et il faut remonter très haut (S. Hartland, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, vol. 2, p. 350-367, ed. J. Hastings, 1910), pour la retrouver. En fait aucun auteur, même à cette époque, n'a postulé une identité culturelle actuelle bantu,

ces cultures (ou civilisations) n'étant évidemment pas identiques. De là on n'a pas continué à se demander ce qui était commun aux civilisations bantu actuelles.

Par contre on a souvent tenté de déduire un profil de la société et de la civilisation « proto-bantu » à partir du vocabulaire de racines communes, contenu dans Guthrie (1967-1972, 4 vol.). Il est évident aujourd'hui qu'on ne peut le faire aisément. Il faut établir des listes distinctes pour le « proto-bantu occidental » et le « proto-bantu oriental » (Chez Guthrie PBA et PBB). Pour arriver au niveau « bin », il faudra ajouter les données jarawa, ekoïdes, tiv et mbam-nkam.

Il ne suffit pas de considérer une forme reconstituée et de lui attribuer un sens, résumé des sens qu'ont les réflexes. Il faut établir une étymologie scientifique, c'est-à-dire prendre tous les sens en compte et montrer comment le concept est passé de l'un à l'autre. On fait ainsi une histoire des idées. La distribution des sens particuliers est fort importante dans une entreprise de ce genre.

Enfin, il faut se rendre compte que toutes les racines ne sont pas encore connues malgré les efforts de trois générations. Une étude axée sur les proto-société et culture de l'un ou de l'autre bantu devra souvent aller à la recherche de vocabulaire non encore repris dans des vocabulaires. Ce n'est qu'ainsi que les racines éventuelles ayant trait à des plantes cultivées mineures (gourdes, etc.) ou à des systèmes de termes de parenté, ou encore à des additions au vocabulaire religieux pourront être trouvées, autrement que par hasard.

Il faudra tenir compte enfin du fait que des reconstitutions « proto-X » ne sont pas des données directes provenant de temps révolus, mais des formules exprimant une comparaison. Il faut tenir compte de ceci en ce que le décalage entre la langue reconstituée et les vraies réalités du passé ne peut être oublié. Bien sûr les reconstitutions correspondent à une réalité du passé, mais elles ne la reflètent pas directement, malgré les apparences. Le moment X à la veille de l'expansion bantu ne correspond pas à un village, ou un district à une date certaine, par exemple avril 2123 av. J.-C., mais ce « moment » du proto-bantu correspond à une durée vraisemblablement mesurée en siècles et à un endroit qui est une région entre Benoué, Cross, plateau Bamileke et rivière Sanaga. Différentes racines peuvent en fait se référer à différentes dates et appartenir à différents dialectes locaux. Malgré ces difficultés, on peut utiliser ces données à condition de se rendre compte du « flou » qui entoure le concept de « proto-X ».

Nous connaissons au moins les grandes lignes floues des proto-bantu occidental et oriental. Pour les enrichir et les préciser il serait peut-être prudent d'opérer d'abord des reconstitutions de profondeur intermédiaire, tel le groupe sabaki (Nurse, 1984) ou kongo, ou plutôt d'opérer à tous ces niveaux en même temps.

Il est certain que vers 750 ap. J.-C. il n'existait plus d'unité culturelle bantu. Les différents modes de résidence décrits impliquent des différences sociales et politiques profondes. Mais on ne sait pas en quoi exactement des civilisations de cette époque dans l'aire bantu étaient redevables à un héritage commun, ni même combien de civilisations existaient alors dans cette aire. Nous avons vu qu'en fait il faut compter avec au moins deux civilisations dès au moins 600 avant J.-C. : le bantu occidental et le bantu oriental. Celles-ci se sont différenciées, et, en fait, vers 600 av. J.-C., le bantu occidental ne formait certainement

plus une civilisation unique vu son adaptation à des milieux très divers et sa dispersion sur une aire énorme. La différenciation est un processus influencé par une dynamique interne d'adaptation à des milieux différents et d'innovations internes autres, et influencé par une dynamique externe au contact soit de chasseurs récolteurs autochtones, soit d'autres communautés agricoles ou agropastorales ou même de pêcheurs, notamment en Afrique orientale.

Récemment on a tenté de présenter une civilisation bien délimitée, le « système bantu d'éleveurs » de l'Afrique du Sud-Est (Huffman, 1982, p. 140-141, Kuper, 1980, 1982), associée à un type d'agglomération distinct. Mais ce « système » implique des extrapolations ethnographiques de très longue durée, ce qui représente de gros risques d'erreurs (M. Hall, 1984).

A l'avenir des tentatives de ce genre seront encore plus solides si elles peuvent s'appuyer également sur des reconstitutions du proto-vocabulaire associé au groupe générique dont on parle : dans le cas étudié, celui qui traite du bantu du sud-est et surtout ce qui concerne les innovations dans ce proto-vocabulaire, par rapport au vocabulaire bantu oriental en général.

LE MONDE BANTU APRÈS L'EXPANSION

Une périodisation générale après la fin de l'expansion bantu du point de vue des développements de civilisations tiendra surtout de changements profonds affectant une grande aire en peu de temps. De ce point de vue, on peut trouver des tournants importants vers 1880 (conquête coloniale), 1800 (mouvements nguni et ngoni ; expansion de la colonie en Afrique du Sud), 1660 (début de la grande traite) ou 1550 (début de la diffusion du complexe des plantes américaines), mais pas 1500 (arrivée des Européens le long des côtes). Pour les besoins de l'exposé, nous traiterons de la période avant 1600, puis de 1600 à 1880. Le lecteur consultera les manuels d'histoire générale (Afrique centrale, D. Birmingham, P. Martin, 1983, Afrique orientale et méridionale, Phillipson, 1977, *Histoire générale de l'Afrique* (Unesco) et *The Cambridge History of Africa*).

Avant 1600, la différenciation entre aires orientales et occidentales du bantu persiste, du point de vue du moins des recherches. L'évolution générale est posée en termes d'un « second âge du fer » en Afrique orientale et méridionale, à cause de l'activité des archéologues, et dès 1500 les sources écrites puis dès 1600 certaines traditions permettent de diversifier nos informations.

Le second âge du fer, en Afrique bantu orientale

D.H. Phillipson croyait qu'une nouvelle expansion avait eu lieu à partir du Shaba vers l'an 1000, amenant vers le sud des techniques de métallurgie plus raffinées et des immigrants en nombre suffisant pour influencer les parlers entre Shaba et Natal (1977). Il est clair (Huffman, 1982) qu'il n'en est rien. Un second âge du fer existe dans le sens que partout, à des dates variables, de 750 à 1200, les céramiques et assemblages du premier âge du fer prirent fin, soit par développement interne, soit par des influences externes. En Afrique australe, un second âge du fer débute vers 900 provoquant la délimitation d'au moins trois aires culturelles, celle des Shona (Zimbabwe) (Beach) qui déploie rapidement une formation sociale étatique à Mapungubwe, puis pleinement formée à Zimbabwe (1250-1450), celle du Botswana où l'élevage prédomine et où les

formations sociales voient l'ascendant de centres primaires contrôlant des territoires de cent à cent cinquante kilomètres de rayon (J. Denbow, 1984) et une aire au sud du Limpopo, caractérisée par des constructions en pierres directement ancestrales aux sociétés sotho-tswana. Les peuples nguni pourraient avoir participé à ce complexe, dont ils se différencieront seulement petit à petit (A. Kuper, 1982).

Plus au nord, la situation est moins claire. Les nouvelles céramiques et les changements dans les sites se créent par évolution locale tout en se différenciant par rapport au premier âge du fer, qui d'ailleurs avait aussi ses variantes locales. C'est la situation en Zambie, au Malawi et au nord du Mozambique (P. Morais). Le développement le plus remarquable est celui du commerce du cuivre à partir de 900. Bientôt l'unité standardisée en plusieurs tailles de la croisette fait son apparition et peu après la croisette devient vraiment monnaie (P. de Maret, 1901).

Au nord encore, au Shaba dans la dépression de l'Upemba, un second âge du fer débute vers 750 ap. J.-C. Il est associé à une population de pêcheurs. La séquence archéologique complète jusqu'au XVIII^e siècle montre qu'il s'agit du développement luba. Aux débuts, le kisalien comporte déjà des insignes de dignité (P. de Maret, 1981, p. 122), mais la population croît et la formation sociale devient plus complexe vers 900. À cette époque comme partout, même au Botswana, quelques cauris isolés ou une perle isolée attestent des relations entre l'intérieur et le monde de l'océan Indien. Dans la dépression de l'Upemba apparaît un autre ensemble, celui de Katoto et il ne fait plus de doute qu'il s'agit en fait de chefferies différentes du même complexe culturel. Vers le XIV^e siècle un nouveau niveau de complexité se fait jour : le kabambien, et l'on n'est plus très loin de la création du royaume historique luba. Les traditions de Zambie et du Malawi où des aristocraties prétendent à une origine luba remontent peut-être à cette époque, et... se retrouvent dans la zone irriguée par les croisettes. Au XVI^e siècle le kabambien B correspond à l'époque du royaume luba, même si la région des fouilles ne fit pas partie du royaume au sens strict (P. de Maret, 1978, 1979, 1981). Ce qui frappe ici est la continuité du développement après 750 et cela concorde avec les développements dans toute l'Afrique australe après c. 900, ou avec la zone Zambie/Malawi/Mozambique où cette continuité remonte aux débuts de l'âge du fer. Nous assistons à une diversification des cultures, pas à un remplacement.

En Afrique orientale, le développement le plus remarquable est celui de la civilisation swahili qui s'étend — par migration de pêcheurs — du sud de la Somalie aux îles Comores. Elle est urbaine, ou du moins les agglomérations fortes sont fréquentes et elle est tournée vers l'agriculture, la pêche et le commerce local. Avec l'arrivée de commerçants arabes et persans, le commerce intercontinental se développe dès 750. Dès 900 les comptoirs existent au sud du Sabe (P. Sinclair, 1983) et nous avons vu que l'on retrouve des traces de cette évolution (perles, cauris) dans toute la zone jusqu'au coin nord-ouest du Botswana (J. Denbow, 1984) et dans l'Upemba. Ce commerce se développera avec l'exportation de l'or du Zimbabwe et de l'ivoire de l'Afrique centrale. Le site de Ingombe Ilede, mal daté, mais du XV^e siècle ou peut-être du XIV^e siècle, l'atteste. La civilisation swahili conduit à la création de villes florissantes, surtout après 1100, et à l'adoption de l'Islam à partir de c. 1100 (Masao, Mutoro, à paraître). Les influences externes au continent sont indéniables, mais le fond du développement est bien autochtone, comme l'est la langue swahili elle-même.

A l'intérieur de la Tanzanie et du Kenya les travaux ne sont pas aussi avancés pour que l'on puisse indiquer une évolution certaine. Vers 1100/1200 apparaissent les précurseurs des céramiques des cultures bantu des hauts plateaux du Kenya. Vers 750 une nouvelle céramique apparaît au Rwanda (F. Van Noten, 1983, M. Van Grunderbeek, 1982). Celle-ci n'est pas clairement associée avec une nouvelle immigration, par manque de données du moins. On ne voit une toute nouvelle phase archéologique qu'avec le site imposant de Bigo en Uganda du ^{xv} siècle. A cette époque ou peut-être auparavant les peuples de la région des Grands Lacs sont influencés fortement par des immigrations de Non-Bantu venant du nord.

Si l'on commence à percevoir la balance entre influences internes et extra-continentales, ou non bantu africaines, dans ces évolutions, ainsi que le rythme de différenciation entre civilisations et aires culturelles, certaines questions ne sont pas encore résolues. Parmi elles on notera la diffusion de bétail à bosse, attesté sur figurines et directement par des ossements (au Botswana) dès le ^{ix} ou ^x siècle, au Zimbabwe, au Botswana et en Zambie. Comme ce type de bétail diffuse à partir du nord-est ou du nord de l'Afrique, il a dû être présent plus tôt en Afrique orientale où il a été introduit à partir de régions non bantu. Vu l'importance du bétail dans toute la région bantu orientale, il serait très important d'en retrouver les traces dans la zone des Grands Lacs, au nord de l'Uganda, en Ethiopie et au Soudan.

Le monde bantu occidental

Les fouilles archéologiques manquent presque totalement pour la région dans les premiers siècles de notre ère. Il est urgent de fouiller au moins les sites complexes anciens les plus connus, comme Mbanza Kongo ou San Salvador, capitale du royaume de Kongo, les plus anciens cimetières dans la région du Mayombe (Congo, Zaïre, Angola, Cabinda), le cimetière de Mpina Ntsa (royaume teke) et les environs de la chute Kwe Moali (royaume teke) et beaucoup d'autres en Angola et au Zaïre comme au Congo (salines mboko, Maya Okini) dont nous pouvons espérer une chronologie remontant au moins au ^{xiv} et au ^{xv} siècle sinon peut-être vers l'an 1000.

Des fouilles analogues sont à conduire dans toute l'aire du sud de l'Angola au sud du Cameroun et du Gabon aux Grands Lacs. La plupart des terrains ne sont pas plus difficiles à prospecter que ceux de l'Afrique bantu orientale. Mais la zone forestière équatoriale est certainement plus difficile. Ici, il faudrait tirer parti de toutes les trouvailles fortuites notamment lors de constructions de chemins de fer (les sites trouvés lors de la construction du chemin de fer du Gabon n'ont toujours pas été fouillés !), de routes et de bâtiments. Des services archéologiques nationaux devraient être mis en place comme ils le sont dans les pays de l'est du sous-continent.

En l'absence de l'archéologie, les indications dont nous disposons (ethnographie historique, linguistique, quelques traditions) montrent la création de formations sociales étatiques à partir des premiers siècles après l'an 1000 au Congo et au Bas-Zaïre surtout, mais aussi dans la région du lac Mai Ndombe. On a l'impression d'une très forte continuité du « premier âge du fer » en zone de forêt, et d'une différenciation culturelle plus lente, mais fort originale. Néanmoins on sait qu'aucune de ces sociétés ne fut isolée. La diffusion d'objets comme les cloches sans battant à travers la forêt avant 1250 et celle de formes de

couteaux de jets avant 1600, ainsi que de nombreuses traces d'emprunts linguistiques à travers différentes parties de la zone et en directions différentes le prouvent.

Le monde bantu du XVI^e siècle à 1880

Les sources écrites puis les traditions orales viennent à notre secours après 1500 et les informations provenant de l'archéologie diminuent en nombre. Mais les sources restent très inégales, l'information étant bien plus riche pour les zones côtières. Parmi elles, la région du Bas-Zaïre à l'Angola central jusqu'au Pool et au Kwango est particulièrement connue, comme l'est le sort des villes swahili sur la côte orientale (qui elle avait déjà bénéficié d'écrits arabes et autres depuis le VIII^e siècle). Par contre, dans beaucoup de régions de l'intérieur, les informations, provenant de traditions orales, ne se retrouvent qu'après 1700 ou même 1750, les reconstructions de « migrations » par R. Avelot, G. Van der Kerken et A. Moeller n'étant guère crédibles. Il reste donc un grand effort de documentation à accomplir, surtout archéologique, mais aussi en récolte de traditions orales pour la première période.

L'introduction du complexe américain de plantes vivrières (maïs, manioc, haricots, piment, pilipili), arachides et du tabac produisit une révolution agricole en Afrique centrale et... en partie dans la région des Grands Lacs (haricots). Le rendement plus élevé des nouvelles cultures favorisa leur diffusion à partir de 1600 et cette adoption entraîna une réorganisation du calendrier agricole, des pratiques culturelles, de la division du travail entre hommes et femmes, de la division des efforts entre agriculture et autres activités. Cette révolution couvrait toute l'Afrique centrale vers 1880, et affecta l'Afrique australe au XVIII^e siècle, la région des Grands Lacs à partir d'une date inconnue. Son impact n'est pas toujours clair et les détails de son expansion (à retrouver par des études d'emprunts linguistiques et par les traditions orales) ne le sont pas du tout.

Une autre influence, celle de la traite des esclaves et du commerce intercontinental en général, fut au moins aussi forte. Elle entraîna une dépopulation relative sur une vaste aire et une dépopulation plus prononcée dans les secteurs gravement touchés (Angola, zones d'influence lunda). Elle entraîna au moins un durcissement des stratifications sociales et au plus l'apparition de l'esclavage interne. On ne sait toujours pas si le statut d'esclave existait en dehors des zones influencées par l'exportation d'esclaves par la côte orientale (attestée depuis le VIII^e siècle). La présence de nombreuses désignations pour l'esclave, du genre de « hommes acheté », semble indiquer au moins une grande extension du statut à cette époque, surtout après 1660.

En Afrique centrale, la traite bouleversa l'organisation des espaces économiques. Les routes de traite finirent par traverser le continent de part en part, de Luanda au Zambèze (vers 1750), et la moitié occidentale de cette région a vu le développement d'une spécialisation régionale complémentaire dans les différents secteurs entre l'Océan, l'Ogooué, le bas Ubangi, le lac Mai Ndombe, le Kwango et l'Angola central. L'empire lunda est fermement lié à l'extension de la chasse aux esclaves. Partout des mouvements de population, fuyant les routes ou étant attirées par elles, se produisent après 1600, ou 1660. Il n'y a aucun doute que l'extension de la traite a profondément affecté les développements culturels.

Enfin, il y eut les colonies directes ou indirectes. Dans la basse vallée du Zambèze se développe une culture mixte, celle des « prazes » — domaines

dominés par des Portugais, mais acculturés au style de vie local, qui se modifie cependant sous leur influence. De même en Angola central apparaît un monde luso-africain ou afro-lusitanien. Au XIX^e siècle l'influence française à Libreville crée elle aussi une culture hybride locale. L'impact de l'Afrique du Sud ne se fit pas sentir dans le monde bantu avant 1830. Après c'est déjà une époque coloniale qui apparaît.

Enfin il faut mentionner les bouleversements à grande échelle provoqués par la création du royaume zulu au XIX^e siècle. Les émigrants ngoni apporteront leur civilisation jusqu'aux bords du lac Tanganyika et même Victoria-Myanza. Ils seront assimilés en maints endroits, mais non sans laisser de nombreuses traces culturelles de leur passage. Mais ils sont aussi les fondateurs d'une série d'Etats comme l'Etat ndebele, l'Etat kololo (barotse), l'Etat gaza et d'autres plus petits au Malawi, en Zambie, en Tanzanie. Remarquons que ces bouleversements, dus à une dynamique endogène, ne sont pas les seuls au XIX^e siècle. L'expansion de groupes liés au commerce européen (Yao, bisa, cokwe, wurtout) se retrouve ailleurs également. En fait le XIX^e siècle devient le siècle le plus mouvementé depuis un millénaire au moins, en partie à cause de l'impact du monde économique européen sur le sous-continent.

Les plantes, la traite, les influences culturelles européennes, les bouleversements du XIX^e siècle n'ont pas été assez étudiés du point de vue de leur impact sur les dynamiques culturelles en cours, mis à part les points les plus obviés. Il s'agit ici de développer une problématique précise et de l'appliquer systématiquement à une histoire des changements de mode et de style de vie.

IDENTITÉ CULTURELLE DES PEUPLES BANTU

Notion de culture. — La notion de culture est souvent appliquée d'une façon vague, dans le sens de « manifestations artistiques » ou « style de vie, mœurs et coutumes » ou même de « profil général d'une formation sociale et économique, type de société ». Au sens strict, le terme se réfère à une série de représentations collectives, un univers mental propre à une communauté ou à une société. Une histoire de cultures et d'identité ou non culturelle est une histoire des idées et des mentalités, évidemment inextricablement reliée aux manifestations de ses représentations (les arts) et surtout aux cadres sociaux dont ils dérivent et qu'ils influencent. Il n'en reste pas moins que des questions d'identité ou non culturelles sont des questions relevant de l'histoire des idées. Nous les approchons de biais, puisque nous postulons que des changements de formation sociale dénotent ou entraînent des changements de représentations collectives. La seule source vraiment directe dont nous disposons cependant est l'étude des changements dans les sens linguistiques.

Par exemple, le terme *kumu* signifie d'abord « chef », puis se spécialise en « maître » lorsqu'il se trouve accolé au terme *kolomo*, « notable ». La paire évolue au point que dans une société (Lele) *kolomo* finit par signifier « personne mise en gage », dans une autre (Kuba) « notable, dignitaire de l'état », dans une autre (Luba) « vieillard » avec connotation péjorative et dans une autre (Nkucu) « vieillard-chef » ! Ceci, en relation avec les institutions socio-économiques observées, nous donne le développement d'une idée. Or ce genre de recherche reste pratiquement inexploré. Les ethnologues-anthropologues ne connaissent pas assez de linguistique et ne pratiquent pas d'études comparatives — sauf

exception. Les linguistes se préoccupent de problèmes structurels ou de linguistique historique, ou de description linguistique qui sont tous urgents et cruciaux pour leur discipline. Les archéologues et les historiens se préoccupent de leurs sources (objets, écrits, sources orales) et personne ne poursuit ce genre de recherches.

Notions d'histoire culturelle. — Ici est signifié histoire des civilisations, c.a.d. des formations sociales avec les expressions et substances culturelles qui les accompagnent. Dans ce sens, on dira « qu'il existe x peuples et y cultures ».

L'examen de l'identité culturelle des peuples bantu restera subjectif suivant les notions et critères appliqués. Mais de toute façon cet objectif implique la différenciation autant que l'identité. Cette différenciation est documentée par l'histoire et l'archéologie. Elle découle surtout de facteurs internes (adaptation à un environnement, mutations internes de formations sociales) mais aussi de facteurs externes (influences d'autres traditions africaines, influences d'outre-mer). Cette dynamique de différenciation est contrecarrée par l'interaction entre sociétés bantu qui tend à la convergence. L'étude d'emprunts et d'innovations contribuera à éclaircir dans chaque cas l'histoire de ces processus.

Mais un programme de comparaison et de recherche d'emprunts ou innovations présuppose une bonne connaissance ethnographique. Il nous manque des études ethnographiques sérieuses pour pas mal de formations sociales bantu et surtout un état de la question général. Il faudrait poursuivre le programme de publications de la série monographies ethnographiques, initié par l'Institut africain international de Londres, pour obtenir une couverture générale de la région. Mieux, il faudrait reprendre ce travail de documentation là où il est fait pour le mettre à jour et pour y incorporer une perspective historique. D'une façon précise, il existe des volumes pour une partie du Cameroun (côtier, central et « Pahouins »), le bas Congo (Brazzaville), de petites parties du nord-est du Zaïre et le groupe Kuba, la région des Grands Lacs, des portions du Kenya et de la Tanzanie (en fait les portions parlant bantu au Kenya), la majeure partie de la Zambie, du Malawi, du Zimbabwe, du Lesotho, du Botswana.

Ces monographies sont essentielles pour la comparaison. Elles devraient cependant être refaites et comprendre une bibliographie presque complète, le texte étant surtout un commentaire sur la bibliographie, une carte et un texte qui s'adresse spécialement à la situation existant à la veille de la conquête coloniale, arrangé en rubriques correspondantes d'un volume à l'autre.

Un exercice entrepris pour la zone forestière équatoriale montre que pour un tiers ou la moitié de cette zone les recherches font défaut de façon absolue ou relative. Nous n'avons tout simplement pas les données nécessaires sous forme publiée, quoiqu'elles existent sous forme d'archives. Ailleurs la situation est meilleure (aire du bantu oriental, sauf pour le Mozambique) mais parfois pire (Angola !). Un programme de recherche concerté pourrait rapidement combler les lacunes et produire un ensemble cohérent qui comprendrait aussi un minimum de données linguistiques. L'inventaire ethnographique bantu serait ainsi fait et la variété riche de civilisations bantu pleinement documentée.

L'identité culturelle bantu des civilisations pourra dès lors être une question que l'on pourra résoudre. On pourra décomposer la question en questions précises, susceptibles de réponses nettes à partir de données connues. Ce document de travail montre que nous sommes encore loin de pouvoir le faire.

CONCLUSION

Il ressort de ce qui a été dit que des recherches coordonnées dans les domaines linguistique, archéologique et culturel sont urgentes et essentielles. Il faut : a) terminer le relevé des vocabulaires de base pour le classement génétique des langues ; b) augmenter les recherches sur le terrain en linguistique descriptive, à commencer par les langues les plus menacées et y incorporer des recherches de variation dialectale ; c) développer les recherches de linguistique comparative à tous les niveaux ; d) établir des services archéologiques où ils n'existent pas, former des archéologues et pousser la recherche et la fouille de sites connus ; e) établir un inventaire ethnographique ; f) combler des lacunes par des recherches sur le terrain pour autant qu'on puisse encore retrouver des situations anciennes ; g) développer la méthodologie comparative ethnographique et linguistique pour l'étude de distributions.

Bref, l'aire bantu se présente comme un vaste champ de fouilles. On y a travaillé beaucoup, mais le sol remué ne constitue qu'une partie de ce qui reste à faire et l'on ne possède pas de plan d'ensemble indiquant clairement ce qui reste à faire. Il s'agit d'une entreprise énorme, mais il s'agit aussi d'un sous-continent et de son passé. Ce qu'il faut avant tout, vu ces conditions, est un programme de ce qui est le plus utile, le plus urgent, le plus faisable et ce qui doit suivre par après. Il faut sérier les tâches. De ce point de vue, il me semble que le plus urgent est de finir le classement génétique lexicostatistique, établir un inventaire ethnographique et fonder des services archéologiques (et muséologiques). Mais on ne peut le faire à l'exclusion d'une continuation d'études linguistiques en profondeur, d'études ethnographiques sur le terrain et de fouilles. Ces recherches permettront d'établir le programme de l'étape suivante dans chacune de ces disciplines.

RÉFÉRENCES

- AVELOT R., « Recherches sur l'histoire des migrations dans le bassin de l'Ogooué et la région du littoral adjacente », in *Bull. Géog. Hist. et Descr.*, 1905, p. 357-412.
BARRAU J., in Bouquiaux L., *L'expansion bantu*, vol. 3, 1980, p. 816.
BASTIN Y., « Statistique grammaticale et classification des langues bantu », in *Linguistics in Belgium II*, Bruxelles, 1979, p. 17-37.
BASTIN Y., COUPEZ A., DE HALLEUX B., « Classification lexicostatistique des langues bantu (214 relevés) », in *Bull. Séanc. acad. r. Sci. d'Oware-Mer*, vol. 27, 2, 1983, p. 173-199.
BENNETT P., STARK J., « South Central Niger Congo : a Reclassification », in *Studies in African Linguistics*, VIII, 3, 1917, p. 241-273.
BIRMINGHAM D., MARTIN D. (ed.), *History of Central Africa*, Londres, 2 volumes, 1983.
BLAKNEY C.P., « On Banana and Iron : Linguistic Footsteps in African History », M.A. Thesis, Hartford Sem., 1963.
BOUQUIAUX L. (ed.), *L'expansion bantu. Actes du colloque du CNRS, Viviers*, 3 volumes, 1980.

- BRETON R., « Ethnies et langues J.F. Loung », *Atlas de la République unie du Cameroun*, 1979, p. 31-34.
- BRYAN M., *The Bantu Languages of Africa*, Londres, 1959.
- COUPEZ A., voir Bastin Y.
- DE LANGHE E., Bananas (*Musa spp.*), FERWERDA F.P., WIT F. (ed.), *Outlines of Perennial Crop Breeding in the Tropics*, Miscellaneous papers n° 4, ageningen, 1969.
- DE LANGHE E., « La taxonomie du bananier plantain en Afrique équatoriale », *Journal d'agriculture tropicale et botanique appliquée*, vol. 8, 10-11, 1961, p. 417-449.
- DE MARET P., « Chronologie de l'âge du fer dans la dépression de l'Upemba en République du Zaïre », Bruxelles, thèse de doctorat, 2 volumes, 1978.
- DE MARET P., « Luba Roots : The First Complete Iron Age Sequence in Zaïre », in *Current Anthropology*, 20, 1979, p. 233-235.
- DE MARET P., « L'évolution monétaire du Shaba Central entre le VII^e et le XVIII^e siècle », in *African Economic History*, 10, 1981, p. 117-149.
- DENBOW J.D., « Prehistoric Herders and oragers of the Kalahari », in Schrire C. (ed.), *Past and Present in Hunter Gatherer Studies*, New York, 1984, p. 175-193.
- DE WET J.M.J., « Domestication of African Cereals », in *African Economic History*, 3, 1977, p. 15-32.
- EHRET C., « Outlining Southern African History : a Re-evaluation AD 100-1500 », in *Ufahamu*, 3, 1, 1973, p. 9-38.
- « Patterns of Bantu and central Sudanic settlement in Central and southern Africa (c. 100 BC to 500 AD) », in *Transafrican Journal of History*, 3, 1, 1973, p. 1-71.
- « Agricultural History in Central and Southern Africa (c. 1000 BC to 500 AD) », in *Transafrican Journal of History*, 4, 1, 1974, p. 1-26.
- GUTHRIE M., *The Classific action of the bantu Languages*, Londres, 1948.
- GUTHRIE M., *Comparative Bantu*, Farnborough, 4 volumes, 1967-1972.
- HALL M., « The Myth of the Zulu Homestead ; archaeology and ethnology », in *Africa*, 54, 1, 1984, p. 65-79.
- HARTLAND S., « Bantu Religion », in J. Hastings (ed.), *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, 2, 1910, p. 350-367.
- HEINE B., « Zur Genetiscent Gliederung der Bantu-Sprachen », in *Afrika und Uebersee*, 56, 3, 1973, p. 164-185.
- HEINE B., HOFF B., VOSSEN R., « Neuere Ergebnisse zur Territorial-Geschicht der Bantu », in Moehlig W.J.G. (ed.), *Zur Sprachgeschichte und Ethnohistorie in Afrika*, Berlin, 1978, p. 57-72.
- HUFFMAN T.N., « Archaeology and Ethnohistory of the African Iron Age », in *Annual Review of Anthropology*, 11, 1982, p. 133-150.
- KUPER A., « Symbolic Dimensions of the Southern Bantu Homestead », in *Africa*, 50, 1980, p. 18-23.
- KUPER A., « Lineage Theory : A Critical Retrospect », in *Annual Review of Anthropology*, 11, 1982, p. 71-95.
- LANHAM L.W., « The proliferation and extension of Bantu phonemic systems influence by Bushman and Hottentot », in *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists* 1962, Paris, 1962, p. 382-389.
- LETOUZEY R., *Contribution de la botanique au problème d'une éventuelle langue pygmée*, Paris, 1976.
- MC MASTER D.N., « Speculation on the coming of the banana to Uganda », in *Journal of Tropical Geography*, XVI, 1962, p. 57-69.
- MASAO F., MUTORO H., « L'Afrique orientale : la côte et les Comores jusqu'à la fin du XI^e siècle », in B. Ogot (ed.), *Histoire générale de l'Afrique* (Unesco), 5, chapitre 21, 1985/1986.
- MOELLER A., *Les grandes lignes des migrations des Bantu de la province orientale du Congo belge*, (Institut royal colonial belge : section des sc. mor. et pol. Mémoires :6), Bruxelles, 1936.

- MOEHLIG W.J.G. , « The Bantu Nucleus : Its Conditional Nature and its Prehistoric Significance », in *Sprache und Geschichte in Afrika*, 1, 1979, p. 109-141.
- MORAIS J., « Mozambican Archaeology : past and present », in *The African Archaeological Review*, 2, 1984, p.113-128.
- MURDOCK G.P., *Africa : Its Peoples and their Culture History*, New York, 1959.
- NURSE D., « A Linguistic Reconsideration of Swahili Origins », in *Azania*, 18, 1983, p. 127-150.
- PERRAULT M., *Banana-Manioc Farming Systems of the Tropical Forest : A Case Study in Zaïre*, Thèse de doctorat, université de Stanford, 1978.
- PHILLIPSON D.W., *The Later Prehistory of Eastern and Southern Africa*, Londres, 1977.
- SIMMONDS N.W., *The Evolution of the Bananas*, Londres, 1962.
- SINCLAIR P., « Chibueni — An Early Trading Site in Southern Mozambique », in *Paideuma*, 28, 1982, p. 149-164.
- THOMAS J., « Emprunt ou parenté ? », in Bahuchet S. (ed.), *Pygmées de Centrafrique*, Paris, 1979, p. 141-169.
- VAN DER KERKEN G., *L'Ethnie mongo*, (Institut Royal Colonial belge, section sci. mor. et pol. Mémoires :13), Bruxelles, 2 vol., 1944.
- VAN GRUNDERBEEK M.-C., ROCHE E., DOUTRELEPONT H., *Le premier âge du fer au Rwanda et au Burundi : Archéologie et environnement* (Institut national de la recherche scientifique, pub. n° 23), Butare ; aussi *Journal de la société des Africanistes*, 52, 1983.
- VAN NOTEN F. (ed.), *Archaeology of Central Africa*, Graz., 1982.
- VAN NOTEN F., *Histoire archéologique du Rwanda*, Tervuren, 1983.
- VANSINA J., « Bantu in the Crystal Ball », in *History in Africa*, 6, p. 287-333 ; 7, p. 293-325, 1979/1980.
- VANSINA J., « Western bantu Expansion », in *Journal of African History*, 25, 1984, p. 129-145.

TABLE DES MATIÈRES

Tome I

INTRODUCTION

Introduction	7
Allocution de bienvenue	9
Discours d'orientation générale	11
Bureau du colloque	18
Message du PNUD et de l'UNESCO	19
Message de Son Excellence le président de la République El Hadj Omar Bongo	23
Argument de base	25

LINGUISTIQUE

PATRICK BENNETT, Nasals and bantu language classification	31
ANDRÉ COUPEZ, Lexicostatistique bantu. Etat de la question	43
B. HEINE, F. ROTTLAND, Bantu linguistic reconstructions : Some problems and questions	50
J.-M. HOMBERT, F. NSUKA NKUTSI, G. PUECH, Quelques perspectives pour la linguistique historique bantu	57
FRANÇOIS NSUKA NKUTSI, Apports des structures morpho-syntaxi- ques aux problèmes ayant trait à l'expansion des peuples bantu ..	60
K. KADIMA, F. LUMWAMU, Aires linguistiques à l'intérieur du monde bantu. Aspects généraux et innovations, dialectologie, classifications	63
I.M. RURANGWA, Enquête linguistique sur le bubi, langue bantu insulaire de Guinée équatoriale. (Phonologie et systèmes de classes.)	76

ARCHÉOLOGIE

BERNARD CLIST, Bilan des premiers travaux du département d'archéo- logie. CICIBA, mission de février 1985 au Gabon	101
L. DIGOMBE, P.R. SCHMIDT, M. LOCKO, V. MOULEINGUI- BOUKOSSOU, Quelques résultats sur l'âge du fer au Gabon ...	111
	291

PIERRE DE MARET, Le contexte archéologique de l'expansion bantu en Afrique centrale	118
WANDIBBA SIMYU, Archaeological Evidence regarding the Expansion of the Bantu People into East Africa	139
PHILLIPSON DAVID W., Bantu-speaking Peoples in Southern Africa : An archeological perspective	145

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

G. ADIWAS KOUEREY, E. EKARGA MBA, J.-B. MOMBO, V. MOULEINGUI BOUKOUSSOU, P.-C. MVELE NDANGO'O, T. SIMON, R. WALTER, Unité et diversité du monde bantu ..	165
BAKAJKA, Les migrations des Bantu de l'Afrique centrale et la problématique de leur aire culturelle. Cas des Lunda et Luba	187
MICHEL-MARIE DUFEIL, Migration et stabilité : le mode de production villageois	213
GUY GIBERT, L'exploitation forestière et les migrations bantu dans les pays d'Afrique centrale	227
GUY GIBERT, Migrations et paléoclimatologie en Afrique centrale ..	243
GUY GIBERT, Migrations forcées et construction du Congo-Océan (1924-1934)	248
NDAYWEL-È-NZIEM, L'Afrique centrale ancienne : les hommes et les structures	256
LÉONIDAS NDORICIMPA, Le système d'échanges dans le Burundi traditionnel	266
JAN VANSINA, Expansion et identité culturelle des Bantu	273

Tome II

ANTHROPOLOGIE ET MÉDECINES TRADITIONNELLES

ALAIN WAGNER, Médecines traditionnelles	293
LOUIS PERROIS, Histoire de l'art bantu et de son expansion	298
DOMINIQUE N'GOIE-N'GALLA, L'expansion bantu à la lumière de l'onomastique	301
MARC-LOUIS ROPIVIA, Mvett et bantuistique : La métallurgie du cuivre comme critère de bantuité et son incidence sur les hypothèses migratoires connues	317
JEAN-ÉMILE MBOT, L'état de l'anthropologie culturelle du monde bantu. Ou, être bantu et anthropologue en 1985	336

LITTÉRATURE

MUKALA KADIMA-NZUJI, La littérature écrite comparée et l'identité culturelle des peuples de langues bantu	351
---	-----

KABEMBA MUFUTA, Typologie comparée des œuvres littéraires orales bantu de l'Afrique centrale et orientale	362
ADRIEN NTABONA, Recherches en littérature orale : Proposition d'une méthode circonscrite à la zone des langues bantu	373
NYOM EMMANUEL SOUNDJOCK-SOUNDJOCK, Littérature orale et esthétique migrations	388

ARTS

JOSEPH CORNET, L'art dans la culture bantu	415
MATUNGILA KIBANDA, Les arts graphiques dans les civilisations bantu : comme faits de culture et comme témoignages historiques. (Esquisse d'une sémiologie graphique bantu.)	421
GERHARD KUBIK, Tusona/Sona — An ideographic script found among the Luchazi and Chokare of Eastern Angola and adjacent areas	443
MWESA ISAAH MAPOMA, Music and bantu migration pattern	484
PIERRE SALLÉE, Une ethno-histoire de la musique des peuples bantu est-elle possible ? L'apport de la musicologie dans les problèmes relatifs à l'expansion culturelle bantu	499

PHILOSOPHIE

TSHIAMALENGA NTUMBA, Philosoper en et à partir des langues et problématisations africaines. Les leçons de la révolution linguistique et pragmatique	507
GWA CİKALA MULAGO, La religion, élément fondamental de l'identité culturelle bantu	523
JEAN-PAUL NGOUPANDE, Philosophie et développement dans le monde bantu contemporain	551

RECOMMANDATIONS

Recommandations de la commission-documentation	567
Archéologie	568
Arts	570
Anthropologie et médecine traditionnelle	571
Littératures orales et écrites	575
Histoire et géographie	576
Linguistique	578
Philosophie et religions	581
Liste des participants	583

L'HARMATTAN

QUESTIONS DE DEVELOPPEMENT

AISNER P. & PLUSS C.	<i>La ruée vers le soleil, le tourisme à destination du Tiers-Monde</i> , 280 p.	105 F
ALÉAUX J.-P., NOREL Ph.	<i>Faim au Sud. Crise au Nord</i> , 120 p.	96 F
BARDOLPHE & L. & D. & J.	<i>Oppression — Expression des cultures dominées</i> , 120 p.	74 F
COMELIAU Ch.	<i>Mythes et Espoirs du Tiers-Mondisme</i> , 185 p.	89 F
DESJEUX D. (sous dir.)	<i>L'eau quels enjeux pour les sociétés rurales</i> . (Coll. Alternatives Paysannes), 220 p.	98 F
DIAKITÉ Sidiki	<i>Violence technologique et développement</i> . (Coll. Points de Vue), 155 p.	89 F
DURANT-LASSERVE	<i>L'exclusion des pauvres dans les villes du Tiers-Monde</i> . (Coll. Villes et Entreprises), 198 p.	125 F
GUENEAU M.-C.	<i>Afrique les petits projets de développement sont-ils efficaces ?</i> (Coll. Alternatives Paysannes), 130 p.	115 F
F.I.D.H.	<i>Droits de l'homme et relations Nord-Sud</i> , 190 p.	95 F
Frontières	<i>Problèmes de frontières dans le Tiers-Monde</i>	89 F
GAGEY	<i>Comprendre l'économie africaine</i> , 568 p.	230 F
JACQUEMOT	<i>Economie et sociologie du Tiers-Monde. Un guide bibliographique et documentaire</i> , 384 p.	138 F
(sous la dir.)	<i>Accumulation et développement : dix études sur les économies du 1/3 Monde</i> . (Coll. Bibliothèque du Développement), 408 p.	168 F
JACQUEMOT P.	<i>Aux origines des Tiers-Mondismes, Colonisés et anti-colonialistes (1919-1939)</i> , 240 p.	105 F
RAFFINOT	<i>L'enjeu tiersmondiste - Débats et combats</i> . (Coll. Logiques Sociales), 140 p.	75 F
LIAUZU Claude	<i>ONU et dictatures. De la démocratie et des droits de l'Homme</i> , 224 p.	102 F
LIAUZU Cl.	<i>Les mal logés du Tiers-Monde</i> (Coll. Villes et Entreprises), 168 p.	95 F
LINIGER-GOUMAZ M.	<i>Développer pour libérer</i> (Coll. Alternatives Paysannes), 155 p.	85 F
MAC.AUSLAN P.	<i>en l'an 2000. Étude de démographie linguistique</i> , 360 p.	150 F
METANGMO P.M.	<i>Le recours à l'emprunt extérieur dans le processus de développement</i> , 234 p.	125 F
Milliard de Latins (un)	<i>Le beefsteak de soja. Une solution au problème alimentaire mondial ?</i> , 168 p.	88 F
NAKA Léon	<i>Coopérer autrement</i> (Coll. Bibliothèque du Développement), 300 p.	90 F
POGET Jean-Luc	<i>Economie politique du sous-développement</i> (Coll. Bibliothèque du Développement), 430 p.	230 F
ROUILLÉ D'ORFEUIL	<i>Textes rassemblés par le Groupe de la Déclaration de Rome</i> (Coll. Bibliothèque du Développement), 224 p.	100 F
SCHENTES Tamas	<i>L'industrie du médicament et le Tiers-Monde</i> (Coll. Bibliothèque du Développement), 200 p.	92 F
Sillons de la faim	<i>Manuel de gestion pratique des associations de développement rural du Tiers-Monde</i> (Coll. Alternatives Paysannes).	
VELASQUEZ	<i>Tome 1 : Organisation - Administration - Communication</i>	110 F
VINCENT	<i>Tome 2 : Gestion financière</i>	120 F
WALD P. & MANESSY G.	<i>Plurilinguisme : normes, situations et stratégies</i> (16 x 24), 292 p.	148 F

**GROUPE DE RECHERCHE G.R.E.T.
en diffusion**

<i>Artisanat et Développement</i> , 260 p.	70 F
<i>Démarches de recherche ~ développement appliquées au secteur de la production rurale</i> , 98 p.	50 F
<i>De la parcelle à la ville. La filière céréalière au Mali</i> , 140 p.	50 F
<i>Enseignement agricole et recherche, développement</i> , 150 p.	50 F
<i>Maîtrise de l'énergie dans les pays sahéliens</i> , 140 p.	50 F
<i>Promotion de la petite industrie dans les pays en développement</i> , 104 p.	50 F
<i>Stratégie d'industrialisation et maîtrise du développement</i> , 110 p.	50 F

Dossiers le point sur :

N° 05	<i>Les harnais pour la traction animale</i> , 130 p.	60 F
N° 06	<i>Briques et tuiles</i> , 48 p.	40 F
N° 07	<i>Techniques d'impression à coût modéré, adapté à l'Afrique francophone</i> , 90 p.	60 F
N° 09	<i>Les mini-laiteries. - Petites unités industrielles de transformation du lait</i> , 135 p.	60 F
N° 10	<i>Le captage des sources</i> , 140 p.	80 F

**

AGARWAL Anil	<i>Bâtir en terre (earthcan)</i> , 116 p.	55 F
CAUFIELD C.	<i>Les forêts tropicales humides (earthcan)</i> , 70 p.	32 F
GRAINER Alain	<i>La désertification (earthcan)</i> , 120 p.	58 F

*.

NOLHIER Marc	<i>Construire en plâtre, (Coll. Villes et Entreprises)</i> , 310 p.	160 F
--------------	--	-------

AFRIQUE NOIRE

AIT-AHMED Hocine	<i>L'Afro-fascisme. Les droits de l'homme de la charte et la pratique de l'O. U. A.</i> , 450 p.	158 F
AMIN & FAIRE & MALKIN	<i>L'avenir industriel de l'Afrique</i> , 228 p.	100 F
ANSON MAYER M.	<i>Initiation à la comptabilité nationale</i> , 234 p.	145 F
ANSON-MEYER	<i>La nouvelle comptabilité des Nations Unies en Afrique</i> , 420 p.	220 F
BONNET Doris	<i>Africaines. (Photos de B. & C. Desjeux), (17 x 24) (Coll. Cairn)</i> , 72 p.	80 F
CAMUS Daniel	<i>Les finances de multinationales en Afrique (Coll. Bibl. de Dévelop.)</i> , 442 p.	195 F
CIMADE-INODEP-MINK	<i>Afrique, Terre de réfugiés - Que faire ?</i> , 192 p.	89 F
CROCE-SPINELLI	<i>Les enfants de Foto-Poto</i> , 365 p.	115 F
Sous la direction du Centre culturel africain	<i>La décolonisation de l'Afrique vue par les Africains</i> , 170 p.	85 F

DEWITTE Philippe	<i>Les mouvements nègres en France, 1915-1939</i> (Coll. Racines du Présent), 416 p.	166 F
DIAKITÉ Sidiki	<i>Violence technologique et développement en Afrique</i> (Coll. Points de Vue), 155 p.	89 F
DORES Maurice	<i>La femme village. Maladies mentales et guérisseurs en Afrique Noire</i> , 216 p.	95 F
DUMONT Pierre	<i>L'Afrique Noire peut-elle encore parler français ?</i> , 168 p.	88 F
ELA J.-M.	<i>Cri de l'homme africain</i> , 180 p.	90 F
ELUNGU Pea	<i>Éveil philosophique africain</i> , 160 p.	75 F
ELUNGU Pea	<i>Tradition africaine et rationalité moderne</i> , 186 p.	95 F
Entreprises et	<i>Entrepreneurs en Afrique (xix^e et xx^e)</i> , T. 1 (Coll. Racines du Prés.), 528 p.	195 F
Entreprises et	<i>Entrepreneurs en Afrique (xix^e et xx^e)</i> , T. 2 (Coll. Racines du Prés.), 640 p.	210 F
ERLICH Michel	<i>La femme blessée — Essai sur les mutilations sexuelles féminines</i> , 320 p.	155 F
ERNY P.	<i>L'enfant et son milieu en Afrique Noire</i> , 306 p.	140 F
FALL Mar	<i>Des Africains noirs en France. Des tirailleurs sénégalais aux Blacks</i> , 118 p.	65 F
GAST M. et PANOFF M.	<i>L'accès au terrain en pays étranger et outre-mer</i> (Coll. Connaissances des Hommes), 304 p.	145 F
GAGEY Frédéric	<i>Comprendre l'économie africaine</i> (Coll. Bibliothèque du Développement), 565 p.	230 F
GANGA. J.-C.	<i>Combat pour un sport africain</i> , 272 p.	110 F
GUENEAU M.C.	<i>Afrique : les petits projets de développement sont-ils efficaces ?</i> (Coll. Alternatives Paysannes), 230 p.	115 F
Groupe Afrique Noire	<i>Autour de la Conférence de Berlin</i> , 188 p.	85 F
KOUASSIGAN A.	<i>Afrique révolution ou diversité des possibles</i> (Coll. Points de Vue), 155 p.	89 F
KUM'A	<i>Hitler voulait l'Afrique. Les plans secrets pour une Afrique fasciste (1933-1945)</i> , 390 p.	168 F
N'DUMBE III A.	<i>Couples dominos. Aimer dans la différence</i> , 250 p.	95 F
KUOH-MOUKOURY Th.	<i>La terre africaine et ses religions</i> , 335 p.	158 F
LUNEAU & THOMAS L.V.	<i>Le français en Afrique Noire — tel qu'on parle — tel qu'on le dit</i> , 120 p.	68 F
MANESSY G. & WALD P.	<i>Les jeunes et l'ordre politique en Afrique Noire</i> (Coll. Logiques Sociales), 246 p.	120 F
MBEMBE J.A.	<i>La vie quotidienne en Afrique Noire à travers la littérature africaine d'expression française</i> , 240 p.	95 F
MERAND Patrick	<i>Quel État pour l'Afrique ?</i> , 190 p.	89 F
MICHALON Thierry	<i>Afrique — Jeunesse unique — Jeunesse encadrée</i> , 260 p.	105 F
MIGNON J.M.	<i>L'OUA - Triomphe de l'unité ou des nationalités</i> (Essai d'une sociologie politique de l'Organisation de l'Unité Africaine (Coll. Points de Vue), 90 p.	55 F
MFOULOU J.	<i>Les intellectuels africains et le pouvoir en Afrique Noire</i> (Coll. Logiques Sociales), 222 p.	110 F
N'DA P.	<i>les villes en Afrique sub-saharienne</i> (Coll. Villes et Entreprises), 420 p.	230 F
Nourrir	<i>L'Afrique mystifiée</i> (Coll. Points de Vue), 172 p.	88 F
N'TANDOU J.B.	<i>Notre place au soleil ou l'Afrique des Pangermanistes</i> (Coll. Racines du Présent), 183 p.	95 F
OLOUKPONA-YINNON A.P.	<i>Œdipe africain</i> , 324 p.	115 F
ORTIGUES M.C. & E.	<i>Les coups d'État militaires en Afrique Noire</i> , 190 p.	89 F
PABANEL Jean-Pierre	<i>La colonisation, rupture ou parenthèse ?</i> (Coll. Racines du Présent), 326 p.	165 F
PIAULT Marc	<i>La prostitution en Afrique Noire</i> (Coll. Points de Vue), 155 p.	89 F
(sous la dir.) SONGUÉ Paulette	<i>Le destin des Noirs aux Indes de Castilles : xvi^e-xviii siècles</i> (Coll. Racines du Présent), 352 p.	148 F
TARDIEU J.-P.		

TERRAY E. (sous la dir.)	<i>L'État contemporain en Afrique</i> (Coll. Logiques Sociales), 420 p.	190 F
TIMBERLAKE Lloyd	<i>L'Afrique en crise. La banqueroute de l'environnement</i> (Coll. Alternatives Paysannes), 294 p.	125 F
TRAORÉ Sekou	<i>La Fédération des étudiants d'Afrique Noire en France</i> (Coll. Mémoires Africaines), 100 p.	58 F
TRAORÉ Sekou	<i>Les intellectuels africains face au marxisme</i> (Coll. Points de Vue), 72 p.	48 F
SAWADOGO A.	<i>Un plan Marshall pour l'Afrique ?</i> , (Coll. Points de Vue), 120 p.	65 F
SAKHO A.-A.	<i>Transports à grande vitesse en Afrique</i> , 252 p.	250 F
VERDIER et ROCHEGUDE	<i>Systèmes fonciers à la ville et au village (en Afrique Noire francophone)</i> (Coll. Alternatives Paysannes), 296 p.	150 F
WONDJI Christophe	<i>La côte ouest africaine : du Sénégal à la Côte-d'Ivoire. Géographie. Société. Histoire (1500-1800)</i> (Coll. Racines du Présent), 164 p.	80 F

AFRIQUE AUSTRALE

BULLIER Antoine J. CAHEN M.	<i>Le parler franco-mauricien au Natal</i> , 120 p.	90 F
CHONCHOL Marie-Edy Chrétiens d'Afrique	<i>Mozambique - La révolution implotée</i> . Coll. Points de Vue, 175 p.	90 F
COHEN & SCHISSEL <i>La France et l'apartheid.</i>	<i>Guide bibliographique du Mozambique</i> (16×24), 136 p.	78 F
MONDLANE Eduardo	<i>Chrétiens d'Afrique du Sud face à l'apartheid</i> . Récits et textes présentés par A.-M. Goguel et Pierre Buis	95 F
MOZAMBIQUE	<i>L'Afrique australe de Kissinger à Carter</i> , 192 p.	88 F
NYERERE Julius PASSOT B. PICHON Roland URFER Sylvain VERSCHURR C., LIMA M., LAMY P., VELASQUEZ G. VON GARNIER Ch.	<i>Doc. de la Com. d'enquête sur l'apartheid en Afrique du Sud</i> , 224 p.	98 F
	<i>Mozambique : de la colonisation portugaise à la libération nationale</i> , 260 p.	120 F
	<i>Du sous-développement au socialisme (4^e Congrès du Frelimo)</i> , 200 p.	75 F
	<i>Tanzanie, La déclaration d'Arusha dix ans après</i> , 68 p.	48 F
	<i>Tanzanie - Tanganika - Zanzibar (guide)</i> , 245 p.	110 F
	<i>Le drame rhodésien. Résurgence du Zimbabwe</i> , 248 p.	105 F
	<i>Socialisme et Église en Tanzanie</i> , 170 p.	85 F
	<i>Mozambique — Dix ans de solitude</i> , 182 p.	95 F
	Namibie. Les derniers colons d'Afrique, 192 p.	98 F

BÉNIN

ÉTIENNE-NUGUE J.	<i>Artisanats traditionnels au Bénin</i> . (Relié et jaquette, 21,5×27). Photographies en noir et blanc, 256 p.	190 F
GODIN Francine	<i>Le Bénin — 1972-1982 — La logique de l'État africain</i> (Coll. Racines du Présent), 326 p.	155 F

BURKINA FASO

BAMOUNI Paulin Babou	<i>Burkina-Faso — Processus de la révolution</i> (Coll. Points de Vue), 190 p.	95 F
-------------------------	---	------

DENIEL R. & AUDOUIN DUVAL Maurice	<i>L'Islam en Haute-Volta à l'époque coloniale</i> , 130 p. <i>Un totalitarisme sans État — Essai d'anthropologie politique à partir d'un village burkinabé</i> (Coll. Connaissance des Hommes), 184 p.	75 F 115 F
ENGELBERT P. ETIENNE-NUGUE J.	<i>La révolution burkinabé</i> (Coll. Points de Vue), 270 p. <i>Artisans traditionnels Haute-Volta</i> , T. 1. Livre photos noir et blanc (21×27), 216 p. <i>Artisans traditionnels Haute-Volta</i> , T. 2. Fichier technique 15,5×21) Photos, 376 p.	130 F 165 F 260 F
FAIZANG Sylvie	<i>L'intérieur des choses — Maladie, divination et reproduction sociale chez les Bissa du Burkina</i> (Coll. Connaissance des Hommes), 205 p.	100 F
GUIGNARD Erik	<i>Faits et modèles de parenté chez les Touaregs Udalén de Haute-Volta</i> , 255 p.	160 F
PENOU SOME A.	<i>Systématique du signifiant en Dagara — variété Wulé</i> , 504 p.	190 F
DE ROUVILLE C.	<i>Organisation sociale des Lobi</i> (Coll. Connaissance des Hommes), 260 p.	150 F
VAN DIJK Pieter	<i>Burkina-Faso — Le secteur informel de Ouagadougou</i> (Coll. Villes et Entreprises), 200 p.	125 F

CAMEROUN

BASSEK BA KOBHIO	<i>Cameroun, la fin du maquis ? « Presse, livre et ouverture démocratique »</i> (Coll. Points de Vue), 180 p.	95 F
BETI Mongo BETI Mongo	<i>Main basse sur le Cameroun</i> (En diffusion), 270 p. <i>Lettre ouverte aux Camerounais — ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobé</i> (Éditions des Peuples Noirs), 132 p.	58 F 78 F
BIYITI BI ESSAM J.P.	<i>Cameroun : complots et bruits de botte</i> (Coll. Points de Vue), 120 p.	66 F
BIYA Ndebi	<i>Être, pouvoir et génération. Le système Mbok chez les Basa du sud Cameroun</i> . (Coll. Points de Vue), 135 p.	70 F
DONNAT Gaston	<i>Afin que nul n'oublie — L'itinéraire d'un anti-colonialiste — Algérie, Cameroun, Afrique</i> (Coll. Mémoires Africaines), 400 p.	155 F
EONE Tjade	<i>Radios, publics et pouvoirs au Cameroun — Utilisation officielle et besoins sociaux</i> , 285 p.	135 F
ETEKI-OTABELA M.-L.	<i>Misère et grandeur de la démocratie au Cameroun</i> (Coll. Points de Vue), 145 p.	75 F
EYINGA Abel	<i>Démocratie de Yaoundé</i> , t. 1, <i>Syndicalisme d'abord</i> (1944-1946), 193 p.	92 F
EYINGA Abel KAPTUE Léon	<i>Introduction à la politique camerounaise</i> , 380 p. <i>Cameroun, travail et main-d'œuvre sous le régime français, 1916-1952</i> (Coll. Mémoires Africaines), 282 p.	165 F 150 F
KAMGA Victor	<i>Duel camerounais : démocratie ou barbarie</i> (Coll. Points de Vue), 200 p.	96 F
KENGNE POKAM	<i>Les églises chrétiennes face à la montée du nationalisme camerounais</i> (Coll. Points de Vue), 202 p.	95 F
KENGNE POKAM	<i>La problématique de l'unité nationale au Cameroun</i> (Coll. Points de Vue), 165 p.	88 F
MAINET Guy	<i>Douala — Croissance et servitude</i> (Coll. Villes et Entreprises), 610 p.	260 F
MASSAGA Wongly MBEMBE J.A.	<i>Où va le Cameroun ?</i> (Coll. Points de Vue), 292 p. <i>Le problème national kamerounais : Ruben Um Nyobé</i> (Coll. Racines du Présent), 444 p.	145 F 170 F
MISSÉ H.	<i>Le droit international du travail en Afrique. - Le cas du Cameroun</i> (Coll. Droits et Sociétés), 263 p.	150 F

NGAYAP Pierre F.	<i>Cameroun qui gouverne ? — De Ahidjo à Biya : l'héritage et l'enjeu</i> , 350 p.	155 F
O.C.L.D.	<i>Dossier noir du pétrole camerounais</i> , 70 p.	48 F
OMBE NDZANA V.	<i>Agriculture, pétrole et politique au Cameroun. Sortir de la crise ?</i> (Coll. Points de Vue), 167 p.	85 F
TTTI NWEL Pierre	<i>Thong Likeng - Fondateur de la religion Nyambebantu</i> (Coll. Mémoires Africaines), 238 p.	98 F
WONYU Eugène	<i>Cameroun de l'UPC à l'UC. Témoignage à l'aube de l'indépendance (1953-1961)</i> (Coll. Mémoires Africaines), 332 p.	145 F

CAP VERT

CABRAL Nelson E.	<i>Le moulin et le pilon. Les îles du Cap Vert</i> , 200 p.	95 F
------------------	--	------

CENTRAFRIQUE

VERGIAT A.-M.	<i>Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui</i> , 192 p.	95 F
VERGIAT A.M.	<i>Mœurs et coutumes des Manjas</i> , 344 p.	140 F
ZOCTIZUM Yarisse	<i>Histoire de la Centrafrique</i> (Coll. Bibliothèque du Développement), T. 1, 1879-1959, 320 p.	145 F
ZOCTIZUM Yarisse	<i>Histoire de la Centrafrique</i> (Coll. Bibliothèque du Développement), T. 2, 1959-1979, 382 p.	155 F

CONGO

DESJEUX D.	<i>Stratégies paysannes en Afrique Noire. Le Congo. Essai sur la gestion des incertitudes</i> , 263 p.	130 F
MOUDILENO Massengo	<i>Le procès de Brazzaville. Le réquisitoire</i> , 345 p.	160 F
N'KALOULOU Bernard	<i>Dynamique paysanne et le développement rural au Congo</i> , 260 p.	105 F
NZABAKOMADA	<i>L'Afrique Centrale insurgée — La guerre du Congo-Wara, 1928-1931</i> (Coll. Racines du Présent), 190 p.	95 F
YAKOMA R.	<i>Les associations en villes africaines Dakar-Brazzaville</i> (Coll. Villes et Entreprises), 125 p.	85 F
O'DEYE Michèle		

CORNE DE L'AFRIQUE

CAHSAI et	<i>Erythrée, un peuple en marche</i> (Coll. Racines du Présent), 199 p.	98 F
WILLIAMSON		
LEGUM C., CAC HUY	<i>La corne de l'Afrique</i> , 268 p.	135 F
THUAN, FENET A.		

CÔTE-D'IVOIRE

AMONDJI Marcel	<i>Côte-d'Ivoire. Le PDCI et la vie politique de 1944 à 1985</i> (Coll. Points de Vue), 208 p.	98 F
FRONT POPULAIRE	<i>Propositions pour gouverner la Côte-d'Ivoire</i> (Préface de L. GBAGBO) (Coll. Points de Vue), 204 p.	95 F
IVOIRIEN	<i>Côte-d'Ivoire — Le roi est nu</i> (Coll. Points de Vue), 132 p.	72 F
KOFFI TEYA P.		

GBAGBO Laurent	<i>Côte-d'Ivoire — Economie et société à la veille de l'indépendance (1940-1960)</i> (Coll. Bibliothèque du Développement), 256 p.	105 F
GBAGBO Laurent	<i>Côte-d'Ivoire — Pour une alternative démocratique</i> , 180 p.	90 F
GIRARD	<i>Les Deïma</i> , 2 vol. (en diffusion)	250 F
NUGUE E. & LAGET E.	<i>Artisanat traditionnel en Côte-d'Ivoire</i> (257 photos N. et B., 57 en couleurs, relié et jaquette), 286 p.	170 F
C. DE ROUVILLE	<i>Organisation sociale des Lobi (Burkina Faso et Côte-d'Ivoire)</i> (Coll. Connaissance des Hommes), 260 p.	150 F

GABON

ASSOUMOU NDOUTOUME Daniel MARY André	<i>Du Mvett — Essai sur la dynastie Ekang Nna</i> , 184 p.	95 F
MBAH J.-F.	<i>La naissance à l'envers. Essai sur le rituel du Bwiti-Fang au Gabon</i> , 384 p.	170 F
METEGUE N'NAH N.	<i>La recherche en sciences sociales au Gabon</i> (Coll. Logiques Sociales), 190 p.	90 F
METEGUE N'NAH N.	<i>Économies et sociétés au Gabon dans la première moitié du XIX^e siècle</i> , 104 p.	55 F
METEGUE N'NAH N.	<i>L'implantation coloniale au Gabon. La résistance d'un peuple</i> , 128 p.	60 F

GHANA

SABELLI F.	<i>Le pouvoir des lignages en Afrique — La reproduction sociale des communautés du Nord Ghana</i> (Coll. Connaissance des Hommes), 198 p.	98 F
SETH Lumor	<i>Le Ghana de Rawlings</i> (Coll. Points de Vue), 92 p.	70 F

GUINÉE CONAKRY

BA Ardo Ousmane	<i>Camp Boiro - Sinistre géôlé de Sékou Touré</i> (Coll. Mémoires Africaines), 276 p.	135 F
GOERG Odile	<i>Commerce et colonisation en Guinée</i> (Coll. Racines du Présent), 430 p.	100 F

GUINÉE ÉQUATORIALE

LINIGER GOUMAZ	<i>La Guinée Équatoriale un pays méconnu</i> , (16 × 24), 510 p.	205 F
LINIGER GOUMAZ	<i>Connaitre la Guinée Équatoriale</i> (En diff.)	85 F

GUINÉE BISSAU

ANDREINI & LAMBERT	<i>La Guinée-Bissau : d'Amílcar Cabral à la reconstruction nationale</i> , 216 p.	98 F
-----------------------	--	------

KENYA

- DAUCH G.
& MARTIN D. *L'héritage de Kenyatta. La transition politique au Kenya, 1975-1982*, 220 p. 125 F

MALI

- BELLONCLE Guy *Le tronc d'arbre et le catman, carnets de brousse maliens*, 200 p. 89 F
CISSE M.K. & Autres *Mali — Le paysan et l'État* (Coll. Bibl. du Dévelop.), 200 p. 89 F
DIARRAH Cheikh O.
DIOP Majhemout Diop *Le Mali de Modibo Keita* (Coll. Points de Vue), 187 p. 100 F
Histoire des classes sociales dans l'Afrique de l'Ouest, T. 1 : *Le Mali*, 270 p. 125 F
MAHARAUX Alain *L'industrie au Mali* (Coll. Villes et Entreprises), 235 p. 135 F
MEYER Gérard *Devinettes bambara. 95 devinettes en Bambara avec leur traduction française*, 70 p. 55 F

NIGER

- AGHALI ZAKARA M.
DROUIN J. *Traditions touarègues nigériennes*, 112 p. 80 F
DUCROZ &
CHARLES M.-C. *Lexique songhay-français. Parler Kaado du Gorouol*, 288 p. 130 F
DUCROZ &
CHARLES M.-C. *L'homme Songhay tel qu'il se dit chez les Kaado du Niger*, 244 p. 100 F
MULLER Jean-Claude *Du bon usage du sexe et du mariage. Structures matrimoniales du Haut-Plateau nigérien*, 285 p. 150 F

SÉNÉGAL

- ADAMS A. *Sénégal. La terre et les gens du fleuve* (Coll. Alternatives Paysannes), 242 p. 105 F
BA Oumar *Coran Peul-Français* (Préface de L.S. Senghor), 656 p. 110 F
BA Oumar *Le Foula-Tôro au carrefour des cultures. Les Peuls de la Mauritanie et du Sénégal*, 428 p. 205 F
BERNARD-
DUQUENET N. *Le Sénégal et le Front Populaire* (Racines du Présent), 199 p. 120 F
DIOP B. *Histoire des classes sociales dans l'Afrique de l'Ouest*, T. 2 : *Le Sénégal* (Coll. Logiques Sociales), 280 p. 125 F
FALL Mar *Sénégal du temps de...* (Mémoires IV) (Coll. Mémoires Africaines), 220 p. 110 F
GIRARD Jean *Sénégal : L'État Abdou Diouf — ou le temps des incertitudes* (Coll. Points de Vue), 90 p. 58 F
Les Bassari du Sénégal : Fils du Caméléon. Dynamique d'une culture troglodytique, 953 p. 310 F
Guide de conversation français-wolof (Préfacé par Mar FALL), 170 p. 85 F
LAKROUM Monique *Le travail inégal. Paysans et salariés sénégalais face à la crise des années 30* (Coll. Racines du Présent), 185 p. 90 F
E. LE BRIS, A MARIE,
A. OSMONT, A. SINOÛ *Famille et résidence dans les villes africaines. Dakar - Bamako - Saint-Louis - Lomé* (Coll. Villes et Entreprises), 220 p. 150 F
LO Magatte *Sénégal : Syndicalisme et participation* (Coll. Mémoires Africaines), 160 p. 80 F

LO Magatte	<i>Sénégal, l'heure du choix</i> (Coll. Mémoires Africaines), 106 p.	70 F
MAKEDONSKY E.	<i>Le Sénégal, la Sénégalie</i> (Coll. A la rencontre de), Tome 1, 195 p.	95 F
O'DEYE Michèle	<i>Le Sénégal, la Sénégalie</i> (Coll. A la rencontre de), Tome 2, 240 p.	110 F
SAGLIO Ch.	<i>Les associations en villes africaines Dakar-Brazzaville</i> (Coll. Villes et Entreprises), 125 p.	85 F
SCIBILIA Muriel	<i>Casamance</i> (Coll. Cairn) (17 × 24) (Photos couleurs et noir et blanc), 176 p.	80 F
TRINCAZ Jacqueline	<i>La Casamance ouvre ses cases. Tourisme au Sénégal</i> , 174 p.	92 F
VAN DIJK Pieter	<i>Colonisations et religions en Afrique Noire. L'ex. de Ziguinchor</i> . Préface de L. Thomas, 368 p.	150 F
	<i>Sénégal — Le secteur informel de Dakar</i> (Coll. Villes et Entreprises), 165 p.	98 F

TCHAD

CHAPELLE Jean	<i>Le peuple tchadien, ses racines et sa vie quotidienne</i> , 304 p.	145 F
CHAPELLE Jean	<i>Nomades noirs du Sahara — Les Toubou</i> , 452 p.	155 F
CHAPELLE Jean	<i>Souvenirs du Sahel</i> (Coll. Mémoires Africaines), 288 p.	140 F
FORTIER Joseph	<i>Le couteau de jet sacré. Histoire des Sar du Tchad</i> , 296 p.	150 F
MAGNANT J.-P.	<i>Terre Sara, terres tchadiennes</i> (Coll. Alternatives Paysannes), 380 p.	180 F
NGANSOP Guy	<i>Tchad, vingt ans de crise</i> (Coll. Racines du Présent), 230 p.	115 F
Jérémie	<i>Des troupeaux et des femmes — Mariage et transfert de biens chez les Beri du Tchad et du Soudan</i> , 390 p.	160 F
TUBIANA M.-José	<i>Pages d'histoire du Kanem pays tchadien</i> , 280 p.	125 F
ZELTNER J.-Cl.		

TOGO

BOLE Richard	<i>Système phonologique et grammatical d'un parler Ewe (le Gem-Mina du Sud-Togo et du Sud-Bénin)</i> , 500 p. ...	190 F
Remy	<i>Femmes africaines et commerce. Les revendeuses de tissu de la ville de Lomé (Togo)</i> (Coll. Villes et Entreprises), 190 p.	95 F
CORDONNIER Rita	<i>Paysans africains : Des Africains s'unissent pour améliorer leurs villages au Togo</i> , 302 p.	105 F
MANGEART Rémi	<i>La divination par les huit cordelettes chez les Mwaba Gurma. Tome I, Esquisses de leurs croyances religieuses</i> , 330 p.	165 F
SURGY (de) Albert	<i>Tome II, Initiation et pratiques divinatoires</i> , 320 p.	180 F
SURGY (de) Albert	<i>L'édification de la nation togolaise</i> , 200 p.	95 F
YAGLA Wen'Saa O.		

ZAÏRE

BUANA KABUE	<i>Citoyen Président, Lettre ouverte au Président Mobutu et aux autres</i> , 280 p.	130 F
C. COQUERY-VIDOROWITCH,	<i>Rébellions et Révolutions au Zaïre</i> (Coll. Racines du Présent), Tome 1 : 237 p.	120 F
A. FOREST, H. WEISS	Tome 2 : 210 p.	98 F

Achevé d'imprimer le 16 mai 1989
dans les ateliers de Normandie Impression S.A. à Alençon (Orne)

N° d'imprimeur : 891042
Dépôt légal : mai 1989

Imprimé en France